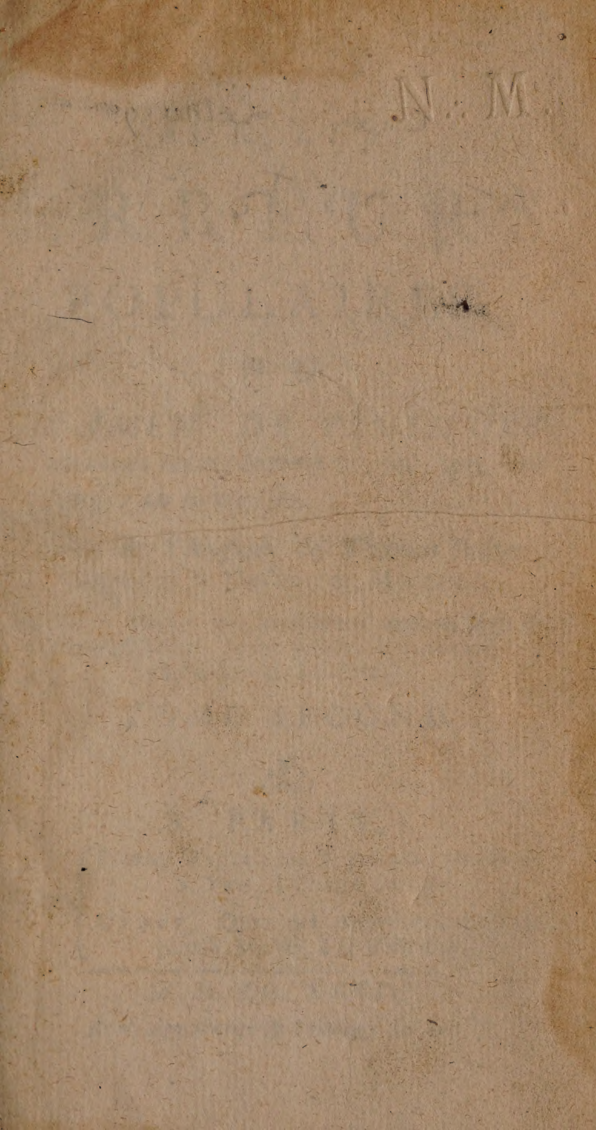



N. M.

M. N.

C. a. Lemarquée

ESSAI SUR LES ERREURS POPULAIRES,

OU

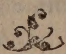
EXAMEN DE PLUSIEURS

opinions reçues comme vrayes, qui ſont fauſſes ou douteuſes.

Traduit de l'Anglois de Thomas Brown, Chevalier & Docteur en Médecine.

Ex libris colligere quæ prodiderunt auctores longe eſt periculoſiſſimum : rerum ipſarum cognitio vera è rebus ipſis eſt. Jul. Scalig.

TOME SECOND.

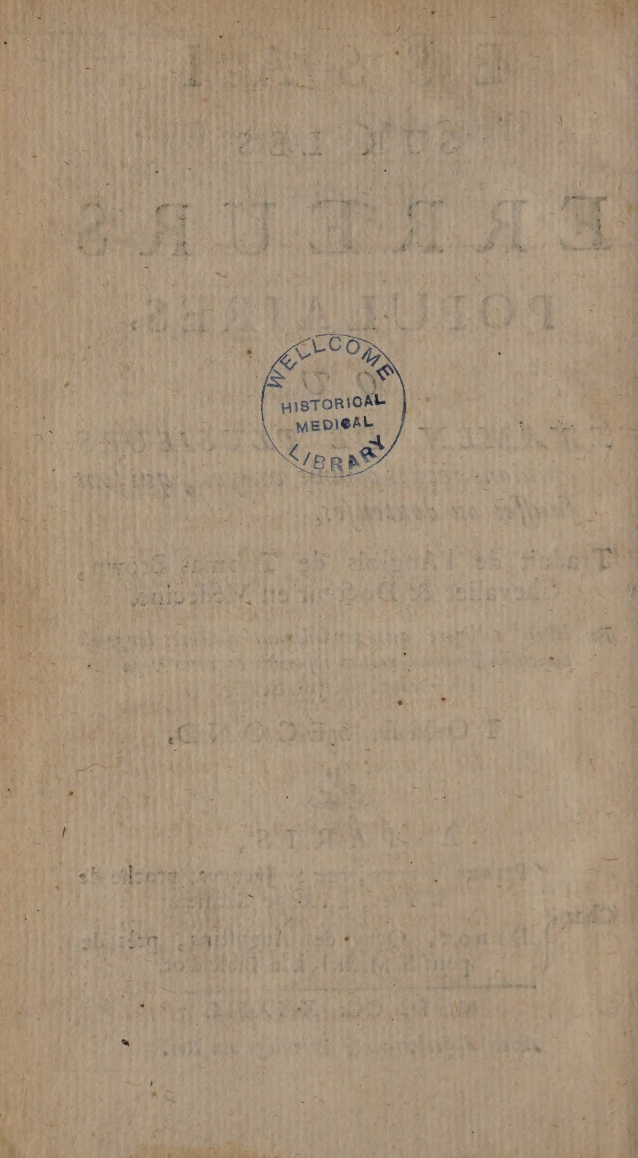


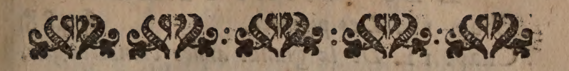
A PARIS,

Chez { PIERRE WITTE, rue S. Jacques, proche de S. Yves, à l'Ange Gardien.
DIDOT, Quay des Auguſtins, près du pont S. Michel, à la Bible d'or.

M. D. CC. XXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY



TABLE

Des Chapitres de la suite du tome premier.

Les chiffres de la suite du tome premier seront accompagnés de cette marque. §

LIVRE IV.

De plusieurs opinions fausses ou douteuses concernant l'homme.

Fin de la table des chapitres de la suite du tome premier.

TABLE

Des Chapitres du tome second.

LIVRE V.

De plusieurs choses douteuses selon qu'elles sont representées en des tableaux.

LIVRE VI.

De pluſieurs opinions qui ont rapport à la coſmographie ou à l'hiſtoire.

LIVRE VII.

De plusieurs opinions historiques communément reçues, & de quelques-unes surtout qui sont tirées des livres saints.

Fin de la table des Chapitres du tome second.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un manuscrit intitulé *Essai sur les erreurs populaires, traduit de l'Anglois*; & j'ay crû que cette traduction seroit utile & agréable au public. Ce premier Décembre 1731.

MOREAU DE MAUTOUR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE WITTE Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public plusieurs livres qui ont pour titre *Essai sur les Erreurs populaires traduit de l'Anglois de Thomas Brovvn; les Oeuvres du Sr. Clermont, contenant son Arithmétique militaire & sa Geometrie pratique pour les Ingénieurs; ouvrages en Espagnol; Aventures de Telemaque; Vie de Guzman d'Alfarache: Catechisme historique; l'Imitation de notre Seigneur Jesus-Christ; Histoire de Don Quichotte*; S'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contre-scel des Presentes: A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer lesdits livres ci-dessus spécifiez, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à lad. feuille imprimée & attachée sous notred. Contre-scel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *six années* consecutives, à compter du jour de la date desd. Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire aucuns desdits livres ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, même de traduction étrangere, en langue Espagnole ou autrement, sans

la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ces livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. Et qu'avant de les expoſer en ventes, les manuſcrits ou imprimez qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſd. livres, ſeront remis dans le même état où les approbations y auront été données ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant, ou ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits livres, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le vingt-ſeptiéme jour du mois de Novembre l'an de grace mil ſept cent trente-deux, & de notre regne le dix-huitiéme. Par le Roi en ſon Conſeil, FAURSON.

J'ay aſſocié pour moitié au droit du preſent Privilege, Monſieur Didot, Libraire à Paris, accordé pour l'Eſſai ſur les erreurs populaires, les Oeuvres de Clermont, le Telemaque, Don Quichotte, & Don Guzman d'Alfarache en Eſpagnol, & me ſuis réſervé le ſurplus. A Paris ce premier Décembre 1732.

WITTE.

Regiſtré enſemble la ceſſion ſur le regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 446. fol 429. conformément aux anciens Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13 Août 1703. A Paris le 2. Décembre 1732. G. MARTIN, Syndic.

ESSA



ESSAI SUR LES ERREURS POPULAIRES.

LIVRE IV.

De plusieurs opinions fausses ou douteuses concernant l'homme.

CHAPITRE PREMIER.

De la figure droite de l'homme.



U'IL n'y ait que l'homme à qui la nature ait donné une figure droite, & la faculté de contempler les cieux, suivant ce que dit un poete :

Pronaque cum spectent animalia cætera terram,
Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit, & erectos ad sidera tollere vultus,

c'est une double assertion, dont la pre-

miere priſe à la lettre, & ſuivant la définition de Galien, eſt véritable. Car il n'y a point d'animaux, dit cet auteur, qui ayent l'épine du dos & l'os de la cuiſſe en lignes droites, que ceux dont la figure eſt élevée. Et dans ce ſens il n'y a que l'homme qui ſoit droit; car les cuiſſes des autres animaux forment des angles avec leur épine. Dans les oiſeaux & dans les quadrupedes, ce ſont des rectangles; la grenouille toute étendue & nageant n'eſt pas ſi droite que l'homme, & ſes cuiſſes forment des angles. En ce ſens il n'y a encore proprement que l'homme qui ſoit aſſis, ſi par là nous entendons la poſition du corps ſur *l'iſchia*, enſorte que l'os de la cuiſſe forme un rectangle avec l'épine, & l'os de la jambe un autre rectangle avec la cuiſſe. Car les autres animaux, quand ils paroiſſent aſſis, comme les chiens, les chats, les lions &c, forment avec leurs épines & leurs cuiſſes des angles aigus, auſſi-bien qu'avec leurs cuiſſes & leurs jambes. C'eſt un fait dont Ariſtote reconnoît la vérité dans ce problême, pourquoi l'homme eſt le ſeul à qui il arrive des illuſions nocturnes, parce, dit-il, qu'il n'y a proprement que l'homme qui ſe couche ſur le dos, c'eſt à dire de maniere que l'épine & la cuiſſe faſſent une ligne droite, & que l'une & l'autre avec les bras ſoient paralleles à l'horizon, enſorte qu'une ligne tirée par ſon

nombril

nombril passe par le zénith & par le centre de la terre. Or les animaux ne peuvent bien se coucher ainsi; quoique leur épine soit parallele à l'horizon, leurs jambes sont détournées, & font des angles avec elle. Et de ces trois positions de l'homme, où l'épine ne peut former qu'une ligne droite avec la cuisse, naissent ces trois attitudes remarquables qui font dire que l'homme est courbé ou couché, ou debout, & qu'il ne fait point d'angles, lorsqu'il est sur le ventre, sur le dos, ou sur ses pieds.

Mais si on prend litteralement ce mot *droit*, & qu'on l'oppose dans un sens étendu, à *incliné*, ou à la posture des animaux qui ont la vue baissée, & portent le ventre, ou la partie opposée à l'épine vers la terre, en ce cas la chose est douteuse. Quoique l'on puisse accorder que cette derniere posture est naturelle dans les serpens, & dans les lézards; cependant Galien reconnoît que les quadrupedes du genre parfait, comme les chevaux, les bœufs, les chameaux ne sont inclinés qu'en partie, & qu'ils participent à la figure droite de l'homme. Et les oiseaux sont presque droits, eux qui avancent la tête & la poitrine en marchant; ce n'est que dans leur vol qu'ils sont inclinés. Et si ce que l'on dit du penguin, ou *anser magellanicus* ordinairement représenté sur les cartes, de l'*urias* de Bellon, & du *mergus*

major, qu'ils marchent droits comme l'homme, & qu'avec le ventre & la poitrine ils forment une ligne perpendiculaire à l'axe de la terre, si ces faits, dis-je, sont véritables, que devient l'exception imaginée en faveur de l'homme? Nous avons vû aussi plusieurs fois une espece de sauterelle, qui loin de s'incliner se tient droite, & éleve toujours ses pattes de devant. Les zoographes l'appellent *mantis*, & les provençaux la prophetesse, ou la sauterelle qui prie, parce qu'on la voit ordinairement dans la même posture que nous, lorsque nous élevons les mains au ciel.

Quant à ce que soutiennent plusieurs écrivains, & qui est confirmé par l'étymologie grecque, que l'homme n'a reçu cette figure droite que pour regarder les cieux, c'est de quoi l'on peut douter. Galien a rejetté cette idée comme une idée populaire. Il dit au troisiéme livre *de usu partium*, que l'homme est droit, parce qu'il a été formé avec des mains qui le rendent capable d'exercer tous les arts, ce qu'il n'auroit pû faire dans toute autre position. Il ajoute en cet endroit qui est admirable, que par cette raison il falloit que l'homme ne fût ni quadrupede, ni centaure. Enfin la paupiere superieure dans l'homme étant beaucoup plus grande que l'inferieure, il lui est plus difficile qu'aux oiseaux de regarder en haut. Et le

ſçavant *Plempius* oſe avancer dans ſon ophtalmographie, que s'il avoit été le maître de la formation des yeux, il leur auroit donné une ſtructure toute differente.

La ſource de cette idée eſt que l'on a pris au ſens litteral une expreſſion figurée de Platon ; c'eſt ce que Galien rend de la ſorte. Pour croire que l'homme eſt né droit afin de contempler les cieux, il faut n'avoir jamais vû le poiſſon que l'on nomme *vranoſcope*, ou contemplateur du ciel ; car ſes yeux ſont placés de maniere qu'il le regarde directement, ce que l'homme ne fait pas, à moins qu'il ne panche ſa tête en arriere. Et l'attribut dont il eſt queſtion n'eſt pas même particulier à l'homme : on le remarque auſſi dans les ânes, pour ne rien dire de ces oiſeaux à long col, qui non ſeulement regardent en haut, mais encore autour d'eux, quand ils le veulent. On a donc mal entendu ce paſſage où Platon reconnoît dans l'homme la proprieté de regarder en haut ; car il n'a rien voulu dire autre choſe, ſinon que l'homme ne contemple pas ſeulement la nature avec les yeux du corps, mais qu'il la contemple encore avec les yeux de l'eſprit.

Galien ne cite qu'un poiſſon dont les regards ſoient tournés vers le ciel. Cependant il y en a d'autres que celui-là, comme les poiſſons plats, & les poiſſons cartilagineux, ceux encore que l'on nomme pectinaux,

parce que leurs arrêtes imitent les peignes. Car quand ils dorment, ou qu'ils se reposent sur le côté blanc, leurs yeux qui sont de l'autre côté regardent le ciel. La plûpart des oiseaux portent la tête élevée comme l'homme, ils ont d'ailleurs un avantage dans la paupiere superieure. Et ceux qui ont le col long & qui portent la tête en arriere, voyent beaucoup mieux le ciel, & leurs regards semblent pénétrer au de-là du cercle équinoxial.

La même chose s'observe en plusieurs quadrupedes; quoiqu'ils marchent inclinés vers la terre, ils la regardent beaucoup moins qu'ils ne regardent le ciel, & l'arc que forment leurs yeux est plus grand que celui que forment les yeux de l'homme. La position d'une grenouille sur l'eau est encore plus avantageuse; elle contemple en apparence une vaste étendue du ciel, & son point de vûe paroît s'élever à la hauteur des tropiques. Mais quiconque aura consideré la position du butor, il avouera que cet animal porte sa vue jusqu'au zénith même.

CHAPITRE II.

Du cœur.

QUe le cœur de l'homme soit situé au côté gauche de la poitrine, c'est un sentiment qui à la rigueur peut être refuté

par l'inſpection ſeule. Car il eſt évident que ſa baſe & ſon centre ſont exactement placés au milieu. La pointe à la vérité incline du côté gauche, & par cette ſituation il fait place au médiaſtin, ne pouvant pas non plus s'incliner aiſément du côté droit à cauſe de la veine cave qui s'y trouve. Mais cette inclination ne ſuffit pas pour aſſurer que le cœur eſt placé au côté gauche. Sa ſituation eſt mieux déterminée par ſa baſe qui eſt au milieu du thorax. Car on dit de l'aiguille d'un cadran, qu'elle eſt ſituée au centre, quoique la pointe puiſſe s'étendre vers le nord, ou vers la circonference du cadran.

La ſource de cette mépriſe eſt que l'on a géneralement obſervé que le battement du cœur ſe faiſoit mieux ſentir de ce côté là. Mais la véritable raiſon de ce battement doit ſe tirer moins de la ſituation du cœur, que du ventricule gauche où ſe forment les eſprits vitaux, & de la grande artére qui les charrie hors du cœur; & tous deux ſont ſitués dans le côté gauche. C'eſt par cette raiſon que l'on applique utilement des fomentations ſpiritueuſes & cordiales ſur la mammelle gauche; que les bleſſures ſous la cinquiéme côte ſont plus dangereuſes de ce même côté; & que les peintres font judicieuſement entrer un peu vers le côté gauche la lance qui perça le côté du Sauveur.

Une autre cauſe de cette erreur, mais

plus ſpécieuſe, c'eſt que dans les cadavres étendus ſur le dos, le cœur paroît incliner du côté gauche. Mais cela vient de ce qu'il peſe plus de ce côté là, & qu'il y eſt attiré par la grande artére. Ainſi, à parler exactement, le cœur eſt placé au milieu de la poitrine ; nous permettrons pourtant à ceux qui veulent en juger par une inſpection ſuperficelle, ou par le battement, de dire qu'il eſt ſitué au côté gauche. C'eſt par là qu'on peut expliquer Ariſtote, & cette periphraſe du ſatirique quand il prend pour le cœur la partie qui eſt ſous la mammelle gauche : *læva in parte mamillæ*. Et ſi nous y faiſons attention, le paſſage de l'eccléſiaſte où il eſt dit que *le cœur du ſage eſt au côté droit, & celui de l'inſenſé au côté gauche*, n'a point de rapport à la queſtion preſente. Le ſens eſt que le cœur du ſage aime la vertu, & que l'inſenſé s'abandonne au vice, ſelon le ſens myſtique du ſymbole de Pythagore, ou du mot de Jonas ſur les ſix-vingt-mille qui ne ſçavoient pas faire la difference de leur main droite à leur main gauche, c'eſt à dire du bien au mal.

J'ai douté quelque tems, je l'avoue, que l'homme eût en effet à proportion plus de cervelle que les autres animaux. Je crus trouver le contraire dans les oiſeaux, & dans ceux-là ſur tout qui ayant des corps très petits & des têtes fort groſſes, paroiſſent

avoir beaucoup de cervelle, comme les bécaſſines, les bécaſſes &c. Mais après une exacte recherche je me ſuis aſſuré de la vérité du fait. *Archange* & *Baubin* ont obſervé que la cervelle de l'homme peſe ordinairement quatre livres, & quelquefois cinq & demie. Si donc un homme peſe cent quarante livres, & que ſa cervelle n'en peſe que cinq, le reſte du corps peſera vingt-ſept fois autant que la cervelle, le poids de celle-ci déduit. Or dans une bécaſſine qui peſoit quatre onces & deux gros, j'ai trouvé que la cervelle ne peſoit qu'un demi gros, enſorte que le poids du corps ſans la cervelle en excedoit le poids ſoixante-ſept fois & demie.

La certitude n'eſt pas la même par rapport aux moineaux, dont le crane eſt plus rond, & par conſéquent d'une plus grande capacité, mais ſur tout par rapport aux têtes d'oiſeaux au tems de la premiere formation dans l'œuf; car leur tête alors eſt plus groſſe que le reſte du corps, & les yeux ſeuls ſemblent égaler l'un ou l'autre. Nous avons trouvé qu'un moineau peſoit ſept gros & vingt-quatre grains; ſa tête un gros, & la cervelle moins de quinze grains : ce qui n'eſt pas tout à fait en proportion avec la cervelle dans l'homme. Ainſi quand Scaliger dit dans ſon hiſtoire des animaux que la tête de l'homme fait la quinziéme partie

de tout son corps, & que celle du moineau en fait à peine la cinquiéme, il faut entendre ce qu'il dit de toute la tête avec la cervelle qui y est contenue.

CHAPITRE III.

Des pleurésies.

UNe autre opinion populaire, également absurde & dangereuse, c'est que les pleurésies ne se forment que du côté gauche. Je dis dangereuse, car on a souvent négligé de recourir à tems aux remedes nécessaires : ce qui ne seroit point arrivé sans cette prévention. L'ignorance de l'anatomie a produit cette erreur, car la vraye pleurésie est l'inflammation de toute la membrane qui couvre les côtes au dedans de la poitrine ; *inflammatio membranæ costas succingentis.* Cette inflammation peut être simple & causée seulement par un sang échauffé ; ou bien par d'autres humeurs, selon que prédominent la mélancholie, le phlegme ou la bile. La membrane qui s'enflamme de la sorte se nomme la plévre, & c'est de là que cette maladie tire son nom. Cette membrane au reste couvre toute la cavité de la poitrine, & sert d'envelope commune à tous les visceres qui y sont renfermés.

Or pourquoi rapporter l'inflammation à

un ſeul côté, puiſque la plévre eſt commune à l'un & à l'autre. On ne peut pas même dire qu'elle ſoit toujours à l'un des côtés; car elle incline tantôt vers le ſternum, & tantôt vers l'épine, où cette membrane s'étend auſſi.

On pourroit également dire que les ulceres des poumons, & que les abſcès du cerveau n'arrivent jamais qu'au côté gauche; ou que les hernies ne ſe manifeſtent que d'un côté, au lieu que le péritoine, ou la membrane qui couvre le bas ventre, ſe relâche également des deux côtés dans les aines.

CHAPITRE IV.

Du doigt annulaire.

C'Eſt une opinion reçue que le quatriéme doigt de la main gauche a une vertu cordiale, que cette vertu vient d'un vaiſſeau, d'une artere, ou d'une veine qui lui eſt communiquée par le cœur, & que par cette raiſon il merite préferablement aux autres doigts de porter l'anneau. Les payens & les chrétiens ont également adopté cette pratique dans leurs mariages, ſuivant le témoignage d'Aulugelle, de Macrobe, & de Pierius. *Levinus Lemnius* aſſure que ce vaiſſeau ſingulier eſt une artére, & non pas une veine, ainſi que le prétendent les an-

ciens. Il ajoute que les anneaux qui sont portés à ce doigt influent sur le cœur ; que dans les évanouissemens il avoit accoutumé de frotter ce doigt avec du saffran & de l'or ; que les premiers médecins se servoient de ce doigt pour mêler leurs médicamens ; que la goutte l'attaque rarement, mais toujours plus tard que les autres doigts ; & que la fin est bien proche, quand il vient à se nouer. Cependant je ne vois pas que les raisons que l'on allegue suffisent pour lui donner la préference.

Je soutiens d'abord que ce n'étoit point une coutume génerale parmi les anciens que de porter l'anneau à ce doigt. Ils le portoient indifferemment à tous. Car il est dit avec emphase dans Jeremie : *Jechonias fils de Joachim roi de Juda fût-il l'anneau de ma main droite, je l'en arracherai.* Et suivant la remarque de Pline, on voyoit dans les statues des dieux l'anneau au doigt qui est près du pouce : les romains, comme les gaulois & les bretons le portoient au doigt du milieu ; & quelques-uns à l'index, comme on peut le conclure de Julius Pollux, qui nomme cet anneau *corionos.*

D'ailleurs on doutera que les anciens s'imaginassent quelque rapport entre ce doigt & le cœur, si l'on considere que leurs anneaux étoient de fer. Tel étoit du moins celui de Promethée que l'on suppose en avoir établi

l'uſage. Ainſi, au témoignage de Pline, les ſénateurs romains furent long-tems ſans porter des anneaux d'or. Les eſclaves en portoient de fer, juſqu'à ce qu'ils fuſſent affranchis, ou revêtus de quelques charges. Les lacédémoniens en porterent auſſi de fer juſqu'au tems de Pline, qui aſſure qu'ils en portoient rarement d'or. Outre que Lycurgue leur avoit deffendu l'uſage de ce métail, nous liſons dans Athenée que voulant dorer la ſtatue d'Apollon, ils envoyérent demander à l'oracle où ils trouveroient la quantité d'or néceſſaire, & que l'oracle les adreſſa à Créſus roi de Lydie.

Suppoſé d'ailleurs que les anciens euſſent en effet la vue qu'on leur impute, ils étoient mal fondés pour ce qui regarde la veine, l'artére ou le nerf qui n'ont rien de particulier dans ce doigt. L'anatomie nous apprend que la veine baſilique ſe partageant en deux branches au deſſous du coude, la branche exterieure en envoye deux moindres au pouce, deux à l'index, & une dans la partie interieure du doigt du milieu. L'autre branche détache une veine à la partie exterieure du doigt du milieu, deux au doigt annulaire, autant au petit doigt; enſorte que toutes ces veines ſortent de la baſilique, & ſont également communiquées à tous les doigts. Les branches de l'artere axillaire ſont diſtribuées de la même façon dans la main; car

au deſſous du coude elle ſe partage en deux ; l'une coule le long du *radius*, & paſſant par le poignet où s'obſerve le battement du poux, elle ſe diviſe aux doigts en trois branches dont l'une détache deux petites veines au pouce, la ſeconde autant à l'index, & la troiſiéme une au doigt du milieu. La ſeconde diviſion de l'axillaire deſcend par l'*ulna*, & fournit les autres doigts de ramifications ; elle en envoye une à celui du milieu, deux à l'annulaire, autant au petit.

Pour les nerfs, ils ont à peu près la même diſpoſition, & tirent tous leur origine du cerveau. Le cœur, ainſi que pluſieurs des anciens l'avoient cru, eſt ſi éloigné de communiquer des nerfs à d'autres parties, que lui-même n'en reçoit que peu de la ſixiéme paire qui ſort immédiatement du cerveau.

Enfin ces vaiſſeaux ſe communiquant également aux deux mains, nous ne ſommes pas mieux fondés à porter nos anneaux à la main gauche qu'à la droite, & l'un n'a pas plus de vertu que l'autre. De là vient que pour arrêter l'hémorragie du nés, *Foreſtus* qui applique des remedes ſur le quatriéme doigt, prend l'une ou l'autre main ſelon que le ſang coule de la narine gauche, ou de la droite. Ainſi dans les fiévres où le cœur paroît ſouffrir, nous appliquons indifferemment des remedes à l'un ou à l'autre poignet. Ainſi les médecins examinent le poux

des deux bras, & jugent de la diſpoſition du cœur, autant par l'un que par l'autre.

Quoique dans les maladies du foye & de la rate on préfere la ſaignée d'un certain côté, cependant quand le cœur eſt attaqué, on ſaigne indifferemment du bras droit ou du gauche. Si l'on objecte que le gauche doit être préferé parce que la grande artére eſt ſituée de ce côté, je répondrai qu'au deſſous des clavicules l'artere ſe partage en deux branches conſiderables, enſorte que par rapport à cette diviſion la diſtance du cœur à chacune des deux mains eſt égale.

Or toutes ces diſtinctions & ces préferences de côtés, de parties & de veines ſont maintenant négligées depuis qu'on a démontré la circulation du ſang.

Macrobe examinant cette même queſtion aſſigne une raiſon toute differente. Il aſſure que ſi on a préferé ce doigt de la main gauche, c'eſt plus pour la commodité, & pour la conſervation de l'anneau, que par aucune conſideration qui eût du rapport au cœur. Il étoit ordinaire, dit cet écrivain, de porter les anneaux aux deux mains. Mais lorſque le luxe s'augmentant, on commença de porter des pierres précieuſes & richement gravées, on s'accoutuma de les mettre à la main gauche, parce que l'on s'en ſert moins, & que les anneaux ſe conſervoient mieux, C'eſt par la même raiſon que

le quatriéme doigt eut la préference. Le pouce eſt trop actif, & l'on ne s'en ſert qu'avec les autres. L'index eſt trop nud, & ils ne vouloient pas expoſer leurs pierres ſur un doigt que le pouce couvre à peine. Ils jugérent encore que le petit doigt ou celui du milieu étoient trop grands ou trop petits; ils préferérent donc le quatriéme comme le moins utile, le mieux gardé des deux côtés, & qui dans la plûpart des hommes a cela de ſingulier qu'on ne l'étend preſque jamais ſeul. Tel eſt auſſi le ſentiment d'Alexander ab Alexandro : *annulum nuptialem prior ætas in ſiniſtrâ ferebat, crediderim ne attereretur.*

Or c'eſt l'idée que le cœur étoit ſitué au côté gauche, qui a donné naiſſance à celle-ci ; & nous en avons démontré la fauſſeté. Les égyptiens qui ont prétendu qu'un nerf partoit du cœur, & ſe rendoit à ce doigt, ont pû contribuer auſſi à mettre en vogue cette opinion. De là vient que leurs prêtres oignoient ce même doigt d'huiles précieuſes devant l'autel ; mais nous avons déja prouvé qu'ils n'entendoient guere l'anatomie. Une autre raiſon avoit déterminé les égyptiens à lui donner la préference, c'eſt qu'il ſervoit de hiéroglyphe pour un certain nombre. En abaiſſant ce doigt, pendant que les autres étoient droits, ils exprimoient leur nombre myſterieux de ſix. Car Pierius

a très bien remarqué que les anciens comptoient par les doigts de l'une & de l'autre main. De la gauche ils comptoient jusqu'à cent ; de la droite ils comptoient les centaines & les milliers. Le quatriéme doigt qui baissé dans la main gauche n'exprimoit que six , exprimoit six cent dans la droite. Et voilà ce qui nous donne l'intelligence de cet endroit de Juvenal au sujet de Nestor ,

——— ——— Qui per tot sæcula mortem
Distulit, atque suos jam dextrâ computat annos.

c'est peut-être aussi dans le même sens qu'il faut entendre ce passage des proverbes , où nous lisons au sujet de la sagesse : *Elle a la longueur des jours dans sa droite , & dans sa gauche les richesses & la gloire.*

Quant à l'observation de *Lemnius* touchant la goutte , elle peut être vraye dans son pays , mais nous avons observé dans le nôtre que la goutte attaque ce doigt comme les autres , & qu'elle l'attaque même quelquefois tout seul. Pour l'usage de mêler les médicamens avec ce doigt , nous croyons que cela opére autant que le bâton de palmier opére sur l'emplâtre que l'on appelle diapalme par cette raison.



CHAPITRE V.

De la main droite, & de la main gauche.

ON ne doit guere plus ajouter foi à ce que l'on debite sur la difference des deux mains : sçavoir que l'homme se sert naturellement de la main droite, & qu'il s'éloigne de la nature, lorsqu'il se sert de la gauche. Nous convenons que presque toutes les nations ont donné la préference à la main droite, & nous en avons un exemple remarquable dans ce chapitre de la Genèse où nous lisons ses paroles suivantes : *Joseph voyant que son pere avoit mis sa main droite sur la tête d'Ephraïm, en eut de la peine ; & prenant la main de son pere, il tâcha de la lever de dessus la tête d'Ephraïm, pour la mettre sur la tête de Manassé, en disant à son pere : vos mains ne sont pas bien, mon pere, car celui-ci est l'aîné. Mettez votre main sur sa tête.* Il y en a encore un exemple singulier au lévitique ; Moyse égorgea un belier pour la consécration des prêtres, *& prenant de son sang, il en toucha l'extrêmité droite de l'oreille d'Aaron, & le pouce de sa main droite, & de son pied droit.* Il en fit autant aux fils d'Aaron.

Diodore nous apprend que les perses faisoient le serment avec la main droite. Il paroît par la maniere dont les grecs & les romains se mettoient à table, qu'ils don-

noient la préference à la main droite, car ils se couchoient sur le côté gauche, afin que celle-ci fût libre. Les médailles romaines qui representent deux mains droites jointes ensemble prouvent la même chose, aussi-bien que l'usage où étoient les amazones de se couper la mammelle droite, afin de se servir plus commodément de l'arc. Mais malgré ces exemples & ces autorités, nous doutons que cette préference soit fondée sur la nature, ou sur la raison.

1° Si c'étoit une disposition constante & naturelle, nous devrions observer le même usage dans les animaux dont les membres sont distribués comme ceux de l'homme. Or c'est ce que nous ne remarquons point, & l'on ne voit pas que les chevaux, les taureaux, les mules ayent ordinairement plus de force du côté droit, que du côté gauche. Pour ce qui est des animaux dont les jambes de devant leur servent de bras, il paroît qu'ils s'en servent également, & même que les singes & les écureuils se servent plus volontiers du gauche. On peut observer aussi que les perroquets aiment à prendre de la patte gauche ce qui leur est presenté.

Il n'est pas même exactement vrai que l'homme ait plus de force dans le bras droit, comme on peut s'en convaincre par l'exemple de ces enfans qui laissés à eux-mêmes sont devenus gauchers, & que l'on ne cor-

rige qu'avec beaucoup de peine de cette habitude. Ainſi la préference dont il eſt queſtion doit moins être regardée comme l'effet d'une diſpoſition naturelle , que comme l'effet de la coutume ou de l'éducation. Ariſtote, après s'être propoſé ce problême, pourquoi le côté droit qui vaut plus que le gauche, lui eſt égal par rapport aux ſens, le réſout de la ſorte : c'eſt, dit-il, que le droit & le gauche ne différent que par l'uſage, car entant que parties dépendantes de la faculté motrice, ils acquierent de la difference par degrés ſuivant la force de l'habitude ; d'où vient que l'un groſſit & ſe fortifie quelquefois plus que l'autre ; mais il en va autrement des ſens ; l'uſage ne les perfectionne point, & dès le moment de notre naiſſance, nous voyons & nous entendons auſſi-bien d'un côté que de l'autre. Ainſi je ne doute point que ſi la nature ſeule déterminoit le choix à cet égard, il n'y eût plus de Scévoles que l'hiſtoire n'en fournit, & que la diſtinction des fils de la droite & des fils de la gauche, comme il s'en trouva ſept mille de ces derniers dans la tribu de Benjamin, ne fût inutile. Nous avouons pourtant que cette indifference ſuppoſée, les hommes peuvent raiſonnablement préferer un côté à l'autre, parce qu'autrement il arriveroit de la confuſion dans pluſieurs operations manuelles, non ſeulement par rapport aux arts & au

civil, mais encore & principalement dans les exercices militaires.

2° Les raiſons de la préference que l'on donne à la main droite manquent tout enſemble de juſteſſe & de ſolidité. Scaliger qui blâme celle d'Ariſtote ne lui en ſubſtitue pas une meilleure. *Ratio materialis*, dit-il, *ſanguinis craſſitudo ſimul & multitudo*, c'eſt à dire qu'il attribue la force ſuperieure du côté droit à l'épaiſſeur & à la quantité du ſang qui s'y porte, mais cette raiſon eſt frivole. Fallope attribue cette force à la veine *azygos* ou ſans pareille, veine conſiderable qui ſort de la veine cave, avant que celle-ci entre dans le ventricule droit du cœur, & qui ne ſe trouve qu'au côté droit. Mais ceci ne prouve encore rien; car cette veine n'envoye point de branches aux bras ni aux jambes, elle ſe partage aux côtés, & fournit en deſcendant une veine à l'émulgente gauche, & une autre à la premiere des lombes du côté droit, ce qui ne doit augmenter en aucune ſorte la force ni de l'un ni de l'autre côté. Un troiſiéme ſentiment eſt celui de Rhodigin qui dit que les hommes ſont ambidextres, quand la chaleur du cœur ſe communique en abondance au côté gauche, & la chaleur du foye au côté droit, & quand la ratte eſt auſſi fort dilatée; mais qu'ils ſont gauchers, quand il arrive que le cœur & le foye ſont ſitués du côté gauche,

ou que le foye étant au côté droit, il se trouve si couvert de membranes épaisses, qu'il ne peut lui communiquer sa vertu : raison aussi frivole que celle de Scaliger. Car il est ridicule de soutenir que la ratte puisse donner de la vigueur au côté gauche, puisqu'étant dilatée elle l'affoibliroit plûtôt. Pour ces membranes qui empêcheroient le foye de communiquer sa chaleur au côté droit, il sembleroit que ce viscere agit par irradiation, au lieu qu'il agit par ses veines & autres vaisseaux que les membranes ne peuvent jamais embarrasser. Quand à la situation du cœur & du foye dans le côté gauche, on la remarque trop rarement pour en devoir rien conclurre. Ceux qui font dépendre l'un & l'autre de la vertu du foye seul ne rencontrent pas mieux ; car il y a des hommes dont le foye manque de vigueur, qui sont plus forts de la main droite, & d'autres qui sont gauchers, quoiqu'ils ayent un foye vigoureux. Et l'on ne remarque pas que les singes, ni d'autres animaux dont le foye est situé au côté droit, ayent plus d'adresse d'un côté que de l'autre.

On devroit plus tôt imputer cet effet au cerveau, & plus encore à la moelle de l'épine qui n'est autre chose qu'une prolongation du cerveau. C'est de là que sortent les organes du mouvement qui sont partagés à droite & à gauche, tant au dedans qu'au dehors

du crane. Et c'eſt ſelon que ces nerfs ſont également ou inégalement tranſmis au côté droit ou au côté gauche qu'il pourroit naturellement ſe former une diſpoſition ſuperieure ou égale. Par là même on peut expliquer une choſe qui paroît ſi admirable, pourquoi quelques-uns ſe ſervent mieux du bras & de la jambe oppoſée. C'eſt que la vigueur du bras dépend des nerfs de la partie ſuperieure de l'épine, au lieu que la vigueur de la jambe dépend des nerfs de la partie inferieure.

Ainſi l'on peut revoquer en doute certains faits que les Philoſophes avancent à ce ſujet. Par exemple, que quand une femme a conçu un mâle, elle avance la jambe droite; que les mâles ſont conçûs dans le côté droit de la matrice, & les femelles dans le côté gauche.

3° Suppoſé qu'il y ait en effet dans la nature un côté droit & un côté gauche, nous pourrions encore nous tromper, & nommer droit dans les hommes ce qui ſeroit gauche &c. Car les philoſophes n'ont point défini le droit & le gauche ſelon la commune acception, ils l'ont diſtingué par rapport à l'activité ſuperieure de l'un ou de l'autre. Ainſi dans ſon traité *de inceſſu animalium*, Ariſtote attribue aux animaux ſix differentes poſitions qui répondent aux trois dimenſions, & qu'il ne détermine pas par rapport

à la situation des cieux, mais par rapport à leurs facultés & à leurs fonctions. De là vient qu'il appelle l'homme une plante renversée; car il nomme la racine de l'arbre, la tête ou partie superieure par où il se nourrit, quoiqu'elle soit tournée vers le centre de la terre, & ses branches vers le zénith. Les parties anterieures sont celles où les sens & les yeux sur tout sont placés; les parties posterieures sont opposées à celles-ci. Les parties droites & gauches du corps ne sont pas invariables comme les autres; car, dit-il, le côté droit est celui par où commence le mouvement; le côté gauche celui qui est le plus foible & le moins mobile.

Les pytagoriciens & les platoniciens avoient embrassé avant lui ce sentiment. Ces philosophes concevant les cieux comme un corps animé, ils nommerent orient le côté droit, parce que leur mouvement semble partir de là. Et les Grecs ont appellé leur main droite δεξια, non à cause de sa situation, mais à cause de sa faculté, du verbe δεχαμαι *je prends*, parce que c'est de cette main que l'on a accoutumé de prendre.

Nous nous trompons donc en attribuant à la situation ce qui ne convient qu'à la faculté. Car plusieurs enfans sont gauchers, & continuant de l'être toute leur vie, ils ne se servent qu'imparfaitement de la main

droite qui par conſéquent ne merite pas ce nom. C'eſt par là qu'on peut expliquer ce que dit Ariſtote que les cancres & les écreviſſes ont la patte droite plus groſſe que l'autre; car elles ont indifferemment l'une ou l'autre plus groſſe. C'eſt en ce ſens que Scaliger a raiſon, quand il dit dans ſes commentaires que les paralyſies attaquent d'ordinaire le côté gauche; parce que le côté le plus vigoureux réſiſte mieux à l'impreſſion du mal. Et les magiſtrats ſont ſagement couper la main droite aux criminels, s'ils ont vû ce ſens philoſophique, au lieu que ſuivant l'opinion commune ils riſquent d'épargner la main la plus coupable.

Il y a des hommes ambidextres, ce qui ne ſe rencontre pourtant que parmi les Athletes, & dans des corps très robuſtes, dont la chaleur & les eſprits ſont capables de fournir également aux deux côtés. C'eſt pour cela qu'Hippocrate a dit que les femmes ne ſont point ambidextres, c'eſt à dire qu'elles le ſont plus rarement que les hommes. Ariſtote a pu dire auſſi que les hommes ſeuls ſont ambidextres. Tel fut Aſteropée dans Homere, & Parthenopée officier thebain dans Stace. Tel fut encore au ſentiment de quelques-uns le premier homme, qui fut créé dans un état de perfection. Or dans ces hommes la main droite paroît également des deux côtés, & par conſéquent

l'idée populaire n'a point lieu ici. D'ailleurs il y a selon Galien des Αμυαριςεροι, des hommes qui se servent mal des deux mains ; or en ceux-ci il n'y a point de main droite. Ce défaut se rencontre dans plusieurs femmes, & dans quelques hommes, qui quoiqu'accoutumés à se servir des deux mains, s'en servent également mal. Ainsi quelque sensé que soit le conseil d'Aristote, de s'accoutumer à se servir également des deux mains, il est impossible que tout le monde le suive ; car bien qu'il s'en trouve qui le puissent, il y en aura toujours qui ne le pourront pas.

Enfin on peut se tromper encore dans cette distinction des côtés par rapport au ciel & aux parties du globe. Car les cieux n'admettent point de droite, ni de gauche. Leurs parties sont simples ; leur mouvement est uniforme, il se succede sans aucune variation, ensorte qu'il seroit impossible d'y trouver un point d'où l'on commençât un calcul, & qui ne fût pas commun au cercle entier. Ainsi ce que dit Solin quoique vraisemblable n'a point de rapport à ceci ; que l'homme est un microcosme, ou petit monde, parce que ses positions répondent à celles du grand monde. Car de même que dans les cieux la distance des deux poles qui sont reputés le point superieur & le point inferieur, est égale à l'espace entre l'orient & l'occident qui sont reputés le côté droit le

le côté gauche ; ainsi dans l'homme l'espace qui est entre l'extrêmité des doigts de chaque main étendue est égal à l'espace qui se trouve entre la plante de ses piés, & le sommet de sa tête. Mais ceci ne prouve point qu'il y ait dans les cieux un point que l'on puisse nommer la droite. On pourroit avec autant de raison chercher un côté droit, & un côté gauche dans l'arche de Noé ; car sa longueur étoit de trente coudées, sa largeur de cinquante & sa profondeur de trente : ce qui s'accorde assés avec la proportion de l'homme, dont la longueur ou la hauteur excede six fois sa largeur, & dix fois sa profondeur, ou une ligne tirée entre le sternum & l'épine du dos.

D'ailleurs nous ne designons pas toujours de la même maniere les mêmes parties du ciel, comme si elles étoient à notre droite, ou à notre gauche. Le philosophe prend pour l'orient le point d'où il s'imagine que part le mouvement des cieux. L'Astronome qui contemple le midi, veut que la partie des cieux qui est opposée à sa main droite, soit la droite des cieux, & c'est l'occident. Le poete qui parle de l'occident prend le nord pour la droite, parce qu'il le voit à sa main droite : & c'est par là qu'on peut expliquer cet endroit d'Ovide :

Utque duæ dextra zonæ, totidemque sinistra.

Mais les augurs qui tournoient le visage vers

l'orient, avoient le midi à leur droite : ce qui s'observoit également chés les hébreux & les chaldéens. Si donc nous désignons les parties du ciel par rapport à notre situation, il est évident qu'il ne peut y avoir de point fixe & invariable. Car si, pendant que nous regardons le soleil dans son meridien, nous appellons la droite des cieux ce qui est à notre orient, il faut que ceux qui habitent au delà de l'équateur, & du tropique du midi, lorsqu'ils nous regardent, nomment le côté opposé au nôtre la droite de leur ciel.

Il est donc démontré que l'usage plus fréquent de la main droite n'a point de fondement réel dans la nature. Et pour reprendre en peu de mots ce que nous avons dit, l'exemple des autres animaux ne le confirme point ; les enfans naissent indifferens à cet égard, quoiqu'il soit à propos de les accoutumer à faire usage sur tout de la main droite, pour l'uniformité des mouvemens & des exercices ; les raisons alléguées sont insuffisantes ; en supposant qu'il y a dans la nature une droite & une gauche, & qu'un des côtés soit plus vigoureux que l'autre, on peut cependant se tromper par raport à leur situation, en nommant la gauche ce qui peut être nommé la droite ; certains hommes n'ont qu'une main droite, d'autres en ont deux, quelques-uns n'en ont point. En-

fin cela eſt même douteux par rapport aux points du ciel, leſquels ni par eux-mêmes, ni par leur inſtitution ne peuvent être reputés marquer notre côté droit, ou notre côté gauche.

De là il eſt facile de juger ce que l'on doit penſer de pluſieurs idées qu'on a attachées au côté droit & au côté gauche. Ainſi nous ferons peu de cas du remede que l'on trouve dans Kiranides ; je veux dire de l'œil gauche du hériſſon pour ſe procurer le ſommeil ; ou du pied droit d'une grenouille envelopé dans la peau d'un daim pour la goutte. Nous mépriſerons ce que dit Artemidore que ſonger que l'on a perdu une dent du côté droit ou du côté gauche, c'eſt un préſage de la mort d'un parent ou d'une parente. Nous connoîtrons auſſi l'erreur de ceux qui partagent les deux côtés de l'homme en pair & impair, attribuant le nombre impair au côté droit, & le nombre pair au côté gauche, & qui par là prétendent déterminer par le nombre pair ou impair des lettres dont le nom eſt compoſé, quel côté ſera heureux ou malheureux : enſorte que ſuivant les grecs Vulcain devoit être eſtropié du pied droit, & Annibal perdre l'œil droit. On voit enfin le peu de ſolidité qu'il y avoit dans ce dogme fondamental des augurs, que la main gauche eſt malheureuſe, & que les bonnes choſes nous réuſſiſſent mal,

quand notre gauche se trouve opposée à la droite des dieux qui devoient nous les rendre favorables.

CHAPITRE VI.

De l'action de nâger, ou de flotter sur l'eau.

LE peuple a encore adopté ces opinions, que l'homme nage naturellement, à moins qu'il n'en soit détourné par la crainte; que quand un homme s'est noyé, & qu'il est allé au fonds de l'eau, il remonte & surnage le neuviéme jour, la vésicule du fiel étant crevée alors; que les femmes noyées sont couchées sur le ventre, & les hommes sur le dos: tous articles faux, ou du moins incertains.

Nous doutons en premier lieu que les hommes nagent naturellement, & l'on ne peut tirer cette induction de ce que les autres animaux le font sans instruction; car ils nagent par le même mouvement qui les fait marcher sur la terre. Ceci est également vrai, soit qu'ils se meuvent avec les deux jambes du même côté, ce qui fait l'amble; soit qu'ils se meuvent en levant un pied de devant, & le pied contraire de derriere en croisant, ce qui fait le trot; soit qu'ils marchent sur une base quarrée, comme parle Scaliger, lorsque les jambes des deux côtés se meuvent toutes ensemble, comme font

les grenouilles, & autres animaux saillans, ce qui constitue le saut. Par ces differens mouvemens ils sont en état de se soutenir, & de traverser l'eau, sans rien changer au mouvement ordinaire de leurs jambes, ou à la position de leur corps.

Mais il en est autrement de l'homme, pour nager, il faut qu'il change la position de son corps ; il faut qu'il se couche sur le ventre, au lieu qu'il marche droit sur ses piés. D'ailleurs, quand il marche, ses bras sont paralleles à ses jambes, & quand il nage, ils forment toute sorte d'angles. Enfin quand il marche, les bras & les jambes se meuvent successivement, mais lorsqu'il nage, ils se meuvent tous à la fois. Or d'exécuter toutes ces choses, de soutenir & de pousser le corps en avant, c'est ce que plusieurs n'ont pû apprendre dans leur jeunesse même. Quoique ce soit un art qui s'apprend, il tient pourtant plus de la nature que beaucoup d'autres habitudes, & l'on peut à peine le compter parmi les talens acquis, car lorsqu'on le sçait une fois, on ne l'oublie jamais, fût-on long-tems sans le pratiquer.

En second lieu, ce que l'on debite touchant les personnes noyées qu'elles surnagent le neuviéme jour, la vésicule du fiel étant crevée alors, c'est une chose douteuse & pour le tems & pour la cause. Le tems où

ils surnagent est aussi incertain que le tems de leur corruption, laquelle est plus tardive ou plus prompte selon les qualités des sujets, & les saisons de l'année. Et nous avons observé que des chats & des souris jettés dans le même tems à l'eau remontent en des tems differens. Ceux qui sont gras remontent d'ordinaire les premiers, parce qu'ils se corrompent plus tôt que les maigres, & que leur substance approche davantage de la nature de l'air. Et l'une des raisons qu'apporte Aristote, pourquoi les anguilles mortes ne surnagent point; c'est, dit-il, parce qu'elles n'ont guere de ventre, ni de graisse.

Pour ce qui regarde la cause du phénomene, il faut moins l'imputer à la vésicule du fiel crevée, qu'au ferment de la corruption qui enfle les parties, les rend spongieuses, & propres à se remplir d'air; ce qui les fait nécessairement remonter à la surface des eaux. Nous en avons une preuve bien sensible dans les œufs, dont les bons vont au fonds, tandis que les œufs corrompus surnagent, aussi-bien que ceux que l'on nomme *hypenemia*, & qui ne sont pas pleins: c'est aussi la méthode dont on se sert pour connoître la bonté des graines; car si elles sont gâtées, elles surnagent.

Nous nous sommes convaincus par notre propre experience que ce n'est point à la vésicule du fiel qu'il faut rapporter cet effet.

Des chats & des ſouris à qui nous l'avions arrachée, n'ont pas laiſſé de ſurnager. Et parce que j'avois lû dans Rhodigin, qu'un tyran avoit accoutumé d'ôter les poumons à ceux qu'il faiſoit tuer, avant que de les jetter dans l'eau, afin d'empêcher ces corps de remonter, & de reveler ainſi ſes meurtres ; j'ai fait jetter des corps à l'eau ſans poumons, & cependant ils ont remonté comme les autres. J'ai encore fait ôter la veſſie de l'urine, & les inteſtins, & j'ai fait percer le crane à quelques-uns, leſquels ont auſſi remonté, quoique plus tard. Et quoique ces experiences n'ayent été faites que ſur des animaux, parce que les occaſions de les faire ſans crime ſur des hommes ſont trop rares, il me ſemble que ces mêmes experiences prouvent également par rapport à ceux-ci. Si quelques-uns en attribuent la cauſe à la bile, parce que naturellement elle cherche à ſurmonter les autres humeurs, ou qu'étant de la nature du feu, elle tâche de s'élever ſur l'eau ; nous leur accordons que ſuivant les loix ordinaires de la putréfaction, elle peut hâter l'émerſion des cadavres ; quoiqu'à dire vrai la rupture de la véſicule qui eſt une ſi petite partie dans l'homme, ne peut guere y contribuer.

Enfin que les femmes ſurnagent ſur le ventre, & les hommes ſur le dos, c'eſt un fait abſolument douteux, & ſuppoſé qu'il

fût véritable, la raison que l'on en donne est frivole. Pline est le premier qui l'ait imaginée, comme si la nature, dit-il, avoit pris soin de la pudeur des morts, *veluti pudori defunctorum parcente naturâ.* Solin, Rhodigin, & beaucoup d'autres l'ont copié, & c'est encore la raison la plus generalement reçue. Mais, au jugement de Scaliger, elle ne convient que dans la bouche d'un orateur, & non dans les écrits d'un philosophe naturaliste. Car en premier lieu, la nature devoit également cacher les parties des hommes, puisqu'il leur est également honteux de les découvrir. Adam ne rougit pas moins de sa nudité qu'Eve, & les hommes de l'Amerique & des autres régions où l'usage des habillemens est ignoré, ont soin de couvrir ces parties aussi bien que les femmes. Si donc la nature avoit eu intention de ménager en effet la pudeur, les hommes & les femmes auroient également flotté sur le ventre.

D'ailleurs en louant la modestie de la nature, nous rabaissons sa sagesse. Car la posture que nous lui faisons donner à la femme conviendroit davantage à l'homme dont les parties sont plus exposées à la vue, lorsqu'il est debout, ou couché sur le dos. Aussi Scaliger abandonne-t-il cette raison, pour en apporter une autre qu'il tire de la differente conformation de l'homme & de la femme;

quod ventre vasto sunt mulieres plenoque intestinis; itaque minus impletur, & subsidet, inanior maribus, quibus nates præponderant. Si cela est ainsi les hommes ventrus flotteront sur le ventre, & les femmes qui seront grasses floteront sur le dos. Mais l'anatomie nous apprend que les os des cuisses, & par conséquent ce qui les couvre, sont plus étendus dans la femme que dans l'homme, pour faire plus de place à l'enfant dans la matrice. Ceux qui attribuent cet effet aux mammelles des femmes ne levent pas entierement la difficulté; car ils n'expliquent point pourquoi les enfans de ce sexe flottent aussi sur le ventre. Mais nous finissons cet examen, de peur qu'il ne nous arrive ce qui arriva à ceux qui s'efforcérent de rendre raison de la dent d'or, c'est à dire d'un fait qui n'exista jamais.

On dit encore qu'une cavale est plus tôt noyée qu'un cheval, quoique l'experience ne favorise pas cette opinion. Il est facile de refuter cette autre erreur, que l'homme étant sous l'eau, il ne peut ouvrir ni fermer les yeux. On prétend encore que les personnes qui auroient perdu une cuisse surnageroient, parce que leurs poumons pourroient mieux les soutenir sur l'eau, que ceux dont les cuisses emporteroient le corps par leur poids. Nous n'avons point d'experience sur cet article; mais on observe pour-

tant que les animaux se noyent, & vont à fond par les parties inferieures, & c'est ce que l'on peut remarquer dans les grenouilles à qui on a coupé les jambes de derriere. La plûpart des hommes lorsqu'ils sont précipités, ou qu'ils tombent d'eux-mêmes d'un lieu élevé, tombent la tête la premiere; quoiqu'il ait plû aux poetes de faire tomber Vulcain sur ses pieds, lorsqu'il fut précipité du haut du ciel.

CHAPITRE VII.

De la pesanteur des hommes.

S'Il faut en croire à notre experience, on rejettera comme faux ce que l'on dit si communément qu'un homme mort pése plus que lorsqu'il étoit vivant. Il est à la vérité difficile d'en faire l'experience sur un corps humain; mais nous l'avons faite sur des animaux de moindre poids, dont il me semble que l'on peut tirer des conséquences justes par rapport à l'homme; & Pline dit formellement que le fait est véritable par rapport à tous les animaux.

Nous avons exactement pesé un poulet, puis l'ayant étranglé dans la balance, nous n'avons observé d'abord aucune difference sensible dans la pesanteur; mais après l'y avoir laissé environ dix heures, jusqu'à ce

qu'il fût abſolument froid, nous avons remarqué qu'il peſoit viſiblement moins. Nous avons vérifié la même experience ſur des ſouris, & nous nous ſommes ſervis de balances qui trébuchoient à la dixiéme partie d'un grain.

Il y en a qui ont avancé que les eſprits animaux ſont des ſubſtances legeres qui montent naturellement, & font monter les corps, & que les cadavres en étant privés, ils deviennent plus peſans. Mais nous leur répondrons qu'à la vérité ces eſprits ſont bien legers en comparaiſon du corps, mais qu'il eſt faux qu'ils n'ayent aucun poids : la philoſophie même enſeignant que les eſprits ſont des ſubſtances moyennes, elle admet néceſſairement en eux une eſpece de corporalité qui ſuppoſe quelque poids. D'ailleurs il s'exhale des cadavres encore chauds, & nouvellement privés de la vie, des parties vaporeuſes & fluides qui diminuent la peſanteur : ce qui pourtant n'égale point la tranſpiration de l'animal vivant. Ainſi le poulet & les ſouris ne furent pas ſi legers au moment de leur mort, qu'ils l'euſſent été, ſi on les avoit laiſſé vivre dix heures davantage ; car dans cet eſpace de tems l'homme diminue de pluſieurs onces. Le même ſera vrai par rapport au tems du ſommeil & des chaleurs de l'été. Car pendant un ſommeil de dix heures l'homme perdra quelquefois

quarante onces ; & Sanctorius a démontré dans sa statique que durant les chaleurs de l'été, l'homme pese plusieurs livres moins que durant la rigueur de l'hiver.

Si les cadavres semblent peser davantage, car on les compare ordinairement à des pierres que l'on veut enlever ou transporter, ce n'est pas qu'en effet leur poids soit plus grand, c'est qu'ils ne soulagent les porteurs par aucun mouvement. C'est aussi par la même raison que l'on trouve pesans ceux qui sont paralytiques, ceux qui sont tombés en apoplexie, & les personnes yvres.

On dit encore, & plusieurs sçavans sont dans cette opinion, que l'on est plus leger après le repas qu'à jeun, parce que les nouveaux esprits dont on a fait provision effacent pour le dire ainsi le poids des alimens. Mais nous avons vû le contraire en plusieurs personnes de tout âge & de tout sexe. Cette erreur vient de ce que l'on confond le sentiment que l'on a de sa propre pesanteur avec cette pesanteur réelle. Un homme qui aura bû un coup de vin se sentira à la vérité plus leger, mais il se trouvera plus pesant dans la balance. On y est plus leger le matin à jeun, parce qu'on a beaucoup transpiré durant le sommeil, & l'on se sent en même-tems plus leger, parce que l'on est refait de la lassitude du jour précédent.

A parler exactement, celui qui retient ſon haleine eſt plus peſant, tandis que ſes poumons ſont remplis d'air, qu'il ne l'eſt après la reſpiration : car une veſſie pleine d'air peſe davantage qu'une veſſie qui eſt vuide ; & ſi elle contient une pinte, elle peſera un quart de grain moins étant vuide.

C'eſt ce qui nous rend ſuſpect ce que dit Montanus dans ſon commentaire ſur Avicenne, qu'il a experimenté ſur une pierre de ponce, lorſqu'il explique comment la poroſité des corps cauſe leur legereté. Il aſſure qu'une pierre de ponce en poudre eſt plus legere que lorſqu'elle étoit entiere. Mais, outre qu'en la broyant il ne paroît guere poſſible qu'il ne s'en perde quelques parties ; ſi une veſſie médiocre contient à peine un grain d'air, on ne ſçauroit en ſuppoſer plus de la centiéme partie dans une pierre de ponce de trois ou quatre gros. Or c'eſt ce que les balances les plus juſtes ne ſçauroient nous découvrir.

On ne doit pas prendre à la lettre ce que dit le chancelier Bacon, & dont il renvoyoit la preuve à l'experience : qu'une diſſolution de fer dans l'eau forte peſera autant que peſoient les deux ſéparément avant leur mêlange, malgré ce qui s'exhale dans une épaiſſe vapeur pendant l'operation. Car le fait ne ſe vérifie ni dans la ſolution du

fer, ni dans celle du cuivre qui se fait avec une moindre ébullition. Nous l'avons experimenté, & nous nous sommes servis de balances si justes, qu'un quart de grain les abaissoit; car pour des experiences de cette nature, il les faut justes jusqu'à ce point.

Ce que rapporte *Hamerus Pappius* dans son livre intitulé *Basilica antimonii* merite aussi d'être examiné. Il prétend que si l'on calcine de l'antimoine au miroir ardent, quoiqu'il s'en exhale dans la calcination une vapeur grossiere & pesante, son poids augmente plus tôt qu'il ne diminue. C'est pourtant une chose admirable que ces corps perdent si peu dans de semblables operations, & qu'ils gagnent même quelquefois, & sur tout les métaux que l'on raffine, les cendres des os, & les briques brûlées, suivant le témoignage de M. *de Clave* dans son traité des pierres. Mais si l'on ne pese pas l'antimoine immédiatement après qu'il est calciné, on peut s'y méprendre parce qu'il s'imbibe promptement d'air, & qu'il regagne par là ce qu'il avoit perdu.

CHAPITRE VIII.

Des conduits pour les alimens & pour la boisson.

QUoiqu'il n'y ait plus maintenant que des hommes grossiers qui s'imaginent

qu'il y a deux conduits differens pour les alimens & pour la boiſſon, c'étoit autrefois l'opinion des ſçavans. Platon auſſi-bien qu'Euſtathe & Macrobe l'ont ſoutenue. Il paroît qu'Eratoſthene, Eupolis, Euripide ont été dans le même ſentiment. Or ils ont montré par là qu'ils entendoient peu l'anatomie, & qu'ils connoiſſoient peu l'uſage des parties du corps humain. On y voit à la vérité deux conduits; l'un ſitué près des vertebres du col, qui eſt l'œſophage, & qui ſert pour les alimens & la boiſſon; mais l'autre par lequel on s'imaginoit que paſſoit la boiſſon, & qui eſt la trachée artere ne ſert qu'à la reſpiration & à la formation de la voix. Il aboutit aux poumons, & ſe communique au cœur. C'eſt pourquoi l'on remarque ce conduit dans tous les animaux qui reſpirent, & qui ont des poumons; mais pluſieurs qui n'ont point de poumons ont l'œſophage; tels ſont tous les poiſſons qui ont des ouies par où leur cœur eſt rafraîchi; pour ceux qui ont des poumons, ils ont auſſi une trachée artere, comme les baleines, & les poiſſons de la même eſpece.

D'ailleurs outre ces parties deſtinées à differens uſages, la nature a placé une capſule cartilagineuſe au haut de la trachée artere à l'ouverture du larynx, pour y recevoir l'air. Et pour en fermer l'entrée aux alimens & à la boiſſon, la ſage nature y a

aussi placé l'épyglotte, ou une espece de couvercle semblable à peu près à la feuille du lierre, lequel se ferme toujours, lorsque ce que nous avalons passe dessus pour entrer dans le gosier. Quoique tous les animaux qui respirent n'ayent point cette partie, comme les baleines, & les animaux ovipares, leur trachée artere est défendue autrement. Les baleines ont sur le sommet de la tête un tuyau par où elles jettent l'eau, de peur qu'elle n'entre dans leurs poumons. Dans les oiseaux qui n'ont point d'épiglotte, il se fait une contraction si juste de l'extrêmité du larynx, que les alimens n'y peuvent entrer; & s'il y en entre par hazard, il survient une toux qui dure jusqu'à ce qu'ils l'ayent rejetté. C'est pour cela qu'il est impossible de boire & de respirer tout ensemble; & que si l'on rit en buvant, la boisson sort par le nés. C'est pour cela encore que l'on se noye, quand l'eau entre dans la trachée artere. Et c'est par la même raison qu'un pepin de raisin suffoqua dans le moment le poete Anacréon, & qu'un autre fut snffoqué par un poil qui se trouva dans du lait.

Cependant, sur le témoignage d'Hippocrate qui fit tuer un cochon après lui avoir fait avaller une potion rouge, & qui en trouva la trachée artere teinte, on pourra dire que l'erreur que nous combattons n'est pas

pas toujours une erreur. On pourra même citer la pratique de quelques médecins qui ordonnent des ſyrops pour des enrouemens, ou autres maux de poitrine. Et nous avouons que quelques gouttes peuvent s'inſinuer dans la trachée artere, & que les remedes peuvent y deſcendre auſſi facilement que les phlegmes. Mais il ne ſera pas permis d'en conclurre, que l'air & la boiſſon ont un canal commun, & que toutes les liqueurs prennent cette route, parce qu'il y en aura paſſé quelque goutte par hazard.

CHAPITRE IX.

De l'éternument.

ON croit d'ordinaire que l'uſage de ſaluer ceux qui éternuent tire ſon origine d'une maladie épidémique, dans laquelle on éternuoit juſqu'à extinction de vie. Il ſemble que ce ſoit Sigonius qui ait donné lieu à cette opinion, en rapportant dans ſon hiſtoire d'Italie que ſous le pontificat de Gregoire le grand, il y eut une peſte qui emportoit tous ceux à qui il prenoit des éternumens. Mais ce trait ne prouve rien, l'uſage dont il eſt queſtion étant beaucoup plus ancien.

Quoiqu'il ſe ſoit écoulé plus de mille ans depuis cet événement; Apulée fait mention de l'uſage, dont nous parlons, à l'occaſion

d'une femme qui est anterieure de trois siécles. Pline en parle aussi dans ce problême, *cur sternutantes salutantur*, & là même il raconte que Tibere qui d'ailleurs ne se piquoit pas d'une extrême politesse, ne manquoit jamais de s'acquiter de ce devoir envers les autres, & qu'il vouloit qu'on le remplît à son égard. Petrone qui étoit encore plus ancien, & qui fut Proconsul de Bythinie sous Neron, en parle en ces termes: *Gython collectione spiritus plenus, ter continuo ita sternutavit, ut grabatum concuteret, ad quem motum Eumolpus conversus, salvere Gythona jubet.* Rhodiginus en rapporte un exemple encore plus ancien. Lorsque le jeune Cyrus déliberoit de sa retraite, il arriva qu'un des soldats éternua; surquoi toute l'armée invoqua Jupiter le liberateur. Et l'on voit dans l'anthologie une épigramme qui semble y faire allusion:

Non potis est Proclus digitis emungere nasum,
Namque est pro nasi mole pusilla manus
Non vocat ille Jovem sternutans, quippe nec audit
Sternutamentum; tam procul aure sonat.

Proclus ne peut se moucher avec sa main, car elle est trop petite pour son nés. Quand il éternue, il ne dit pas, que les dieux m'assistent, car il ne peut s'entendre éternuer, parce que ses oreilles sont trop éloignées du bruit.

Cet uſage étoit reçu non ſeulement chés les grecs & les romains comme il l'eſt parmi nous ; mais il l'eſt encore chés les peuples les plus éloignés de l'Afrique. Car nous liſons dans *Codignus, de rebus abaſſinorum*, que l'empereur de Monomotapa ayant éternué, il ſe fit des acclamations dans toute la ville ; & l'on en trouve un exemple auſſi remarquable pour les Indes orientales, dans les voyages de Pinto.

Et ſi nous nous en rapportons aux rabbins, c'eſt une coutume encore bien plus ancienne ; car ils diſent que dès le tems d'Adam, l'éternument étoit un pronoſtic de mort, & qu'il continua de l'être, juſqu'à ce que Jacob en eût obtenu de Dieu la ceſſation. C'eſt de là, diſent-ils, qu'eſt venue la coutume de ſe ſaluer dans ces occaſions, & de dire, quand on entendoit éternuer quelqu'un : *thobim chaiim*. Buxtorf. lexic. chald.

Cette ancienne coutume venoit ſans doute de ce que les anciens s'étoient imaginé que l'éternument préſageoit quelque bonheur ou quelque malheur ; c'eſt pour cela qu'ils ſe ſervoient de cette formule Ζῦ σῶσον, pour détourner l'un, & pour ſouhaiter l'autre. D'abord ils tirérent ce préſage des cauſes naturelles, & des ſuites de ce mouvement ; & alors ils avoient quelque raiſon de le regarder comme un ſigne heureux ; car l'éternument étant une ſecouſſe du cerveau, par

laquelle il chasse les humeurs qui pourroient lui nuire, c'est en même tems une preuve de sa vigueur. De là vient qu'Aristote dans un de ses problêmes *sect.* 33. dit que ceux qui l'entendent l'honorent comme un don des dieux προσκυνουσιν ὡς ἱερον, & comme un signe de santé dans la plus noble partie de l'homme; ce qu'il infere de la pratique des médecins qui font prendre des sternutatoires à ceux qui sont en danger de la vie, & qui en augurent bien pour leurs malades si l'effet répond à leur attente. Hippocrate met aussi l'éternument parmi les signes salutaires. Il dit qu'il guerit le hoquet, qu'il est avantageux aux femmes qui sont en travail, & à ceux qui sont tombés en léthargie, apoplexie, catalepsie, & autres maladies du cerveau. Mais quand il arrive à des poumoniques, il peut être regardé comme un signe malheureux, parce que cette violente agitation suivant Hippocrate ne peut que leur nuire. Il est nuisible encore au commencement des catharres, parce qu'il empêche le rhume de se cuire; & Pline craint avec raison qu'il ne fasse avorter les femmes nouvellement enceintes.

Les anciens étoient aussi dans la superstition à cet égard; ils croyoient que l'éternument en soi leur annonçoit quelque chose de sinistre. Rhodigin l'a démontré par plu-

ſieurs autorités priſes de Théocrite & d'Homere. Et cela paroît encore par ce trait de l'athénien qui, parce qu'un des bateliers avoit éternué, voulut abandonner ſon entrepriſe ; & par le témoignage de S. Auguſtin, qui dit que les anciens ſe remettoient au lit, quand il leur arrivoit d'éternuer en ſe chauſſant. Ariſtote demande encore pourquoi il eſt d'un bon augure d'éternuer depuis midi juſqu'à minuit, & d'un mauvais augure d'éternuer depuis minuit juſqu'à midi. Euſtathe dans ſes commentaires ſur Homere a remarqué qu'éternuer à ſa gauche c'étoit un ſigne malheureux, & qu'éternuer à ſa droite, c'étoit un ſigne favorable. Auſſi Plutarque nous apprend qu'avant la bataille contre Xerxes Thémiſtocle ſacrifiant ſur ſon vaiſſeau, & qu'un des aſſiſtans ayant éternué à ſa droite, l'augur Euphrantides prédit à l'inſtant la victoire des grecs, & la défaite des perſes.

L'uſage de ſe ſaluer quand on éternue, eſt donc beaucoup plus ancien qu'on ne le croit ordinairement, & il ne tire point ſon origine de quelque maladie particuliere. Mais bien qu'il ſoit né de l'idée qu'on s'étoit faite ſur cette violente agitation du cerveau qui ſurprenoit les aſſiſtans ; d'autres ayant remarqué quelques événemens qui n'y étoient liés que par hazard, on eſt enfin parvenu à faire ces formules par leſquelles

on souhaitoit que le mal fût détourné & que le bien arrivât.

CHAPITRE X.

Des Juifs.

NOus ne sçaurions adopter une opinion assés reçue touchant les juifs ; c'est qu'en general & naturellement ils ont une mauvaise odeur qui leur est particuliere. Nous ne rejettons pourtant pas absolument bien des choses qui ont rapport à cette opinion. Nous avouons que les animaux ont aussi communément des odeurs particulieres, qu'ils ont des couleurs differentes, & qu'en certains animaux comme en certaines plantes on remarque des senteurs agréables tantôt plus fortes, tantôt plus douces. Aristote ne connoissoit qu'un seul animal qui sentît bon ; mais on a découvert depuis plusieurs especes de singes, & la civette, dont on tire le musc. Nous croyons bien qu'outre l'odeur commune à l'espece entiere, chaque individu peut avoir une odeur particuliere qu'il ignore, & qui toute foible qu'on la suppose ne laisse pas de se faire sentir aux autres, & sur tout aux chiens, qui par là reconnoissent leurs maîtres dans les ténébres mêmes. Il se peut que certains hommes ayent eu une odeur agréable, comme Théophraste & Plutarque le disent d'A-

lexandre le grand, & comme Tzetzés & Cardan l'ont témoigné d'eux-mêmes. Il ſe peut que d'autres ayent une odeur deſagréable, ou parce qu'ils prennent des alimens dont l'odeur ſe manifeſte par les urines & la tranſpiration, & que la chaleur de l'eſtomach ne peut vaincre, ou parce qu'ils ont des humeurs vicieuſes, comme dans les fiévres malignes, & même en ſanté, s'ils ſont corpulens & d'un tempérament humide, quand les défauts d'une coction ne ſont pas rectifiés par une autre. Mais ſoutenir qu'il y ait une mauvaiſe odeur affectée à la nation des juifs, c'eſt ce qui n'eſt juſtifié ni par la raiſon, ni par l'experience.

Et d'abord ſi on conſulte la raiſon, on ne trouvera point que l'on puiſſe attribuer à aucune nation de la terre une propriété materielle du temperament, excepté en ce qui dépendra du climat, parce qu'il n'y en a point que les conquêtes, ou le commerce n'ayent obligé de ſe mêler. On peut encore moins l'attribuer aux juifs ; quoiqu'ils prétendent s'être conſervés ſans mêlange, il eſt conſtant qu'ils ſont une compoſition de toutes les nations, laquelle a été occaſionnée par les proſelytes qu'ils ont faits, & ſur tout par leur diſperſion génerale, les uns ayant été contraints de parcourir toute la terre, les autres s'étant comme perdus dans les peuples chés qui ils ont été obligés de ſe

refugier. Les tribus de Gad, de Ruben, partie de celle de Manaſſé, & de celle de Nephtali furent emmenées captives par *Aſſur*, & le reſte le fut par Salmanaſar. Ces tribus ne retournerent jamais dans la Paleſtine, & les juifs ne les y reverront apparemment qu'avec leur Meſſie. Pour ce qui regarde les tribus de Juda & de Benjamin qui furent emmenées captives à Babylone par Nabuchodonoſor, une grande partie s'en retourna ſous la conduite de Zorobabel, le reſte demeura, & au tems de l'invaſion des Sarraſins ils s'enfuirent juſque dans les Indes, où ils demeurent encore confondus avec les payens, & ne different d'eux qu'en très peu de choſes.

Les tribus qui ſe rétablirent en Judée, furent diſperſées enſuite; outre ſeize mille que Tite envoya à Rome pour honorer le triomphe de Veſpaſien, il en vendit environ cent mille. L'empereur Adrien qui acheva de ruiner la Judée, en envoya un grand nombre en Eſpagne, d'où ils ſe diſperſérent encore en France, en Angleterre, & ailleurs, d'où ils furent bannis dans la ſuite. D'Eſpagne il en paſſa en Afrique, en Italie, à Conſtantinople, & dans les autres états du grand ſeigneur. Et ſi ce qu'ils diſent quelquefois eſt véritable, qu'il y en ait encore en Eſpagne, en France, & en Angleterre, à qui on accorde une permiſſion tacite

cite d'embraſſer l'état eccléſiaſtique ; l'égliſe & les ſouverains profiteroient de leurs dépouilles, ſuppoſé qu'il fût aiſé de les découvrir par leur odeur.

Or il eſt impoſſible qu'en ces pays differens qu'ils ont habité, ils ne ſe ſoient mêlés avec d'autres peuples ; & nous ſommes aſſurés qu'ils ne ſont pas exemts des maladies ſecrétes qu'ils ont contractées d'abord parmi les chrétiens. La fornication n'eſt pas un crime rare entr'eux, & c'eſt une opinion établie que les juives préferent les chrétiens à ceux de la nation.

Puis donc qu'il eſt conſtant qu'une partie de cette nation a péri, que l'autre eſt mêlée ; & qu'il eſt au moins très douteux que quelques-uns ſe ſoient conſervés ſans mêlange : comment établir cette qualité diſtinctive des juifs, à moins que de l'établir auſſi par rapport à ceux dont les génerations ſont mêlées, ou dont l'extraction eſt ſeulement juive.

D'ailleurs, ſuppoſé que l'on pût raiſonnablement attribuer une mauvaiſe odeur particuliere à quelque nation, il ſeroit toujours vrai que l'on devroit moins en accuſer les juifs que tout autre peuple. Ils y donnent moins occaſion par les alimens dont ils ſe ſervent, & par la propagation même. Pour ce qui regarde leur nourriture, ſoit raiſon, ſoit épargne, ils ſont d'une grande ſobriété

dans le boire, & dans le manger : ce qui les préſerve des crudités, & par conſéquent de la corruption des humeurs. Ils ont en horreur toutes les viandes ſuſpectes, c'eſt pour cela qu'ils ne mangent guere que des animaux qu'ils ont tués eux-mêmes. Non ſeulement ils ont des jeûnes qu'ils obſervent avec ſcrupule ; mais ils ſe bornent encore à un petit nombre de mets : à peine leur eſt-il permis de donner de grands repas en des occaſions même extraordinaires. Moyſe leur a défendu preſque toutes les viandes délicates dont nous chargeons nos tables. Ils ne mangent jamais du ſanglier, ni aucune de ſes parties dont les romains faiſoient tant de cas, comme la hure &c.

Quanti eſt gula quæ ſibi totos ponit apros !
Animal propter convivia natum.

On ne leur ſert ni liévres, ni lapins, ni pluviers &c. Entre les poiſſons ils ne mangent que ceux qui ont des nageoires & des écailles. Or ces poiſſons ſont en bien petit nombre comparés aux autres. Ils ne touchoient au rapport d'Ariſtote qu'à ceux dont les œufs étoient en grains, enſorte qu'ils ſe privoient de tout poiſſon qui a des arrêtes cartilagineuſes ; de pluſieurs qui ont les côtes droites comme les dents d'un peigne ; & de beaucoup d'autres qui les ont courbées en arc ; de tous ceux qui n'ont point de côtes,

& qui n'ont que l'épine, ou quelqu'autre chose qui leur en tient lieu, comme les anguilles, les lamproyes, les congres ; de tous les coquillages comme les huitres, les moules ; & de tous ceux qui ont des especes de harnois, comme les écrevisses, les crabes, & les chevrettes. Ainsi vivant toujours sobrement, & leurs jeûnes fréquens contribuant à une parfaite digestion, il suit nécessairement qu'ils sont moins sujets aux crudités qu'aucune autre nation dont la diéte n'est ni si raisonnable, ni si commune.

Pour ce qui regarde la géneration, ce régime & l'observation exacte de la loi de Moyse doit la rendre plus épurée. Il leur est enjoint d'observer les tems de la purification, d'éviter leurs femmes quand ils ont contracté quelque impureté légale, ou qu'elles ont leurs mois : ce qui n'étant guere observé parmi les chrétiens, il arrive que leurs enfans sont sujets à des maladies qui ne les quittent jamais ; & ces maladies doivent être malignes, puisqu'au sentiment des sçavans les meres les plus saines communiquent à leur fœtus les semences de la petite vérole & de la rougeole, dans la nourriture qu'elles leur donnent.

Enfin l'experience n'est guere plus favorable à l'opinion commune touchant les juifs. Cette odeur prétendue ne se remarque ni dans leurs synagogues, ni dans leurs

maisons, ni même dans le commerce avec ceux qui sont propres. Les visirs & les bachas n'ont pas cette opinion des juifs, puisqu'au rapport du chevalier Henri Blunt ils en ont toujours quelqu'un auprès d'eux pour être leur conseil. Supposé qu'elle eût un fondement réel, en vain leur eût-on défendu d'approcher des corps morts, de peur de se souiller, puisqu'ils auroient été des cadavres vivans. Enfin notre prévention à cet égard se manifeste en ce que nous ne faisons point le même reproche à ceux qui embrassent la religion chrétienne, comme si en abjurant le judaïsme ils quittoient en même tems l'odeur spécifique de leur nation.

Nous ne devons chercher la source de cette opinion que dans l'aversion que les chrétiens ont pour eux, parce qu'ils ont crucifié le Sauveur. Et c'est ce qui nous les a rendus abominables. Or on aura pris dans le sens litteral une expression métaphorique qui ne signifioit autre chose que ce que Jacob dit de lui-même *gen. 34*, que ses fils lui avoient donné une mauvaise odeur dans le pays, c'est-à-dire qu'ils l'avoient rendu abominable à ses habitans. Et ce n'est pas le seul exemple qui prouve qu'il est dangereux de se servir en traitant avec le peuple de ces sortes d'expressions, parce qu'il ne manque guere de les prendre au sens litteral. Nous en avons un exemple remarqua-

ble dans la médecine. On a donné le nom de *loup* à cette eſpece d'ulcere qui par ſa malignité conſume les chairs : or en dépit du témoignage des ſens, le peuple veut y trouver un loup réel & véritable.

La malpropreté d'une partie des juifs qui trafiquent de haillons, à quoi la miſere les a réduits en quelques lieux où ils ſont opprimés, a beaucoup contribué à établir cette opinion par rapport à la nation entiere ; c'eſt du moins ce que nous aſſure Sandys celebre voyageur Anglois. Il ajoute qu'ils ſont communément gras, & qu'ils ſentent comme tous ceux que le trop d'embonpoint rend pareſſeux & malpropres. Les épithetes que leur ont données quelquefois les anciens a encore accrédité cette même opinion. Ammien en parle à peu près comme Martial en avoit déja parlé, dans la comparaiſon qu'il fait de Baſſa avec eux :

Quod jejunia ſabbathoriorum
Mallem, quam quod oles, olere Baſſa.

Mais il ſeroit injuſte d'en conclurre qu'ils ſentent naturellement mauvais, puiſque c'eſt l'effet ordinaire de l'abſtinence, & que toute autre nation auroit de même une mauvaiſe odeur, ſuivant le proverbe grec Νηστείας ὄζειν, *jejunia olere*, ce qui a fourni à Ariſtote la matiere d'un problême.

Enfin en ſuppoſant le fait, dont il eſt

question, véritable, les raisons que l'on en donne sont absolument frivoles. *Hucher*, & *Crucius* après lui imputent cette odeur à l'usage où ils sont de s'abstenir de sel & de viandes salées : ce qui est difficile à prouver pour les juifs modernes, & qui ne paroît point fondé par rapport aux anciens juifs, qui saloient certainement les victimes & les oblations, dont les prêtres mangeoient une grande partie. Les victimes étoient salées au moins trois fois ; dans le lieu destiné à cet usage ; puis au bas des degrés par où l'on montoit à l'autel ; enfin au haut de ces mêmes degrés, comme on peut le voir dans Maimonide. Supposé encore qu'ils s'abstinssent entierement de sel, la conséquence ne seroit pas juste. On n'attribue point de mauvaise odeur aux bêtes féroces qui mangent sans sel la chair des autres animaux, ni aux enfans, ni à des nations entieres qui n'en connoissent pas plus l'usage que les premiers patriarches avant le déluge. On peut dire encore qu'il y a dans la plûpart de nos alimens un sel naturel & caché, & qui en est séparé par les coctions ; comme les urines, les sueurs, les larmes de ceux même qui n'usent point de sel ne permettent pas d'en douter.

Campegius en donne une autre raison qui est volontiers adoptée par les chrétiens. C'est, dit-il, une punition dont ils ont été

frapés pour avoir mis à mort le Sauveur. Mais cette raiſon toute ſpécieuſe qu'elle paroît n'a pourtant point de fondement ſolide, & dans une diſpute elle eſt d'un foible ſecours. Cette maniere au reſte n'eſt que trop uſitée parmi certains auteurs, non ſeulement quand il s'agit de prouver des vérités réelles, mais encore lorſqu'il eſt queſtion d'établir des choſes qui n'eurent jamais d'exiſtence : ce qui diminue la créance qu'on leur donneroit autrement. C'eſt ainſi qu'autrefois on avança que l'Irlande n'a point d'animaux venimeux, & que les habitans de la province de Kent en Angleterre avoient de longues queues en conſéquence de la malediction que S. Auguſtin moine prononça contr'eux.

Quoique nous ne rejettions pas tout ce qui a rapport à cette opinion ; nous voyons pourtant qu'elle a d'extrêmes difficultés ; car il eſt peu raiſonnable d'imputer à quelque nation que ce ſoit une qualité particuliere, & moins encore d'attribuer à la nation juive une mauvaiſe odeur qui lui ſoit affectée ; puiſque nul fait n'établit cette opinion, que les fondemens ſur leſquels elle eſt appuyée ſont très foibles ; & qu'en ſuppoſant le fait, les raiſons qu'on en donne ne levent point les difficultés.

CHAPITRE XI.

Des Pigmées.

NOus entendons par ce mot un peuple de nains, des hommes qui n'ont qu'une coudée, ou selon quelques-uns de deux pieds, ou de trois palmes, lesquels constituent une nation entiere. Mais bien que cette opinion soit appuyée sur plus d'autorités que toutes celles que les personnes sensées ont mises au rang des fables, nous ne pouvons, après avoir bien pesé les autorités valables de part & d'autre, nous dispenser de ranger celle-ci dans la même classe.

Je dis autorités valables par rapport aux premiers auteurs qui nous ont transmis ce fait. Herodote, Philostrate, Mela, Pline, Solin &c. en ont bien fait mention; mais ils n'étoient en ce point que les copistes d'Homere qui employe souvent des comparaisons agréables pour amuser son lecteur, & qui compare au troisiéme livre de l'Iliade les troyens à des grues qui fondent sur des pigmées : ce qui a été suivi par Oppien, Juvenal, le Mantouan, & d'autres poetes modernes. Et d'une fiction amusante dans son origine, est sortie une fable reçue encore aujourd'hui par le vulgaire.

D'ailleurs entre ceux qui ont sérieusement examiné le fait la plûpart le rejettent

comme fabuleux. Strabon cet habile & judicieux géographe, & Jule Scaliger écrivain exact, ont démontré que c'est une fiction poetique. Aldrovand qui a très bien écrit l'histoire des animaux l'a fait de même dans un discours exprès ; & Eustathe avoit précedé ces deux derniers. Albert le grand tout crédule qu'il est en géneral, dit que s'il y eut jamais de pareils nains, c'étoit sans doute quelque espece de singes : ce que Cardan & beaucoup d'autres ont pensé comme lui.

J'avoue que deux autorités qui méritent attention semblent favoriser l'opinion vulgaire. La premiere est ce passage d'Aristote, *hist. des anim. liv. 8.* ἐστι δὲ ὁ τόπος &c, *hic locus est quem incolunt pygmæi ; non enim id fabula est, sed pusillum genus, ut aiunt.* Il est vrai qu'Aristote employe son subterfuge ordinaire, *ut aiunt.* Car bien qu'il semble d'abord affirmer en disant, *fabula non est*, il détruit par ce mot ce qu'il venoit d'établir ; aussi Scaliger n'a point traduit la premiere partie de ce passage, comme la croyant indigne d'un si grand homme, ou comme inserée dans le texte par quelque copiste. Bien que cet ouvrage d'Aristote qui a couté huit cens talens à Alexandre merite l'admiration de tous les siécles pour le grand nombre de vérités qu'il renferme, il y a un très grand nombre de faits qui ne sont fondés que sur des rapports incertains ; il y en a d'autres

qui repugnent au témoignage de nos sens ; ainsi qu'il seroit aisé de le justifier par divers exemples, & que Scaliger l'a prouvé dans son commentaire.

La seconde autorité est ce texte d'Ezéchiel 17. 18, suivant la vulgate : *sed & pygmæi qui erant in turribus tuis, pharetras suas suspenderunt in muris tuis per gyrum.* Mais cette autorité toute respectable qu'elle est ne prouve rien. Car les interpretes varient, & le mot hébreu *gammadim* a diverses acceptions. Si Vatable, Aquila & Lyra l'ont rendu par *pygmæi*, les Septante l'ont rendu par un mot qui signifie *les hommes du guet*, ainsi que les arabes & les allemans. Suivant la version chaldaïque on lit *cappadoces*, selon celle de Symmaque les *medes*, & suivant la Françoise ceux de Gamad. L'ancien interprete Théodotion & Tremellius, ont conservé le mot *gammadim*, de même que les interpretes hollandois, anglois & italiens, qui ont ainsi rendu le passage dont il est question : *les hommes d'Arvad étoient autour de tes murailles, & les gammadims étoient dans tes tours.*

Et cette diversité s'observe encore dans la maniere dont il faut entendre ce mot : les uns par *gammadim* entendant les peuples de Syrie, ainsi appellés de la ville de Gamala ; d'autres entendant les cappadoces ou les medes. Mais *Forerius* s'est avisé de lui donner

une acception ſinguliere ; il croit qu'il étoit naturel d'appeller pygmées les ſoldats en faction ſur les tours de Tyr, parce que ces tours étant très élevées, les hommes qui y étoient devoient paroître d'enbas n'avoir qu'une coudée de haut. Quelques-uns au contraire ont prétendu que par le mot pygmée il falloit entendre des hommes de la plus haute ſtature ; car diſent-ils, *viri cubitales* ne ſont pas des hommes qui n'ont qu'une coudée, ce ſont des géans dont on ne meſure point la hauteur par pouces, mais par coudées. C'eſt ainſi qu'on donna la meſure de Goliath, laquelle étoit ſix coudées & une palme. S. Jerôme prend les pygmées non pour des nains, mais pour des hommes vaillans, robuſtes, & propres aux exercices militaires. Ce texte donc ne prouve rien ; & les divers ſens qu'on lui donne vont plus tôt à détruire la fable des pygmées qu'à l'établir.

D'ailleurs les plus fortes autorités different beaucoup dans les circonſtances eſſentielles. Ariſtote place les pygmées en Egypte vers les ſources du Nil ; Philoſtrate les met en Aſie ſur les bords du Gange ; Pline les place dans la Scythie. Les uns diſent que les pygmées combattent les grues ; les autres, comme Menecles dans Athenée ſoutiennent qu'ils font la guerre aux perdrix. Ceux-ci veulent qu'ils ſoient montés ſur des perdrix, & ceux-là ſur des beliers.

Enfin les autorités modernes n'ont pas plus de quoi nous convaincre que les anciennes. Et quoiqu'il y ait des pygmées au delà du Japon, si l'on en croit Paul Jove, ou bien auprès des îles Molucques, selon *Pigafete*, ou dans la Groenlande suivant Olaus Magnus, on doit croire que les pygmées de Paracelse sont aussi réels, je veux dire les génies, les gnomes, les sylphes, & autres êtres d'une substance moyenne entre les corps & les esprits.

Puis donc que le fait ne peut être prouvé, on peut en examiner la possibilité. S'il n'est pas décidé quel espace demande l'ame pour exercer ses fonctions, nous ne croyons pas qu'une race de pygmées soit plus absurde qu'une race de géans. Ainsi l'on peut admettre l'opinion de S. Augustin, & de son commentateur Vivés; mais si les pygmées n'avoient qu'un pied de haut, ils devoient à l'exemple de Philétas avoir des semelles de plomb à leur chaussure, pour n'être point emportés par le vent, ou user de la même prévoyance de cet autre qui ne pesoit pas plus d'une obole; ce qui est si absurde que l'on croiroit qu'il y a faute d'impression, si Elien n'assuroit le même fait, suivant la remarque du sçavant Casaubon.

Enfin supposé qu'une telle nation existât, ce que l'on a dit ne laisseroit pas d'être ridicule: qu'ils se battent contre les grues mon-

tés sur des perdrix, ou sur des beliers; aussi-bien que ce que dit Ctesias, que ce sont les gardes du grand Mogol, & qu'il en a trois mille à sa solde: conte puerile; car de pareils gardes ne seroient guere propres à le défendre, comme les pygmées ne purent blesser Hercule, avec leurs fléches, & ne firent que le réveiller de son sommeil.

CHAPITRE XII.

De la grande année climacterique.

LEs yeux de l'esprit & ceux du corps tombent d'une maniere bien differente dans l'erreur; ceux-ci voyent les objets éloignés moindres qu'ils ne sont en effet, comme le soleil, les étoiles, & la terre même. Ceux-là au contraire leur attribuent souvent des horizons plus grands que leur sphére. C'est ce qui est arrivé aux héros, & à plusieurs grands hommes qui s'étant faits une haute réputation par des vertus réelles, ont encore été célébrés pour des actions qui ne leur appartenoient pas. Le même est aussi arrivé aux étoiles, & aux grands *luminaires* des cieux. Bien qu'assés admirables en eux-mêmes, ils ont été loués pour des effets qui ne dépendoient nullement d'eux, & loués jusqu'à rendre suspecte leur véritable puissance. C'est encore ce qui est arrivé aux nombres 7 & 9, qui multipliés l'un par

l'autre, font le nombre de 63, qui passe géneralement pour le grand climacterique de la vie humaine. Les jours de l'homme se comptent ordinairement par septenaires, & l'on présume que chaque septiéme année améne quelque changement soit dans la constitution du corps, soit dans les dispositions de l'ame, ou dans tous les deux. Mais parmi les septenaires, il y en a trois plus remarquables que les autres, qui sont sept fois 7 ou 49; neuf fois 9 ou 81. Et celui de sept fois neuf, ou 63. qu'on croit le plus fatal de tous, parce qu'il est composé des deux autres nombres, & qu'il en renferme par conséquent toutes les vertus. De là vient qu'on l'attend toujours avec une espece de frayeur, & que l'on regarde comme une faveur signalée de le passer. Cependant il y a bien des gens qui traitent cette frayeur de terreur panique; pour moi je la trouve puerile, & indigne de quiconque fait le moindre usage de sa raison.

Or, sans nous arrêter aux raisons tirées de l'astrologie, on peut dire que ce qui a répandu cette erreur, & qui l'entretient, c'est en premier lieu la vertu extraordinaire & secrete que l'on croit renfermée dans ce nombre. Et à dire le vrai le peuple est excusable en ce point, après ce qu'en ont dit les plus célébres écrivains. Pythagore est de ce nombre; en quoi il a été suivi par ses disci-

ples, & par toute la ſecte italique. Le Platoniſme eſt plein de conceptions fondées ſur des nombres. Philon le juif a été plus loin que tous les autres, il avoit un égard ſuperſtitieux pour ce nombre, & pour établir ſon opinion, il a debité tout ce qu'il avoit pu recueillir. Mais on n'y trouve rien qui puiſſe ſatisfaire un lecteur judicieux, & l'on ne peut en croire Philon & les autres qu'autant que l'on eſt ſéduit par les préjugés.

Car 1° les nombres de 7 & de 9 ne ſont pas les ſeuls qui ayent été célébrés pour des vertus abſtruſes; preſque tous les autres ont été reputés myſterieux. Les chrétiens ſur tout ont exalté les nombres de 1 & de 3, parce qu'ils expriment l'unité & la trinité de Dieu. Le nombre 4 eſt célébré à cauſe des quatre élémens, & du nom de Dieu qui n'a que quatre lettres en hébreu, en grec, en arabe, en perſan, en égyptien &c; & les diſciples de Pythagore avoient accoutumé de jurer par ce nombre. Le nombre 6 a été préconiſé non ſeulement à cauſe des ſix jours de la création, mais encore par rapport à lui-même, en ce que c'eſt un nombre parfait, & le premier qui ſoit compoſé de ſes propres parties, car on y trouve 1, 2, 3, c'eſt à dire la ſixiéme partie, la moitié, & le tiers du tout, qui tous enſemble font 6. Le nombre 10 a été célébré parce qu'il con-

tient des nombres pairs, impairs, longs, plats, carrés, & cubiques. Et Aristote remarque avec admiration que les barbares comme les grecs comptoient jusqu'à dix; il ajoute que ce qui étoit si géneralement reçu ne pouvoit être l'effet du hazard, & qu'il devoit y en avoir quelque cause fondée dans la nature de la chose. Chaque nombre a donc eu ses admirateurs, comme on le peut voir d'une maniere plus détaillée dans Rhodigin, & plusieurs autres qui ont écrit après lui; chacun louant le nombre qui a rapport à son sujet, & qui peut lui donner de la réputation.

On a encore exalté les nombres à cause de quelque vertu artificielle ou fortuite, tirée de la mythologie. Le nombre 9 a trouvé ses partisans à cause des neuf muses; celui de 7 à cause des sept merveilles du monde, des sept portes de Thebes, des sept villes qui se disputoient l'honneur d'avoir produit Homere, des sept étoiles dans la petite ourse, & dans la grande: choses naturelles à la vérité, mais qui ne donnent point à ces nombres de privilege réel qu'on ne puisse accorder à d'autres nombres, puisqu'il y a des constellations qui ont un nombre d'étoiles different. Il y en a cinq dans le sagittaire, trois dans la ceinture d'orion, & quatre dans les pieds du centaure. Quelque frivoles que soient ces observations, elles

elles ſe trouvent en de très bons auteurs, dans Philon principalement. Et l'on ne s'eſt pas contenté de fonder ces éloges ſur les fictions des poetes, on les a encore établis ſur des principes faux ou douteux. On debite pour des faits conſtans que les femmes ont leurs mois, & que les hommes pareillement ſont propres à la géneration, quand ils ont atteint deux fois ſept ans; ce qui pourtant varie dans la plûpart ſuivant le climat, ou le temperament. *Sanguis menſtruoſus ad diem, ut plurimum, ſeptimum durat*, dit Philon. Mais ce qu'il dit ici eſt contredit par l'experience, & par Hippocrate, qui dans ſon livre de la diete aſſure que cela n'eſt que rarement vrai, & n'arrive qu'aux femmes qui abondent en humeurs ſéreuſes & en pituite.

On fait encore valoir le nombre 7 par les ſept embouchures du Nil; mais nous avons prouvé ailleurs par les géographes, que le nombre de ces embouchures a été tantôt plus grand, tantôt plus petit.

On dit ordinairement les ſept ſages de la gréce; mais Diogene Laerce dans la vie de Thales dit en termes exprès: *magna de eorum numero diſcordia eſt*; les uns n'en comptant que quatre, d'autres dix, & quelques autres juſqu'à douze. On ne s'accorde guere mieux ſur leurs noms, qui ſont rapportés différemment par ceux-

là mêmes qui conviennent entr'eux de leur nombre.

Les planetes qu'on a prétendu limiter au nombre de ſept, dans l'orbe inferieur des cieux, ont auſſi contribué à faire relever le nombre 7. Cependant on a démontré que le nombre des planetes eſt plus grand, & Galilée en a découvert deux nouvelles dans l'orbe de ſaturne, & quatre dans l'orbe de jupiter. Je dis le même des ſept pleiades: Galilée n'en compte pas moins de quarante. Il eſt aiſé d'en découvrir ſix, & l'on a hardiment décidé qu'il y en avoit ſept.

Philon dit que les cieux ſont entourés de ſept cercles, l'arctique, l'antarctique, les deux tropiques, l'équateur, le zodiaque, & le cercle lactée, quoique les aſtronomes en comptent bien davantage. Sans parler de ſon cercle lactée, qu'Aratus, Geminus & Proclus ont adopté, outre les cercles qu'il nomme, on compte encore le meridien, l'horizon, & les deux colures qui ſont conſiderables, & dont Hipparque, Eudoxe, Ptolemée & les aſtronomes après lui ont fait mention. D'où j'infere que ſi le ſujet le demandoit, on diroit avec autant de fondement qu'il y avoit ſept ſibylles, & qu'il n'y a que ſept ſignes dans le zodiaque.

On veut abſolument que ce vers de Virgile, *ô terque quaterque beati*, traduit de celui d'Homere

τρις μακαρες Δαναοὶ καὶ τετράκις

ſignifie, *ô vous ſept fois heureux*; & c'eſt ce qui a fort accredité l'idée que l'on a du nombre ſeptenaire. Cependant il n'eſt pas clair que ce ſoit le ſens du poete. Si Rhodigin, Beroalde, & quelques autres après Macrobe l'entendent de la ſorte, Servius cet ancien & habile commentateur ſoutient que Virgile a ſeulement pris un nombre défini pour un nombre indéfini. Strabon ne trouve dans Homere qu'une amplification; enſorte que ce poete en ſuivant l'uſage ordinaire eût dit trois fois heureux, & que pour exceder l'uſage, il a dit & quatre fois heureux. Strabon en trouve un autre exemple dans le diſcours de Circé: celle-ci voulant exprimer les dangers & les horreurs de l'océan, elle ne s'arrête pas aux expreſſions ordinaires pour marquer le flux & le reflux; mais elle amplifie & dit qu'il n'arrive pas moins de trois fois par jour:

Terque die revomit fluctus, iterumque reſorbet.

De même lorſqu'Horace dit: *felices ter & amplius*, nous devons l'entendre du nombre quatre qui excede celui de trois, quoiqu'il ne l'ait pas clairement deſigné.

Mais ce qui a contribué davantage à relever le nombre de ſept, ce ſont les obſervations des mouvemens de la lune, qu'on ſuppoſe ſe meſurer par ſept; & des jours critiques

des maladies que l'on compte aussi par sept.
Pour ce qui regarde les phases de la lune, il est vrai qu'elles se mesurent de la sorte, mais cela ne lui donne aucune prééminence sur les autres planetes puisque leur mouvement se mesure de même ; celui des étoiles fixes par plusieurs milliers d'années ; celui du soleil par 365 jours. Celui des planetes plus éloignées par un plus grand nombre de jours, celui des planetes moins éloignées par un nombre de jours moins grand.

Et si nous considerons la révolution du premier mobile, & le mouvement diurne de l'orient à l'occident qui est commun à tous les orbes, nous trouverons qu'il se mesure par un autre nombre ; car s'accomplissant en vingt-quatre heures, ce nombre se trouve dans quatre fois 6. Et c'est la mesure ordinaire & génerale du tems, comme des mois, des années, des olympiades, des lustres, des indictions, des cycles, des jubilés &c.

D'ailleurs les mois ne sont pas seulement lunaires, & mesurés par les quartiers de la lune, ils sont encore solaires & déterminés par le mouvement du soleil, c'est à dire par le tems que le soleil met à parcourir trente degrés de l'écliptique. Hippocrate comptoit par les mois solaires, les mois de la grossesse des femmes. Car 9 fois 30 jours qui en font 270 ou neuf mois complets,

ſont auſſi 40 ſemaines qui ſont le terme ordinaire des femmes. Ce que j'avance, paroît en ce qu'il dit que deux jours font la quinziéme, & trois jours la dixiéme partie du mois. Tel fut le mois des anciens hébreux avant leur ſortie d'égypte ; & c'eſt par là qu'on trouvera le calcul juſte de ces deux paſſages, dont l'un dit que les eaux du déluge couvrirent la ſurface de la terre durant 150 jours, & l'autre qu'elles la couvrirent depuis le 17. jour du ſecond mois juſqu'au 17. jour du ſeptiéme. Pour ce qui regarde la diviſion du tems en ſemaines, les hébreux s'en ſervoient à cauſe de leur ſabbath ; mais il n'y a pas d'apparence que les anciens romains l'ayent connue, eux qui diviſoient leurs mois en ides, en nones & en calendes.

D'ailleurs les mois ne ſe partagent pas exactement en ſeptenaires ou en ſemaines dont quatre faſſent préciſément vingt-huit jours, de quelque maniere qu'on les prenne. Outre le mois ordinaire, il y en a quatre qui ſont conſiderables ; le mois de peragration, celui d'apparition, de conſécution, & le mois médical ; & quelques-uns de ces mois ſont plus longs, & d'autres plus courts que le mois ordinaire. Le mois de peragration eſt le tems que la lune employe pour faire ſa révolution d'un point du zodiaque juſqu'à ſon retour au même

point, & ce tems n'est que 27 jours & 8 heures ou environ, ensorte que le mois lunaire ne comprend pas quatre semaines entieres.

Le mois de consécution, ou de progression, selon d'autres, est l'espace entre une conjonction de la lune avec le soleil, & une autre conjonction ; & cet espace est de vingt-neuf jours & demi. Car la lune retournant au même point où elle avoit été éclairée par le soleil, & ne l'y trouvant point, car durant ce tems il a passé deux signes du zodiaque, elle le suit & l'atteint au bout de deux jours & de quatre heures ; ce qui étant ajouté au mois de peragration fait un mois de 29 jours & demi. Ainsi ce mois excede le mois lunaire, & la quatriéme semaine comprend plus de sept jours.

Le mois d'apparition est, excepté trois jours que la lune ne paroît point ordinairement, le tems qu'elle est sur l'horizon, & celui-ci ne contient que 26 jours & douze heures.

Le mois médical est de 26 jours & de 22 heures, il est composé de tous les autres. Car si de 29 & demi qui est le mois de consécution, vous déduisez 3 jours que la lune ne se montre point, il restera le mois d'apparition 26 & demi, & si vous ajoutez 27 & un tiers, ce qui fait le mois de peragration, vous aurez 53 jours & 10 heures, le-

quel diviſé en deux parties égales fait deux fois 26 jours & 22 heures, c'eſt à dire deux mois *médicaux*. C'eſt Galien qui les inventa, pour mieux ſupputer les jours critiques.

Quant aux jours critiques, c'eſt à dire ceux, où après un effort de la nature il arrive quelque changement conſiderable, on en trouvera plus tôt la raiſon dans l'aſtrologie que dans l'arithmétique. En effet, en commençant le calcul avec la maladie juſqu'au ſeptiéme jour, la lune ſera dans un aſpect tétragone, c'eſt à dire de 4 ſignes plus éloignée qu'elle ne l'étoit au commencement de la maladie. Au 14 jour elle ſera dans un aſpect oppoſé; & au troiſiéme ſeptenaire, elle ſera de nouveau dans l'aſpect tétragone, comme il eſt aiſé de s'en convaincre par les figures des aſtrologues, & ſur tout dans *Lucas Gauricus de diebus decretoriis*.

D'ailleurs, outre qu'en comptant par le mois médical, le premier ſeptenaire a ſix jours 17 heures & demie; le ſecond tombe ſur l'onziéme heure du treiziéme jour, & le troiſiéme ſe termine dans le vingtiéme jour naturel, Galien & Aben Ezra ont obſervé que par rapport à l'excentricité, & l'épicycle, ou le moindre orbe de la lune, ſon mouvement eſt inégal, & par conſéquent le calcul des jours critiques

doit varier. Lorsqu'elle se meut dans la partie superieure de son orbe, elle marche plus lentement que quand elle se meut dans sa partie inferieure; ensorte qu'étant au sommet, elle arrive plus tôt au signe tétragonal & opposé, & alors le jour critique sera dans le 6 jour & la 13 heure. Et lorsqu'elle est au plus bas, le calcul critique sera hors de la latitude de 7, & n'arrivera pas avant le huitiéme, ou le neuviéme jour; considerations importantes pour le calcul des jours critiques, & qui montrent que les autres nombres y ont autant de part que ceux de 7 & de 14.

On a cherché jusque dans les livres saints de quoi fortifier cette opinion. Et c'est dans la vue d'exalter le nombre 7. que l'on a fait cette remarque, que l'année du jubilé tombe sur 7 fois 7 : enquoi pourtant on peut se tromper. Car on lit au lévitique 25. que le jubilé se célébroit chaque cinquantiéme année; & c'est ainsi qu'au témoignage de *Ben Maimon* les juifs l'entendoient; ainsi le jubilé n'arrivoit pas dans l'année qui faisoit la derniere des 7 fois 7; mais l'année suivante. On a encore regardé comme un grand avantage pour ce nombre, que la génealogie du Sauveur est comptée par 14 génerations, comme le dit S. Mathieu, ch. 1. *depuis la captivité de Babylone jusqu'à Jesus-Christ*

Christ quatorze générations. Ceci ne doit pourtant pas être pris à la lettre ; car S. Mathieu ne compte que 14 génerations depuis David jusqu'à Jechonias, au lieu qu'il y en avoit 17, suivant le livre des rois qui est plus étendu. L'évangeliste a omis celles d'Azarias, de Joas & d'Amazias ; car il dit : *& Joram engendra Ozias*, au lieu que dans le livre cité il se trouve trois génerations entre ces deux. En effet Ozias étoit fils d'Amazias, celui-ci fils de Joas, & Joas fils d'Azarias qui lui-même étoit fils de Joram ; ensorte qu'à parler exactement Joram étoit le bisayeul & non pas le pere d'Ozias. Et ces trois rois remplissoient un assés grand nombre d'années ; car si Azarias n'a régné qu'un an, Joas en régna 40 & Amazias 29. Et bien qu'il soit constant que cette chronologie suffisoit au but de l'évangeliste, cepéndant on ne peut en tirer avantage en faveur du nombre 7.

Enfin, quoique certains auteurs ayent avancé beaucoup de choses pour exalter differens nombres, on doit souvent les entendre dans un autre sens qu'on ne les entend communément ; & sans prétendre y trouver de vertu secrete, il faut se contenter d'un sens hiéroglyphique ou figuré. Il est vrai que Dieu a tout fait par poids, par nombre, & par mesure, mais rien de cela n'a influé sur ses ouvrages. Il est vrai que

nos jours, nos actions, nos mouvemens étant mesurés par le tems, ce qu'ils ont de remarquable doit se rapporter à quelque nombre; mais il ne suit pas de là que ce nombre ait été la cause des évenemens. C'est donc contre toute raison que nous attribuons au tems le pouvoir d'operer certaines choses; & c'est mal s'exprimer que de dire: le tems consume toutes choses, car le tems n'agit point, il ne détruit point les corps: c'est plus tôt en lui que les principes des corps agissent ou souffrent; le tems ne fait que les déveloper; & en mesurant leurs mouvemens, il nous instruit plus tôt de leur durée, qu'il ne les produit physiquement.

Quelques observations tirées de Henri *Ranzovius*, de Baptiste *Codronchus*, & de *Levinus Lemnius*, qui ont écrit sur les années climacteriques favorisent aussi l'opinion commune; mais sur tout la lettre qu'écrit Auguste à son neveu Cajus, pour l'exhorter à célébrer le jour de sa naissance, parce qu'il avoit passé la 63 année, *cette grande année climacterique, & si dangereuse pour l'homme.* Cependant il n'y auroit point de nouveauté à soutenir l'opinion contraire.

1° Aristote dans un de ses discours politiques qui est contre Platon, qui mesuroit par une fatalité périodique des nombres la vicissitude ou les révolutions des empires, Aristote, dis-je, nie conséquemment que l'an-

née climacterique dont nous parlons soit dangereuse. Ptolomée ce mathématicien célébre dit formellement qu'il ne veut point communiquer ce qu'il a découvert dans les sciences par des nombres, ou des dimensions qui n'operent rien, & qui ne contiennent point la nature des causes. Or, disent Rhodigin & Pic de la Mirande, par ces nombres il entend les années climacteriques, c'est à dire ces nombres si fameux de 7 & de 9. Censorin s'en explique plus nettement ; en parlant de ces mêmes années, il dit : » au sentiment de quelques-uns, 7 » fois 7, qui font 49, c'est la plus dangereu- » se de toutes les années ; d'autres à sept fois » 7 ajoutent neuf fois 9 qui font 81 ; & Pla- » ton a regardé ces nombres comme impor- » tans, parce qu'ils sont composés de nom- » bres quarrés. Il y en a qui la croyent la plus » dangereuse ; pour moi je pense qu'elle » l'est moins que l'autre ; car bien qu'elle » contienne les deux nombres 7 & 9, ils n'y » sont pas en quarré ; & ce nombre differant » des deux autres, il ne doit avoir aucune » vertu ni dans l'un, ni dans l'autre.

On ne peut pas même avancer que cette année soit marquée par la mort de plusieurs grands hommes. Je trouve à la vérité qu'Aristote mourut dans cette année ; mais il étoit né avec un estomach si débile, qu'il est surprenant qu'il y soit parvenu. Le Psal-

miſte fait mention d'une année dangereuſe differente de ces trois ; c'eſt la ſoixante & dixiéme, ou l'année dans laquelle ſont contenus dix fois 7. Solon étoit dans le même ſentiment au rapport d'Herodote. Et cette année doit certainement paſſer pour la plus dangereuſe, qui eſt le période de toutes les autres. Ainſi les anciens different entr'eux par rapport à ces années, & nous ne convenons point avec eux. Et quoique ſuivant les ſiecles & les nations on ait varié ſur cet article, cependant en particulier chacun a cru ſon opinion la meilleure, & la plus conforme à la vérité.

2° Quoiqu'il ait plu à Varron de partager la vie humaine en 5 parties, à Hippocrate de la diſtribuer en 7, à Solon de la diviſer en 10 ; il eſt vraiſemblable qu'ils ne l'entendoient pas à la rigueur. Ainſi quand Varron finit l'enfance à 15 ans, l'adoleſcence à 30, la jeuneſſe à 35. ſon calcul ſera vrai dans tous les points de ces periodes, car il n'a pas prétendu les limiter à la derniere année de chacun. Ainſi quand Hippocrate partage notre vie en ſept ſtations, & qu'il termine la premiere à ſept ans, la ſeconde à 17, la troiſiéme à 28, la quatriéme à 35, la cinquiéme à 47, la ſixiéme à 56, & la ſeptiéme à la derniere année de notre vie, en quelque tems qu'elle arrive, nous voyons qu'il ne fait pas exactement ſes di-

viſions par 7 & par 9, & qu'il ne parle point de la grande année climacterique. D'ailleurs il y a entre chacune de ces ſtations au moins l'eſpace de ſept ans, & tout ce qui arrive dans cet intervalle peut également s'appliquer à l'eſpace entier, comme s'il n'étoit arrivé que dans la derniere, ou dans la ſeptiéme année de cette diviſion.

Solon avoit partagé la vie humaine en dix ſeptenaires, parce que dans chacun l'homme ſubit quelque changement remarquable. Dans le premier les premieres dents tombent; dans le ſecond l'homme atteint la puberté; dans le troiſiéme, la barbe lui croît; dans le quatriéme il acquiert ſa force; dans le cinquiéme il devient mur pour la propagation; dans le ſixiéme, il commence à moderer ſes deſirs; dans le ſeptiéme il voit augmenter ſa prudence &c. Or bien que cette diviſion ſoit génerale, & procede par ſeptenaires, on auroit tort d'en limiter chaque partie à la derniere année; car on ne doit pas plus s'attendre à voir toute la barbe venue à vingt & un an, que croire que l'on ait acquis à quarante-neuf ans le plus haut degré de ſageſſe. Et de même quoiqu'une de ces diviſions contienne 7 & 9, & arrive auſſi ſur le déclin de la vie, il eſt plus raiſonnable d'en imputer les évenemens à chaque année de ce ſeptenaire, que de reſtraindre à la derniere tous les

évenemens malheureux qui peuvent arriver depuis 56 jusqu'à 63.

3° Pour ce qui regarde les observations, nous en appellons à l'experience qui prouve aussi le contraire. Car on devroit plus tôt choisir la soixantiéme annéequi précede celle dont il est question; ainsi nous opposerons 60 à 63, & 63 à 66, parce qu'il y a moins de personnes qui arrivent à la derniere année des nombres posés, comme il en meurt certainement un plus grand nombre dans le premier septenaire, & peut-être dès la premiere année; car tous ceux qui ont vêcu se sont trouvés dans celle-ci; outre que les enfans sont sujets à tant de maladies que nous ne comptons guere sur eux qu'ils ne soient sortis de l'enfance. Fabrice de Padoue dans son ouvrage *de catena temporum* commence une liste des grands hommes qui sont morts dans la grande année climacterique; mais elle est si courte que l'on ne peut en tirer aucune induction; car il n'en nomme que quatre, Diogene le cynique, Denys heracleotique, Xenocrate platonicien, & Platon. Mais au témoignage de Censorin Denys se laissa mourir de faim à 82 ans. Xenocrate tomba par hazard dans une chaudiere, & mourut aussi dans un âge très avancé, & Diogene vêcut jusqu'à 90 ans. Pour ce qui est de Platon, sa mort n'est pas exactement marquée; mais aucun de

ceux qui en parlent ne la rapporte à la 63 année. Néanthes dans Laerce dit qu'il vêcut jusqu'à 84 ans : Suidas jusqu'à 82. Hermippe la met à la 81. Ce dernier paroît le plus exact ; car si Platon, comme il le prétend, nâquit dans la 88. olympiade, & mourut dans la premiere année de la 108, il n'aura vêcu en effet que 81 an. Ainsi vérifia-t-il l'opinion qu'il avoit suivant Censorin, que la vie de l'homme ne s'étendoit point au-delà, & qu'il arriveroit à ce terme qui est composé de neuf fois 9. De là vient, dit Seneque, que quelques Athéniens frapés de cette circonstance de sa mort qui arriva précisément à pareil jour qu'il étoit né, & l'an 81 de sa vie, lui offrirent des sacrifices. J'avoue que Bodin compte plus de grands hommes qui soient morts dans leur 63 année ; *moriuntur innumerabiles anno 63, Aristoteles, Chrysippus, Bocacius, Bernardus, Erasmus, Lutherus, Melancthon, Sylvius, Alexander, Jacobus Sturmius, Nicolaus Causanus, Thomas Linacer, eodem anno Cicero cæsus est.*

Nous répondrons 1° qu'il seroit facile de trouver d'autres années où sont mort plusieurs hommes illustres ; 2° que nous doutons de la vérité de ce qu'il avance. Pour ce qui regarde Sylvius & Alexandre, il devoit mieux les faire connoître, car j'ignore de qui il parle ; mais Chrysippe, si nous en croyons Laerce, mourut dans sa 73. Boca-

ce mourut dans la 62. Linacer dans la 64. Erasme au témoignage de Paul Jove passa la 70. Et Ciceron, si l'on s'en rapporte à Plutarque, fut tué à l'âge de 46 ans. Ainsi la question est fort embarrassée, & les témoignages des auteurs ne décident point, puisqu'ils produisent des preuves frivoles, & qu'ils alléguent de faux exemples.

4° Ceux qui mesurent ainsi la vie humaine, & qui définissent par des périodes fixes les changemens qui arrivent à l'homme, ne songent point à cette grande variété que les médecins & les physiciens y découvrent. Car puisqu'ils assurent que les femmes vieillissent plus tôt que les hommes, que les hommes bilieux vivent moins que les sanguins, & que plusieurs n'attendent pas le nombre des années pour vieillir, c'est une chose impossible ou superflue que d'assigner à tous indifferemment une même année climacterique. On devroit plus tôt en assigner une pour chaque individu. C'est ce que font les cabalistes qui prétendent qu'il y a des nombres affectés aux hommes, comme il y en a qui le sont aux femmes. C'est ainsi que Bodin explique ce passage de Senéque : *Septimus quisque annus ætati signum imprimit*, après quoi il ajoute : *Hoc de maribus dictum oportuit, hoc primum intueri licet, perfectum numerum, ideſt sextum fœminas, septenarium mares immutare.* Que comme chaque

ſeptiéme année produit du changement dans les hommes, chaque ſixiéme année en produit dans les femmes.

5° Comme on prétend que cette opinion eſt fondée dans la nature même, & que neuf fois ſept révolutions du ſoleil impriment un caractere menaçant à tous ceux qui y arrivent, je demande juſqu'où elles influoient ſur la vie de nos peres immédiatement après, ou plus tôt avant le déluge. Vivant des huit ou neuf ſiécles, ils ne devoient pas avoir des termes ſi limités que nous. Car ils avoient paſſé la grande année climacterique, avant que d'être habiles à la géneration, & nous ne liſons d'aucun qu'il ait donné cette marque de virilité avant ſa 65 année. Je demande encore quelles ſont les années climacteriques des autres animaux, dont quelques-uns n'atteignent pas l'âge de l'homme, & d'autres vivent beaucoup plus.

Enfin les regiſtres imparfaits que l'on a tenus des tems, & la differente maniere de les calculer, doivent affoiblir conſiderablement cette opinion. Car ſuppoſé qu'une certaine année fût fatale, il paroît que ſouvent on s'eſt trompé, & que pluſieurs, outre ceux dont nous avons parlé, ont pû errer dans leur calcul, en plaçant ſous une année des évenemens qu'il faut rapporter à une autre année.

Car 1° ils pouvoient se tromper dès le commencement de leur calcul, tous les hommes étant plus âgés de quelques mois qu'ils ne le comptent. Il est vrai que nous datons notre vie du jour de notre naissance, mais ce calcul est arbitraire. Car dès le sein de notre mere, nous sommes sujets aux variations des tems, exposés aux mêmes accidens, aux mêmes maladies, à la mort même, comme après que nous en sommes sortis. De là viènt que Pythagore, Hippocrate, Diocles, Avicenne, & quelques autres ont compté les differens tems de notre séjour dans la matrice; & qu'ils assurent non seulement qu'un enfant de sept mois peut vivre, & qu'un enfant de huit court plus risque de mourir; mais ils ont encore divisé les progressions du fœtus. Celui qui acquiert la faculté de se mouvoir au septiéme mois, arrive à sa perfection, par des proportions triples relativement à elles-mêmes, c'est à dire que le tems qui s'écoule entre sa formation parfaite & son mouvement parfait est double; & que celui qui s'écoule depuis le tems du mouvement jusqu'à la naissance est triple: ensorte que celui qui aura été formé le 35 jour, commencera à se mouvoir le 70, & naîtra le 210. Par conséquent s'il y a quelque cause invisible qui ne se manifeste qu'à notre 63 année; il restera à sçavoir si cette cause a commencé

d'être active au moment de notre naiſſance, ou dès l'inſtant que nous avons pris vie dans la matrice, où nous ſommes ſujets aux mêmes accidens. Ce qui a déja embarraſſé les aſtrologues, lorſqu'ils ont voulu tirer des horoſcopes. En effet, ne ſçachant par où commencer leur calcul, ou du moment de la conception, ou de celui de la nativité, car dans ces deux états l'influence des cieux eſt égale, ils l'ont commencé de l'inſtant où on les a conſultés, *ab hora quæſtionis*, comme Haly, Meſſahallach, Gannivet, & Gui Bonat nous l'aſſurent : d'où il ſuit toujours que l'année climacterique n'eſt pas moins difficile à calculer.

2° La difficulté eſt auſſi grande par rapport à la meſure du tems par mois & par années ; & ſi nous y faiſons bien attention, nous nous perſuaderons bien-tôt que pluſieurs ont été, & ſeront encore dans l'erreur à cet égard. Car ni le mouvement de la lune qui fait la meſure des mois, ni le mouvement du ſoleil qui fait la meſure des années ne produit point des nombres entiers ; il admet au contraire des fractions épineuſes, comme nous l'avons déja vû par rapport à la lune. Celui du ſoleil eſt de 365 jours, & preſque ſix heures, car il s'en faut onze minutes ; or ces ſix heures non comptées, altereroient bien le calcul après un certain tems ; & de là naiſſent les années biſſextiles

qui n'ont été observées ni toujours, ni dans tous les états. Ainsi en 63 ans, si on omet le jour intercalaire de chaque quatriéme année, on perdra environ 18 jours. Mais en supposant que les années bissextiles eussent été bien observées, il se peut à la rigueur qu'un homme de 63 ans se trompe sur son âge. Et quoiqu'on insere un jour de quatre en quatre ans, le calcul n'est pas exact par rapport aux onze minutes qui manquent à chaque année dans les six heures. Or ces minutes composent quelques heures de sa vie, comme après un plus long espace de tems elles composent des jours. Et l'on en voit maintenant la preuve dans les almanachs de ceux qui, comme nous, suivent le vieux stile. Car l'année julienne étant d'onze minutes plus longue que la révolution annuelle du soleil, il doit se faire une anticipation des équinoxes, & suivant l'observation de Junctinus chaque cent trente-sixiéme année cette anticipation sera presque d'un jour; ainsi les patriarches & les Nestors pouvoient se tromper sur le véritable jour de leur naissance. Et il ne faut pas entendre litteralement ce que dit Moyse: *Au bout de 400 ans jour pour jour, tout le peuple d'Israel sortit de l'Egypte.* Car les équinoxes avoient anticipé alors, & les onze minutes avoient formé bien plus d'un jour. Mais ce calcul exact dérangera bien davantage ceux

qui ſe mêlent de prédire la durée des empires, & qui prétendent la fixer par des nombres, comme Platon l'a fait le premier, & d'autres à ſon imitation, par des nombres parfaits & ſpheriques, par le cube de 7 & 9 & 12, qui eſt le grand nombre de Platon. Bodin à la vérité s'eſt efforcé d'y trouver un calcul particulier; mais outre les fautes qu'il a faites dans le calcul ſolaire des années, la diverſité des ſyſtêmes chronologiques a obſcurci ſes operations. Car les uns ont ajouté, les autres ont diminué, & peu ſont d'accord ſur quelque année que ce ſoit: ce qui pourtant étoit néceſſaire, pour que l'on pût en tirer des inductions, parce qu'une ſeule exception ſuffit pour détruire la régle.

3° Il ſe peut que dans ce calcul, il y ait erreur de pluſieurs années; car preſque toutes les nations ont une maniere de meſurer qui leur eſt particuliere; & ce que je dis peut s'appliquer même à ceux qui ont mieux choiſi, car non ſeulement leurs années varient entr'elles; mais le calcul du peuple eſt different du calcul des magiſtrats & des financiers, & tous deux different de l'année naturelle, d'où dépend l'idée établie ſur l'année climacterique. Les grecs ſuivant Herodote & Cenſorin comptoient par années lunaires qui conſiſtoient en douze révolutions de la lune, ou 354 jours: au

lieu que les égyptiens & d'autres encore comptoient par années solaires qui excedent l'année lunaire de onze jours. D'où il résulte nécessairement un plus grand nombre d'années d'un côté que de l'autre. Suivant le premier calcul un homme se croiroit âgé de 67 ans, lorsqu'un autre dans un climat different n'en auroit que 61. Ensorte que bien qu'ils datassent du même tems le jour de leur naissance, ils auroient pourtant trouvé leur année climacterique dans un tems different.

Une tradition moderne est sujette aux mêmes inconvéniens. On s'imagine que les premiers jours du mois de mai sont dangereux pour les poumoniques, & ceux qui sont attaqués de quelques maladies chroniques; comme si l'on se servoit partout des mêmes almanachs, & qu'il ne fût pas certain qu'en plusieurs climats le mois d'avril n'est pas encore passé, que le mois de mai est arrivé ailleurs.

4° Les hommes se sont non seulement trompés de quelques jours, & de quelques années, mais ils peuvent s'être trompés de quelques olympiades, & de quelques dixaines d'années: car au témoignage de Censorin, les arcadiens comptoient par des années de trois mois, les cariens par des années de six, les iberiens par des années de quatre; & selon Diodore & Xenophon les

égyptiens avoient des années de trois, de deux, & même d'un mois, enſorte que la grande climacterique étoit differente parmi toutes ces nations, & fort éloignée de la nôtre ; car ſuivant l'un de ces calculs on arriveroit à la 63 avant que nous comptaſſions notre dixiéme.

Si nous examinons le calcul romain, nous verrons qu'eux-mêmes ſe ſont trompés ; & que s'ils ont craint pour leurs années climacteriques, ils n'ont pas bien rencontré. Car l'année civile étoit tantôt plus longue, & tantôt plus courte que l'année naturelle. Varron, Suétone, & Cenſorin nous aſſurent que leur année n'eut d'abord que dix mois qui ne faiſoient que 304 jours, c'eſt à dire 61 jours moins que la nôtre. Dans la ſuite Numa, ou Tarquin par une ſuperſtition favorable aux nombres impairs, ſuivant ce mot, *numero deus impare gaudet*, y ajoutérent 51 jours ; ce qui faiſoit 355, un jour plus que les douze révolutions de la lune. Leur année reſta long-tems ſur ce pied. Le calcul civil excedoit le naturel, on en confia la correction, & le ſoin d'intercaler aux pontifes, qui par des intercalations arbitraires avoient corrompu les almanachs, ſoit pour favoriſer des magiſtrats afin qu'ils demeuraſſent plus long-tems en charge, ſoit pour obliger des particuliers, afin qu'ils puſſent tirer quelque

avantage des contrats qu'ils avoient passés. Ciceron accusa Verrès d'une semblable manœuvre ; & les choses furent poussées à un tel point que quand Jules Cesar arriva au pontificat, il fut obligé, avant que de former le calendrier qui porte son nom, d'inserer deux mois intercalaires, quoiqu'il eût déja ajouté 23 jours au mois de Février : ensorte que cette année se trouva de 445 jours, c'est à dire d'un quart plus longue que celles d'aujourd'hui, & quoiqu'enfin l'année fût réformée, on devoit naturellement être fort incertain sur les années climacteriques.

Enfin l'on pouvoit encore se tromper d'une maniere qui est fort commune parmi nous, parce qu'il y avoit deux façons de compter l'année. L'une commençoit au 25 mars, l'autre au jour natal de chaque particulier. Or cela donnoit lieu à plusieurs de se tromper sur leur âge, parce qu'ils ne comptoient pas ordinairement du jour de leur naissance, mais de l'année de l'ere chrétienne dans laquelle ils étoient nés. Ainsi un homme né au mois de janvier 1582. tombant malade sur la fin du mois de mars 1645, s'il vouloit dire son âge, il se croyoit dans sa grande année climacterique ; car, disoit-il, je nâquis l'an 1582, & nous tenons l'année 1645, quoiqu'à compter du jour de sa naissance, il manquât encore

encore plusieurs mois à cette année. Il prenoit donc deux mois pour une année. Et quoique la longueur du tems semble diminuer l'erreur de ce calcul ; c'est pourtant comme si quelqu'un né au mois de janvier 1644, se disoit âgé d'un an le 25 mars de la même année.

On voit donc combien peu est fondée cette opinion qui attribue des effets nécessaires, à des calculs arbitraires & variables, & où nous nous sommes trompés comme les autres. Car il n'y a aucun point fixe dont on convienne, pour commencer le calcul. Et supposé qu'il y en eût, les hommes se sont trompés plus ou moins selon les diverses manieres de compter dans les differentes régions.

Quiconque donc fera quelque usage de sa raison, il se convaincra que toutes ces maximes de l'astrologie sont fausses ; sçavoir que saturne l'ennemi de la vie retourne presque tous les sept ans au point fatal ; que comme la lune arrive presque tous les sept jours à un signe donné, saturne qui demeure dans un signe à peu près autant d'années, que la lune y reste de jours, & qui influe sur celles-là, comme la lune sur ceux-ci ; saturne, dis-je, cause tous les malheurs du genre humain, & produit toutes les révolutions dont nous sommes les témoins.

Qui voudra s'instruire davantage sur cet

article, il n'a qu'à lire le sçavant traité de Saumaise *de annis climactericis* publié nouvellement. Il y verra combien nos observations astronomiques different des anciennes, & comment chacun a ses années climacteriques &c.

CHAPITRE XIII.

Des jours caniculaires.

POur parler avec quelque précision des jours caniculaires, il est bon d'observer que parmi les constellations du midi, il y en a deux qui portent le nom de *chien*. L'une est par le sixiéme degré de latitude, & l'on remarque à sa cuisse gauche une étoile de la premiere grandeur communément appellée procyon ou *anticanis*, parce que selon quelques-uns, elle se leve avant l'autre; ce qui doit s'entendre pour ceux qui ont le pole élevé de plus de 32 degrés. Il en est fait mention dans Horace qui semble les avoir confondues toutes deux, & dans Galien qui veut que l'étoile la plus remarquable de l'autre constellation soit appellée de ce nom, parce que c'est la premiere que l'on y apperçoit, quoiqu'à parler exactement cela ne soit pas vrai, à moins que d'excepter une étoile de la troisiéme grandeur dans la patte droite de son élévation & de la nôtre, & deux autres encore sur sa tête au delà du 60 degré.

Il y a une ſeconde conſtellation du même nom, & plus conſiderable ; elle eſt voiſine de l'autre, & comprend 18 étoiles. Celle que l'on remarque dans la gueule du chien eſt de la premiere grandeur ; les grecs l'ont nommée σειριος, les latins *canis major*, & nous la nommons ſimplement canicule.

C'eſt du moment de ſon apparition, ou de ſon émerſion hors des rayons du ſoleil que les anciens commençoient à compter leurs jours caniculaires. Or il s'eſt établi à ce ſujet une opinion qui exclut tous les remedes en cette ſaiſon, & remet à la nature la guériſon de toutes les maladies. C'eſt pourquoi on croit géneralement que les médecins ſont inutiles alors : comme s'il y avoit un tems où les choſes naturelles ceſſaſſent d'aller leur train. Mais toute génerale qu'eſt cette opinion, je ſoutiens qu'elle eſt établie ſur des fondemens faux ou douteux.

Car 1° la baſe de cette opinion eſt que la canicule cauſe des chaleurs extraordinaires ; or nous trouvons que la ſage antiquité en penſoit autrement. Il y a dix-ſept ſiécles que Geminus ſçavant mathématicien a rejetté dans ſes élémens de l'aſtronomie cette idée comme une erreur populaire ; il y dit que la multitude avoit établi comme cauſe ce qui d'abord n'avoit été regardé que comme ſigne. Car nos ancêtres, dit-il, obſervant le cours du ſoleil, & remarquant qu'il

arrivoit certains changemens à mesure qu'il parcouroit certains points du zodiaque, ils insererent leurs remarques dans leurs canons astronomiques ; & comme ils ne pouvoient fixer ces changemens à certains jours des mois & des années, parce que la maniere de les compter varioit chés presque toutes les nations, ils jugerent à propos d'établir un calcul qui convînt à toutes les manieres de supputer, & de fixer ces mêmes changemens par des signes invariables. C'est ainsi qu'ils regardérent les planetes, sans leur attribuer pourtant aucune efficace, mais uniquement la propriété d'annoncer certaines choses futures. Et tel est le sens de ce passage où Homere parlant de la canicule, dit que c'est un signe funeste. C'est aussi, suivant la remarque du P. Petau le sens de ces mots qui se lisent dans Ptolomée, & dans les anciens, περί ἐπισυμασιῶν, c'est à dire de ce que signifient les étoiles. On voit aussi dans Isaie une expression à peu près semblable : *Nolite timere à signis cœli* ; & dans la genese, *ut sint in signa & tempora* ; qu'il y ait au firmament des lumieres qui servent de signes, & qui distinguent les saisons.

Les premiers qui exaltérent cette constellation furent les égyptiens. Ils adoroient sous la figure d'un chien Anubis, ou Mercure, le conseiller d'Osiris qui leur avoit procuré de grands avantages, & de qui ils

tenoient toutes leurs cérémonies religieuses. C'est pour cela qu'ils le placérent dans la constellation qu'ils nommoient *sothis*, & que les éthiopiens appellérent *syris*, d'où, suivant la conjecture de quelques-uns est venu le mot *sirius*.

Ils la consideroient moins au reste, par rapport à sa chaleur, que par rapport à son influence qui rendoit l'homme industrieux, & le portoit à la religion : de là venoit, selon eux, l'abondance & la fertilité de l'égypte, parce que le Nil se déborde ordinairement, quand cette étoile paroît sur l'horizon. C'est pour cela qu'on trouve dans leurs monumens Anubis avec la tête d'un chien, un crocodile entre ses jambes, une sphere à la main, avec deux étoiles & un vase d'eau près de lui ; ils désignoient ainsi le lever & le coucher de la canicule, & le débordement du Nil.

Mais quand les anciens n'en auroient rien dit, nous trouverions dans Galien tout ce qui nous est nécessaire sur ce sujet. Lorsqu'il explique pourquoi Hippocrate marquoit la constitution épidémique des années par le lever & le coucher des constellations ; c'est, dit-il, qu'il vouloit se servir de signes qui fussent connus de tous les peuples.

Et commentant ce passage du premier livre des maladies épidémiques, *in thaso autumno circa æquinoxium & sub vigilias pluviæ*

erant multa, voici comme il s'exprime : Si toutes les nations mesuroient le tems de la même maniere, Hippocrate n'auroit jamais parlé ni de l'ourse, ni des pleiades, ni de la canicule ; mais il auroit dit que telle étoit la constitution de l'air en Macédoine dans le mois appellé *dion.* Mais parce que ce mois n'étoit connu qu'aux macédoniens, il trouva des distinctions génerales de tems ; & au lieu de nommer les mois, il disoit ordinairement, au tems de l'équinoxe, du lever des pleiades, ou de la canicule. Et c'est de la sorte que les anciens partagérent les quatre saisons de l'année. Du lever des pleiades, ils comptoient le commencement de l'été ; & son déclin, du lever de la canicule. C'est aussi par là qu'Aristote dans son histoire des animaux distingua le tems de leur géneration, de leur départ, & le tems où il convenoit de les chasser. Et si la situation des étoiles étoit aussi fixe, & leur élévation aussi invariable, que l'ont prétendu les anciens astronomes, il faudroit retenir aujourd'hui cette maniere de compter. De là vient que quoiqu'Aristote parle souvent de la canicule, & qu'il assure qu'à son lever la pêche est très abondante dans le Bosphore, nous ne devons pourtant pas nous imaginer qu'elle en soit la cause. Et l'autorité de Scaliger ne doit point nous y déterminer, à moins que de ce que le même philosophe

aſſure que le thon eſt gras vers le lever des pleiades, ou que la plûpart des inſectes ſe cachent au coucher des pleiades, il ne nous permette de conclurre que ces differens effets procedent de ces mêmes étoiles, qui au fond n'ont été regardées que comme des ſignes des ſaiſons de l'année, où l'on faiſoit ces obſervations. Pour ce qui regarde ce que Pline a dit de cet oiſeau qui ſemble adorer la canicule par ſes cris, avant que d'en tirer quelque conſéquence, il faut que nous ſoyons aſſurés du fait.

2° Par la maniere dont ſupputoient les anciens, il ne paroît qu'une idée médiocre de la vertu de cette étoile, car, ſuivant Geminus & ſon habile commentateur, ils commençoient leur calcul de ſon émerſion héliaque, & non pas de ſon lever coſmique. Nous nous ſervons de ce dernier mot. Lorſqu'une étoile ſe leve avec le ſoleil, ou dans le même degré de l'écliptique que parcourt le ſoleil; nous employons le premier, lorſqu'une étoile qui n'étoit point apperçue à cauſe de ſa proximité du ſoleil, devient viſible en s'en éloignant. Car le mouvement annuel du ſoleil, d'orient en occident, étant beaucoup plus rapide que celui des étoiles fixes, il faut néceſſairement qu'il les laiſſe à l'orient, tandis qu'il avance ſa courſe, & qu'il cache les étoiles du côté de l'occident. Ainſi la lune marchant plus vîte que le

soleil, comme le prouvent leurs conjonctions & leurs éclypses, elle se tire de ses rayons du côté de l'orient, & paroît quand il est couché. Si donc la canicule avoit en soi la chaleur qu'on lui attribue, quand elle se leve à l'endroit le plus probable de son activité, c'est à dire lorsqu'elle se leve en même tems que le soleil, la chaleur devroit être plus grande qu'en tout autre tems. Mais le tems observé par les anciens ne commence que long-tems après ce lever, & dans l'émersion héliaque, lorsqu'elle est le plus éloignée du soleil, ne se levant ni avec lui, ni près de lui; & s'ils avoient conçu dans la canicule autre chose qu'un simple signe, ou qu'ils l'eussent regardée comme cause des chaleurs, ils n'auroient pas fixé leur calcul à son lever héliaque, qui pouvoit moins les produire, ni imputé l'excessive chaleur aux points où son activité est moindre, & d'où ils devoient moins inferer cette activité.

3° Nous tirons le pouvoir des jours caniculaires, des observations faites par les anciens; mais ils faisoient leurs calculs autrement que nous, ensorte qu'ils ne se rapportent nullement. Au lieu qu'ils les commençoient par l'émersion héliaque, nous les commençons nous par l'émersion cosmique, parce que l'été est presque fini avant son émersion héliaque sur notre horizon.

D'ailleurs

D'ailleurs notre conſtellation comprenant d'autres étoiles, ils commençoient par la grande, & nous par la petite ; ils commençoient par le chien d'orion, & nous par celui de céphale ; ils commençoient par ſirius, & nous par procyon. Car nos jours caniculaires ne commencent que le 19 Juin, tems où la petite étoile ſe leve avec le ſoleil, tandis que l'autre ne paroît qu'après la fin du même mois. La mépriſe ſera plus grande encore, ſi l'on fait un calcul plus exact, & que l'on ſuive celui du docteur *Bambridge* profeſſeur en aſtronomie à Oxfort, & mort depuis peu. Cet habile homme trouva par ſon calcul que l'année 1629. l'étoile du chien ne ſe levoit ſur l'horizon d'Oxfort au plus tôt que le 15 d'Août, lorſque ſuivant nos almanachs les jours caniculaires expirent. Ainſi le tems géneralement reçu ne répondant pas exactement au vrai calcul, nos obſervations deviennent inutiles. Et comme il ne s'accorde pas davantage avec le calcul des anciens, leurs obſervations & les nôtres ne ſe ſoutiennent point mutuellement. Leurs calculs mêmes ne ſeront pas adoptés par ceux qui feront reflexion qu'ils appliquoient ſouvent leurs obſervations à d'autres climats que les leurs. Surquoi le ſçavant Bambridge releve à propos Manile qui tranſportoit les calculs égyptiens aux calculs romains, confondant les ob-

servations faites sur la sphére en Grece ; avec celles d'Afrique.

4° Supposé, comme le dit Geminus, qu'il y eût en effet une chaleur semblable dans cette constellation, on ne s'en appervroit que foiblement en été, parce qu'elle est éloignée du soleil de 40 degrés. Et il y auroit bien plus d'apparence qu'elle fît sentir sa chaleur en hiver, quand elle est encore en conjonction avec le soleil : car environ le 29. d'octobre, & le 16. degré du scorpion, & puis au mois de janvier le soleil fait sa révolution dans le même parallele que la canicule. D'ailleurs si nous devions attribuer la chaleur des jours caniculaires au concours de certaines étoiles avec le soleil, nous pourrions aujourd'hui l'attribuer avec plus de fondement à la constellation du lion, où le soleil est en conjonction avec un grand nombre d'étoiles, & se trouve dans sa propre maison ; deux de ces étoiles sont de la premiere grandeur. Et au 8. d'août il est en parfaite conjonction avec une étoile très celebre dans l'astrologie, & dont la maison est à peu près dans l'écliptique.

5° Mais supposons pour un instant que cette opinion soit justifiée par les observations & par la raison, on avanceroit peu encore, parce qu'il y a tant de restrictions que l'on ne pourroit tirer de conclusions gé-

nerales. 1° Par rapport aux differentes latitudes, puiſqu'il y a des climats où les jours caniculaires ſont en hiver ; 2° par rapport à ceux qui n'ont point de latitude, comme ceux qui habitent ſous la ligne équinoctiale; car la canicule ſe leve pour ceux-ci, lorſque le ſoleil eſt au tropique de cancer, c'eſt à dire quand ils ont leur hiver, & que le ſoleil eſt le plus éloigné d'eux. Et cette ſituation ne leur eſt d'aucun avantage en été ; car dans un point le ſoleil eſt à ſon meridien lorſque la canicule ſe leve, & dans un autre point la canicule eſt à ſon meridien, avant que le ſoleil ſe leve.

Il y a telle latitude où il n'eſt point queſtion des jours caniculaires. Ainſi tous ceux qui habitent au delà du 73 degré de latitude ſeptentrionale n'en ont point, comme dans la nouvelle Zemble, dans une partie de la Groenlande & de la Tartarie : la canicule ne paroiſſant jamais ſur leur horizon.

Pour les régions où elle ſe montre, elle a des aſpects bien differens. Elle paroît dans quelques-unes, lorſque l'été eſt paſſé, ſoit qu'on l'entende de ſon lever héliaque, ou de ſon lever coſmique. A Alexandrie elle ſe leve bien en *cancer*; mais elle ne ſe leve point coſmiquement à Biarmic, avant que le ſoleil ſoit dans la vierge, & héliaquement que vers l'équinoxe de l'automne. Et même dans le 52 degré ſa vertu eſt médio-

cre, en quelques-tems qu'on la considere. Car elle se leve quand l'année est déja fort avancée, environ le 31 juillet, elle n'a que 23 degrés de hauteur meridionale, ensorte qu'elle ne réfléchit qu'obliquement à peu près comme le soleil au 23 janvier. Enfin elle ne reste pas long-tems sur notre horizon. Car dans le 10 du lion, le 31 juillet, quoiqu'elle se leve avec le soleil, elle se couche néanmoins plus de cinq heures auparavant; c'est à dire avant deux heures après midi, quand nous sentons plus la chaleur que tout le reste du jour.

Quant à la variation des longitudes des étoiles, nous devons observer une chose à quoi les anciens ont manqué, c'est que la situation des étoiles fixes varie, & que depuis ces premiers siécles leur situation a changé considerablement.

La longitude d'une étoile, pour nous exprimer clairement, est sa distance du premier point conçu dans l'orient, & ce point étoit pour les anciens l'équinoxe du printems. Or à cause de leur mouvement d'occident en orient, elles ont beaucoup décliné de ce point fixe. Du tems de Meton, la premiere étoile du belier étoit exactement dans l'intersection, au lieu qu'elle est maintenant reculée vers l'orient de 28 degrés; ensorte qu'aujourd'hui le signe du belier est dans la place du taureau, & que le taureau est dans celle des gemeaux.

Or cette variation doit beaucoup affoiblir l'idée que l'on a conçue de la canicule, non ſeulement pour le tems preſent, mais encore pour les tems paſſés & futurs ; car depuis la création elle s'eſt levée dans le taureau, & ſi le monde ſubſiſte encore longtems, elle pourra ſe lever dans la vierge : enſorte qu'aux premiers ſiécles les plus grandes chaleurs ſe ſeroient recontrées au printems, & que dans les ſiécles futurs, elles ſe trouveroient en automne.

Mais les étoiles n'ont pas ſeulement varié dans leur longitude ; ce qui changeoit leur élévation : elles ont encore varié dans leurs déclinaiſons ; ce qui a fait varier en même-tems leur lever. Nous appellons la déclinaiſon d'une étoile, ſon éloignement de l'équateur. Car bien que l'équateur & les poles du monde ſoient fixes ; cependant, comme les étoiles dans leur mouvement particulier d'occident en orient ſe meuvent ſur les poles de l'écliptique qui eſt éloignée de 29 degrés & demi des poles de l'équateur, & décrivent des cercles paralleles non à l'équateur, mais à l'écliptique, il ſuit néceſſairement que ces étoiles ſoient tantôt plus près & tantôt plus loin de l'équateur. Toutes les étoiles qui maintenant ne ſont éloignées de l'écliptique du côté du nord que de 23 demis degrés, ce qui eſt le plus grand éloignement de l'écliptique par

rapport à l'équateur, pourront dans la suite des tems décliner vers le midi, & se mouvoir au delà de l'équateur. Mais s'il arrive que quelque étoile ait exactement cette distance de 23 demi degrés, ce qui dans le cas de Capelle est sur le dos d'erichtonius, elle pourra quelque jour avoir son cours sous la ligne équinoctiale. Et la même chose arrivera aux étoiles dont la déclinaison sera vers le midi. Il se peut donc que plusieurs étoiles deviendront visibles dans notre hémisphere, qui ne le sont pas maintenant, & que plusieurs de celles qui sont maintenant visibles quitteront notre horizon, & se montreront à nos antipodes. Ainsi il peut arriver un tems où la canicule ne paroîtra point sur notre horizon, & il y a eu un tems qu'elle n'étoit pas visible en des climats voisins du nôtre. Donc, il y a eu un tems où l'on n'avoit point de jours caniculaires, & qu'il en viendra un autre où on n'en aura point; & cependant il y a toujours eu & il y aura toujours une saison de l'année plus ardente que les autres.

Il est évident enfin que l'on a multiplié les êtres sans néceſſité. Ne suffisoit-il pas d'attribuer au soleil ces chaleurs exceſſives, sans y joindre la canicule? Le soleil en avançant vers les signes septentrionaux cause d'abord une chaleur temperée dans l'air; & cette chaleur, il l'augmente à me-

ſure qu'il s'approche du ſolſtice, juſqu'à ce qu'enfin il commence à décliner. Car en parcourant de nouveau, au mois de juillet les mêmes degrés du lion, qu'il avoit déja parcourus dans le taureau au mois de mai, il augmente au dernier la chaleur qu'il avoit déja commencée dans le premier, & après l'avoir ſi fort augmentée, il ne lui eſt pas difficile de l'amener au plus haut point. On obſerve auſſi que ceux qui habitent les régions ſituées entre les tropiques & l'équateur reſſentent de plus grandes chaleurs dans leur ſecond été que dans le premier, & que leurs fruits arrivent plus tôt à leur maturité. De même obſervons-nous que chaque jour nous reſſentons de plus grandes chaleurs ſur les deux heures, quand le ſoleil a paſſé ſon meridien qui eſt ſon ſolſtice diurne; & le thermométre nous en convainc. Ainſi les fraîcheurs ſont plus grandes ſur les deux heures après minuit, & les gelées plus fortes en hiver à la même heure. Nous obſervons encore que chaque année le froid augmente à proportion que les jours deviennent plus longs, quoique le ſoleil avance, & quitte le tropique d'hiver. Et ſi cette raiſon nous paroît inſuffiſante pour expliquer les grandes chaleurs qui ſe font ſentir ſur le déclin de l'été, nous ſerons forcés de recourir à quelque conſtellation pour expliquer comment ſur la fin des hivers le froid

augmente. Et qui aura en vue cette découverte, il n'aura qu'à étudier les étoiles d'andromede, ou la conſtellation de pégaſe laquelle eſt encore plus près de nous, & qui ſe levent environ ce même tems.

On ne doit donc pas être ſurpris que nous ayons examiné cette queſtion ; puiſque l'opinion commune a été rejettée par quelques-uns ; que l'autorité, & les obſervations des anciens ne la prouvent point ; qu'il y a plusieurs raiſons qui la détruiſent ; & qu'en accordant à ſes partiſans toutes leurs ſuppoſitions, il y a d'ailleurs tant de reſtrictions, que l'on ne pourroit rien conclure de géneral. Nous rejettons enfin tout ce qu'on a debité juſqu'ici touchant les jours caniculaires, parce que les chaleurs de cette ſaiſon s'expliquent clairement par des principes naturels, ſans que l'on ſoit obligé de recourir à des principes douteux, & qui pour avoir été long-tems reçus n'en ſont pas mieux fondés.

Ce qui a le plus contribué à établir l'idée reçue touchant les jours caniculaires par rapport à la médecine ; c'eſt la doctrine d'Hippocrate dont un auteur chrétien n'a pas rougi de dire qu'il n'avoit pu ni ſe tromper lui-même, ni nous tromper, *qui nec fallere poteſt, nec falli.*

Le premier paſſage d'Hippocrate, qui ſemble favoriſer l'opinion commune, ſe lit

au traité *de aere, aquis & locis : ſiderum ortus &c*, c'eſt à dire qu'il faut obſerver le lever des étoiles, de la canicule & de l'ourſe principalement, & le coucher des pleiades. Mais il eſt à préſumer qu'il veut ſeulement inſinuer qu'il faut avoir égard aux chaleurs de l'été, & au commencement de l'automne, & de l'hiver ; car le coucher & le lever de ces étoiles deſignoient alors ces mêmes ſaiſons. C'eſt pour cela qu'il ajoute : *quoniam his temporibus morbi finiuntur*, parce qu'alors les maladies finiſſent, comme le ſçavent les médecins. Il dit ailleurs que les ſaiſons terminent les maladies, & qu'elles en commencent d'autres d'une eſpéce contraire, comme le printems finit les maladies de l'automne, & l'été celles qui ont commencé en hiver. Or, ce qui merite d'être remarqué, quoiqu'Hippocrate conſeille d'obſerver les tems où arrivent ces changemens conſiderables, comme les équinoxes, & les ſolſtices ; & de s'abſtenir de remedes dix jours avant, & dix jours après ; les médecins, ni le peuple n'y ont fait aucune attention, tout ſcrupuleux qu'ils ont été ſur la régle des jours caniculaires. Et à dire le vrai, ſi nous écoutions les aſtrologues & certains médecins, les médecins en géneral ſeroient longtems deſoccupés, car ſelon eux les remedes ne ſont utiles qu'un très petit nombre de jours. En effet, en obſervant les jours cani-

culaires avec quelques jours d'avance, & outre cela, comme nous l'avons dit, dix jours avant, & dix jours après les équinoxes & les solstices, on seroit déja cent jours sans oser faire de remedes. Et si l'on ajoute avec les égyptiens les deux premiers jours de chaque mois, le tems des éclypses, celui des pleines lunes, des maisons, des planétes, du cours du soleil & de la lune sous les signes; tems ausquels il plaît à quelques-uns de déclarer les saignées & les purgations nuisibles, il s'en trouveroit encore une autre centaine, ensorte qu'il ne resteroit à la médecine qu'environ la quatriéme partie de l'année. Or comme on n'observe pas exactement tous ces jours, nous ne sommes pas plus obligés d'observer les autres. Et bien que l'on puisse y faire quelque attention, on doit plus avoir égard aux besoins de la nature, qu'aux motifs tirés des saisons, ou du mouvement des corps celestes.

Le second passage d'Hippocrate est dans ses aphorismes, ouvrage qu'au témoignage de quelques-uns il a composé après une pratique d'environ cent ans. *Sub cane & ante canem difficiles sunt purgationes.* Il n'est pas bon de se purger ni durant, ni avant la canicule. Il y en a qui lisent *sub cane & anticane*, c'est à dire durant les deux canicules. Mais cette leçon ne s'accorde point avec le texte grec; & Galien n'auroit pas manqué de faire une

remarque critique ſur cet endroit. Or il eſt clair par la difference de ſon tems au nôtre en des circonſtances relatives, que cela n'étoit pas exactement vrai au tems d'Hippocrate, & que ce paſſage doit être entendu avec quelques modifications.

1° Par rapport au tems où a vêcu ce grand homme. Il a fleuri ſous Artaxerxe Longuemain, environ la 82 olimpiade, 450 ans avant J.C. & plus de deux mille ans avant nôtre tems. Or nous avons déja prouvé que les étoiles avoient changé de longitude; & comme elles ont fait un grand progrès de l'occident à l'orient, il faut néceſſairement que le commencement de nos jours caniculaires, & le lever de la canicule different conſiderablement du lever qu'elle avoit alors. Aujourd'hui la canicule ſe léve beaucoup plus tard qu'elle ne faiſoit alors dans la même latitude, & plus tard encore pour nous qui ſommes plus reculés vers le nord. Au tems d'Hippocrate elle ſe levoit dans le cancer, au lieu que maintenant elle ſe leve dans le lion, comme avec le tems elle ſe levera dans la vierge. D'où il réſulte qu'au tems d'Hippocrate, & dans ſon climat, ſon aphoriſme étoit d'une bien plus grande utilité, qu'il ne l'eſt maintenant & pour ce même climat, & pour le nôtre.

Il avoit pris naiſſance dans l'île de Cos, aujourd'hui *Lango*, ou ſuivant les turcs qui

en sont les maîtres *Sturcora*. Elle est située selon Ptolomée au 36 degré de latitude boréale ; on conclut avec assés de vraisemblance de ses lettres à Artaxerxe, & des réponses de ce prince, comme des lettres de ceux d'Abdere & de Cos en faveur de Démocrite, qu'Hippocrate a vêcu, & composé ses ouvrages dans cette île. Or comme elle est de 16 degrés plus meridionale que l'Angleterre, les choses doivent nécessairement varier dans leur rapport, & si nous faisons lever en même tems les étoiles dans des climats si éloignés, nous nous trompons grossierement. Car suivant le calcul du P. Petau, pour la premiere année julienne, la canicule se levoit cosmiquement à Alexandrie qui est au 31 degré, le 12 du cancer ; & héliaquement le 26, selon le calcul de Geminus. Elle se leve maintenant à Rhodes qui est au 37 degré, cosmiquement le 22 du cancer, & héliaquement le 1 du lion. Car elle se leve toujours plus tard aux climats les plus septentrionaux, de sorte qu'en quelques-uns son lever cosmique n'arrive pas avant le 20 de la vierge, dix jours avant l'équinoxe d'automne, & le lever héliaque encore plus tard, dans la balance.

Mais quand nous accorderions tout, & que nous nous bornerions au calcul fait pour l'île de Cos, nous ne serions pas obligés pour cela de cesser les remedes. Car s'il fal-

oit s'en abſtenir dans les plus grandes cha-
eurs de ce climat, il faudroit s'en abſtenir
oujours en d'autres climats ; car il y en a
luſieurs qui ont le ſoleil plus proche non
eulement au printems & en automne, mais
ncore en hiver ; que les habitans de Cos
e l'ont en été.

3° Pour ce qui eſt des remedes purgatifs ;
s ſont aujourd'hui bien differens de ceux
u'Hippocrate ſemble avoir en vue dans
aphoriſme cité, & de ceux dont il avoit
ccoutumé de ſe ſervir. Car il y a trois de-
rés dans les remedes purgatifs. Ceux du
remier degré ſont très doux, & different
eu des alimens en quoi ils ſe convertiſſent,
uand ils n'operent pas. La manne, la caſſe,
: pluſieurs autres dont il n'eſt fait aucune
ention dans Hippocrate ſont de cette claſ-
:. Les remedes de la ſeconde claſſe ſont
oux auſſi quoiqu'en un degré inferieur à
eux-ci, & ſemblent avoir quelque rapport
vec nos humeurs en quoi ils ſe transfor-
ent, ſuppoſé qu'ils n'operent pas ; tels
nt la rhubarbe, le ſenné, l'aloes, &c. preſ-
ue auſſi inconnus à Hippocrate que les
remiers. Ceux de la troiſiéme claſſe ſont
iolens, & s'ils n'agiſſent point ſuivant
intention du médecin, ils ſe tournent en
uelque ſorte en poiſon ; tels ſont la ſcam-
onée, la coloquinthe, l'élaterium ou jus
e concombres ſauvages, l'euphorbium, &c.

C'est de ceux-ci qu'Hippocrate se servoit même dans les fiévres, dans les pleurésies, les esquinancies. Et l'on trouve dans Ætius une composition remarquable, & qui est attribuée à Diogene : sçavoir une once de poivre, autant de sel armoniac, & d'euphorbium, dont la dose étoit de quatre scrupules & demi, dose au reste qui au milieu de l'hiver même doit faire sentir dans les entrailles les chaleurs de la canicule. On voit dans Ætius ou dans le traité *de Dinamidiis* attribué à Galien qui est absolument le même que celui d'Ætius, plusieurs médicamens de la même espece.

Or quant aux remedes purgatifs de la seconde classe, & de la premiere sur tout, on peut dire qu'ils ne sont point défendus par l'aphorisme d'Hippocrate, & que vû leur douceur, on peut s'en servir même dans les jours caniculaires. C'est pourquoi Luc Gauricus qui s'est efforcé de dissiper l'erreur touchant ces mêmes jours convient que l'on peut user de ces remedes innocens, principalement, dit-il, quand la lune est bien disposée dans le signe du cancer, ou dans les signes aquatiques. Mais pour les purgatifs de la troisiéme classe, l'aphorisme d'Hippocrate merite que l'on y fasse attention ; car de tels purgatifs peuvent être dangereux ; & il y en a dans les lettres du médecin Crucius un exemple remarquable d'un

prince romain qui mourut pour avoir pris en ce même tems une once de diaphænicon ; remede que nous ne donnons jamais durant les grandes chaleurs, & que nous ne donnons qu'avec de grandes précautions dans les maladies avec fiévre ou inflammation. Et quand nous le jugeons néceſſaire, nous le donnons avec plus de ſureté que les anciens, parce que nos préparations ſont meilleures, & que nous ſéparons les parties nuiſibles.

Mais outre ces differences entre Hippocrate & nous, c'eſt la nature de la maladie qui doit déterminer en tous lieux, en tous tems le jugement du médecin. Car on preſcrit des remedes ou pour guerir un mal preſent, ou pour détourner un mal dont on eſt menacé. Ceux qui entraînant des humeurs nuiſibles & les cauſes des maladies, les préviennent, ou empêchent les rechutes, nous les nommons préſervatifs. De pareils remedes ſont d'uſage au printems & en automne, & nous ne les conſeillerons à perſonne durant les jours caniculaires. Les remedes therapeutiques ſont ceux qui rétabliſſent la ſanté des malades en les délivrant de leurs maux. De ces maladies il y en a qui ſont longues ou chroniques, comme les fiévres quartes, le ſcorbut, &c. & l'on peut en renvoyer la gueriſon à des tems plus favorables. Il y en a d'autres que l'on nomme

aigues, ou courtes & dangereuses, comme les fiévres continues, les pleurésies, &c. Or celles-ci arrivant à leur periode dans un espace moins long que les jours caniculaires, on y apporte des remedes sur le champ suivant les indications; & l'on consulte plus dans ces tristes occasions la qualité du mal, que le lever ou le coucher des étoiles, parce que l'effet de celui-là est inévitable, & que l'effet de celles-ci est douteux.

Les astrologues parlent sans cesse de l'influence de cette constellation; mais Galien sans y faire attention, s'attache seulement à prouver la verité de l'aphorisme par les chaleurs de l'été, & l'operation des purgatifs en de semblables circonstances; parce que les corps échauffés par les chaleurs peuvent moins supporter l'acrimonie des purgatifs, & parce qu'à l'occasion des purgatifs il s'excite des mouvemens contraires: la chaleur de l'air attirant les humeurs au dehors, & le purgatif les attirant au dedans. Mais ce raisonnement de Galien est détruit par les distinctions que nous avons établies, & sur tout par rapport à notre climat, & aux climats septentrionaux, où l'air cause rarement de grands épuisemens d'esprits; d'ailleurs nos médicamens étant plus doux soit de leur nature, soit par la maniere dont ils sont préparés, ils agitent moins les humeurs, & ne les remuent que legerement.

Ce

Ce n'eſt pas que nous blâmions une ſage aſtrologie qui calcule exactement le mouvement des aſtres. Il y a des occaſions où je lui ſuis très favorable, mais il n'y en a point où je le ſois autant que le veulent quelques médecins. Je ne nie pas l'influence des étoiles, mais je croi que l'on en fait ſouvent de fauſſes applications. Et quand nous conviendrions que tout eſt en toutes choſes; que le ciel n'eſt rien que la terre rendue celeſte, & la terre rien que le ciel rendue terreſtre; ou que chacune des parties ſuperieures a ſon influence ſur les parties inferieures qui lui répondent; il me ſemblera toujours que pour combiner ces rapports on auroit ſouvent beſoin d'une révelation ou d'une cabale celeſte, plus tôt que d'un ſyſtême philoſophique. Car quelques influences que les aſtres puiſſent avoir ſur nos corps, il n'eſt pas néceſſaire de ſuppoſer qu'elles renverſent notre raiſon juſqu'à nous porter à nous en remettre à la nature, lorſqu'elle peut moins nous ſecourir; & à rejetter les ſecours que la terre nous fournit, lorſque nous avons la foibleſſe de nous imaginer que les ſignes celeſtes nous ſont contraires. Ce ſeroit en effet ſouffrir du chien celeſte ce que d'autres ſouffrent par les morſures de nos chiens, parce qu'ils refuſent de boire de l'eau qui les a ſouvent guéris. Il y a dans les hommes ſages une puiſſance ſuperieure à

celle des astres ; & Ptolomée n'a pas craint d'avancer que par notre prescience nous pouvons éviter leur malignité. Comme ils ne sont que causes génerales, ils sont déterminés par des agens particuliers, qui étant plus tôt menés que forcés ont en soi la force de se porter vers ce qui leur paroît le plus convenable.

Enfin quand on accorderoit les conséquences que l'on essaye de tirer de cet aphorisme, je dis qu'il y auroit de l'imprudence à convertir en défense absolue une régle de précaution. Parce que l'Apôtre nous ordonne de nous garder de la philosophie, ceux qui ne connoissent point un juste milieu prétendent que l'on ne doit point philosopher : défaut ordinaire dans les esprits bornés qui ne voyant aucune vérité distinctement, ne sçavent jamais s'arrêter que dans les points extrêmes.

Nous avons long-tems insisté sur cet article, parce que l'erreur est importante, & qu'elle peut coûter la vie à un grand nombre. C'est une erreur au surplus que les magistrats & les princes devroient proscrire, s'ils pensoient comme Salomon qui faisoit consister ses plus grandes richesses dans le nombre de ses sujets ; erreur telle que qui la détruira, sauvera plus d'hommes dans un été, que Thémison n'en tua dans un automne.



ESSAI SUR LES ERREURS POPULAIRES.

LIVRE CINQUIE'ME.

De plusieurs choses douteuses selon qu'elles sont representées en des tableaux.

CHAPITRE PREMIER.

De la representation du pelican.



ON a coutume de representer le pelican s'ouvrant la poitrine avec le bec, & nourrissant ses petits du sang qui en découle. Ce n'est pas seulement sur des enseignes que l'on voit cette representation, on la voit aussi dans les armes de plusieurs maisons. Le fait est d'ailleurs attesté par plusieurs écrivains, & c'est pour cela que les Egyptiens ont fait du pelican le sym-

bole de la charité, & que par cette raison ils n'osoient en manger. Mais on ne trouve rien de pareil dans les anciens qui ont écrit l'histoire des animaux, comme Aristote, Elien, Pline, Solin &c, bien qu'ils oublient rarement des proprietés de cette nature, & qu'ils se soient étendus sur des articles moins considerables. J'avoue pourtant que cette representation n'est pas sans fondement.

Pourquoi refuseroit-on au pelican un caractere si marqué de tendresse pour ses petits ? Elien parlant des cicognes & de leur affection pour leurs petits qu'elles instruisent à voler, & qu'elles nourrissent des viandes qu'elles ont été obligées d'avaler pour les apporter, dit en finissant, que les herons & les pelicans en usent de même.

Pour les témoignages des anciens peres & des auteurs ecclesiastiques, nous devons plus y chercher des symboles que des realités. De l'aveu d'Eucherius le pelican est l'emblême de notre Seigneur. Et peut-on prendre dans un autre sens ce que dit S. Jerôme, que lorsqu'il s'apperçoit que ses petits ont été tués par les serpens, il se perce le côté, & les ressuscite avec son sang ? Ce qui pouvoit figurer la destruction de l'homme par le vieux serpent, & son rétablissement par le sang de Jesus-Christ. Nous adopterons en ce sens ce que disent

du pelican S. Auguſtin, S. Iſidore, Albert le Grand &c.

Chés les Egyptiens c'étoit un hierogliphe qui deſignoit l'amour paternel, lequel éclate dans le pelican par le ſoin qu'il prend de ſauver ſes petits, lorſque le feu prend à ſon nid. Pour ce qui regarde cette effuſion de ſang, ils n'en diſoient rien. Il ſemble que l'on ait emprunté ce trait du vautour pour l'attribuer au pelican, comme le dit Pierius : *Sed quod pelicanum, ut etiam aliis pleriſque perſuaſum eſt, roſtro pectus diſſecantem pingunt, ita ut ſuo ſanguine filios alat, ab Ægyptiorum hiſtoria valde alienum eſt; illi enim vulturem tantum id facere crediderunt.*

Si l'on conſidere enfin cette repreſentation par rapport au ſens naturel, elle contient des traits qui n'ont aucun rapport au pelican. Au lieu qu'on le depeint verd ou jaune, il eſt blancheâtre, excepté le bout de ſes aîles qui eſt brun. On lui donne la groſſeur d'une poule, au lieu qu'il égale toujours, & que ſouvent il excede la groſſeur d'un cygne. On le repreſente avec un bec court, au lieu qu'il eſt large, plat, un peu recourbé. On le peint avec des pieds fendus, comme la plûpart des oiſeaux, au lieu qu'il eſt *palmipede* comme les cygnes, les oyes, les canards, ſuivant l'inſtitution de la nature qui donne des nageoires à tous les oiſeaux qui ont le bec large &

plat, parce qu'ils ont besoin de nager pour chercher leur subsistance; excepté pourtant les cormorans, qui bâtissent leurs nids comme les herons. Enfin dans les representations ordinaires on omet ce qu'il a de plus curieux, je veux dire son jabot. Il lui prend sous le bec, & descend le long du col; c'est une poche d'une capacité presqu'incroyable, & dont cet oiseau ne peut se passer. Il y met des huitres, & d'autres coquillages, qu'il y retient, jusqu'à ce que le poisson sorte de lui-même, parce qu'il ne peut en ouvrir les coquilles; & lorsqu'il s'apperçoit que le poisson est sorti, il le rejette, puis l'avale de nouveau, & le mange. C'est cette partie que les curieux gardent dans leurs cabinets; & Sanctius nous apprend qu'on y a trouvé quelquefois des enfans.

Il se peut qu'ils s'ouvrent la poitrine, & qu'ils en tirent du sang; mais il est probable qu'ils en usent de la sorte pour leur propre soulagement, & non pour nourrir leurs petits; sur tout quand l'acrimonie ou la quantité de leur sang leur cause quelque demangeaison. Ce qui rend le fait plus croyable, c'est que suivant les relations, leurs plumes à cette partie sont ordinairement rouges & teintes de sang.

CHAPITRE II.

De la figure des dauphins.

SI les peintres repréſentent les dauphins courbés, c'eſt l'opinion generale qu'ils n'ont point d'autre figure, & les anciens ont penſé de même ſur cet article ; outre les deſcriptions d'Ovide & de Pline, on trouve dans Geſner, Goltzius, & Lævinus Hulſius d'anciennes monnoyes où les dauphins ſont repreſentés de la ſorte.

Cependant ils ont une figure droite, & leur dos n'eſt pas plus courbé que ceux des marſouins, des baleines &c. comme l'aſſure Scaliger : *Corpus non habet magis curvum quam reliqui piſces.* Il ne faut que les voir, pour s'en convaincre ; & ceux qui ne ſont point à portée d'en voir en trouveront la repréſentation naturelle dans Geſner, Rondelet, & Aldrovand. On peut même s'en convaincre par quelques tableaux, car le dauphin qui porte Arion eſt repreſenté l'épine enfoncée ; & dans les médailles de Tarus & de Fulius on voit des dauphins courbés autrement que ceux des médailles de Commode & d'Agrippa.

Si donc on repréſente les dauphins courbés, ce n'eſt pas qu'ils le ſoient en effet, mais ils le paroiſſent lorſqu'ils s'élancent audeſſus des flots, & qu'ils s'y replongent ſubite-

ment. Les yeux sont trompés alors, car les corps droits que l'on jette obliquement d'un lieu élevé paroissent courbés, c'est ainsi que l'explique Bellon. On peut dire encore que les dauphins sont droits lorsqu'ils nagent, & qu'ils se tiennent dans leur position naturelle; mais qu'ils sont recourbés lorsqu'ils sautent, ou qu'ils tournent leurs corps avec impetuosité, & c'est le sentiment de Gesner. Enfin il y a une troisiéme maniere de prendre cette representation; c'est dans un sens emblematique. Le dauphin étant le symbole de la vitesse, parce qu'il est le plus rapide des animaux, les hommes ont cru mieux exprimer cette proprieté par la figure d'un arc. Et dans le blason on distingue, le dauphin droit, & le dauphin courbé. C'est encore dans un sens emblematique qu'il faut prendre le dauphin entortillé à une anchre; car il est faux que par affection pour l'homme il la conduise au fonds de la mer. C'est un emblême selon Pierius; & l'union du dauphin & de ce corps pesant nous apprend qu'il faut toujours agir avec prudence sans trop se précipiter. *Festina lente.*

CHAPITRE III.

De la figure des ſauterelles.

SElon que le mot *cicada* eſt differemment traduit, on voit differentes repreſentations des ſauterelles, & ſur tout dans les tableaux emblematiques, & dans les armes des familles. Si par là on entend cet animal que les Grecs nommoient τεττιξ, & les Latins *cicada*, il eſt certain que les peintres ſe trompent groſſierement, & nous n'avons pû découvrir un pareil animal dans toute l'Angleterre. 1° L'animal que les François nomment ſauterelles, les Anglois *grashopper*, les Grecs l'appelloient αρκις, les Latins *locuſta*, mot que les Anglois ont employé dans la traduction du texte ſacré où il eſt parlé de la nourriture de ſaint Jean, & dans un autre où il eſt dit que les ſauterelles n'ont point de roi, & pourtant qu'elles marchent en troupes ; ici les Anglois ſe ſervent du mot *locuſt*. 2° La ſauterelle & la cigale different en beaucoup de choſes, comme on peut s'en convaincre en les comparant, ou en conſultant les deſcriptions de Mathiole, d'Aldrovand &c. Elles ont des chaperons differens ſur la tête & ſur le dos, & les yeux des cigales ſortent plus que ceux des ſau-

terelles. Les sauterelles ont par devant des cornes fort longues, & une longue queue fourchue; & lorsqu'elles veulent sauter, leurs jambes de derriere excedent considerablement celles de devant. La locuste ou sauterelle angloise a des dents; la cigale n'en a point; à peine même a-t-elle une bouche, si l'on en croit Aristote. La cigale est presque toujours sur des arbres, son cri est plus aigu que celui de la locuste, & sa vie l'été est si courte, qu'elle n'a guere besoin d'implorer en hiver le secours de la prudente fourmi.

Ainsi où l'on devroit entendre la cigale, les descriptions ou representations ne sont pas exactes. Et pour rendre justice ici à notre version de la bible, nous remarquerons, que dans l'Exode 10, où il est question des pluyes de l'Egypte, le mot αρκις est traduit par *locust*, au lieu que dans le livre de la Sagesse 16, où il s'agit exactement du même animal, on le rend par *grashopper : car les morsures des cigales & des mouches les tuerent.* Or les cigales, comme nous l'avons dit, n'ayant point de dents, & vivant selon quelques-uns de la rosée, il auroit fallu traduire sauterelles.

Je trouve que *Muffetus* a fait la même remarque, & qu'il n'est pas du sentiment de Langius & de Lycosthene qui avancent que les cigales avoient détruit les fruits en

l'Allemagne. Or, dit-il, on n'y trouve point de ces insectes ; d'où il conclut de la sorte : *tam ipsos quam alios deceptos fuisse autumo, dum locustas cicadas esse vulgari errore crederent.*

Cette méprise aura fait commettre une erreur dans la composition de quelques remedes pris de cet animal, sur tout dans le *diateltigon* que Ætius recommande dans les maladies des reins.

On ne doit pas prendre à la lettre ce que dit Isidore, & que l'on soutient encore aujourd'hui, que les cigales viennent de cette rosée ou *exudation* écumeuse que l'on trouve en Angleterre vers la fin de May, sur les plantes, & principalement sur les branches du romarin & de la lavende. Car ce n'est pas de cette rosée que se forme la cigale ; mais il est certain qu'il en sort une espéce de sauterelle qui n'est d'abord qu'un petit insecte d'un verd pâle, & qui ressemble en tout à la sauterelle.

Enfin le nom de sauterelle ne convient point à la cigale ; car dans celle-ci les organes ne sont pas formés pour le saut, & ses jambes de derriere ne sçauroient s'étendre autant qu'il lui seroit nécessaire pour s'élancer & avancer en sautant. C'est pourtant ce que l'on remarque dans la sauterelle; ses jambes de derriere sont plus longues que tout son corps, & forment aux se-

conds articles des angles aigus fort élevés au dessus du dos.

On peut d'abord attribuer cette méprise au defaut de notre langue ; car cet insecte ne se trouvant point dans nos climats, son veritable nom nous a échapé, & nous avons donné un nom commun à des animaux d'espéce differente ; au lieu que les autres nations ont deux noms distinctifs pour ces deux especes. Les Italiens nomment l'un *cicada*, les Espagnols *cigarra*, & les François *cigale*, noms conformes à l'original, & qui distinguent bien cet insecte des sauterelles ; au lieu que notre mot est emprunté du Saxon *grashop*, & que nos ancêtres l'ont également adopté aux cigales, sans en avoir jamais vû.

CHAPITRE IV.

De la figure du serpent qui tenta Eve.

RIen n'est plus ordinaire que de voir dans les tableaux qui representent le paradis terrestre, & la chute du premier homme, le serpent qui le tenta, dépeint avec une face humaine, à peu près comme Cadmus & sa femme dans l'instant de leur métamorphose. Or ceci ne doit pas être entierement imputé à l'imagination du peintre, mais à une vieille tradition rapportée par Bede & beaucoup d'autres auteurs. Cette

tradition porte que Satan ne se montra point à Eve sous la simple forme d'un serpent, mais avec la tête d'une vierge, afin de préparer une entrée plus facile à ses discours séducteurs. Cependant on doit rejetter cette tradition, & il est plus raisonnable de croire qu'il se presenta sous sa forme naturelle.

Car 1° la figure humaine, suivant la remarque de Barcephas & de Piérius ne lui eut pas été favorable. Eve à la vue d'une troisiéme créature humaine eût été frapée d'étonnement, elle auroit conçu quelque soupçon de l'artifice, & se seroit du moins excusée de s'être laissé persuader par son semblable, comme Adam le fit avec moins de fondement

2° La forme du serpent n'étoit sujette à aucun inconvenient, & ne devoit point l'empêcher de réussir. On s'imagine qu'elle devoit en être effrayée & le fuir plus tôt que d'en approcher. Mais on se trompe. Dans le paradis & dans l'état d'innocence nulle créature ne devoit inspirer de la terreur à l'homme, & ce ne fut qu'après sa chute qu'elles purent lui nuire. Il se pouroit même que Satan eût emprunté la forme du basilisc, comme l'a crû Ergubinas, sans que l'on doive craindre qu'Eve fût morte à son aspect. Car les animaux en les supposant malfaisans ne pouvoient pas

plus leur nuire dans le jardin de délices, qu'ils nuisirent à Noé dans l'arche ; & s'ils se nuisirent entr'eux, au moins comme ils avoient reçû paisiblement leurs noms, ils continuerent à être doux & traitables pour l'homme. Et s'il est vrai, suivant l'opinion la plus générale, qu'il n'y en eût d'abord que deux de chaque espece, il leur étoit difficile de se détruire, ou de nuire à l'homme; en se détruisant ils auroient rendu inutile le commandement de la multiplication, & gâté l'ouvrage de la création. Ainsi supposé queCaïn fût le premier fils d'Adam, c'est par lui que le meurtre devint possible. Car auparavant ni le serpent, ni Adam ne pouvoient tuer Eve, & Adam & Eve ne pouvoient mutuellement s'ôter la vie, parce qu'ils auroient renversé le but de la création, & qu'ils auroient obligé le Créateur à recommencer l'ouvrage du sixiéme jour.

Mais comme on pourroit, à cause de l'entretien qu'eut le serpent avec Eve, s'imaginer que Satan préfera la forme humaine à celle du serpent ; on peut répondre que si dans la suite il a pû tirer des sons articulés du ventre de sa pythonisse, & d'un chêne même à Dodone, il ne lui fut pas impossible alors de faire parler un serpent.

Enfin, si l'on se persuadoit que la for-

ne humaine convenoit davantage au desſein de Satan, parce qu'il eſt probable qu'Eve devoit être ſurpriſe d'entendre parler un ſerpent, je répons qu'elle pouvoit encore ignorer que ce fût un privilege de l'homme. Car nouvellement ſortie du néant, & deſtituée d'experience, elle put n'en être point ſurpriſe. D'ailleurs, comme elle ignoroit les noms des animaux, elle pouvoit ignorer auſſi leurs facultés, car elle n'étoit point à la revue générale des animaux, lors qu'Adam leur impoſa à chacun des noms ſuivant leur nature.

Et ce ſentiment ne m'eſt pas particuler; c'eſt encore celui de Lombard & de Toſtat, & c'eſt ce que répondit ſaint Cyrille à l'objection de l'empereur Julien qui comparoit cette hiſtoire aux fables grecques.

CHAPITRE V.

Des tableaux qui repreſentent Adam & Eve avec des nombrils.

ON peut remarquer encore une autre faute dans les tableaux qui repréſentent nos premiers parens; c'eſt qu'on leur donne un nombril comme à leur poſterité. Les plus grands peintres comme Raphael, Michel Ange ont commis cette faute, qu'on ne peut leur pardonner, parce qu'il ſuivroit de là que le Créateur auroit donné

au chefd'œuvre de ſa puiſſance des parties ſuperflues.

L'uſage du nombril eſt de nourrir le fœtus, par la communication qu'il établit entre la mere & lui. Les vaiſſeaux dont il eſt composé ſont la veine umbilicale qui eſt une branche de la veine porte, & qui aboutit au foye de l'enfant, puis deux arteres, & l'uraque ou le ligament qui ſort du fond de la veſſie, par où le fœtus vuide la partie aqueuſe de ſa nourriture. Or quand il ſort de la matrice, quoiqu'il écarte & qu'il déchire les peaux qui l'envelopoient, ces vaiſſeaux pourtant reſtent dans leur entier, & tiennent l'enfant attaché à la matrice, même quelque tems après qu'il en eſt ſorti. Alors on le coupe, & on le noue près du ventre, ce qui fait ce trou que nous nommons le nombril. Or le nombril étant une partie qui ſuit notre naiſſance, on ne doit pas la ſuppoſer dans Adam qui fut formé par le Créateur ; ni dans Eve qui fut formée d'une partie d'Adam.

Si, de ce que nous avons cette partie, nous concluons qu'Adam l'avoit auſſi, notre conſéquence n'eſt pas ſoutenable. Car ſi nous penſons qu'il a été produit de la même maniere que ſes deſcendans, & que nous croyions la même choſe de tous les premiers animaux, nous ſerons obligés de conclure qu'Adam fut créé ſans dents, que les vaiſ-

ſeaux & la communication du cœur & des poumons étoient tels qu'ils ont été depuis dans les enfans, & qu'ils ſubirent les mêmes changemens. Il ſera inutile auſſi de diſputer ſi les oiſeaux ont été créés avant les œufs, & nous pouvons croire que les chiens furent d'abord aveugles, comme on voit qu'ils naiſſent tous. Or nous changerions la création en géneration, & nous confondrions les actes de Dieu avec ceux de la nature qui furent déterminés par ce commandement général : *Croiſſez & multipliez* ; c'eſt à dire reproduiſez-vous mutuellement, non pas tels préciſément que vous êtes maintenant, mais tels que vous puiſſiez arriver au même état par une ſucceſſion réguliere des cauſes ſéminales. Car la premiere formation des choſes fut differente de la génération qui ſuivit. Elles n'avoient rien qui les précedât, mais elles étoient éxactement formées pour ce qui devoit les ſuivre.

Ainſi quoi qu'Adam ait été formé ſans nombril, parce qu'il lui étoit inutile, ſes deſcendans en eurent, parce que dans ſa compoſition il en contenoit les principes, & le pouvoir de les diſpoſer pour les fins neceſſaires aux beſoins de ſa poſterité. Adam n'a donc point eu de partie qui le liât aux créatures ; il n'avoit de liaiſon qu'avec le ciel, parce qu'il tenoit l'être immediate-

ment de Dieu. Et comme il n'a dépendu d'aucune cause efficiente que de lui seul, ne pourroit-on pas concevoir une connexion umbilicale, mais pourtant figurée dans l'acte même de sa production? & bien que par rapport à son existence corporelle, cette connexion ne paroisse autre chose que celle de l'effet avec sa cause, il semble que par rapport à sa partie immortelle il ait eu une liaison plus immediate avec Dieu, comme étant sorti du sein de la divinité même. Ainsi quoique plusieurs especes d'animaux n'ayent point de nombril, ils ont pourtant tous une connexion commune qui prouve qu'ils doivent tous leur existence à l'Etre souverain, & qu'ils en dépendent comme de leur createur; connexion si necessaire à leur existence, qu'ils retomberont dans le neant, quand il plaira à Dieu de les abandonner à eux-mêmes.

Ceux qui soutiennent que l'œuf a été créé avant l'oiseau, oublient ce qu'ils ont remarqué en d'autres animaux. Car les oiseaux sont nourris par les vaisseaux umbilicaux, & quelques jours après qu'ils sont éclos on voit encore l'umbilic. S'il est vrai que la moindre portion de l'œuf serve à la formation, & que la plus grande soit destinée à sa nourriture, la même chose est probable dans les exclusions ovipares,

pares, dans les œufs des ſerpens, dans les grenouilles, dans les vermiſſeaux mêmes, quoique toute la ſubſtance de ceux-ci ſuffiſe à peine à la production d'une mouche, & qu'il n'en reſte aucune portion, comme je l'ai obſervé dans le progrès journalier de quelques-uns.

CHAPITRE VI.

De la maniere dont on repreſente les orientaux & les juifs dans leurs feſtins, & le Sauveur en particulier, dans la ſolemnité de la pâque.

LEs ſentimens ſont fort partagés ſur la maniere dont les juifs & les orientaux ſe plaçoient dans leurs feſtins, & particulierement ſur la ſituation du Sauveur dans la celebration de la pâque. On le repreſente d'ordinaire aſſis ſur une eſpece d'eſcabeau à une table quarrée au milieu de ſes douze apôtres; mais nous ne croyons pas qu'il y ait été dans cette ſituation.

Sans obliger perſonne à embraſſer notre ſentiment, nous regardons comme un fait conſtant que bien des peuples mangeoient couchés ſur des lits. Les Perſes en uſoient de la ſorte; car on lit dans Eſther 7. que quand Aſſuerus revint dans la ſalle du feſtin, Aman étoit ſur le lit de la reine Eſther. Ce que dit Athenée après Poſſidonius, que le r oi des Parthes étoit couché ſur

un lit plus élevé que les autres, prouve que ces peuples étoient dans le même usage. Athenée nous apprend encore que telle fut la pratique de Cleopatre dans ses festins avec Antoine, quand il dit qu'elle avoit fait dresser douze *triclinium.* Outre plusieurs passages des sympoſiaques de Plutarque, le mot *triclinium* qui est grec d'origine, prouve que les Grecs s'en servoient aussi. Aristote declare dans ses politiques que les jeunes gens ne doivent point assister aux spectacles avant le tems où il leur est permis de se coucher à table avec les personnes plus âgées. Lipse, Mercurialis, Saumaise, Ciaconius, qui ont traitté la matiere à fonds, démontrent que les Romains mangeoient de même couchés sur des lits. Or de ces lits il y en avoit un que l'on nommoit *stibadion* ou *sigma.* Il étoit fait en croissant, & d'une grandeur indeterminée ; c'est pour cela qu'on le nommoit encore *exaclinon* & *octoclinon*, comme le prouvent ces vers de Martial :

Accipe lunata scriptum testudine sigma :
Octo capit, veniat quisquis amicus erit.

placez le lit fait en maniere de croissant ; le lit qui tient huit convives : quiconque est de nos amis, il sera bien reçu.

La place honorable étoit tantôt le côté droit, & tantôt le côté gauche ; & le maître du festin ne la prenoit jamais : une au-

tre ſorte de lit ſe nommoit *triclinium*, c'eſt-à-dire trois lits, comme on le peut voir dans pluſieurs repreſentations, & ſur tout dans celle du *triclinium Rhamnuſianum* décrit par Mercurialis dans ſon art gymnaſtique.

Il eſt à preſumer que cet uſage dut ſa naiſſance à celui des bains frequents. Dans les premiers tems au ſortir du bain on alloit ſe coucher & l'on mangeoit dans ſon lit; enſuite on ſe fit porter des bains dans les ſalles à manger, pour y prendre ſes repas ſur des lits.

Pour ce qui regarde la poſition ſur ces lits, les hommes étoient couchés, & s'appuyant ſur le coude gauche, ils avoient le dos ſoutenu par quelque couſſin. Celui qui étoit le ſecond ſur le même lit, étoit dans la même attitude, tournant le dos au premier, de façon que ſa tête étoit un peu inclinée ſur ſa poitrine; & ainſi des autres. Les femmes ſe plaçoient quelquefois ſéparément des hommes; quelquefois auſſi elles étoient mêlées avec eux, ſelon qu'elles en étoient aimées:

Gremio jacuit nova nupta mariti.

dit Juvenal. Suetone rapporte que Caligula faiſoit aſſeoir ou coucher ſucceſſivement au deſſous de lui toutes ſes ſœurs avec qui il avoit eu des commerces inceſtueux. D'ailleurs, comme il y avoit trois lits, chacun ne contenoit communément

que trois places, suivant cet ancien proverbe qu'il falloit commencer par les graces, & finir par les muses. Aussi regarda-t'on comme une siugularité que Lucius Verus eût onze convives. Il dérogeoit en cela, dit Jules Capitolin, à la coutume des anciens, qui excepté en des festins publics, n'avoient jamais tant de personnes à table. Le nombre de ceux qui assistérent à la céne du Sauveur exceda aussi le nombre ordinaire. Et selon Josephe, pour celébrer la pâque, il falloit être au moins dix, assemblés.

Enfin, pour ce qui regarde l'arrangement des convives; le premier lit, & celui du milieu étoient destinés aux etrangers. Le troisiéme qui étoit reputé le moins honorable, le maître du festin l'occupoit avec sa famille, lui-même étant toujours placé au haut de ce troisiéme lit, c'est-à-dire immediatement après ceux du milieu. Mais si la femme ou les enfans n'y étoient point, c'étoit les *ombres*, ou ceux qui venoient familierement sans être invités qui se plaçoient auprés du maître, comme dit Juvenal: *locus est & pluribus umbris.*

Par rapport aux etrangers, la place la plus honorable étoit la derniere du lit du milieu, comme la plus proche du maître du festin; ensuite la premiere de chaque lit, comme on le verra par la description

que Sallufte fait du repas que Perpenna donna à Sertorius. Nous lifons avec Saumaife : *Igitur difcubuere, Sertorius inferior in medio lecto, fupra Fabius, Antonius in fummo, infra fcriba Sertorii Verfius, alter fcriba Mœcenas in imo, medius inter Tarquitium, & dominum Perpennam.*

infra honoratiffi
Ultimus *Medius* *Locus fummus fupra*
Medius Lectus
L. Fabius Locus Vacuus Sertorius

Perpenna Dominus *Mœcenas imus Lectus* *Tarquitius*
Locus Summus *Medius* *Ultimus*

Verfius. *Locus Vacuus Summus Lectus* *Antonius.*
Ultimus. Infra *Medius* *Primus Locus Seu Summus fupra*

Il n'y eut que fept perfonnes à ce repas.

Les places du milieu du premier & du se-cond lit étoient vuides ; & c'est dans cette occasion que Sertorius qui étoit le plus honoré dans ce festin, fut assassiné. On peut entendre par là ce que dit Plutarque dans sa vie, que pendant qu'il étoit couché sur le dos, & qu'il vouloit se lever, Perpenna se jetta sur sa poitrine. Ce qui lui étoit facile ; puisqu'étant le maître du festin, il étoit placé immediatement auprès de Sertorius. Cette disposition des trois *triclinium* peut encore faciliter l'intelligence de cet endroit où Seneque dit que le nord soufloit au milieu, le nord-est au haut bout, & le nord-ouest au plus bas ; car le nord-est répondoit au *triclinium* d'Antoine, & le nord-ouest à celui de Perpenna.

Plusieurs interpretes employent ce passage d'Ezéchiel : *Tu étois assis sur un lit pompeux, & il y avoit devant-toi une table splendidement servie*, pour prouver que les Hébreux se mettoient à table dans la même attitude. L'usage où ils étoient de quitter leurs chaussures auparavant, semble confirmer cette opinion, & prouver qu'ils craignoient de gâter leurs lits. Et ce qui montre qu'en effet ils se déchaussoient avant le repas, c'est la défense que Moïse leur fit de quitter leur chaussure pour manger l'agneau paschal ; puisqu'autrement cette défense eût été inutile. Mais quelqu'ait été l'usage

de ces premiers ſiécles, il y a bien de l'apparence que les ſiécles ſuivans imiterent l'exemple des Aſſyriens, & des Orientaux, & même des Romains, quand Pompée eut ſubjugué l'Orient.

Or que cet uſage fût pratiqué au tems du Sauveur, c'eſt ce que pluſieurs de ſes diſcours indiquent nettement. *Lorſque vous ſerez invité à un repas*, dit-il dans S. Luc, *ne vous couchez point à la premiere place.* Et dans S. Mathieu reprenant les ſcribes & les phariſiens, il dit qu'ils aiment les premieres places dans les feſtins, *primos recubitus in cœnis*, & les premieres chaires dans les ſynagogues, *primas cathedras*. Et cette antitheſe fait ſentir la difference qu'il y avoit entre s'aſſeoir dans les ſynagogues, & ſe coucher ſur des lits pour manger. La conformité des Juifs & des Romains ſur d'autres uſages dans leurs feſtins rend celui-ci vraiſemblable. Les Romains ſe lavoient, ſe parfumoient avant le repas ; ils avoient même des habillemens particuliers pour la table. Du reproche que fait le Sauveur à Simon ſur ce qu'il ne lui lavoit point les pieds, & qu'il ne répandoit point d'huile ſur ſa tête, on peut inferer que les juifs pratiquoient les mêmes cérémonies. En S. Mat 22. il parle de la robe nuptiale, ou ſelon quelques-uns de la robe de lin du diſciple bien aimé, laquelle pouvoit être la même que celle

qu'il avoit le soir précedent au repas qu'il fit avec ses Apôtres.

Qu'ils fussent couchés en célebrant la pâque, c'est ce qui semble démontré par les témoignages des anciens écrivains juifs, & sur tout par celui de Ben-maimon que cite Scaliger dans son ouvrage *de emendatione temporum.* Après la seconde coupe, suivant ce qui avoit été ordonné Exod 12. le fils de la maison demanda que signifie cette maniere de servir. Alors celui qui devoit répondre, dit ce jour est different de tous les autres; car au lieu que nous ne lavons qu'une fois les jours ordinaires, nous lavons en celui-ci deux fois. Les autres jours nous mangeons du pain sans levain; de la viande bouillie ou rôtie indifferemment: celui-ci nous ne mangeons que du pain levé & de la viande rôtie. Les autres jours nous mangeons ensemble assis ou couchés, mais nous nous couchons toujours pour prendre ce repas. Et cette attitude marquoit qu'ils n'avoient plus rien à craindre de la part des Egyptiens, comme autrefois.

Il est très vraisemblable que J. C. & ses apôtres mangerent de la sorte la derniere pâque. Les termes grecs dont les Evangelistes se sont servis l'insinuent clairement. Ils ont employé ces mots *ἀναπίπτειν*, *ἀνακεῖσθαι*, *κατακεῖσθαι*, *ἀνακλεῖσθαι*, qui dans Aristote, Athenée, Euripide, Sophocle, & dans

dans le paraphraste Nonnus, expriment litteralement cette attitude.

Enfin quand on ne conviendroit pas que ce fût la maniere usitée de celébrer la pâque, il nous paroît pourtant indubitable que celle-ci fut observée dans la derniere. Les sçavans distinguent plusieurs parties dans ce repas; la premiere disent-ils, fut observée suivant la loi de Moïse, on y mangea l'agneau paschal avec des herbes ameres, & toutes les cérémonies de la loi. S. Mathieu & S. Jean disent de celle-ci que le soir étant venu, le Sauveur s'assit avec les douze, & que le souper étant fini, il prit un linge, & lava les pieds de ses disciples. La seconde partie de ce repas fut semblable aux repas ordinaires, elle consistoit en viandes indifferentes. Et c'est à celle-ci qu'il faut appliquer ce qui est dit du Sauveur qu'il prit sa robe, qu'il se remit à table, après avoir lavé les pieds de ses disciples, & pratiqué tout ce que le maître du repas avoit coutume d'observer. C'est encore au sentiment des sçavans, dans cette partie, que J. C. presenta le morceau à Judas. Le terme original insinue que c'étoit du pain trempé dans quelque sauce ou bouillon, dont on n'usoit point dans la célébration de la pâque. La derniere partie fut sacramentale; elle commença par la bénédiction & par la fraction du pain, suivant

ce que dit S. Mathieu; & pendant qu'ils mangeoient, Jesus prit du pain & le benit.

Et ceux-là même qui ont cru que le Sauveur avoit celebré debout sa premiere pâque, ont reconnu qu'il en avoit été autrement de la derniere. Tels sont S. Chrysostome, Theophylacte, S. Augustin &c. Si l'on doit ajouter foi à la tradition, le fait est inconteſtable, puisque l'on montre encore à Rome le *triclinium* sur lequel J. C. & ses Apôtres se coucherent alors, & que l'on assure que l'empereur Vespasien l'y avoit fait transporter tel qu'il est décrit par Casalius.

On ne peut guere expliquer autrement ce passage de S. Jean où il est dit: *Erat recumbens unus ex discipulis ejus in sinu Jesu quem diligebat.* Un des discples que Jesus aimoit étoit couché sur son sein: ce qui convenoit à des personnes couchées & ne peut s'entendre de personnes qui auroient été assises. On trouve la même expression dans Pline, qui parlant de l'empereur Nerva, & de Vejento son favori dit: *Cœnabat Nerva cum paucis; Vejento recumbebat propius atque etiam in sinu*; & c'est de là qu'est venu ce mot ἐπιςήτως, pour signifier un ami intime. Aussi Casaubon abandonne-t-il Theophylacte, qui sans faire attention à cet ancien usage taxe de grossiereté le disciple bien aimé. Quelques interpretes

croyent encore que dans notre ſentiment il eſt plus facile d'entendre ce qui eſt dit de Marie Magdelaine qu'elle ſe tenoit aux pieds du Sauveur & derriere lui ; qu'elle arroſoit de ſes pleurs les pieds de J. C. & qu'elle les eſſuyoit avec ſes cheveux. En effet eût-elle pû lui rendre ces devoirs ſi elle avoit été debout, & le Sauveur aſſis ? elle ſe ſeroit alors trouvée plus aiſément derriere lui qu'à ſes pieds. Ainſi Raphael n'a point conſulté le texte ſacré, quand il a repreſenté Magdelaine ſe tenant à genoux devant le Sauveur.

Quoique la verſion angloiſe rende les differens paſſages que nous avons allegués par le mot *aſſeoir*, on ne peut en rien conclure contre notre ſentiment, puiſque les verſions italiennes & françoiſes évitent la difficulté en diſant que J. C. ſe mit à table; il paroît que la verſion angloiſe qui porte, *il s'aſſit à table*, n'a prétendu qu'exprimer le fait ſuivant l'uſage du tems où elle a été faite. Elle ſuit ailleurs la même méthode; car au lieu que S. Luc dit πτύξας τό βιβλίον, ce que la vulgate rend par ces mots, *cum plicaſſet librum*, la verſion angloiſe porte, *après qu'il eut fermé le livre.* Ce qui convient à nos livres compoſés de pluſieurs feuilles, & non pas aux grands rouleaux de parchemins dont ſe ſervoient les juifs, & qui ſont encore en uſage par-

mi eux. Les passages où on lit que le samaritain donna deux deniers pour la provision du levite, & que le pere de famille fit marché avec des ouvriers à un denier par jour, devoient être rendus par sept sols & demi monnoye d'Angleterre, & ne doivent pas être pris litteralement du denier qui fait la seiziéme partie de l'once. Car le denier chés les grecs & les romains étoit la huitiéme partie de l'once; & l'once étant évaluée à cinq *shelins* d'Angleterre, le denier se montoit à sept sols & demi de la même monnoye.

Enfin, comme on pourroit croire que les juifs celébroient la pâque debout, plus tôt qu'assis ou couchés, selon ce qui leur avoit été ordonné. Exod 12. *Vous mangerez de la sorte, vos reins ceints, vos souliers à vos pieds, un bâton à la main*, je répons que les juifs eux-mêmes nous apprennent que les générations suivantes ne furent point assujeties à ces pratiques qui ne regardoient que la pâque d'Egypte. D'autres ordonnances furent de même négligées, comme de prendre un agneau de dix jours; de le manger chacun dans sa famille; de marquer de son sang les portes de leurs maisons; & de le manger avec précipitation. Et comme ils omirent ces differentes cérémonies, ils changerent aussi l'usage de le manger debout; & parce qu'ils n'avoient plus rien

à craindre de leurs ennemis, ils celébrerent deſormais leur pâque dans la même attitude qu'ils prenoient leurs autres repas.

Mais il eſt moins facile de déterminer l'ordre dans lequel ſe placerent J. C. & ſes diſciples en cette occaſion. Caſalius s'appuyant ſur la figure du triclinium qui eſt à Rome dans l'égliſe de S. Jean de Latran, ſoutient qu'ils étoient cinq couchés ſur le premier lit, cinq ſur le dernier, & trois ſur celui du milieu, & que le Sauveur occupoit la premiere place de celui-ci. Il paroît indubitable que le diſciple bien aimé étoit ſur ce même lit, puiſqu'il étoit panché ſur le ſein du Sauveur. Et de ce que Pierre lui fit ſigne de demander à J. C. qui d'entr'eux devoit le trahïr, on conjecture qu'il étoit le troiſiéme. Il eſt vraiſemblable que Judas n'en étoit pas éloigné puiſqu'il trempa ſon pain dans le même plat, & que J. C. étoit à portée de lui preſenter un morceau.

CHAPITRE VII.

Du tableau qui repreſente le Sauveur avec une longue chevelure.

ON montre un autre tableau où le Sauveur eſt repreſenté avec une longue chevelure, ſuivant la coutume des juifs, & la deſcription que Lentulus en avoit

envoyée au sénat romain. Nous ne blâmons pas le peintre sur cet article ; mais nous condamnons les spectateurs ordinaires qui se sont persuadés que J. C. porta ses cheveux longs, parce qu'il étoit nazaréen, confondant ainsi cette espece de religieux avec les habitans de Nazareth.

Les Nombres font mention des nazaréens de profession ; il leur étoit défendu de boire du vin, de couper leurs cheveux, & d'approcher des cadavres. Tel fut Samson. Mais il n'y a rien qui nous mene à croire que J. C. ait été nazaréen en ce sens, il buvoit du vin, puisque les pharisiens en prirent occasion de l'outrager ; il approchoit des cadavres, puisqu'il ressuscita Lazare, & la fille de Jaïr.

Une autre espece de nazaréens, c'étoit ceux qui avoient pris naissance à Nazareth ville de Galilée dans la tribu de Nephtali. Or J. C. n'étoit pas même nazaréen en ce sens, puisqu'il étoit né à Bethléem de la tribu de Juda ; cependant on a pû l'appeller ainsi, puisqu'il avoit été conçu à Nazareth, & qu'après son retour d'Egypte, il y avoit passé la partie cachée de sa vie, comme nous l'apprend S. Matthieu. Or ces deux especes de nazaréens se distinguent aussi facilement dans le grec que dans l'hébreu ; en hébreu on les distingue par les lettres zain & tsade, comme en

grec par l'α & l'ω. Car ſuivant la remarque de Janſenius, lorſqu'il s'agit du nazaréen de profeſſion, on écrit Ναζαραῖος, Levit. 6. & Lament. 4. & lorſqu'il eſt queſtion de J. C. dans S. Mathieu & dans les autres Evangeliſtes, on lit Ναζωρεῖος, excepté dans S. Marc, qui écrivant à Rome a latiniſé le mot grec & a ecrit Ναζαρηνος.

CHAPITRE VIII.

De la repreſentation d'Abraham ſacrifiant Iſaac.

DAns les tableaux qui repreſentent le ſacrifice d'Abraham, Iſaac eſt ordinairement peint comme un enfant ; ce qui ne s'accorde ni avec le texte ſacré, ni avec l'explication des interpretes. Selon le texte ſacré Iſaac avoit porté lui-même le bois de ſon ſacrifice. Or ce ſacrifice devant être un holocauſte qu'il falloit reduire en cendres, c'étoit ſuivant les apparences de gros bois, & un fardeau trop peſant pour un enfant. Iſaac fut en cette occaſion type du Sauveur qui porta lui-même ſa croix, laquelle étoit ſi peſante qu'il eut beſoin du ſecours de Simon le Cyrenéen.

Mais bien loin qu'Iſaac fût alors dans l'enfance ; ſi nous en croyons Joſeph, il avoit atteint l'âge de 25. ans. Il eſt vrai

que dans la vulgate il est nommé *puer*; mais ce terme est relatif à son pere qui avoit alors plus de cent ans. En quoi Isaac fut encore la figure du Sauveur, qui se laissa conduire tranquillement à la boucherie, tandis qu'il avoit des legions d'Anges à sa disposition. En effet si Isaac avoit voulu resister à son pere, celui-ci n'eut jamais pû le contraindre. Au même âge David avoit déja terrassé un ours & un lion ; Pompée avoit déja merité le surnom de grand, Alexandre étoit déja generalissime de toute la Gréce, & Annibal faisoit déja la guerre aux Romains.

CHAPITRE IX.

De la representation de Moïse avec des cornes.

MOïse est souvent, & même dans des bibles anciennes, representé avec des cornes. On le voit de la sorte sur une medaille d'argent, & le rèvers porte la défense de tailler des images. On suppose que cette medaille a été frappée par quelques juifs qui vouloient insulter aux chrétiens, comme s'ils avoient les premiers representé de la sorte leur legislateur.

La source de cette erreur est la fausse interpretation que l'on a donnée à quelques expressions employées dans les livres

saints, lorsqu'il est question de Moïse descendu de la montagne. Le mot hébreu dans l'Exode 34. 29. 35. signifie également corne ou lumiere; & la vulgate a traduit : *ignorabat quod cornuta esset facies ejus; & qui videbant faciem Mosis esse cornutam* &c. la paraphrase chaldaique suivant la version de Fagius : *Moses nesciebat quod multus esset splendor gloriæ vultus ejus; & viderunt filii Israel quod multa esset claritas gloriæ faciei Mosis.* L'expression des septante revient au même : δεδοξασαι ἡ ὄψις τῦ χρώματος τῦ προσώπυ : *glorificatus est aspectus cutis seu coloris faciei.*

Et ce passage de l'ancien Testament est expliqué par un passage du nouveau, 2. Cor. 3. où il est dit qu'à cause de l'éclat du visage de Moïse, les Israelites ne pouvoient le regarder διὰ τὴν δόξαν τῦ προσώπυ. De même ceux qui dans l'histoire de la courtisane Rahab ont pretendu que le mot hebreu signifioit aussi *hotesse*, ne doivent point être suivis dans leur exposition; car S. Paul dans son épitre aux Hebreux la nomme πόρνη; mot qui ne signifie point hotesse, mais seulement une prostituée, mot par lequel les grecs ont désigné la celébre Lais, & qui est different du mot ἑταίρα, *une maitresse*, comme on le peut voir dans le 13. livre d'Athenée. Qui voudra de plus grands éclaircissemens sur Ra-

hab peut consulter Camerarius dans son Livre *de vita Eliæ.*

Si quelqu'un veut trouver ici un sens emblematique, parce que la corne est un symbole de la puissance & de l'autorité; & que cette metaphore est frequente dans les livres saints; j'avouerai qu'en cela on ne fait aucun tort ni à Moïse, ni à la verité: & l'on voit sur d'anciennes medailles Alexandre le grand & Attila representés avec des cornes. Mais si l'on veut avec le peuple, que Moïse ait été réellement cornu, on lui ôte une prerogative précieuse, je veux dire cet éclat mysterieux.

CHAPITRE X.

Des armes des tribus d'Israel.

NOus ne conviendrons point que les armes ou symboles que l'on assigne d'ordinaire à chaque tribu sur les cartes de la Palestine & ailleurs, soient veritablement leurs caracteres distinctifs. On donne à Ruben trois barres ondoyantes; à Juda un lion rampant; à Dan un serpent entortillé; à Simeon un glaive la pointe en haut &c. & tout cela fondé sur la derniere benediction de Jacob, qui tire des comparaisons de ces mêmes objets.

Nous sommes à la verité disposés à

croire qu'une partie de cette tradition n'eſt pas ſans fondement ; mais nous doutons avec raiſon que telles fuſſent en effet les armes de chaque tribu, & qu'elles euſſent le ſens emblematique qu'on a coutume de leur donner.

Car 1° on ne les trouve point exáctement dans la benediction prophetique de Jacob. Simeon & Levi y ont des armes differentes, quoique Jacob les ait reunis dans la même prédiction, ſçavoir un glaive & les deux tables : *Simeon & Levi ſont freres ; les inſtrumens de cruautés ſont dans leurs tabernacles.* Ainſi on donne à Joſeph un bœuf pour arme, quoiqu'il n'en ſoit point fait mention dans cette prophetie, dont voici les propres termes. *Joſeph eſt une branche fertile, une branche fertile près d'une fontaine.* Repetition qui préſageoit les deux tribus qui devoient deſcendre de lui, Ephraim & Manaſſé, dont il n'y a qu'Ephraim à qui on donne un bœuf pour armes. Il eſt vrai que long-tems après, Moïſe dans ſa benediction dit de Joſeph, que ſa gloire eſt comme les premiers nés d'un jeune taureau; c'eſt pour cela comme nous en convenons avec le ſçavant Voſſius, que les Egyptiens repreſentoient Joſeph par le ſymbole du bœuf: ce qui répondoit parfaitement au ſonge de Pharaon qu'il expliqua, & ſignifioit auſſi l'abondance que ſes ſoins

procurérent à l'Egypte ; c'eſt pour cela encore qu'ils mettoient un boiſſeau ſur la tête de Serapis.

2° Les bénédictions de Jacob ne s'accordent pas avec les bénédictions de Moïſe par rapport à ceux qui en ſont l'objet. Ce que Jacob dit de Juda *qu'il eſt un jeune lion* ; Moïſe le dit de Dan : *Dan eſt un jeune lion, il ſautera de Baſan*, & l'applique encore à Gad en ces termes ; *ſa demeure eſt comme celle d'un lion.*

3° Suppoſé que *le lion* fût affecté à Juda, ce ne ſeroit pas un lion rampant comme on le repreſente d'ordinaire ; mais un lion couchant ſuivant le ſens litteral du texte : *recumbens dormiſti ut leo.* Il eſt couché comme un lion, comme un jeune lion, qui oſera l'éveiller ?

Enfin ce qu'on lit au ſecond chapitre des Nombres, que les enfans d'Iſrael camperont chacun autour de leur étendard, & qu'ils porteront les armes de leur maiſon, n'eſt pas ſi clair qu'on ſe le perſuade ; & ceux qui examinent ce texte n'y trouvent pas toujours la prédiction de Jacob. Nos interpretes ſont obligés de s'en rapporter aux Rabbins ; or ceux-ci ne s'accordent que rarement ſur leurs traditions, & ne confirment point l'idée que l'on a de ces armoiries. Quant aux marques inferieures qui diſtinguent les familles, ils n'en diſent

ien. Et pour les quatre étendards mili-
ires de Juda, de Ruben, d'Ephraim &
e Dan, ſous chacun deſquels ſe rangeoient
ois tribus, ils s'expliquent differemment.
onathan compilateur du *targum* conçoit que
es étendards imitoient par leur couleur
elle des pierres précieuſes qui étoient ſur
ephod, & portoient les noms des tribus. Le
Fagi eſt dans le même ſentiment. Ainſi
étendard de Juda étoit de trois couleurs
ui répondoient à celles de la chalcedoine,
ı ſaphir, & du ſardonix qui portoient
s noms de Juda, d'Iſſachar, & de Zabu-
n, & au milieu avec la figure d'un lion,
tte inſcription : *Levez-vous Seigneur, que
s ennemis ſoient diſſipés, & que ceux qui
us haiſſent fuyent devant vous*, num. 10.
étendard de Ruben étoit auſſi de trois
uleurs, & ſur le ſardonix, le topaſe,
l'amethyſte étoient gravés les noms de
Ruben, de Simeon & de Gad ; puis on
yoit au milieu avec la figure d'un cerf
tte inſcription : *Ecoute Iſrael le Seigneur no-
Dieu, le Seigneur eſt un*. Deut. 6. Mais
ben Eſra, & quelques-uns encore ajoutent
utres figures aux couleurs du champ.
ns celui de Ruben la figure d'un homme,
une mandragore ; dans celui de Juda un
n ; dans celui d'Ephraim un bœuf ; dans
ui de Dan la figure d'un aigle.
Il eſt vrai que les quatre figures des ban-

nieres répondoient ainsi aux chérubins de la vision d'Ezéchiel, chacun representant un de ces animaux. *Pour ce qui est de la forme qui y paroissoit, ils avoient tous quatre une face d'homme ; tous quatre à droite une face de lion ; tous quatre à gauche une face de bœuf ; & tous quatre au-dessus une face d'aigle. Ezéch.* 1. C'est là sans doute qu'on a puisé les marques distinctives des Evangelistes ; car on donne le bœuf à S. Mathieu, le lion à S. Marc, l'ange à S. Luc, & l'aigle à S. Jean. Et ceux-ci representent symboliquement l'office des anges ou des ministres des volontés divines ; ils doivent avoir de l'intelligence comme l'homme ; du courage comme le lion ; de la docilité, comme le bœuf ; & de l'activité comme l'aigle.

On peut donc remarquer que les plus authentiques de ces descriptions ne s'accordent ni entr'elles, ni avec les armoiries dont il est question. Celles-ci y répondent au bœuf & au lion dans les armoiries de Juda & d'Ephraim ; mais dans celles de Dan & de Ruben elle different autant qu'une aigle differe d'un serpent, & que la figure d'un homme, d'un cerf ou d'une mandragore differe de trois barres ondoyantes. Ce que nous remarquons pourtant moins pour rendre suspecte l'antiquité des armoiries, que pour montrer le peu de certitude qu'il y a dans ces matieres. On

oit encore des exemples d'armoiries plus
ciens que ceux des tribus d'Iſrael, ſi
ſiris, Mitzraim ou Jupiter furent les
s de Cham; puiſqu'au témoignage de
iodore ils porterent pour armes diſtinc-
es l'un un chien, l'autre un loup. Et
ns parler du bouclier d'Achille & de
ux des grecs illuſtres, ſi nous adoptons
conjecture de Voſſius, qui dit que le
rbeau qui parut ſur la tête de Corvinus
étoit autre choſe que le cimier de ſon
ſque: nous aurons une preuve de l'an-
uité des armoiries chés les Romains.

Mais nous ouvririons une bien plus
nple carriere, ſi nous ſuivions la doc-
ne des cabaliſtes. Ils plaçoient dans
acune des quatre bannieres ou étendards
e lettre du tetragrammaton; & donnant
ſens myſterieux aux enſeignes, ils font
nvenir chacune des tribus aux ſignes du
diaque, & aux mois de l'année, comme
adaptent les quatre bannieres génerales
Juda, de Ruben, d'Ephraim & de Dan
x ſignes du belier, du cancer, de la ba-
nce, & du capricorne, qui ſont les quatre
ints cardinaux du zodiaque & qui mar-
ent les quatre ſaiſons de l'année.

CHAPITRE XI.

De la repreſentation des ſibylles.

LEs tableaux qui repreſentent les ſibylles ſont très communs, & les chrétiens en font cas à cauſe de leurs prétendues prédictions touchant le Sauveur. On les peint jeunes, & l'on en détermine le nombre. Les tableaux ordinaires en preſentent douze. Il y a des auteurs qui n'en comptent que dix, fondés ſur un paſſage de Varron : & ce ſont la ſibylle de Delphes, celle de Cumes, celle de Samos, la ſibylle Erithreênne, la Cimmerienne, l'Helleſpontique, la Libyque, la Phrygienne, la Tiburtine, & la ſibylle Perſique. Surquoi les ſçavans ſont partagés, les uns en comptant un plus grand nombre, les autres un moindre, & la plûpart croyant qu'il eſt impoſſible de rien déterminer ſur cet article. Boiſard a donné dans ſon traité de la divination les figures de ces dix ſibylles. Mais il en ajoute deux autres, celle d'Epire, & celle d'Egypte. Il y en a même qui aſſurent que le nom de ſibylle a été donné à toutes les propheteſſes.

D'autres en réduiſent le nombre. Martianus Capella n'en reconnoit que deux; Pline & Solin en comptent trois; Elien quatre, & Saumaiſe n'en recoit proprement

ment que ſept. Voici comme il s'explique dans ſes commentaires ſur Solin : *Ridere licet hodiernos pictores qui tabulas proponunt Cumanæ, Cumææ, & Erythrææ, quaſi trium diverſarum ſibyllarum, cum una eademque fuerit Cumana, Cumæa, & Erythræa, ex plurium & doctiſſimorum auctorum ſententia.* Boiſard même nous permet de croire qu'il n'y en a eu qu'une, lorſqu'il conclut de la ſorte : *In tanta ſcriptorum varietate liberum relinquimus lectori credere, an una & eadem in diverſis regionibus peregrinata, cognomen ſortita ſit ab iis locis ubi oracula reddidiſſe comperitur, an plures extiterint.* Ainſi quand les meilleurs auteurs n'oſent prononcer ſur le nombre des ſibylles, devons-nous nous en rapporter au caprice des peintres ?

Mais l'hiſtoire n'eſt guere plus favorable à leur jeuneſſe. La ſibylle dont parle Virgile eſt appellée *longæva ſacerdos*, & Servius charge encore ce portrait dans ſes commentaires. La ſibylle qui vendit ſes livres à Tarquin, & dont nous avons le détail le plus circonſtancié, Tite-Live & Aulugelle la nomment *anus* : mot qui ſuivant létymologie de Feſtus deſigne une femme accablée d'ans & qui radote ; & au témoignage de l'hiſtoire, Tarquin crut qu'elle radotoit. Il faut donc avouer que les peintres ſe donnent de grandes libertés. En vertu de ce même privilege ils pour-

ront quand il leur plaira peindre Nestor comme Adonis, Hecube semblable à Helene, & Saturne avec la tête d'Absalom. Le celebre Michel-ange a évité cette absurdité dans son tableau des sibylles de Cume & de Perse, comme on les voit dans les tailles douces d'Adam Mantouan.

CHAPITRE XII.

Des tableaux qui representent la mort de Cléopatre.

LEs tableaux qui representent Cléopatre tenant deux aspics attachés à ses bras, ou à sa gorge, ou à ces deux ensemble, meritent que nous nous y arrêtions. Outre que cette diversité n'est pas excusable, on ne sçait pas bien précisément quel fut le genre de sa mort. Plutarque dit nettement dans la vie de Marc-Antoine qu'aucun homme n'a sçû comment elle étoit morte, car quelques-uns ont assuré qu'elle avoit pris du poison dont elle avoit coutume de porter dans ses cheveux. Dailleurs on ne trouva point d'aspics dans l'endroit où elle mourut avec deux de ses femmes. On dit seulement alors qu'on lui avoit remarqué au bras deux piqures imperceptibles : & c'est ce qui donna lieu à Auguste de hazarder l'idée qui est devenue populaire sur le genre de sa mort.

Galien contemporain de Plutarque, dit qu'elle se fit mordre par un aspic, ou qu'après s'être piquée elle-même, elle distilla du poison dans la playe. Strabon plus ancien qu'eux rapporte qu'elle mourut de la morsure d'un aspic ou d'une pommade empoisonnée.

Nous pourrions encore observer que l'on represente cet aspic beaucoup plus petit que n'est l'aspic terrestre dont on croit qu'elle se servit, & qui a communément quatre coudées de long. On n'est pas même certain du nombre des aspics. On en peint communément deux; mais si nous en croyons Plutarque; Auguste, lorsqu'il triompha, n'en fit mettre qu'un au tour du bras de la statue de Cléopatre. Les deux marques ne prouvent pas qu'il y en eût plus d'un, puisque l'aspic à deux dents; aussi bien que la vipére.

On ignore enfin à qu'elle partie elle appliqua l'aspic; selon quelques-uns ce fut au sein qu'elle l'appliqua, mais Victorius a remarqué que cette opinion n'est pas conforme à l'histoire. La méprise au reste est excusable; car c'étoit la coutume d'appliquer des aspics au sein des criminels, comme nous l'apprend l'auteur *de theriaca ad pisonem*, qui l'a vû pratiquer à Alexandrie, lieu où Cleopatre se donna la mort. Je vis, dit-il, en combien peu de tems

ces serpens ôtent la vie ; si l'on veut faire grace, c'est-à-dire faire mourir promptement quelqu'un de ceux qui ont été condamnés à cette espéce de mort, on lui applique un aspic sur le sein, on le fait marcher, & la mort suit immediatement.

CHAPITRE XIII.

De la representation de plusieurs heros.

LEs tableaux qui les representent ont leurs difficultés, & les critiques y trouvent plusieurs choses à dire. On demande d'abord pourquoi Alexandre est monté sur un élephant, car on ne lit point qu'il s'en soit servi dans les guerres qu'il a faites, ni qu'il en ait jamais monté : au lieu que son cheval est celebre dans l'histoire, & que le nom de bucephale est dans la bouche de tout le monde. D'ailleurs il ne donna qu'une bataille remarquable par le nombre des élephans, c'est la bataille où Porus roi des Indes fut vaincu, & dans laquelle selon Plutarque, Q. Curce, Arien, il combattit à cheval. Or s'il est raisonnable de le peindre monté sur un élephant, parce qu'il a défait une armée où il y en avoit un grand nombre, on pourra à plus juste titre representer de la sorte Judas Machabée, & Jule César sur tout, dont le triomphe éclata par le nouveau spectacle

des élephans, comme on peut le voir dans la marche décrite par Jacques *Laurus*, *in ſplendore urbis antiquæ*. Suppoſé encore qu'en cette journée il ait monté un élephant, il reſte à prouver qu'il ait conduit ſeul cet animal. Car outre le champion qui étoit ordinairement ſur le dos de l'élephant, il y avoit toujours une eſpece d'écuyer ſur ſon col, pour le conduire ſelon les ordres du champion. C'eſt ainſi que Porus montoit ſon élephant quand il fut bleſſé par Alexandre. Et c'eſt auſſi la maniere qui eſt décrite au 2 des Machabées. L'élephant portoit une tour de bois qui mettoit les combattans à couvert, & chacune de ces tours contenoit trente-deux hommes ſans le conducteur.

On demande encore pourquoi Hector eſt repreſenté ſur un cheval; car c'étoit l'uſage alors de monter ſur un char, & les autres princes troyens qui ſelon Pline inventerent cette maniere de combattre, le pratiquerent toujours. Diodore de Sicile confirme la même choſe, & l'illuſtre hiſtorien *Walter Rawleigh* en donne une ſemblable deſcription. On eſtimoit peu la milice qui combattoit à pié legerement armée, & qui éprouvoit d'ordinaire le ſort de ſes capitaines, leſquels n'étoient point montés ſur des chevaux, mais ſur des chars tirés par deux ou trois chevaux. Telle fut

aussi la maniere de combattre des anciens bretons, ainsi que l'assurent Diodore de Sicile, César & Tacite : d'où quelques auteurs n'ont pas manqué de conclure qu'ils étoient une colonie de troyens.

Enfin, quiconque sera versé dans la connoissance de l'antiquité, demandera sans doute pourquoi les chevaux de ces héros, & celui de César principalement sont representés avec des selles & des étriers. Peut-être pourroit-on établir l'usage des selles, mais pour l'usage des étriers Pancirolle a bien prouvé qu'il n'étoit pas connu. Polydore Virgile & Victorius ont fait des traités exprès pour le démontrer, & l'on n'en voit pas le moindre vestige dans les monumens anciens, comme les médailles & les arcs triomphaux des romains. Les latins n'ont pas même de terme pour exprimer la chose. Ceux de *staphia*, *stape* ou *stapeda* ne se trouvent point dans le bons auteurs; & ceux que l'on cite ordinairement ou signifioient autre chose du tems de César, ou sont plus modernes. De là vient, suivant la remarque de Lipse qu'afin qu'une chose d'un usage aussi general eût un nom, Philelphe les nomma *stapedas*, & Bodinus Subicus *pedaneos*. Et parce qu'on pourroit regarder ces termes comme anciens, sur ce qu'un des os de l'organe de l'ouie est appellé *stapes* par les anato

mistes, il faut remarquer qu'aucun des anciens, ni Hippocrate, ni Galien n'ont connu cet os; & Laurent nous apprend que Colomb & Ingrassias, l'un Sicilien, l'autre Cremonois, qui vivoient dans le seiziéme siecle, se sont disputé l'honneur de cette découverte.

On peut conclure la même chose du témoignage de plusieurs bons auteurs. Polybe décrivant la route d'Annibal en Italie, employe le mot βεβηματίσται, c'est-à-dire au sentiment de Victorius qu'il avoit fait disposer de petites hauteurs nommées bemata, afin que ses soldats remontassent plus facilement à cheval. Plutarque en dit autant dans la vie de Gracchus. Comme il s'étudioit à gagner la bienveillance du peuple, outre qu'il fit mettre des pierres au bout de chaque milliaire, il fit encore placer en de moindres intervalles des espéces de marches, afin que l'on pût plus commodément monter à cheval. Et si l'on demande comment on pouvoit y monter sans étriérs, Lipse répond que les personnes foibles avoient leurs αναβολεις ou *stratores* qui les aidoient. Telle fut selon Plutarque la maniere de Crassus; celle de Caracalle selon Spartien; & plus tard encore celle de Valentinien, qui coupa la main droite de son *strator*, parce que son cheval s'étant cabré, il ne put le monter.

Mais Vegece dans son traité *de re militari*, nous instruit suffisamment de quelle maniere ils sautoient sur leurs chevaux ; il nous apprênd qu'ils avoient chés eux des chevaux de bois sur lesquels ils s'exerçoient, & devenoient si habiles, qu'ils montoient en tenant leur épée à la main, suivant ce vers de Virgile :

Poscit equos atque arma simul, saltuque superbus
Emicat. . . .

Et cet autre du même poete :

Infrænunt alii currus, & corpora saltu
Injiciunt in equos. . . .

c'est encore pour cela que Julius Pollux conseilloit de dresser les chevaux à s'incliner, afin que les cavaliers les montassent plus facilement. Par là on entend ce qu'Hippocrate dit des Scythes, qu'ils étoient fort sujets à la sciatique, parce qu'ils étoient continuellement à cheval ; & ce que Suetone raconte de Germanicus, qu'il avoit les jambes grêles, mais qu'elles grossirent par l'exercice qu'il prenoit à cheval après ses repas ; c'est que les humeurs descendoient plus aisément dans ces parties qui n'étoient point soutenues.

Mais, dira-t-on, ces erreurs ne sont point importantes, & n'interessent que foiblement la verité historique. Je répons que la raison défend d'admettre aucune fausseté, &

que n'y ayant point de milieu entre le vrai & le faux, il eſt du bien general, que l'un & l'autre ſoient caractériſés, parce qu'une erreur ne manque jamais d'entraîner une autre erreur, & que le faux nuït à la ſincerité qui eſt comme l'ame de l'hiſtoire.

CHAPITRE XIV.

Des tableaux qui repreſentent le ſacrifice de Jephté.

LEs peintres ont hardiment repreſenté Jephté ſacrifiant ſa fille de la même maniere qu'Abraham immolant ſon fils. C'eſt une opinion génerale & qui eſt ſoutenuë par des auteurs reſpectables que ce ſacrifice fut réel. D'un autre côté des auteurs auſſi dignes d'eſtime aſſurent ſur des fondemens raiſonnables que Jephté ne fit point ſouffrir à ſa fille une mort naturelle, mais ſeulement une mort civile, en la retirant du commerce du monde, & la conſacrant au ſervice du Seigneur. La raiſon & pluſieurs textes de l'écriture ſemblent établir ce ſentiment.

Il eſt conſtant 1° qu'elle pleura ſa virginité, & non pas ſa mort future. *Jud.* 11. 39. *Laiſſez-moi aller ſur les montagnes pendant deux mois, afin que je pleure ma virginité avec mes compagnes.*

2° Lorſqu'il eſt dit que Jephté accom-

plit ce qu'il avoit voué à l'égard de ſa fille, on lit tout de ſuite qu'en effet elle ne connut point d'homme. Ce qui eſt une expoſition très claire du vœu même.

3° Le texte ſacré ajoute que les filles d'Iſrael alloient quatre jours chaque années s'entretenir avec la fille de Jephté; ce qu'elles n'euſſent pû faire ſi en effet Jephté l'avoit immolée. A la verité le terme en géneral ſignifie quelquefois *pleurer*, mais il ſignifie auſſi *converſer*. On peut encore croire que dans les ſiécles ſuivans la fille de Jephté fut adorée comme une divinité, & que les ſamaritains prirent de ces aſſemblées occaſion de lui conſacrer une fête annuelle, comme S. Epiphane le rapporte au ſujet de l'héreſie des Melchideciens.

D'ailleurs il répugne à la raiſon que Jephté ait ſacrifié ſa fille. Car les victimes humaines étoient défendues par la loi; Dieu les avoit en abomination, auſſi bien que les ſacrifices des animaux immondes. Il ne permettoit d'offrir ſur ſes autels que des bœufs, des boucs, des moutons, des colombes &c. J'avoue que pour la purification de la lépre, il eſt fait mention de moineaux, mais il eſt douteux que le terme hébreu ait été bien rendu. L'écriture parle ſouvent avec indignation des victimes humaines qu'offroient les payens, chés qui tous les animaux étoient bons

pour les ſacrifices. On lit même que les ſyriens offroient du poiſſon à leur déeſſe Derceto. Il n'eſt donc pas vraiſemblable que ſi Jephté avoit voulu executer ſon vœu, les prêtres ou les principaux d'Iſrael ne ſe fuſſent point oppoſé à une action ſi abominable aux yeux de Dieu, & par rapport à la victime, & par rapport au ſacrificateur qui devoit être Jephté, lui-même, Jephté, dis-je, qui n'étoit ni prêtre, ni capable du ſacerdoce, car ſelon le texte ſacré il étoit Galaadite, & fils d'une proſtituée. On voit aſſés par l'hiſtoire d'Oſias que les prêtres d'Iſrael n'étoient pas moins jaloux de leurs prérogatives que les prêtres des autres religions.

Ce ſacrifice étoit donc illicite en ſoi, & contraire à la religion que profeſſoit Jephté; mais il eût encore decelé ſon imprudence, & ſon peu de jugement. Car il ſe feroit puni lui-même en accompliſſant ſon vœu dans toute ſa rigueur, pendant que la loi lui permettoit de commuer la peine, ou même de la racheter pour une ſomme ſi modique, qu'il ne lui en eût couté depuis vingt ans juſqu'à ſoixante que trois livres ou quinze *ſhellings* monnoye d'Angleterre, ce qui étoit le prix d'une eſclave, & fut le ſalaire de Judas. Ainſi l'on ne doit pas tant mépriſer le ſentiment de ceux qui croyent que l'hiſtoire

de Jephté a produit celle d'Agamemnon ; outre qu'ils étoient contemporains l'un & l'autre, Agamemnon ne sacrifia point Iphiginie, Diane ayant substitué une biche à sa place.

Enfin quoique les termes du vœu semblent favoriser l'opinion commune, on peut cependant les entendre en ce sens que tout ce qui seroit propre à être sacrifié & se presenteroit le premier à ses yeux, il l'offriroit en sacrifice, ce qui l'eût empêché de sacrifier des animaux défendus par la loi, s'ils s'étoient offerts les premiers à sa vûe. D'ailleurs il n'étoit pas obligé d'accomplir un vœu qui l'engageoit à une action défendue par la loi ; & nul vœu ne pouvoit excuser une chose qui de soi étoit abominable. Si Herode avoit bien compris cette regle de morale, lorsqu'il s'engagea par serment à donner à la fille d'Herodias tout ce qu'elle demanderoit, Jean-Baptiste étoit sauvé, car son serment ne pouvoit rendre juste ce qui étoit contre les loix ; & s'il étoit injuste de faire mourir Jean-Baptiste, son serment qui ne l'obligeoit pas n'a point diminué son crime.

Or ce qui a donné lieu à la tradition que nous combattons, c'est sans doute les paroles mêmes du texte sacré, qui contiennent ce vœu, la plûpart des lecteurs

l'ayant pris dans le ſens qui ſe preſente d'abord : *Tout ce qui ſortira de ma maiſon, appartiendra certainement au Seigneur, & je le lui offrirai en ſacrifice.* Mais ce texte, *erit Jehovæ, & offeram illud holocauſtum* pouvoit s'entendre par *aut*, c'eſt-à-dire, je le devouerai au Seigneur par une retraite, ou j'en ferai un holocauſte ; ainſi que la note marginale de la verſion angloiſe l'indique, ou comme Tremellius l'a rendu : *erit inquam, Jehovæ, aut offeram illud holocauſtum.* Car dans la vulgate la particule *&* eſt ſouvent disjonctive : comme au 21. de l'Exode : *ſi quis percuſſerit patrem & matrem*, ce qui ſignifioit ſi quelqu'un tue ſon pere ou ſa mere. Suivant cela la fille de Jephté pouvoit être offerte au Seigneur en deux manieres ; l'une en la ſeparant du monde, & lui faiſant paſſer le reſte de ſes jours dans la virginité, l'autre en la ſacrifiant. Qui obligeoit donc Jephté à prendre ce dernier parti moins conforme à la raiſon, & qui ne s'accordoit pas mieux avec l'intention du vœu ?

CHAPITRE XV.

Des tableaux qui repreſentent S. Jean-Baptiſte.

IL eſt fort douteux que les peintres ayent eu raiſon de reprenſenter S. Jean-Baptiſte vêtu d'une peau de chameau, & je

ne suis pas le premier qui ait blâmé cette maniere. On en trouve la source dans S. Mathieu & dans S. Marc, car les autres évangelistes n'en disent rien. Ceux-là ont dit les premiers que son vêtement étoit de poil de chameau, & qu'il avoit autour des reins une ceinture de cuir. Or il paroît que les peintres ont prit cet habillement pour une vraie peau de chameau, ce qui ne s'accorde guere avec l'exacte signification de ces termes. Car il est dit dans S. Marc. 1. qu'il étoit ἐνδεδυμένος τρίχας καμήλȣ; & dans S. Mathieu 3. εἶχε τὸ ἔνδυμα ἀπὸ τριχῶν καμήλου, c'est-à-dire selon la vulgate, les versions de Sixte V. de Clement VIII *vestimentum habebat è pilis camelinis.* Il avoit un vêtement de poil de chameau, selon la version angloise; c'est-à-dire d'une étoffe faite de ce poil, un habit grossier, une espece de cilice qui convenoit à l'austerité de la vie qu'il avoit embrassée, à la severité de sa doctrine, à sa penitence, à sa retraite dans un desert, à sa nourriture qui consistoit en du miel sauvage & des sauterelles. Semblable en cela au prophete Elie qui étoit suivant l'expression de l'écriture. 2. reg. 3. 10. *vir pilosus*, c'est-à-dire selon Tremellius *veste villosa cinctus*, & aux anciens prophetes.

Lorsqu'il s'agit de vêtemens de peaux,

l'écriture s'exprime très clairement ; par exemple dans l'épitre aux Hébreux : ils erroient ἐν αἰγείοις δέρματιν en des peaux de chévre. Gen. 3. il est écrit que Dieu fit à nos premiers parens χιτῶνας δερματίνους, des vêtemens de peaux, car quoiqu'avant l'invention des étoffes, les hommes n'eussent point d'autres habits, ces mots signifioient quelque chose de plus par rapport à Adam qui venoit d'apprendre ce que c'étoit que mourir. Car son vêtement fait de la peau d'un animal mort lui rappelloit sa mortalité.

Or si quelqu'un vouloit soutenir que le vêtement de Jean-Baptiste n'étoit point fait d'une étoffe grossiere, mais que c'étoit plus tôt un camelot fin, puisque l'on suppose que le camelot est fait de poil de chameau, ou puisqu'Elien assure que le poil des chameaux de Perse est aussi fin que la laine de Milet dont s'habilloient les riches de ces lieux : celui là auroit inventé un habillement qui ne conviendroit guere à sa ceinture de cuir, ni à l'austerité de sa vie ; encore moins s'ajusteroit-il avec ces paroles du Sauveur, lorsque discourant avec le peuple au sujet de Jean-Baptiste, il leur dit : qu'êtes-vous allés voir dans le desert? un homme délicatement vêtu? remarquez que ceux-là habitent dans les palais des rois.

CHAPITRE XVI.

Des representations de S. Christophle.

LA representation de S. Christophle, c'est-à-dire d'un géant qui porte l'enfant Jesus sur ses épaules, & qui un bâton à la main traverse des eaux, est connue dans toute l'Europe. Il sert encore d'enseigne aux maisons, on le voit en plusieurs églises, & sur tout dans l'église cathedrale de Paris.

Or sur cela le peuple a imaginé que ce saint a veritablement porté le Sauveur sur ses épaules, & lui a fait passer une riviere, ou un étang, quoiqu'on ne trouve nulle part aucune preuve de cette tradition. Je dis plus, on ne rencontre dans l'histoire aucun homme remarquable de ce nom avant l'empereur Decius qui regna 250 ans après J. C. Celui-ci à la verité souffrit le martyre la seconde année de l'empire du même Decius, & le calendrier romain en marque la fête au 21 de juillet. Il se fit remarquer par sa haute stature, & par la longueur de son bâton, & voilà sans doute ce qui à fondé la tradition fabuleuse, avec les additions des legendaires.

Une autre chose y a contribué, c'est que l'on a tourné en verité historiques

ce que les premiers tableaux ne presentoient que comme des emblêmes. *Acta S. Christophori à multis depravata inveniuntur: quod quidem non aliunde originem sumsisse certum est, quam quod symbolicas figuras imperiti ad veritatem successu temporis transtulerint; itaque illa de sancto Christophoro pingi consueta symbola potius quam historiæ alicujus existimandum est esse expressam imaginem*, dit Baronius dans ses remarques sur le martyrologe romain. C'est-à-dire, les actes de S. Christophle ont été corrompus ; & cette corruption vient certainement de ce que des ignorans ont pris des figures simboliques pour des verités réelles ; ainsi ce que l'on voit d'ordinaire dans les tableaux de S. Christophle doit plus tôt être regardé comme un emblême, ou comme une description symbolique, que comme une histoire veritable. On ne sçait pas au reste précisément ce que c'étoit que cet emblême. Pierius a crû que S. Christophle étoit le symbole d'un vrai disciple de J. C. Car quiconque veut le porter sur ses épaules doit s'appuyer sur le bâton de sa conduite, pour ainsi dire, afin que s'il se repose lui-même il puisse surmonter les flots de la résistance, & que par la vertu de son bâton semblable à celui de Jacob, il puisse traverser les eaux du Jourdain. Ou bien celui qui veut plier sous le joug de J. C. devien-

dra un géant par le concours de ſa puiſſance, & ſoutenu par ſon eſprit, loin d'être englouti par les flots du monde, il les vaincra ſans réſiſtance. Ajoutez encore les raiſons myſtiques tirées du tableau dont Vida & Xeriſanus font mention.

Et ce qui a fait placer l'image ou la ſtatue de ce ſaint à l'entrée des villes & des égliſes, c'eſt ce qu'on lit dans la legende, qu'avant que de ſouffrir le martyre, il demanda à Dieu que par tout où ſon corps ſeroit depoſé, ces lieux fuſſent garantis de la peſte, & de toute maladie contagieuſe, ſuivant ce diſtique,

Chriſtophorum videas, poſtea tutus eris.

CHAPITRE XVII.

De la repreſentation de S. George.

LEs tableaux qui repreſentent S. George tuant un dragon, & la fille d'un roi près du ſaint, ſont très connus parmi les chrétiens, & ſur cette repreſentation on debite ce conte celebre, que par ſa victoire il avoit ſauvé la vie à la fille d'un roi : ce qui eſt encore plus generalement reçu en Angleterre dont il eſt le protecteur ; & par cette raiſon Claverius le range parmi les martyrs qui ſe trouvent dans le college anglois à Rome. Mais toute cette hiſtoire eſt tirée de la legende d'or

de Jacques de *Voragine*. Sans dire ici que ce livre eſt d'une mediocre autorité en Angleterre, j'avancerai que tout le monde n'admet pas cette hiſtoire : les uns reçoivent le ſaint, & non pas le detail qui le regarde ; & les autres rejettent le ſaint & le detail comme fabuleux.

Je ne nierai point qu'un tel ſaint ait exiſté, & le Docteur Heylin a demontré ſon exiſtence dans l'hiſtoire qu'il en a compoſée. Ce qui en a fait douter, eſt la confuſion que l'on a rencontrée dans pluſieurs hommes qui ont porté ce nom, car l'hiſtoire en reconnoît pluſieurs ; elle en fait venir deux de la ſeule Cappadoce, l'un Arrien, & qui fut tué par ceux d'Alexandrie ſous l'empire de Julien ; & l'autre vaillant capitaine & martyr ſous Dioclétien. Ce dernier doit être le ſaint George des tableaux, dont l'hiſtoire eſt écrite par Metaphraſte, & les miracles par Gregoire de Tours.

Quant à l'hiſtoire que l'on debite communément, quelques incredules la placent au même rang que celle d'Andromede & de Perſée, & conjecturent que l'une eſt la copie de l'autre. D'autres plus moderés croyent que c'eſt une addition fabuleuſe à l'hiſtoire de S. George, ou que l'on a pris pour une hiſtoire réelle, ce qui dans ſon origine étoit un ſimple emblême. Et cette

derniere explication nous a été donnée par des auteurs qui n'embraſſent pas volontiers les occaſions de rabaiſſer les ſaints : car c'eſt ainſi que s'exprime après Baronius le Chartreux qui a composé la vie de S. George : *picturam illam S. Georgii qua effingitur eques armatus, qui haſtæ cuſpide hoſtem interficit, juxta quem etiam virgo poſita manus ſupplices tendens ejus explorat auxilium, ſymboli potius, quam hiſtoriæ alicujus cenſendæ expreſſa imago.*

Or dans l'image de ce ſaint capitaine, on peut ſe figurer un heros chrétien. Le cavalier armé de toutes pieces indique la *panoplie*, ou l'armure entiere du chrétien; le dragon combattu c'eſt le diable; la fille du roi défendue, c'eſt l'égliſe de Dieu. Et quoique l'hiſtoire de S. George ſoit très ſuſpecte, la gloire des chevaliers de l'ordre de S. George, ou de la jarretiere n'eſt pas ternie par là. Leurs titres ſeront toujours glorieux par leur rapport à Jeſus-Chriſt, & par ce qu'ils les engagent à des actions genereuſes. Et ſuppoſé, ce qui n'eſt pas, que le ſaint n'eût jamais exiſté, l'ordre n'en ſeroit pas plus avili, que celui de la toiſon d'or, dont le ſymbole eſt fabuleux.

CHAPITRE XVIII.

Des repreſentations de S. Jerôme.

NOus ne devons pas omettre ici le tableau de S. Jerôme, que l'on dépeint dans ſon cabinet avec une pendule près de lui. Quoique l'intention ſoit pure, & qu'il ſoit très probable que ce ſaint tenoit un fidele compte de ſon temps, on ne doit pas donner lieu de croire qu'il le meſurât de la ſorte. Les anciens ne font aucune mention des pendules ; Pancirolle obſerve qu'elles ſont du nombre des inventions modernes, & Polydore Virgile parlant de ces ſortes d'inventions dont les auteurs ſont inconnus, cite en exemples les pendules & le canon. Or S. Jerôme a vêcu ſous Theodoſe I. dans le quatriéme ſiecle.

On ne diſconvient pas qu'il n'y eût alors & même auparavant des machines pour meſurer le tems ; on ſçait que les anciens ſe ſervoient de clepſydres ou d'horloges d'eau, & de clepſammies, ou horloges de ſable pour cet uſage. Les cadrans ſolaires ſont auſſi d'une grande antiquité, puiſque Pline en attribue l'invention à Anaximéne. Il y en avoit un remarquable dans le champ de Mars à Rome. Suivant la deſcription que Jacques *Laurus* nous en a donnée, c'étoit un obeliſque droit qu'Au-

guste avoit tiré d'Egypte; & des figures d'or étoient placées autour horizontalement. L'histoire du roi Ezechias fait mention d'un cadran encore plus ancien. On y lit que le Seigneur fit retrograder l'ombre de *dix degrés*, & non pas de dix lignes ; car les heures étoient marquées par certaines divisions ; ce que d'autres distinguoient par lignes, selon ce vers de Perse :

Stertimus indomitum quod despumare fallernum
Sufficiat, quinta dum linea tangitur umbra.

c'est-à-dire la ligne la plus proche du meridien, ou onze heures du matin. Dans la suite sont venues les horloges à roues, dont le mouvement se fait dans quelques-unes avec des poids, & dans d'autres sans poids. Or un siecle instruisant un autre siecle, & le tems amenant tout à sa perfection; comme il détruit tout, il faut avouer que ces dernieres inventions sont d'un usage & plus commode & meilleur que toutes les autres. Car la mesure du tems par la clepsydre ne pouvoit pas être exacte, parce que l'eau s'épaissit par le froid, & que la chaleur la rend plus fluide, d'où il arrivoit que les heures en hiver étoient plus longues qu'en été. Quant aux cadrans solaires, ou lunaires, ils ne sont d'usage que pendant que ces astres éclairent l'horizon, & ne sont gueres utiles dans les cli-

mats où le ſoleil eſt caché pluſieurs mois.

Il eſt ſurprenant, je l'avoue, que les pendules n'ayent point été inventées par ces anciens, par Archytas entr'autres, qui fabriqua cette fameuſe colombe, & par Archimede qui inventa tant de machines admirables. Il eſt certain que notre ſiécle l'emporte en ce point comme en beaucoup d'autres ſur ces anciens; car on eſt parvenu à meſurer les ſecondes; on a même touché de près au mouvement perpetuel, en faiſant des machines dont les révolutions dureroient éternellement, ſi la matiere pouvoit être éternelle. Tel eſt la machine dont parle Jean *Deé* en ces termes dans ſa ſçavante préface ſur Euclide : » on fait par le moyen des roues des ma» chines merveilleuſes & preſqu'incroya» bles. On en a vû de mon tems un exemple étonnant dans une machine qui fut vendue vingt talens d'or par l'inventeur. Elle avoit alors ſouffert quelque dommage par un accident, & Jannelle de Cremone l'ayant raccommodée, il la preſenta à l'empereur Charles-quint. Jerôme Cardan me ſera témoin qu'elle contenoit une roue qui pouvoit conſerver ſon mouvement pendant 7000. ans : choſe preſqu'incroyable, mais que pluſieurs perſonnes ſont encore à portée d'atteſter.

CHAPITRE XIX.

Des representations des syrenes, des licornes &c.

IL n'y a guere personne qui n'ait vû des tableaux qui representent les syrenes, comme Horace décrit ce monstre avec la tête d'une femme, & les parties inferieures d'un poisson. Telles furent, dit-on, les syrenes qui tourmenterent Ulysse. Cependant Homere les décrit autrement; selon lui, elles sont en partie femme, & en partie oiseaux. En quoi il a été suivi par Elien, Suidas, Servius, Bocace, & Aldrovand, qui a donné leur histoire sous le titre d'oiseaux fabuleux, selon ce qu'en ont dit Ovide & Hygin qu'elles étoient filles de Melpomene, & que Cerés les métamorphosa de la sorte.

Il y a donc plus d'apparence que ces figures ne sont au vrai qu'une copie de Dagon, qui avoit par le haut la figure d'un homme, & par le bas celle d'un poisson, & dont il ne resta de bout que la queue, ou suivant Tremellius & les notes marginales de la version angloise, la partie du poisson, quand ses mains & les parties superieures tomberent devant l'arche, 1. Sam 5. Cette idole ressembloit à Atergate ou Derceto déesse des Phéniciens, & dont ce mêlange marquoit selon quel-

ques

ques auteurs la lune & la mer, ou la déeſſe des eaux : de là vient qu'ils lui offroient du poiſſon en ſacrifice. Les repreſentations des nereïdes & des tritons chés les grecs, & qu'au rapport de Macrobe ils avoient coûtume de placer au deſſus des temples de Saturne, eurent ſans doute une origine ſemblable.

Nous avons peine à convenir qu'il n'y ait point de la realité dans les ſupports des armes d'Angleterre, qui ſont une licorne & un lion. Mais ſi la figure du lion eſt reſſemblante ſurtout par rapport à ſa poſition, on ne comprendra pas aiſément comment cet animal peut s'accoupler & piſſer en arriere ſuivant la déciſion d'Ariſtote ; car ſelon lui tous les animaux qui ſont dans ce cas, s'accouplent πυγηδὸν *clunatim* : tels ſont les lions, les lievres, les lynx.

Pour ce qui eſt de la licorne, ſi elle a la tête d'un daim, & la queue d'un ſanglier ; ſuivant la deſcription de Vertomann, on voit bien que la licorne des armes d'Angleterre ne reſſemble nullement à celle-ci : ſi elle a les pieds partagés en deux, elle reſſemble en cela à celle de Vartomann, mais à nulle autre ; car Ariſtote ſoutient que tout animal qui a les pieds fendus a pluſieurs cornes. Enfin ſi ſa corne eſt placée, comme on la repre-

sente, il sera difficile de concevoir qu'elle puisse tirer de la terre sa nourriture. Et nous observons que la nature a placé les cornes des autres animaux plus haut & en arriere, comme dans les cerfs, & même retournées en haut, comme dans le rhinoceros, l'âne indien, & les escarbots à une seule corne. Et quelques auteurs assurent que celle de la licorne est placée de la même maniere.

Nous ne pouvons nous dispenser d'observer que dans les tableaux de l'histoire de Jonas les baleines sont representées avec deux jets d'eau sur leurs têtes, au lieu quelles n'en ont qu'un sur le front, lequel part du gosier, ou de la trachée artere. Nous critiquerons encore ces tableaux où l'on represente des élephans avec des tours en forme de fortifications, à peu près comme les armes de Castille. Car ces tours étoient de bois, & attachées avec des sangles, comme il paroît par le livre des Machabées, & par les ordres qui furent donnés dans l'armée d'Antiochus.

Les peintres pourroient encore placer mieux qu'ils ne font les tissus des araignées; au lieu de les peindre de côté, ils devroient les representer au naturel, c'est à-dire faisant ces tissus avec leur tête & regardant le centre de la terre.

On a aussi mal representé dans les ta-

bleaux & dans les enſeignes ce que l'on nomme les ſept étoiles. Si par là on entend les pleiades ou la petite conſtellation qui eſt ſur le dos du taureau, on verra ſans teleſcope depuis le mois d'avril juſqu'à celui de juillet, que cette repreſentation ne convient ni à leur ſituation, ni à leur grandeur.

Pour ce qui regarde les langues des vipe-res & des aſpics que les peintres repre-ſentent fourchues comme des anchres de navire; il ne faut qu'en voir pour être perſuadé qu'ils impoſent, & qu'ils ne travaillent pas d'après la nature

Nous pourrions douter encore ſi les ché-rubins qui couvroient l'arche ſont bien repreſentés avec des têtes humaines & deux aîles, ou s'ils ne devroient pas être peints comme des anges, ou avoir du moins quelques pieds, comme le texte du 2. des chron. 3. 12. ſemble l'inſinuer; & ſi la croix vue en l'air par Conſtantin avoit la figure qu'on lui donne, ou n'étoit pas formée plus tôt des deux lettres X & P. qui en grec ſont les deux lettres inu-tiles du mot χρισὸς.

On nous traitera peut-être d'incredules, ſi nous doutons que la lettre de Pytha-gore eut ſes deux branches égales en cette ſorte, Υ, ou ſi elle n'étoit point formée plus tôt de maniere que la branche droite

fût plus grande que la gauche, ♈; ce qui détruiroit l'intention ſymbolique, & confondroit la petite ligne qui deſigne la vertu, avec la grande qui deſigne le vice. Ces deux lignes auroient un rapport marqué avec les portes étroites du ciel, & les portes larges de l'enfer, dont parle J. C. & dont Homere fait en quelque ſorte mention, en donnant au ſejour de Pluton l'epithéte de ευρυπυλης.

Nous paſſons bien d'autres articles peu importans; & l'on pourroit s'étendre ſur l'incongruité des tableaux qui repreſentent les divinités de l'antiquité payenne, ſans faire appercevoir du ſens ſymbolique, dont on peut s'inſtruire dans Phurnutus, dans Fulgence &c. On pourroit demander par exemple s'il vaut mieux peindre Hercule comme étranglant, ou comme déchirant un lion, ainſi que Victorius l'a mis en deliberation; ſi les figures du zodiaque & des planetes ſont aujourd'hui differentes de celles des anciens, comme Saumaiſe le ſoutient. Nous ne dirons rien des ourſes à longue queue, de la ſphére celeſte, ni des chevaux aîlés, ni des cygnes noirs; ni des hydres, des centaures, des harpyes, & des ſatyres. Car ce ſont ou des monſtres, ou des prodiges de rareté, ou des fictions poetiques, dont la morale cachée exige ces ſuppoſitions. A dire vrai on doit en tout

eci accorder aux peintres la même liberté
que l'on accorde aux poetes. Mais où il
'agit de representer la nature, toute li-
ence est une erreur; autrement on rend
ifforme la verité, en faisant naître des
dées qui ne lui ressemblent pas.

CHAPITRE XX.

Des figures hieroglyphiques des égyptiens.

L est certain que les égyptiens sont
de tous les peuples ceux qui se sont
ieux tirés de la confusion des langues
rivée à Babel. Les hommes n'entendant
us leur langage mutuel, ils en firent un
e choses, & se parlerent par des figures
ui n'étoient que l'expression des idées
ommunes, & qui avoient leur signifi-
tion dans la nature des choses mêmes.
s choisirent des figures d'animaux con-
us, & par les combinaisons de ces figu-
s ils communiquoient leur pensées à tout
ux qui connoissoient un peu la nature.
y en a plusieurs qui croyent qu'avant
nvention des lettres on ne connoissoit
int d'autre écriture; & il est vraisem-
able qu'Adam qui avoit une si parfaite
nnoissance de la nature y étoit extre-
ément intelligent. Or comme les égyp-
ns n'avoient par tradition qu'une partie
cette science, ils donnerent occasion

à un grand nombre de fausses idées, en inserant dans leurs hieroglyphes des animaux de leur invention, ou en autorisant des significations qui ne suivoient pas de la nature des animaux connus.

Et 1° quoiqu'il y eût dans la nature plus de choses que de termes pour les exprimer, ils osérent faire des compositions, & unir avec des animaux réels des êtres chimeriques. Par là commencerent les gryphons, les basilics, les phœnix &c. que les faiseurs d'emblêmes, & les genealogistes ont retenus avec des significations qui conviennent encore à leur premiere institution, & y ont encore ajouté les figures hieroglyphiques des *martegres*, des lions aquatiques &c : choses que les personnes sensées regardent comme des fictions louables & utiles, mais que le vulgaire prend pour réellement existentes, ou pour des absurdités impossibles.

2° Outre ces figures dont les modeles n'existent point, ils en avoient d'autres qui à la verité étoient naturelles, mais qui n'offroient aucun sens conforme à leur intention. Nous n'en citerons qu'un petit nombre d'exemples, & nous les tirerons d'Orus Apollo. Ils exprimoient le sexe masculin par un vautour, *parce que tous les vautours sont femelles, & qu'ils n'engendrent que par le vent* : erreur autorisée,

doptée même par plusieurs écrivains ec-lesiastiques. Ils representoient le cœur ar deux drachmes, parce, disoient-ils, ue le cœur d'un enfant d'un an ne pese ue deux gros, & qu'il augmente chaque nnée jusqu'à la cinquantiéme d'un gros; près quoi il diminue dans la même pro-ortion, en sorte que la vie de l'homme e pouvoit s'étendre au delà de cent ans. t ce n'étoit pas seulement une idée po-ılaire, elle étoit conforme à leurs prin-pes de physique, ainsi que Hornius l'a ėmontré dans sa *philosophie barbarique.*

Une femme qui n'avoit qu'un enfant, ; la representoient par une lionne, ırce que cet animal ne conçoit qu'une is. La chévre exprimoit la fécondité, rce qu'elle s'accouple dès qu'elle a sept urs. Ils figuroient l'avortement par un eval qui donne un coup de pied à un loup, rce, disoient-ils, qu'une cavale avorte, elle marche sur les traces du loup. Ils presentoient la difformité par une ourse, l'homme inconstant par une hyéne, rce que cet animal change de sexe cha-e année. Une femme qui avoit accouché ıne fille, ils la representoient par la ure d'un taureau la tête tournée sur l'é-ule gauche, parce que si après s'être couplé il descend de ce même côté, la che ne fait qu'une genisse.

Nous avons trop bonne opinion de no
lecteurs pour nous croire obligés de le
avertir que toutes ces idées sont fausses
& bien que certains esprits pussent utile-
ment s'en servir, il étoit toujours dange
reux de les ériger en hieroglyphes, parc
si quelques-uns ont osé douter de leu
verité, plusieurs y ont ajouté foi.

CHAPITRE XXI.

Des tableaux qui representent Aman pendu.

DAns les tableaux ordinaires on voi
Aman attaché à un gibet très haut
suivant l'usage de notre siecle. Or il y
des sçavans qui nient que cette represen
tation soit bien entendue, & qui à mo
avis le nient sur de solides raisons. Car
n'est pas aisé de prouver que les ancien
& les Perses sur tout, connussent ce genr
de supplice, au lieu que nous trouvon
communément qu'ils attachoient leurs cr
minels à des croix. C'est par ce supplic
qu'Orostes gouverneur d'une des provin
ces de cet empire fit mourir Polycrate ty
ran de Samos. Nous en avons un exempl
dans la vie d'Artaxerxe roi de Perse, qu
selon quelques-uns est l'Assuerus de l'écri
ture. On y lit dans cette vie, que sa mer
Parisatis fit écorcher & attacher à une croi

so

ſon principal eunuque. La même choſe ſemble confirmée par la lettre de Cyrus dans Eſdras 6. *Omnis qui hanc mutaverit juſſionem, tollatur lignum de domo ejus, & erigatur & configatur in eo.*

Ce même ſupplice étoit en uſage parmi les ſyriens, les égyptiens, les grecs, les carthaginois, & les romains. Car quoiqu'on liſe chés Homere qu'Ulyſſe dans ſa fureur fit pendre tous les amans de Penelope, il ne ſeroit pas facile de montrer que les grecs fiſſent ainſi mourir leurs criminels.

Les exemples tirés de l'écriture ſainte ne prouvent pas bien clairement que le ſupplice dont il eſt queſtion fût un ſupplice uſité publiquement chés les hébreux.

Le ſçavant Maſius ne convient pas que le roi de Haï ait été pendu; il croit que ce prince fut tué dans le combat, puis attaché à une croix, pour être en ſpectacle au peuple juſqu'au ſoir.

La verſion angloiſe porte que Pharaon fit pendre ſon pannetier; mais les ſçavans interpretes croyent qu'il faut entendre ici une eſpece de croix, à laquelle ſuivant la coutume des égyptiens, cet officier demeura attaché pour ſervir d'exemple, juſqu'à ce que les oiſeaux lui euſſent déchiré le viſage. Et il y a apparence que cette hiſtoire

eſt bien repreſentée dans un très ancien manuſcrit de la geneſe cité par Lambecius, & qui ſe trouve dans la bibliotheque de l'empereur à Vienne.

Lorſque les Gabaonites pendirent les corps de ceux de la maiſon de Saül, c'eſt à des croix qu'ils les attacherent ſelon de ſçavans interpretes, & ſelon la vulgate même : *crucifixerunt eos in monte coram Domino.*

Et l'on pourroit dire de pluſieurs dont parlent les auteurs ſacrés & les auteurs profanes, qu'ils ont été crucifiés, quoique ce ſupplice n'ait point été ſuivi de leur mort. Quoiqu'il en ſoit; on pouvoit les élever ſur quelque machine, pour ſervir d'exemple au peuple. Ainſi liſons-nous que les têtes de Julien & d'Albin furent attachées à une croix, après que le reſte de leurs corps eut été perdu.

Ce texte du deut. 21. qui ſemble prouver que le gibet étoit un ſupplice ordinaire chés les hébreux : *Si quelqu'un a commis un crime qui merite la mort, & qu'on le pende à un arbre*, n'eſt rendu de la ſorte ni par les interpretes juifs, ni par les interpretes chrétiens. Et comme le dit un de nos meilleurs commentateurs après Maimonide, les hébreux n'attachoient les criminels au gibet qu'après les avoir mis à mort par la lapidation. Ils fichent alors dans la terre

un poteau d'où ſort une traverſe, ils lient les mains du cadavre, & le ſuſpendent à ce poteau juſqu'au coucher du ſoleil.

Le terme original *hakany* ne decide point le fait; car les interpretes & les lexiques le rendent également par le mot de *crucifier*, ou celui de *pendre*. Et il n'eſt pas facile de prouver que les juifs attachaſſent à la croix leurs criminels, de la maniere dont on repreſente le Sauveur, qui par une raiſon particuliere en fut detaché pour être enterré avant la fin du jour.

Lipſe avertit que c'eſt en ce ſens qu'il faut entendre les anciens, quand ils ſe ſervent du mot ambigu κρεμασαι &c. *Tale apud latinos ipſum ſuſpendere, quod in crucem referendum moneo juventutem*; & que ce paſſage de Seneque, *latrocinium fecit aliquis? quid ergo meruit? ut ſuſpendatur*, doit s'entendre auſſi dans le ſens de crucifier. Et il croit que le ſupplice de la croix a été d'un uſage general chès les romains, juſqu'au tems de Conſtantin qui l'abrogea par reſpect pour J. C. & qu'il fut remplacé par celui du gibet dont on ſe ſert encore aujourd'hui. Mais long-tems avant cette abrogation les juifs avoient bien éprouvé ce que c'étoit que le ſupplice de la croix; l'empereur Adrien en fit crucifier juſqu'à 500 par jour, en ſorte qu'on ne trouvoit plus de bois pour en conſtruire des croix. Ainſi

ceux qui avoient tant demandé qu'on crucifiât le Messie furent crucifiés à leur tour, & ne tarderent pas de porter la peine qui leur étoit due.

CHAPITRE XXII.

De plusieurs coutumes, opinions, representations, observations populaires, lesquelles sont douteuses.

1° SI des vieillards apperçoivent un liévre traverser un grand chemin, ils ne manquent guere d'en augurer quelque mal. Ce n'est pourtant au fonds qu'une menace des anciens augures exprimée en ces termes: *inauspicatum dat iter oblatus lepus.* Cette idée n'avoit apparemment d'autre fondement, si ce n'est que nous devons craindre, quand un animal timide passe devant nous; comme un renard, s'il y passe aussi, nous présage quelque imposture: ces observations superstitieuses étoient défendues aux juifs, comme on le voit dans Maimonide, qui les rapporte à l'art de ceux qui abusent des évenemens pour les convertir en signes heureux ou sinistres; & comme il est constant par la loi de Moyse, deut. 12. mais le hazard a quelquefois amené des évenemens qui étoient apprehendés, ou souhaités, les ames credules en ont été vivement

frapées ; & les impreſſions qu'elles ont reçues ſont preſqu'ineffaçables.

2° Que les hiboux & les corbeaux ſont des oiſeaux de mauvais augure, & qu'ils prédiſent des évenemens ſiniſtres, c'eſt encore une idée augurale, & que les chrétiens n'ont point abandonnée. On vit pluſieurs corbeaux à l'entrée d'Alexandre dans la ville de Babylone, il n'en fallut pas davantage pour croire qu'ils préſageoient ſa mort. Un hibou ſe montra avant la bataille de Philippes ; c'étoit la défaite de Craſſus qu'il annonçoit : ſuperſtitions dont l'origine eſt dans les ſiecles fabuleux, & qui ſont encore en vogue aujourd'hui parmi les femmes ſurtout, & les hommes d'un genie inferieur. C'eſt pour cela que Ripa repreſente ingenieuſement la ſuperſtition par un hibou, un liévre, & une vieille femme. Et ſi Moyſe a défendu de manger la chair des hiboux ; ſi le prophete Iſaïe menace Jeruſalem qu'elle ſera le repaire des hiboux & des corbeaux, on ne peut en tirer aucune induction favorable à la prétendue ſcience des augures, l'expreſſion d'Iſaïe ſignifioit ſeulement que la deſolation de Jeruſalem étoit proche, comme la ſuite le fait aſſés voir.

3° On regarde generalement comme un préſage de malheur qu'une ſaliere ſoit renverſée, quoiqu'on ne puiſſe imaginer au-

cune liaison entre une cause pareille & de semblables effets. Chés les anciens c'étoit seulement un présage de rupture entre des amis. Le sel étoit le symbole de l'amitié ; les amis avoient accoutumé de s'en servir les uns aux autres au commencement du repas ; & si quelqu'un en répandoit, c'étoit dans l'idée des anciens un signe de quelque brouillerie future. Le sel n'étoit-il pas aussi le symbole de la reconciliation des hommes avec Dieu ? & n'est-ce point par cette raison que l'on en usoit dans les sacrifices ? c'est ce que nous n'examinerons point ici, & qui est d'un genre plus élevé.

4° On nous accoutume dès l'enfance à briser la coque des œufs aussi-tôt que nous les avons mangés, & pendant le cours de notre vie c'est à quoi nous manquons rarement. Cela même pourtant est un reste d'ancienne superstition. *Huc pertinet ovorum*, dit Pline, *ut exsobuerit quisque calices protinus frangi, aut eosdem cochlearibus perforari.* Or Dalechamp remarque qu'ils en usoient de la sorte, afin de prévenir les sortileges, & de peur que les sorcieres y écrivant leur nom, elles ne leur attirassent quelque malheur.

5° Le nœud des veritables amans est fort celébre, & nos Anglois en font encore beaucoup de cas dans leurs intrigues amou-

teufes : ufage qui vient peut-être du *nœud d'Hercule* qui reffembloit au caducée de Mercure, & dont fuivant la remarque de Turnebe, on donnoit la forme aux ceintures des nouvelles mariées.

6° Lors que nous fentons une chaleur à la joue, ou que l'oreille nous tinte, nous difons ordinairement que quelqu'un parle de nous ; caprice très ancien, & que Pline a mis au rang des fuperftitions. *Abfentes tinnitu aurium præfentire fermones de fe receptum eft*, fuivant ce diftique cité par Dalechamp :

Garrula quid totis refonas mihi noctibus auris ?

Nefcio quem dicis nunc meminiffe mei.

On ne peut au furplus rendre aucune raifon de ce caprice, à moins que d'imaginer un genie qui prenne la peine de conduire les fons aux objets éloignés, & qui nous apprenne à entendre par l'attouchement.

7° Quand nous voulons en Angleterre que nos difcours reftent dans le filence, nous difons ordinairement : *que ceci foit dit fous la rofe* : expreffion qui feroit raifonnable, fi nous concevions dans la rofe une proprieté qui pût la faire regarder comme le fymbole du filence, ainfi que S. Gregoire de Nazianze femble l'infinuer en des vers que l'on a traduits de la forte :

Utque latet rosa verna suo putamine clausa,
Sic os vincla ferat, validisque arctetur habenis,
Indicatque suis prolixa silentia labris.

Cette expression pourtant est supportable ; si en demandant le secret pour des choses dites sous la rose, on veut dire seulement que ce qui auroit échapé de libre à table, ne doit point être divulgué ; c'est alors une imitation des anciens qui dans leurs festins se couronnoient de roses. Les allemands ont en quelque sorte imité cet usage des anciens : on voit une rose dans le plat fond au dessus de la table dans leurs sales à manger. Selon d'autres cette expression tire son origine de ce que l'amour avoit consacré à Harpocrate dieu du silence, la rose qui est la fleur de Venus, & qu'elle devint l'emblême de l'amour : pour marquer que ses plaisirs doivent être ensevelis dans le silence ; ainsi que l'exprime ce tetrastique :

Est rosa flos Veneris, cujus quo facta laterent,
Harpocrati matris dona dicavit amor,
Inde rosam mensis hospes suspendit amicis,
Convivæ ut sub eâ dicta tacenda sciant.

8° C'est une espece de proverbe en Angleterre que la fumée s'adresse toujours à la plus belle personne. Et quoique cette

opinion ne ſemble avoir aucun fondement dans la nature, elle eſt pourtant fort ancienne. Victorius & Caſaubon en ont fait la remarque à l'occaſion d'un paſſage d'Athénée, où un paraſite ſe dépeint ainſi: »je ſuis toujours le premier arrivé aux bon- »nes tables, d'où quelques-uns ſe ſont avi- »ſés de m'appeller *la ſoupe*... il n'y a point »de porte que je n'ouvre comme un belier, »ſemblable à un fouet je m'attache à tout, »& comme la fumée je me lie toujours »à la plus belle.

9° On croit qu'il eſt mal ſain de s'aſſeoir les jambes croiſées, ou les doigts entrelaſſés, ou les mains fermées, & nos amis nous diſſuadent de reſter dans ces attitudes. Les anciens avoient la même foibleſſe, ou la même ſuperſtition. *Poplites alternis genibus imponere nefas olim*, dit Pline. Athénée dit que les magiciennes en uſoient ainſi; & c'eſt dans cette poſture que l'on met Junon pour empêcher les couches d'Alcmene. Auſſi, comme le remarque Pierius, on voit dans la medaille de *Julia Pia* la main droite de Venus étendue, avec cette inſcription, *Venus genetrix*. Car les mains pliées avec les doigts entrelaſſés c'étoit le hieroglyphe de l'empêchement, comme le dit Pierius au même endroit.

10° Il y en a pluſieurs qui croyent qu'il

faut observer des tems pour se couper les cheveux, & pour se rogner les ongles, & c'est encore un reste d'ancienne superstition. C'étoit une impieté chés les romains que de se couper les ongles les jours des *nundinæ*, qui revenoient tous les neufs jours. Il y avoit aussi d'autres jours dans la semaine ou l'on évitoit de le faire : voyez ce que dit Ausone, *ungues Mercurio* &c. Au second livre des Rois il est fait mention de cet usage comme d'une superstition qui avoit achevé de rendre Manassé abominable, en ce qu'il observoit les jours des payens.

11° Il est ordinaire en Angleterre, comme il est indifferent en soi, de laisser croître le poil sur les seins que l'on a au visage. Cependant Pline nous apprend que cette coutume avoit une origine superstitieuse : *nævos in facie tondere religiosum habent nunc multi.* Je dis le même de ces cheveux courts qui forment le toupet, ou de ces cheveux plus longs que les autres, que l'on ne veut point couper. Car autrefois on juroit par ces mêmes cheveux, on en faisoit des oblations dans des cas particuliers ; on les conservoit avec un soin extrême, on les cherissoit : *adjuro*, dit Apulée, *per dulcem capilli tui nodulum.* Je te conjure par ton aimable toupet.

12° Il est d'usage dans presque toute

l'Europe d'orner de têtes de lions les acqueducs, les tuyaux des fontaines & des reſervoirs : uſage innocent à la verité ; mais qui nous vient des égyptiens leſquels y donnoient un ſens ſymbolique. Ils ornoient de têtes de lions toutes leurs fontaines, parce que le Nil arroſoit leurs campagnes, & rempliſſoit leurs reſervoirs, lorſque le ſoleil étoit dans le ſigne du lion; & il eſt vraiſemblable que c'eſt par quelque raiſon pareille que le grand Mogol a pour armes un ſoleil & un lion.

13° Bien des gens s'imaginent qu'il leur manque quelque choſe, ou comme on dit en Angleterre, qu'ils n'ont pas été benis, quand ils n'ont pas mis leur ceinture. Or bien que la plûpart s'expriment ainſi, & le penſent en effet, ſans en ſçavoir la raiſon ; il ne laiſſe pourtant pas d'y avoir une ſorte de morale renfermée dans le ſentiment & dans l'expreſſion. En effet la ceinture eſt le ſymbole de la réſolution, de la promptitude à agir, qui ſont autant de vertus, quand elles ont pour objet le ſervice de Dieu. Auſſi les Iſraelites mangeoient-ils la pâque les reins ceints. Lorſque le Tout-puiſſant défie Job, il lui commande de ceindre ſes reins comme un homme courageux. S. Pierre s'adreſſant aux fideles, leur dit de ceindre leurs reins, d'êtres ſobres, & d'eſperer

juſqu'à la fin. Le grand prêtre avoit une ceinture de fin lin. Avoir les reins ceints de vérité, c'eſt une partie de l'habit ſpirituel ; & le prophete Iſaïe, dit que le Meſſie aura la juſtice pour ceinture.

La ceinture, d'ailleurs, ſépare le cœur & les autres parties que Dieu nous demande, des parties inferieures qui ſont les organes des deſirs charnels, & nous rappelle que nous devons purifier notre cœur : de là vient que les juifs quand ils mettent leur ceinture ſont dans l'uſage de ſe benir. C'eſt par là qu'on peut expliquer la doctrine de Pythagore, qui ordonnoit de ſacrifier nuds pieds, afin ſans doute que les parties inferieures étant libres, elles ne fiſſent aucun obſtacle à la ferveur. Achille avoit été plongé dans les eaux du ſtyx, mais parce qu'on le tenoit par le talon, & que cette partie n'avoit point été touchée des mêmes eaux, il y reçut une bleſſure mortelle : ce qui ſignifie qu'il n'avoit été vulnérable que dans la partie inferieure & charnelle de l'homme. C'eſt cette partie d'Eve & de ſa poſterité qui eſt expoſée aux traits de l'ennemi commun ; cette partie, dis-je, qui attache à la terre, & qui marche dans les ſentiers de la corruption. C'eſt peut-être par rapport à ce ſens ſymbolique que les prêtres de la loi lavoient leurs pieds avant que

de facrifier; que J. C. lava les pieds de fes difciples, & dit à Pierre; *si je ne vous lave les pieds, vous n'aurés point de part avec moi*. C'eft encore dans la même vue que les prêtres étoient obligés de laver les pieds & les entrailles des victimes, & de brûler, dans les facrifices propitiatoires, les deux roignons, la graiffe autour des flancs, & fuivant la verfion angloife, l'*omentum* qui couvre les entrailles. Mais quand les juifs fe beniffoient avoient-ils en vue ces mots de Jeremie. 13. ou Dieu les appelle *fa ceinture*; ou bien la ceinture que le prophete eut ordre de cacher dans la caverne du rocher de l'Euphrate, laquelle étoit le type de leur captivité? C'eft à de plus habiles que nous à decider.

14° Les tableaux qui reprefentent le pere Eternel fous la forme d'un viellard font dangereux, & dans ces fiécles fi fertiles en herefies, ils pourroient bien ramener le dogme des antropomorphites. Je fçai qu'on prétend juftifier ces peintures par le paffage de Daniel: *Je vis où étoient affis les anciens; leur tête étoit blanche comme de la laine* &c; mais cet ufage vient peut-être des égyptiens, qui pour reprefenter leur *eneph*, ou le créateur du monde, avoient choifi la figure d'un vieillard vêtu d'un manteau bleu, tenant dans fa bouche un œuf qui étoit l'emblême de l'univers. Et certainement ces payens qui

ne veulent pas qu'on peigne le ſoleil & la lune parce qu'étant vus de tous, ils n'ont pas beſoin qu'on en retrace l'idée par des peintures, blâmeront davantage que l'on repreſente des êtres inviſibles. Et celui qui défioit de peindre l'écho riroit ſans doute de la temerité du peintre qui oſe tracer avec des couleurs materielles l'idée de l'être inviſible & ſouverain. En verité les peintures égyptiennes étoient plus ſupportables, & leur maniere de repreſenter la divinité meritoit plus d'indulgence. Pour la repreſenter, ils ſe ſervoient de la tête d'une aigle, d'un crocodile, & d'un œil placé au bout d'un ſceptre, mais leur intention n'étoit pas que l'on crût que Dieu eût rien de tous ces objets; & le peuple tout groſſier qu'il eſt ne pouvoit s'y méprendre.

Quoique le cherubim retraçât quelqu'idée de la divinité on n'imagina point qu'il en eût la reſſemblance. Et comme il eſt dit dans un ſens figuré que Dieu eſt un feu conſumant, il n'y auroit point de crime à le repreſenter par une flamme. Mais il vaudroit mieux ne point repreſenter l'être infini, puis qu'il peut naître de grands inconveniens de toute repreſentation que l'on en feroit. Cependant on ne peut blâmer la figure de l'agneau pour repreſenter J. C. & la colombe, ou les langues ardentes pour repreſenter le *S. Eſprit.*

15° On peint ordinairement le ſoleil & la lune avec des faces humaines ; ce qui peut encore venir des payens qui s'en ſervoient pour deſigner Apollon & Diane ; & chés qui la ſtatue du ſoleil avoit des rayons autour de la tête, qui marquoient la chevelure d'Apollon. Nous paroîtrions trop ſevéres à l'égard des peintres, ſi nous les blâmions de repreſenter les vents avec des faces humaines, & les joues bourſoufflées. Cependant Minutius Felix condamne cette pratique, parce qu'elle vient du paganiſme, où Eole, Borée & les autres dieux des vents étoient dépeints de la ſorte.

16° Je ne craindrai point de bleſſer le mystere de la reſurrection, ſi je nie que *le ſoleil danſe ordinairement le jour de pâque.* L'écriture ne dit point que le jour même de la reſurrection le ſoleil ait marqué ces tranſports, quoiqu'elle rapporte en d'autres occaſions les miracles qui ont rapport au ſoleil. L'Areopagite que l'éclypſe frappa d'étonnement, ne fait aucune mention de ces mêmes tranſports. Et s'il eſt permis d'outrer juſqu'à ce point la figure, nous pourrions aſſurer que ce même jour il ſe leva deux ſoleils ; que la lumiere parut à la naiſſance du Sauveur, & que les tenebres couvrirent la terre au moment de ſa mort ; mais que ce fut pourtant lumiere en ces deux occaſions, puiſque ces tenebres fu-

rent une lumiere pour les gentils; & que le ſoleil ſe coucha alors pour la premiere fois ſur l'horizon.

17° On s'eſt formé differentes idées ſur la membrane qui couvre ſouvent la tête des enfans lorſqu'ils ſortent du ſein de leurs meres. On la conſerve avec ſoin comme devant leur être ſalutaire dans leurs maladies, & faire réuſſir leurs projets. Ce n'eſt pas tout; on en étend les effets juſqu'à ceux qui la porteroient. C'eſt encore une ancienne ſuperſtition dont parle Spartien dans la vie d'Antonin. Il dit que les ſages femmes vendoient ordinairement ces membranes, ou coeffes naturelles, à des juriſconſultes credules qui en attendoient les plus heureux effets pour leurs affaires.

Mais on va comprendre que rien n'eſt plus naturel que cette membrane que l'on apporte quelquefois en naiſſant. Les fœtus ont trois membranes qui les enveloppent dans la matrice; le chorion, l'amnios, & l'allantoïs. Le chorion eſt une membrane exterieure dans laquelle ſont les arteres, les veines, & les vaiſſeaux umbilicaux qui leur fourniſſent leur nourriture. L'allantoïs eſt une peau mince ſituée ſous le chorion, dans laquelle ſe rendent les ſeparations aqueuſes, afin que leur acrimonie n'offenſe point la peau du fœtus: l'amnios eſt une enveloppe commune qui contient les

les ſeroſités leſquelles peuvent tranſpirer par la peau. Or il arrive quelquefois qu'en rompant ces membranes le fœtus emporte une partie de l'amnios autour de ſa tête, & cela arrive ſelon Spigelius ou à cauſe de la dureté de cette peau, ou parce que l'enfant eſt trop foible pour s'en débarraſſer. Ainſi, comme il eſt évident, il n'y a ici rien que de naturel, rien qui doive entraîner après ſoi ces prétendus ſignes magiques.

18° Les débauchés diſent qu'il eſt ſain de s'enyvrer une fois le mois, & prétendent en faire une regle de medecine, comme ſi en effet l'art enſeignoit une doctrine ſi extravagante. Avicenne, je l'avoue, medecin arabe d'une grande reputation, & dont la religion ne lui permettoit pas de louer l'uſage, moins encore l'excès du vin, ſemble être de ce ſentiment. Mais Averroes mahometan comme lui, n'en permet l'uſage que juſqu'à la gayeté; ce que Seneque avoit déja fait, & qui étoit approuvé dans Caton. Par gayeté, j'entens l'état où peuvent ſe trouver des hommes ſobres qui ne boivent point juſqu'à déranger leur corps, leur eſprit; tel que peut avoir été celui de Joſeph & de ſes freres, dont l'écriture dit qu'ils s'égayerent, & qu'ils burent largement; or c'eſt d'un pareil état que l'on peut attendre les avan-

tages que se proposoit Avicenne, la dissipation des ennuis, l'exhilaration des esprits, la resolution des humeurs superflues. Mais pour la veritable yvresse qui assoupit la raison ; si la religion des americains s'en accommode, & si les payens l'admettoient dans leurs sacrifices, & les autres ceremonies religieuses, la doctrine & la morale de J. C. la proscrivent absolument. Et la religion naturelle qui a excusé l'yvresse de Noé, parce qu'il ne connoissoit pas la vertu de la vigne qu'il avoit plantée, n'excuseroit pas la même action dans ceux qui en connoitroient les effets.

L'yvresse pourroit quelquefois être utile à la santé ; mais la morale chretienne interdit à l'homme tout ce qui pourroit nuire à son ame, & ne permet rien à la medecine de ce que la loi condamne. La medecine, à parler humainement, pourroit ordonner l'acte conjugal pour la santé, peut être même un acte illegitime, parce qu'en certains cas il en resulteroit plus d'avantage pour le corps, mais la morale bannit tout commerce illegitime. Il arrive aussi que nous approuvons des effets qui partent d'une source que nous condamnons. C'est ainsi que l'inceste de Loth a heureusement donné la naissance à Ruth, & par elle au Messie ; ce qui pourtant ne diminue en rien le crime que l'yvresse fit commettre à ce patriarche.

Si l'on vouloit excuſer l'yvreſſe par le vomiſſement qui la ſuit d'ordinaire, nous répondrions que les égyptiens étoient ſoulagés deux fois le mois par des vomiſſemens naturels, & que la providence nous a fourni dans une infinité de remedes, des moyens innocens d'exciter en nous le même effet, s'il eſt utile à notre ſanté.

19° C'eſt une opinion aſſés répandue que le demon a coutume de ſe manifeſter avec des pieds fourchus; quelque ridicule que paroiſſe d'abord cette opinion, elle peut être vraie en quelque choſe. En effet il a ſouvent paru ſous la forme d'un bouc, animal dont les pieds ſont fourchus; il avoit emprunté cette forme lors qu'il apparut à ſaint Antoine dans le deſert; & les premiers chretiens regardoient les apparitions des faunes & des ſatyres comme des apparitions de Satan. Quelques verſions de la Bible ſemblent confirmer cette idée, & lors qu'au levitique 17. il eſt deffendu de rien offrir aux démons, le texte original employe le mot *ſeghuirim*, c'eſt-à-dire boucs heriſſés, parce que le diable ſe montroit communément ſous cette forme, ſuivant l'explication des rabins & de Tremellius. Et ſi l'on doit en croire les magiciennes, il a paru dans ces derniers tems ſous la même forme, & Bodin en produit pluſieurs exemples; ainſi c'eſt avec raiſon, ſuivant Pie-

rius, que le bouc est regardé comme l'emblême de Satan. Ce pouvoit encore être l'emblême du peché, comme dans le sacrifice annuel des juifs ; ou celui des méchans & des damnés, conformément à ce texte sacré, où il est dit que J. C. separera les boucs d'avec les brebis, c'est-à-dire les enfans de Dieu, d'avec les enfans du Demon.

CHAPITRE XXIII.

De quelques autres opinions, ou pratiques douteuses.

JE conçois que par les marques des ongles on peut conjecturer quelque chose de la difference des temperamens, & des humeurs dominantes ; mais les présages que l'on en tire me paroissent inconcevables. Cardan assure dans son traité *de varietate rerum* qu'il avoit prévû par ces marques tout ce qui lui étoit arrivé de singulier ; mais nous n'avons pû en trouver d'autres exemples. Nous n'ajoutons pas foi davantage à ce qu'enseigne la chiromance, que les taches au haut des ongles signifient les choses passées, les taches du milieu marquent les choses presentes, & que les taches inferieures présagent les évenemens futurs : que les taches blanches sont des marques de bonheur, les taches bleues des marques de malheur ; que celles du pouce

annoncent des honneurs, celles de l'index des richesses, & ainsi des autres suivant le rapport de chaque doigt avec les planetes dont il tire son nom, comme l'enseigne *Tricassus* dans son traité *de inspectione rerum*, mais que *Picciolus* a très-bien refuté. Nous n'examinerons point ce que l'on debite au sujet des lignes qui se remarquent dans nos mains, & par lesquelles on prétend prédire les évenemens heureux ou malheureux. Si elles étoient des signes de l'avenir, elles devroient l'être aussi dans les autres animaux, mais particulièrement dans les singes & dans les taupes en qui nous avons observé la ligne de vie, celle du foye &c.

2° On a crû autrefois que si on abandonnoit les enfans à l'instruction de la nature, ils parleroient d'eux-mêmes la langue primitive, celle que parlerent les premiers hommes. Les chrétiens ont adopté cette idée, & y ont ajouté qu'alors ils parleroient la langue hebraïque, comme étant, selon eux, celle d'Adam. Il seroit à souhaiter qu'ils eussent touché le but; outre la facilité qu'il y auroit à apprendre une langue aussi utile, on pourroit plus facilement déterminer le vrai sens des livres que nous avons en cette même langue. Car les sçavans ne conviennent pas absolument que l'hebreu qui reste soit le

même que l'on parloit avant la confusion des langues, & qu'il se soit conservé chés les hébreux par Abraham & sa posterité; ou si ce n'est point plus tôt la langue de Phenicie, & de Chanaan, qu'ils y avoient apprise pendant qu'ils y demeuroient. J'avoue que la premiere idée me semble préferable, & que je panche vers l'opinion de ceux qui croyent qu'à la confusion des langues il ne s'en forma point une nouvelle pour chaque famille, mais que de la langue originale qui se conserva toujours il sortit plusieurs dialectes qui devinrent particuliers. Or ceux qui avoient conservé l'ancienne pouvoient aisément entendre toutes les autres. C'est pour cela qu'Abraham sorti de la famille d'Heber put converser avec les chaldéens, les philistins, les égyptiens, ceux de Mésopotamie, & de la Palestine, en ramenant les differens dialectes à la langue originale.

3° On craint de tuer les hirondelles, quoiqu'elles soient incommodes, ou du moins inutiles; on se persuade qu'il en résulteroit quelque malheur. Or il est vraisemblable que c'est encore un reste de superstition payenne. Elien nous apprend que les hirondelles étoient consacrées aux dieux penates, & que par cette raison on s'abstenoit de les tuer. On les honoroit encore comme les herauts du printems; & les rho-

diens, au rapport d'Athenée, avoient une espece de cantique par lequel ils célébroient le retour des hirondelles.

4° Il se peut que les chandelles ne donnent qu'une lumiere bleuâtre, lorsqu'il y a quelque apparition d'esprits, s'il arrive en même tems que l'air soit rempli d'esprits sulphureux ; ce qui est fréquent dans les mines où les exhalaisons ont le pouvoir d'éteindre les lampes. Cela pourroit encore arriver lorsque les esprits se manifestent sous la forme de ces exhalaisons. Mais qui pourroit croire ce qu'on dit des lumignons quand il s'en détache quelque partie qui brille plus que le reste, qu'ils annoncent lavenue de quelqu'un ? Ce phénomene au contraire n'indique autre chose qu'un air humide & pluvieux qui empêche les parties lumineuses de se répandre, & les fait retomber sur le lumignon.

5° Le coral n'est bon qu'à affermir les dents des adultes ; cependant on s'en sert pour faire sortir celles des enfans ; & c'est dans cette vue qu'on leur en donne des colliers. Pour moi je suis tenté de croire que cet usage a son origine dans la superstition, & que l'on se servoit autrefois du coral comme d'un amulette ou preservatif contre les sortileges ; car c'est ainsi que Pline en a parlé : *aruspices religiosum coralli gestamen amoliendis periculis arbitrantur ; & surculi in-*

fantiæ alligati tutelam habere creduntur.

6° C'est une espece singuliere de *rhabdomance* que la maniere dont on prétend découvrir les mines avec la baguette fourchue du coudrier, que l'on nomme ordinairement la verge de Moyse. On la presente sans la contraindre ; & d'elle-même, dit-on, elle se dirige vers l'endroit où il y a des mineraux. Quoique plusieurs se soient efforcés d'accrediter sa vertu, nous embrassons en attendant que l'on soit mieux informé, le sentiment d'Agricola, qui soutient que cette pratique est frivole. Il est vraisemblable que la baguette doit son origine à la *virgula divina*, si celébre dans l'antiquité, & qui vient elle-même des verges magiques des poetes, comme dans Homere la verge de Mercure qui rendit inutile la vigilance d'Argus ; & celle de Circé qui put transformer les compagnons d'Ulysse ; & toutes peuvent bien tirer leur origine de celles de Moyse & d'Aaron. Mais la baguette dont nous parlons ne devoit point porter le nom de Moyse ; car la verge de Moyse & celle d'Aaron durent être celébres parmi plusieurs nations, puisqu'elles furent conservées dans l'arche jusqu'à la destruction du temple de Salomon.

On decide encore aujourd'hui en Angleterre les choses douteuses par l'ouverture

ture d'un livre, ou par la chute d'un bâton : ce qui est un reste des divinations de l'ancien paganisme. La premiere maniere est une imitation *des sorts homeriques* ou *virgiliens*; & c'étoit sur les vers que le hazard presentoit que l'on decidoit en ce cas. Ainsi Severe espera de monter à l'empire, parce qu'il avoit tiré ce fameux vers de Virgile:

Tu regere imperio populos, romane, memento.

Et l'on crut que Gordien ne regneroit pas long-tems, parce qu'il avoit tiré cet autre vers:

Ostendent terris hunc tantum fata, nec ultra
Esse sinent.

Et l'on a cherché aussi ces prédictions dans les livres saints, ainsi que le raconte Grégoire de Tours dans la vie de l'empereur Heraclius à l'occasion de son expedition dans l'Asie mineure.

Pour ce qui est de la divination par la chute d'un bâton, c'est un reste des cérémonies augurales ; Dieu s'en plaint lui-même par le prophete Osée 4 : *Mon peuple à consulté un morceau de bois, & des verges de bois lui ont prédit l'avenir.* C'est de cette espece de *rhabdomance* que se servit Nabuchodonosor, comme le reproche Ezéchiel aux chaldéens. Le roi de Babylone se tint sur l'extrêmité de deux routes differentes ; il

fit apprêter deux fléches ; il consulta des images, il observa les foyes des animaux, & ce qui répondit à sa droite le détermina pour Jerusalem, c'est-à-dire, selon Estius, que la route qui étoit à sa gauche conduisant à Rabbah capitale des Ammonites, & la route qu'il avoit à sa droite menant à Jerusalem, il consulta les idoles, & les entrailles des animaux, il jetta des fléches en l'air, & parce qu'elles tomberent à sa droite, il se détermina à marcher contre Jerusalem. Ce genre de divination par les fléches étoit aussi d'usage parmi les scythes, les alains, les germains, les africains, & surtout les algeriens. La divination d'Elisée fut d'une autre espece ; lorsqu'en tirant une fléche par une fenêtre située à l'orient, il prédisoit la ruine des syriens, l'esprit de Dieu le conduisoit ; & lorsque par les trois coups dont Joas frapa la terre avec une fléche, il prédisoit le nombre de ses victoires, *reg.* 13. 15.

8° Je ne puis approuver que l'on donne encore aujourd'hui aux differens jours de la semaine les noms que les payens leur avoient donnés. Il faut en chercher l'origine, jusque chés les anciens égyptiens, suivant la remarque de Dion. Ces peuples imposerent donc aux jours de la semaine les noms des sept planetes qu'ils regardoient comme des divinités. Ils consacré-

rent à chacune ſon jour particulier non ſuivant l'ordre où elles ſont placées dans le firmament, mais ſuivant une meſure de muſique appellée *diateſſaron.* Car en commencant par Saturne la plus élevée des planetes à qui le ſamedi étoit conſacré, ils laiſſoient Jupiter & Mars pour venir au ſoleil, à qui ils avoient conſacré le dimanche ; & pour venir au lundi, ou jour de la lune, ils laiſſoient encore Venus & Mercure ; & ainſi des autres. Ils conſerverent le même arangement en partageant le jour en 24. heures ſelon l'ordre naturel des planetes. Car commençant leur calcul par Saturne, Jupiter, Mars, &c. juſqu'à 24, le jour ſuivant tomboit ſur le ſoleil, d'où comptant encore le même nombre de 24. le jour ſuivant tomboit ſur la lune qui faiſoit le lundi, & ainſi du reſte, ſuivant ce qui ſe pratique encore aujourd'hui.

Les juifs obſervent le même ordre ſur des fondemens à peu près pareils, comme on peut le voir dans leurs ouvrages aſtronomiques touchant les heures planetaires & les nativités. Car ils tracent à intervales égaux ſept triangles, dont les baſes ſont les ſept côtés d'une figure ſeptilaterale décrite dans un cercle. Les noms des planetes ſont placés aux angles ſelon leur ordre naturel : en ſorte qu'en commençant par Saturne, & tirant des lignes d'un angle à

l'autre, jusqu'à ce que l'on ait décrit sept triangles sur les bases des sept côtés de la figure septilaterale, il se trouvera que les triangles se succederont dans l'ordre suivant : le premier étant fait pour Saturne, le soleil & la lune, c'est-à-dire pour le samedi, le dimanche, & le lundi, le reste suivra pour les autres jours de la semaine. On trouve cette figure dans Gaffarelle chap. 11. & dans Fabric. Paduan.

Mais quoiqu'ils eussent suivi l'ordre établi des planetes, il est à remarquer qu'ils leur avoient attribué d'autres noms, & leur en avoient imposé qui designoient leur principale vertu, comme on l'observe surtout dans leurs planetes rouges & éclatantes qui sont celles de Mars & de Venus. Mais ce changement dans les noms ne les empêcha pas de leur attribuer des vertus, & ils n'oublierent pas ces planetes remarquables que Dieu lui-même admit dans le tabernacle, si l'on peut admettre ce que l'on a conjecturé du chandelier d'or ; & dont ils ont dit que la tige designoit le soleil, & les branches les planetes qui sont autour de cet astre.

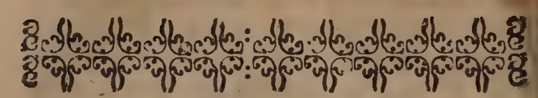
9. Nous éviterons de nous étendre davantage sur des articles de même nature ; nous demandons seulement quels effets naturels on doit attendre d'une pierre creuse que l'on aura suspendue dans une écurie,

pour se garantir du cochemar ; ou de morceaux de potences pour se guerir des fiévres tierces ; ou de se frotter les mains au clair de la lune, pour enlever des verrues ; ou de toucher un cadavre, pour ôter les taches de la peau ? ce que l'on doit croire de ces opinions reçues parmi nos femmes d'Angleterre, que la premiere côte rôtie d'un bœuf salé est un remede specifique pour les pertes de sang ; que pisser sur de la terre fraichement remuée par une taupe provoque les regles ; que si le col d'un enfant ne se roidit que quelques heures après sa mort, c'est un signe qu'il mourra bientôt quelqu'autre personne de la même famille ; que si une femme enceinte regarde un cadavre, son enfant aura le teint pâle & livide.

Nous abandonnons tous ces articles aux recherches de nos curieux, contents de leur avoir ouvert une aussi ample carriere. En attendant nous esperons qu'ils recevront favorablement ces essais, & qu'ils excuseront les fautes qui auront pû nous échaper.

Disce, sed ira cadat naso rugosaque sanna,

Dum veteres avias tibi de pulmone revello.



ESSAI SUR LES ERREURS POPULAIRES.

LIVRE VI.

De plusieurs opinions qui ont rapport à la cosmographie ou à l'histoire.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il est impossible de sçavoir précisément le tems de la création.

L'ORIGINE ou le commencement du monde n'est guere moins impénétrable que sa durée ou sa fin ; & comme il y auroit de la présomption à vouloir pénetrer celle-ci, on se flatteroit inutilement, si l'on prétendoit découvrir précisément celle-là. Si l'on considere les recherches qui ont été faites jusqu'ici, les difficultés innombrables qui se sont presentées dans cet examen, la maniere differente dont pensent

les hommes, & l'imperfection de leurs découvertes, on conviendra de ce que j'avance ici.

1° L'hiſtoire payenne ne nous inſtruit point ſur cet article ; on n'y apperçoit aucun fait d'où elle date ſon commencement. Quelques-uns mêmes des plus reſpectables, bien loin de marquer un point fixe, donnent comme un axiome l'éternité du monde. Ce dogme ſuit naturellement du ſyſtême d'Epicure. Ariſtote tâche de le prouver dans ſon traité *de cœlo* par des raiſonnemens qui ont l'air de demonſtrations, il y argumente conſequemment ſelon ſes principes ; car il tâche d'y établir une generation phyſique, & une matiere premiere qui ne reconnoît d'autre auteur qu'elle même. Moyſe ſeul ne nous laiſſe rien à deſirer dans ſon hiſtoire de la création, c'eſt-à-dire de la production de toutes choſes hors du ſein du neant, & de la formation de la matiere, & de ſon arrangement.

D'autres loin de marquer ce point fixe ont ſoutenu des opinions qui ne peuvent ſe concilier ni avec la chronologie, ni avec la raiſon. Ils ont prétendu que les hommes avoient été produits à la maniere des plantes, chacun dans ſon climat, & dans la region qu'ils ont occupées, & ils leur ont donnés des noms qui expriment leur propre ſentiment. C'eſt pour cela que les athe-

niens ſe nommérent *αὐτόχθονες* ou *aborigi-nes*, & qu'ils portoient un inſecte d'or ſur leurs têtes. Et Jule Ceſar donna le même nom aux habitans des provinces interieures de la grande Bretagne. Mais il faut ranger cette opinion avec celle de la generation des geans : elles ſont également contraires aux principes d'une ſaine philoſophie, & plus encore à ceux de la theologie qui nous enſeigne que tous les hommes deſcendent d'Adam, que le monde entier fut enſeveli dans les eaux du deluge, & que le genre humain ayant péri nous deſcendons tous maintenant des fils de Noé qui furent conſervés. Il n'y eut donc jamais de veritable autochthone, ou d'homme iſſu de la terre qu'Adam ; car la femme qui fut formée d'une de ſes côtes en étoit éloignée d'un degré ; & quoique ſa production ne tienne rien de la generation, elle fut pourtant en un ſens ſeminale. Car ſi l'idée de tout l'animal eſt contenue dans chaque partie d'où coule la ſemence, Adam étoit en raccourci dans la côte qui étant animée conſtitua la premiere femme. Ainſi cette opinion touchant l'origine de l'homme & le commencement du monde a plus d'analogie avec ſa fin. Car l'homme alors ſera veritablement reproduit de la terre ; les tombeaux poufferont des ſemences cachées, & les hommes germant de nouveau ſor-

tiront une seconde fois du chaos.

D'autres dans leurs recherches sur l'origine des choses ou celle du genre humain, sans s'arrêter à la chronologie se sont fondés sur les conjectures des philosophes. C'est ainsi que les scythes & les égyptiens se disputant l'ancienneté de leur nation, ceux-ci s'appuyerent sur la fertilité de leurs terres, & conclurent que les hommes s'étant établis où ils avoient trouvé plus abondamment de quoi se nourrir, l'Egypte qui étoit la plus fertile des regions étoit aussi la plus ancienne.

Les scythes quoi que plus pesans & plus phlegmatiques raisonnoient plus juste, ils tiroient leurs preuves des deux élemens actifs l'eau & le feu, qui sont les principes de toutes choses. Car, disoient-ils, s'il y eut d'abord une confusion de toutes choses, & si le feu prédominoit, il suit que la partie la plus froide de la terre se découvrit la premiere comme elle fut la premiere capable de recevoir des habitans. Mais si au contraire toute la terre fut d'abord envelopée sous les eaux, il est constant que les parties les plus élevées ont dû paroître les premieres. Or ils prouvoient que tel étoit le pays qu'ils habitoient. Ces raisons qui prouvoient contre les égyptiens ne prouvoient pas en effet que les scythes fussent très anciens. Car, au rap-

port d'Herodote, ils ne comptoient que deux mille ans depuis leur premier roi Pargitaus juſqu'au tems de Darius.

Les égyptiens inventerent un autre moyen pour établir leur antiquité. Selon le même Herodote, Pſammitichus fit élever par des chévres deux enfans qu'il ſépara de tout commerce avec les hommes; de là il concluoit que la nation dont ces enfans parleroient la langue, devoit ſans contredit être reputée la plus ancienne. Mais il oublia que la parole vient par inſtruction, & non par inſtinct, qu'elle a ſa ſource dans l'imitation, & non pas dans la nature, & que les hommes à cet égard ne ſont qu'une eſpéce de perroquets qui expriment d'abord les idées des choſes par les termes ſimples qu'on leur a appris, que par la réflexion ils en forment enſuite des propoſitions, & qu'enfin ils arangent avec le même ſecours les propoſitions pour en former des raiſonnemens ſuivis. Et quoique la chronologie de Manethon égyptien remonte fort haut, & qu'il ſoit certain que cette région fut peuplée par Mitzraïm, nom que les juifs donnent encore à l'Egypte; quoique l'écriture même rapporte ſouvent des choſes d'où l'on peut inferer une grande antiquité; il eſt certain pourtant qu'elle n'eſt point démontrée par la partie éxacte de leur chronologie. Car Pto-

lomée auſſi égyptien ne commence ſon calcul aſtronomique qu'à Nabonaſſar que quelques ſçavans croyent le même que Salmanaſar. Si l'on peſe bien l'argument qu'ils tiroient de la fertilité de leurs terres, on verra qu'il détruit plus tôt leur antiquité, qu'il ne l'établit ; du moins s'il eſt vrai que cette région ſi fertile ne fut autrefois qu'un grand lac, ou même une partie de la mer, dont les eaux bourbeuſes du Nil avoient enfin après un long eſpace de tems formé des terres fermes & habitables, comme le dit Herodote ſur la tradition des égyptiens, & ſur des inductions très-vraiſemblables: enſorte que cette région ſe nommoit *fluvii donum* preſent du fleuve.

Enfin, il y a à la verité des peuples dont les regiſtres remontent fort loin ; mais les plus éxacts d'entr'eux ne prouvent point qu'ils aillent juſqu'au commencement du monde, & rien n'y indique l'époque de la création. Les plus authentiques ſont ceux des chaldéens, qui pourtant au tems d'Alexandre ne remontoient pas juſqu'au deluge. Car Ariſtote, au rapport de Simplicius, ayant chargé Calliſthene qui accompagnoit Alexandre à Babylone, d'éxaminer leurs regiſtres, Calliſthene trouva q'u'il ne remontoient que juſqu'à 1903 ans, ce qui étoit 95 ans au deſſous du deluge.

Les peuples d'Arcadie ont toujours paſſé

pour très anciens, & l'on disoit d'eux en proverbe qu'ils éxistoient avant la lune, *lunâ gens prior illa fuit*, dit Ovide : *sidus post veteres Arcades editum*, dit Seneque. Mais ces expressions, suivant la remarque de Censorin, signifioient seulement que ces peuples avoient mesuré le tems par des années lunaires, même avant les grecs.

Puis donc que nous ne pouvons tirer des payens aucun éclaircissement sur cette matiere, il ne nous reste qu'à consulter ceux qui ont bâti sur la chronologie de Moyse, lequel distingue éxactement les tems par des époques extremément remarquables; comme depuis la création jusqu'au deluge; depuis le deluge jusqu'à la naissance d'Abraham, depuis la naissance d'Abraham jusqu'à la sortie de l'Egypte &c. Or nous ne pouvons compter dans cette classe que les juifs, les samaritains, les chrétiens. Pour ce qui regarde les juifs, ils ne s'accordent point dans leur calcul, ainsi que Bodin l'a remarqué de Baal Seder, de rabbi Nassom, & de quelques autres qui ne font monter l'âge du monde qu'à 5400 ans. Cette diversité est encore plus frapante dans Philon & dans Joseph qui ne s'accordent point entr'eux sur la durée des intervalles convenue entre les autres auteurs de leur nation. Philon ne compte que 920 ans depuis la sortie d'Egypte jus-

qu'à la construction du temple de Salomon, & Joseph en compte 1062. Philon ne compte que 440 ans depuis la construction de ce temple jusqu'à sa destruction, & Joseph compte 470. Philon compte depuis la création jusqu'à la destruction du temple 3373 & Joseph 3513. Philon compte seulement 1718 ans depuis le deluge jusqu'à la destruction du temple, & Joseph en compte 1913.

Les samaritains different dans leur calcul, de ceux-ci & de tous les autres ; car depuis la création jusqu'au deluge ils ne comptent que 1302 ans. Ce qui vient de la difference de l'âge auquel il est dit que les patriarches engendrerent. Car au lieu que le texte hebraïque, & les versions grecque & latine portent que Jared avoit 162 ans, lorsqu'il engendra Enoch, le samaritain ne lui en donne que 62. Or les samaritains n'étoient pas incompetans en matiere de chronologie ; car ils reconnoissoient le pentateuque, & leur texte paroît plus pur que celui des juifs qui l'ont alteré de plusieurs manieres, surtout dans les passages qui contiennent des prédictions touchant le Messie, suivant la remarque de Tertullien, & de S. Chrisostome &c. S. Jerome avoue qu'il lui a fallu souvent recourir au texte samaritain, entr'autres à l'occasion de cet endroit du deuteronome 27 : *Maledictus omnis qui non permanserit in*

omnibus quæ scripta sunt in libro legis : d'où S. Paul infere qu'on ne peut être justifié par la loi, & il cite le texte des septante. Or les juifs pour s'ouvrir un subterfuge ont effacé le mot qui signifie *tout*, en quoi consiste principalement l'énergie de la loi, & la force de l'argument de S. Paul ; & ce texte est entier dans le Pentateuque samaritain.

Pour les chrétiens dont nous devrions attendre des calculs plus uniformes & plus exacts, ils tombent en des contradictions si manifestes qu'il n'est pas possible de les concilier. 1° Les latins ne sont point d'accord entr'eux, & sans nous arrêter aux calculs de S. Augustin, & du venerable Bede, il paroît que les modernes sont dans le même cas. Joseph Scaliger suivi par Helvicus rapporte la création à l'an 765. de la periode julienne, & compte 3947. ans depuis la création jusqu'à la naissance du Sauveur. Le pere Petau très habile chronologiste, met la création à l'an de la periode julienne 730. & compte jusqu'à la nativité 3983 ans : en quoi, comme on le voit, il differe de Scaliger d'environ 40 ans.

2° Les calculs des grecs sont encore plus irreguliers. Si nous remontons jusqu'aux anciens, nous verrons que Clement d'Alexandrie, maître d'Origene, comptoit 5664 ans depuis la création du monde jusqu'à

la naiſſance du Sauveur ; car au 1. livre de ſes ſtromates il compte depuis Adam juſqu'à la mort de Commode 5858 ans. Or il place la mort de cet empereur ſous l'an 194, depuis J. C. & ſi l'on ſouſtrait ce nombre du premier, il reſtera 5664 ans. S. Theophile évêque d'Antioche, compte 5515 ans juſqu'à l'incarnation ; car dans ſon premier livre dédié à Autolychus il compte depuis Adam juſqu'à Aurelius Verus 5695 ans. Or cet empereur mourut l'an 180 de l'ere chrétienne ; & ce nombre étant retranché du premier, il reſte 5515. Jule Africain n'en compte que 5500. Euſebe & Oroſe ne s'en éloignent guere, mais ils vont au delà des 5000.

On a réduit, ſuivant la remarque du pere Petau, le calcul des grecs modernes à deux ou trois differens. Le premier qui a été ſuivi par Nicephore, Theophane, & Maxime compte 5501 an juſqu'à l'incarnation. L'autre en compte 5509, & c'eſt celui qu'adopte l'égliſe de Conſtantinople, & que les Moſcovites ſuivent auſſi, comme je l'ai veu par la date des lettres de leur monarque, où notre preſente année 1645 eſt miſe comme la 7154 depuis la création du monde : ce qui s'accorde parfaitement avec ce dernier calcul de 5509 ; car en y ajoutant 1645. le pro-

duit sera 7154. Et cette chronologie sert à entendre plusieurs auteurs grecs ; c'est aussi par là qu'on doit expliquer ce que dit Martin Crusius dans son histoire turcogreque, que Mahomet II prit la ville de Constantinople l'an 6961. Or suivant cette chronologie, la celébre prédiction de rabbi Elias si vantée par les juifs, & par les chrétiens, que le monde ne dureroit que 6000 ans a été depuis long-tems confondue. Car suivant ce calcul, il y a long-tems que l'année sabbatique, ou le septiéme millenaire dans lequel le monde devoit finir, est passée. Nous sommes déja bien avancés dans le huitiéme millenaire, & dans les jours typiques qui figuroient ces millenaires. Mais ce que Marc Leon juif de nation a imaginé de la fin des cieux mêmes excede tous les calculs qui se feront jamais. Car bien qu'il ait conçu que les élemens, & tout ce qui en a été formé devoit s'aneantir dans le millenaire sabbatique, il ne peut comprendre que les cieux perissent avant le terme de sept fois sept millenaires, ou avant un parfait jubilé de millenaires.

On voit donc combien il est difficile de rien établir de certain sur cette matiere ; car non seulement les juifs & les samaritains ne sont point d'accord entr'eux ; mais chaque auteur a quelque chose qui lui est particulier. Or comme il est impossible

qu'ils

qu'ils ayent tous raiſon, il eſt auſſi tres difficile de décider lequel d'eux tous a mieux rencontré. De là vient que le pere Petau declare qu'il faudroit être inſpiré pour cela, & que Dieu ſeul peut fixer ce calcul. On ne doit donc pas ſe plaire beaucoup à ces ſortes de diſputes que quelques-uns ont portées trop loin; comme on ne doit pas s'attacher à connoître le jour précis de la création, & ſi le monde a été créé dans le mois de mars ou dans celui d'octobre; dans la pleine lune; ou dans le croiſſant &c.

Or la ſource de cette diverſité, c'eſt la diſcordance des textes dans les bibles hebraïques & grecques; car toutes les verſions ſe ſont faites ſur l'une ou ſur l'autre: les livres ſacrés de l'ancien teſtament ayant d'abord été écrits en langue hebraïque, & traduits enſuite en langue grecque. Cependant il ſemble que l'on devroit ſe fier davantage au texte hebraïque, parce qu'on a pris, pour le conſerver dans ſa pureté, toutes les précautions que la prudence humaine pouvoit ſuggerer. Rabbi Ben Maimon nous apprend que s'il étoit arrivé qu'en le copiant, on eût écrit deux fois une même lettre, ou que ſi une lettre en touchoit de trop près un autre, on ne recevoit point cette copie pour l'uſage des ſynagogues, & que l'on en permettoit ſeulement l'uſage dans les écoles, & dans les familles parti-

culieres : que non ſeulement ils ſeparoient & chiffroient les differentes ſections de la loi, mais qu'ils portoient le ſcrupule juſqu'à compter le nombre des mots, & à le marquer au frontiſpice de chaque livre. Cependant il s'y gliſſa un grand nombre de fautes que Morin a exactement marquées dans la préface qu'il a miſe à la tête de la verſion des ſeptante.

Pour ce qui regarde cette verſion la premiere de toutes & par conſequent plus ancienne que la chaldaïque, elle fut entrepriſe à la ſollicitation de Ptolomée Philadelphe, qui vouloit en enrichir ſa magnifique bibliotheque. Le grand prêtre lui envoya ſix docteurs de chaque tribu, qui en achevérent la traduction. S'il eſt vrai que ces 72 juifs travaillerent dans des cellules ſeparées, & que la verſion de chacun d'eux ſe trouva conforme en tout juſqu'à une virgule, comme l'aſſurent Joſeph & Philon, circonſtance pourtant qui ne ſe trouve point dans Ariſtée lequel a fait un traité ſur ce ſujet, cette verſion doit être regardée comme faite par une ſorte d'inſpiration. Quant à leur calcul, le ſçavant Iſaac Voſſius prouve par leur chronologie que le monde eſt plus ancien de 1440 ans, que ſelon la chronologie ordinaire.

La verſion des ſeptante fut d'abord tres reſpectée, & c'eſt d'elle que les philoſo-

phes payens ont tiré plusieurs idées touchant la création ; c'est cette version que les évangelistes, les apôtres & le Sauveur même ont citée. Les juifs qui s'étoient établis dans la gréce s'en servoient. Les premiers chrétiens, & les anciens peres de l'église la préfererent à celle d'Aquila, de Theodotion & de Symmaque ; car la version latine de S. Jerôme, nommée depuis la vulgate, ne parut que huit siecles après celle des septante ; quoiqu'il y eût déja une autre version latine qu'on appelloit l'italique, & qui se perdit dans la suite, celle de S. Jerôme ayant été generalement adoptée. Celle-ci pourtant eût été inutile, comme l'avoue S. Jerôme lui-même, si les copistes n'avoient point alteré la version des septante. Mais outre que ceux d'egypte & d'Alexandrie suivoient la copie d'Hesychius ; ceux d'Antioche & de Constantinople la copie de S. Lucien martyr, & d'autres celle d'Origene, la version des septante fut très corrompue non seulement par les copistes, mais encore par la malice des juifs, comme le declare S. Justin martyr dans son dialogue avec Tryphon, & comme Morin la démontré par plusieurs exemples.

Toutes les versions qui ont paru depuis ont été faites sur celle-ci, ou plus tôt sur le texte hébreu, & sur le texte grec ; car

les interpretes ont suivi tantôt l'un, & tantôt l'autre, selon qu'ils en trouvoient le sens plus conforme à la verité.

Or il est à remarquer, sans que l'on sçache comment la chose est arrivée, que ces deux textes varient souvent dans les genealogies, & même dans la chronologie; car les septante ont inseré un Cainan comme fils d'Arphaxad, & pere de Salé, dont le texte hébreu ne fait point mention, faisant Arphaxad lui-même pere de Salé; mais leur difference est bien plus marquée par rapport au tems qui s'est écoulé depuis la création jusqu'au déluge, le texte grec comptant près de 600 ans plus que le texte hébreu, & que la chronologie commune. Et cette variation dans un espace comme celui-ci, toute considerable qu'elle est, ne doit point surprendre, puis qu'ils ont varié sur des nombres particuliers où il étoit plus facile de s'accorder. Ainsi le texte hébreu, & la vulgate dans la prophetie de Jonas portent: *encore quarante jours, & Ninive sera détruite*: au lieu que la version des septante dit en termes exprès τρεῖς ἡμέρας, encore trois jours. Et cette difference n'est pas nouvelle, puisque S. Augustin & Theodoret l'ont remarquée, & l'ont attribuée à la negligence des copistes. Ainsi selon que l'on a suivi l'un ou l'autre texte, on a fait des calculs

bien differents, & c'eſt ce qui a cauſé dans l'hiſtoire tant de difficultés que les chronologiſtes ont bien de la peine à demêler.

D'ailleurs ſuppoſé que les textes s'accordaſſent & fuſſent parfaitement conformes, il ne ſeroit pas facile encore de faire une chronologie exacte, & de fixer les époques particulieres. Les doutes ſur le tems précis des juges ſont inſurmontables; la ſucceſſion des rois, & la durée de chaque regne ne ſont pas moins embrouillées; & il eſt incertain ſi l'on doit prendre les années de leur vie & de leur regne pour des années completes, ou ſeulement pour des années commencées. Car il eſt aſſés vraiſemblable qu'en marquant l'âge des premiers patriarches, Moyſe a évité les fractions, & qu'il a choiſi des nombres ronds, quoique peut-être ces patriarches avoient vêcu quelques années plus ou moins: par exemple, il eſt dit de Noé, qu'il avoit préciſément cinq cens ans lorſqu'il engendra Sem, car on trouve cette expreſſion en pluſieurs autres occaſions. C'eſt ainſi que nous appellons les ſeptante ceux qui firent la verſion greque des livres ſaints, quoiqu'ils ayent été au nombre de 72. De même il eſt dit que J. C. fut trois jours dans le tombeau: *comme Jonas fut trois jours & trois nuits dans le ventre de la baleine*, dit S. Matthieu, *ainſi ſera le fils de l'homme trois jours & trois nuits*

dans le sein de la terre. Cependant il ne resta que deux nuits dans le tombeau, puis qu'il y fut mis l'après midi du premier jour, & qu'il ressuscita le troisiéme jour de grand matin.

Supposé encore que le nombre de ces années fût bien certain, il seroit encore très difficile de trouver le point d'où il faudroit commencer les calculs, le texte s'expliquant ici d'une façon obscure; ainsi lors qu'on lit dans l'exode que les enfans d'Israël demeurérent 430 ans en Egypte, cela ne peut s'entendre à la rigueur depuis leur arrivée en cette region, car le sejour qu'ils y firent fut beaucoup moins long; mais ce calcul doit commencer à l'alliance que Dieu fit avec Abraham, & comprendre en même tems leur sejour passager dans la terre deChanaam, comme le ditS.Paul dans son epitre aux Galates 3. *l'alliance qui a été confirmée par le Seigneur en J.C. ne peut être abolie par la loi qui n'est venue que* 430 *ans après.* La même chose est arrivée par rapport à leur captivité à Babylone, qui selon le prophete Jeremie, devoit durer 70 ans. *Tout ce pays sera desolé & ces peuples serviront le roi de Babylone pendant* 70. *ans.* Or les difficultés touchant le commencement de cette captivité ne sont pas en petit nombre. Car ce peuple a éprouvé trois captivi-

tés remarquables. La premiere tombe sur la troisiéme ou quatriéme année de Joachim, & la premiere de Nabuchodonosor, lors que Daniel fut emmené captif. La seconde arriva sous Jechonias, & la huitiéme année de son regne. La troisiéme & la plus déplorable arriva sous le regne de Sedecias & la 19 de Nabuchodonosor, lorsque la ville & le temple furent brulés. Or suivant leur maniere de penser, les uns ont commencé leur calcul par une de ces captivités, & les autres par une autre captivité. Mais le sentiment qui s'accorde le mieux avec la prophetie est celui qui commence à la premiere année de Nabuchodonosor, & finit à la premiere du regne de Cyrus sur les Babyloniens, quoique le prophete Zacharie commence à compter de la derniere 1, 12 : *ô Dieu des armées jusques à quand differerez-vous à faire misericorde à Jerusalem & aux villes de Juda, contre lesquelles votre colere s'est émue!* voilà déja 70 annéés. Or le prophete ne parle de la sorte que dans la seconde année de Darius fils d'Hystaspes, c'est-à-dire environ 18 ans plus tard que Jeremie.

Ainsi quoique la prophetie de Daniel touchant les 70 semaines renferme une verité incontestable, elle contient pourtant des difficultés qui ont fort embarassé les sçavans. L'embarras est de rapporter ce

nombre de 70 fois 7 années à la naissance ou à la passion de J. C. & de fixer le tems précis que Daniel avoit choisi pour en commencer le calcul. Car c'est ainsi que lui parle l'ange Gabriel : *Sachez donc ceci, & gravez-le dans votre esprit : depuis l'ordre qui sera donné pour rétablir Jerusalem jusqu'au Christ chef de mon peuple, il y aura sept semaines, & 62 semaines, & les places & les murailles de la ville seront bâties de nouveau parmi des tems fâcheux & difficiles : & après 62 semaines le Christ sera mis à mort.* Or l'edit pour rétablir Jerusalem est le point chronologique, & ce n'est pas une petite difficulté que d'en marquer le tems précis. Car il y eut quatre edits portant la même chose, l'un de la premiere année de Cyrus, l'autre de la seconde de Darius ; le troisiéme & le quatriéme dans les années quatriéme & cinquiéme d'Artaxerxe longuemain. C'est à ce dernier edit que commence la commission de Nehemie, & que le P. Petau s'est fixé. Or il n'est pas surprenant que ces prédictions ayent leurs difficultés, puisque l'on n'est pas encore convenu du tems précis de la naissance de J. C. ni de l'âge qu'il avoit au tems de sa passion. S. Clement & Tertullien veulent qu'il soit mort à 30 ans. S. Irenée qui a vêcu plus près de son tems, lui donne entre 40 & 50 ans.

Longomontanus

Longomontanus aſtronome moderne tâche de réſoudre cette difficulté par l'apogée du ſoleil. Il conçoit l'excentricité invariable, & l'apogée variant tous les jours d'un ſcrupule, 2 ſecondes & 50 troiſiémes &c. C'eſt pourquoi, dit-il, ſi au tems d'Hipparque, c'eſt-à-dire l'an de la periode julienne 4557 le ſoleil étoit dans le cinquiéme degré des gemeaux, & ſi au tems de Tycho-brahé, c'eſt-à-dire l'an de l'ere chrétienne 1588 & du monde 5554, le ſoleil étoit avancé dans le cinquiéme degré du cancer, on doit conclure de la proportion de ſon mouvement, qu'au moment de la création il s'eſt exactement trouvé dans le commencement du belier, & ſon perigée dans la balance. Mais, ſuivant l'obſervation du P. Petau, on ne peut ſe fier à ce calcul, tout vraiſemblable qu'il paroît, & tout ingenieux qu'il eſt ; parce que l'on n'eſt point convenu, & qu'il n'eſt pas poſſible de déterminer en combien de tems préciſément l'apogée paſſe par un degré.

Enfin, malgré ces difficultés qui nous privent de calculs exacts, nous pouvons nous attacher à la chronologie reçue ; ces differences n'alterant en rien les myſteres de l'incarnation & de la paſſion du Sauveur à quoi ſe terminent toutes les propheties, quoique d'une maniere plus obſcure que celle de Daniel : telles furent la prédiction

faite à Eve dans le paradis, celle de Balaam, celles d'Isaïe, & des autres prophetes, & cette prédiction celebre du patriarche Jacob: que le septre ne seroit point ôté de Juda que le *Silo* ne fût venu.

En effet que l'on place la naissance de J. C. à telle année que l'on voudra depuis la destruction du premier temple ou son rétablissement; depuis le deluge ou la creation, il est toujours certain qu'il est venu dans l'accomplissement des tems. Il n'est donc pas de la même importance de sçavoir le tems précis de sa venue, que d'être assuré s'il est venu; le dernier doit nous consoler; & l'ignorance du premier point, qui n'est qu'un point de critique, ne doit point nous affliger. Il seroit plus consolant de sçavoir quand il doit revenir; mais cela même ne doit point nous inquieter. En vain tenterions-nous de l'approfondir, Dieu seul le sçait, & il s'en est reservé la connoissance: ce seroit nous oublier nous-même, & notre propre origine, que de vouloir sonder cet abîme. Nul homme ne sçait quand arrivera la fin du monde, ou de quoique ce soit de ce qu'il renferme. Dieu la voit, parce que tout lui est present. Il sçait notre destinée, mais il ne connoît point de fin en lui-même, & c'est par là que sa science n'a point de bornes.

CHAPITRE II.

Que les recherches ſur la ſaiſon préciſe où le monde a été créé ſont incertaines & frivoles.

S'Il y a des hommes qui ſe bornent à demander en quelle ſaiſon le monde a été créé, d'autres oſent le decider. Mais la queſtion étant faite par rapport à la terre entiere, n'eſt-ce pas renoncer à la droite raiſon, que d'aſſigner une ſaiſon particuliere, puiſque la création appartient aux quatre ſaiſons ? car le ſoleil, n'importe en quel ſigne du zodiaque il ſoit, diſtingue & détermine les ſaiſons en tout tems, & cela ou en même tems par rapport à la terre entiere, ou ſucceſſivement par rapport à chacune de ſes parties. Ainſi en ſuppoſant que le ſoleil au moment de ſa création ſe ſoit trouvé dans la balance ce qui fait l'automne pour quelques régions, il auroit été aſſés éloigné du pole arctique pour y faire l'hiver ; car dès lors il commence à ſe montrer au pole meridional. Tous les climats ſous l'équateur auroient eu en même tems l'été. Dans la latitude du capricorne on auroit eu le printems, parce que le ſoleil ſe ſeroit trouvé dans ſon aſcendant par rapport à ces climats, & dans la latitude du cancer on auroit eu l'automne, parce que le ſoleil ſe

seroit montré à ces climats sur son declin.

Et si nous prenons à la lettre ce que Moyse a écrit conformément aux idées populaires, tel fut l'état du premier jour. Car quand le soir fut arrivé dans un certain degré de longitude, il fut en même tems matin pour d'autres, & lorsqu'il fut nuit pour les uns, il fut jour pour ceux qui leur étoient opposés. Ainsi la question, si le Sauveur apparoîtra dans son dernier avenement à la pointe du jour, de même qu'il est ressuscité à la pointe du jour, ou s'il viendra pendant la nuit comme un larron, ou suivant la tradition des juifs à la même heure qu'ils sortirent de l'Egypte; cette question dis-je est également inutile. Car si la terre est presque toute entiere habitée, & qu'il doive suivant le témoignage de l'écriture, se presenter en même tems à toutes les nations, il apparoîtra de jour & de nuit par rapport aux uns & aux autres. Si par exemple il se manifeste de nuit à ceux de Jerusalem, ou à tels autres peuples que l'on voudra; il sera jour alors pour leurs antipodes. Si c'est la pointe du jour par rapport à eux, le jour sera fort avancé dans les Indes, & ainsi des autres par rapport à leur differente situation. Ainsi quand il apparoitroit pendant la nuit, rien n'empêcheroit que l'on n'appellât ce tems le jour du jugement, parce que le mot em-

porte la revolution d'un jour & d'une nuit, ou un jour naturel. Si pourtant il faut prendre à la lettre les paroles de l'apôtre, nous serons changés en un clin d'œil, & suivant les scholastiques, la destruction de l'univers ne se fera pas successivement, mais dans un instant. On ne peut donc employer ici les distinctions reçues du tems, puisque le tems même n'aura plus d'existence, & qu'il sera absorbé dans l'éternité.

Mais si l'on demande quelle saison il étoit dans une région particuliere au tems de la création, & que l'on se fixe à la Mesopotamie, où l'on prétend qu'étoit situé le paradis terrestre, la question deviendra plus sensée, & l'on peut y répondre absolument; car elle a encore ses difficultés. Les uns tiennent pour le printems, comme *Henri Philippi* dans sa chronologie de l'écriture, lequel s'appuye de l'autorité d'Eusebe, de S. Ambroise, de Bede, & de Theodoret. D'autres veulent que le monde ait été créé en automne; & c'est de cette saison que nos chronologistes, comme Scaliger, Helvicus, & le P. Petau commencent leur calcul.

CHAPITRE III.

De la diviſion des quatre ſaiſons de l'année ſelon les aſtronomes & les phyſiciens.

IL y a deux diſtinctions remarquables touchant la diviſion de l'année en ſaiſons. La premiere dont uſent les aſtronomes ſe fait par l'interſection cardinale du zodiaque, c'eſt-à-dire par les deux équinoxes, & les deux ſolſtices. Ainſi nous avons le printems, quand le ſoleil paſſe de l'équinoxe du belier au ſolſtice du cancer ; nous avons l'été, quand il paſſe de ce ſolſtice à l'equinoxe de la balance ; l'automne quand il paſſe de cet équinoxe au ſolſtice du capricorne, & l'hyver quand il revient de ce ſolſtice à l'équinoxe du belier. Or cette diviſion toute reguliere qu'elle eſt ne peut être univerſelle ; car elle ne renferme pas les climats qui ont des ſaiſons doubles comme toutes les regions qui ſont ſous l'équateur, ou entre les deux tropiques ; le ſoleil leur étant vertical deux fois l'année & formant pour eux deux étés differens dans les deux points differens de ſa *verticalité*. Ainſi les habitans des regions ſituées ſous l'équateur ont leur été lorſque le ſoleil eſt dans l'équinoxe, pendant que les habitans des régions ſeptentrionales ont leur printems, ou leur automne, &c.

Hippocrate, & la plûpart des anciens grecs ont obſervé une diviſion bien plus ſenſible. Ils ont partagé leurs ſaiſons ſuivant les changemens ordinaires & ſenſibles de l'air. Leur printems commençoit au point équinoxial du belier; leur été au lever des pleiades, leur automne au lever d'*arcturus* qui eſt entre les jambes du bootés, & leur hiver au coucher des pleiades. Ils furent obligés de ſubdiviſer les deux plus grandes diviſions qui étoient inégales, ſçavoir les quartiers d'été, & d'hiver. Ils nommérent la premiere partie de l'été τεϱος, la ſeconde qui s'étendoit juſqu'au lever de la canicule, ὥρα, & la troiſiéme qui s'étendoit juſqu'au coucher d'*arcturus*, ἐπῶρα. Ils partageoient de même l'hyver en trois parties: la premiere dans laquelle on ſeme les grains, σπορεθον, la ſeconde qui étoit le veritable hiver, χειμῶν, la troiſiéme dans laquelle ils plantoient & inoculoient les arbres, φυτυλιαν. Telle fut la diviſion reçue dans les anciens tems, diviſion dont uſent ſouvent les poetes, qui a paſſé des grecs aux latins, & que les medecins retiennent encore aujourd'hui.

Il eſt certain que cette diviſion n'a rien qui la rende recommandable. Les étoiles, comme nous l'avons déja expliqué ailleurs varient dans leurs longitudes, & par conſequent pour le tems de leur lever & de leur

coucher. Et l'étoile qui est le point fixe du calcul, change sa situation & sa longitude d'occident en orient presque d'un degré dans l'espace de 72 ans; ensorte qu'elle est reculée de 27 degrès depuis qu'Hippocrate a établi cette division. D'où il resulte une prodigieuse variation dans le calcul qui est fondé sur le tems du lever & du coucher de cetre étoile.

D'ailleurs si l'on a égard aux differens degrés de latitude, cette regle ne peut être generale. C'est le coucher des pleiades qui dans cette division annonce l'automne & le commencement de l'hiver; or ce calcul devient inutile pour toutes les regions situées au delà des 67 degrés, puisque les pleiades ne se couchent jamais par rapport à ces regions. Et nous tomberons en d'étranges absurdités, si nous donnons la même étoile pour point fixe à des regions qui ont des latitudes differentes; car nous supposerons que l'été est déja arrivé dans les pays septentrionaux avant qu'il le soit pour des pays beaucoup plus meridionaux, & qui sont plus voisins du soleil de plusieurs degrés. En effet si nous examinons la sphére, nous verrons que les pleiades qui au 40 degré de latitude se levent dans le seiziéme degré du taureau, au 50 degré de latitude se levent dans l'onziéme degré du même signe, c'est-à-dire cinq jours plus

tôt, enſorte que les habitans de Londres auroient l'été plus tôt que ceux de Tolede, & qu'en Angleterre on éprouveroit les grandes chaleurs, avant que les mediocres ſe fiſſent ſentir en Eſpagne.

Cette diviſion n'eſt donc pas recevable par tout ; & c'eſt pour avoir ſervilement copié les grecs, que les poetes latins ſont tombés en des erreurs groſſieres, parce qu'habitant des climats d'une latitude differente, ils n'ont pas laiſſé de ſe ſervir du même calcul. Pour les concilier, il faut néceſſairement en venir à des diſtinctions, & dire que ces aſtres ſe ſont levés coſmiquement, lorſque par leur calcul il les faiſoient lever heliaquement, & qu'ils ont quelquefois par une ſeule expreſſion deſigné leur lever heliaque, & leur coucher coſmique. On ne peut guere entendre autrement ce qu'ont dit d'excellens auteurs, & c'eſt à quoi doivent faire attention tous ceux qui rencontrent ces ſortes d'expreſſions ſi familieres aux anciens poetes, & principalement à Heſiode, à Aratus, à Virgile, à Ovide, à Manile, & aux auteurs qui ont écrit ſur l'agriculture comme Caton, Columelle, Varron, Palladius, & Conſtantin.

Enfin on ſentira mieux encore l'abſurdité qu'il y auroit à appliquer indiſtinctement à pluſieurs nations, ce qui ne ſeroit vrai que par rapport à quelques-unes d'elles, ſi

l'on examine les regles de l'agriculture par rapport à de certains climats, & que l'on en fasse ensuite l'application à d'autres. Hesiode par exemple conseille de faire la moisson au lever des pleiades. Or au tems d'Hesiode les pleiades se levoient au commencement de may, & ce tems convenoit pour la recolte dans le pays qu'il habitoit. Mais en Angleterre il conviendroit si peu, qu'à peine on a semé les orges dans ce même tems.

Et suivant la regle dont nous venons de parler, Virgile a fait celle-ci :

Ante tibi eoæ atlantides abscondantur,

Debita quam sulcis committas semina.

Le poete entend par là leur coucher cosmique, & non pas comme l'a prétendu Servius, leur coucher heliaque, lorsqu'elles se trouvent renfermées dans le disque du soleil. Ce qui ne se peut, puisqu'alors elles sont éloignées du soleil de plusieurs degrés. Or Virgile conseille ici en termes exprès de ne point semer avant le coucher de ces étoiles ; ce qui ne pourroit se pratiquer en Angleterre sans un dommage évident ; car elles ne se couchent sur notre horizon que vers le 12 Novembre, lorsqu'on a à peu près achevé de semer.

Cette difference des climats, & des observations astronomiques attachées scru-

puleusement à de certains mois ou de certaines étoiles, a non seulement rendu faux les calculs que quelques peuples ont faits pour d'autres peuples, mais elle a fort dérangé le tems de l'observation de certaines fêtes fixes, même parmi les juifs. Car il leur fut ordonné de celébrer la pâque d'abord après leur entrée dans la terre de Chanaan, au 14. jour du premier mois qui est celui d'*abib*, ou de *nisan*, & qui répond au commencement de notre printems, & de celébrer le lendemain, c'est-à-dire le quinziéme, la fête des pains sans levain, & d'offrir le seiziéme jour du même mois les prémices de leur froment.

Or ceci suivant la remarque de plusieurs modernes, & le témoignage même des livres saints étoit pratiquable à Jerusalem & dans la Palestine. Car lorsque les enfans d'Israel passerent le Jourdain, il est dit, Josué 3. que le Jourdain se déborde au tems de la moisson, que l'on conçoit avoir été celui de leur passage, & dans la suite, Josué 5. on lit qu'ils celébrerent la pâque le quatriéme jour; ce qui selon la loi de Moyse devoit se pratiquer dans le premier mois qui étoit celui *d'abib*.

Il ne faut donc pas s'étonner que S. Luc rapporte que les disciples de J. C. cueillirent des épics au sabbath *deuteroproton*; car c'étoit le premier apr ès e second de

pâque, ou le 16. du mois nisan, ou abib. On l'entendra encore mieux si l'on conçoit ce que signifioit la premiere & la derniere pluye. Car la premiere pluye tomboit environ le tems des semailles au mois d'octobre, & contribuoit à faire prendre racine aux grains. La derniere remplissoit l'épi, & tomboit au mois de mars, ou d'*abib*, qu'ils nommoient le premier mois, suivant ce que dit le prophete Joel 2 : *Et il fera tomber la pluye pour vous*, la premiere & la derniere pluye dans le premier mois, c'est-à-dire dans le mois d'abib où la pâque se celébroit. Telle étoit la loi de Moyse, qui suivant la premiere institution s'observa regulierement dans la terre de Chanaan. Mais depuis que les juifs furent dispersés, & qu'ils se trouverent en des régions où le climat ne permet pas une recolte si prématurée, il est certain que malgré l'avantage de leurs mois lunaires, & leur mois intercalaire placé avant le premier, ils trouveroient encore une grande difference dans leurs observations, & qu'il leur seroit impossible de celébrer exactement leurs fêtes au tems que la loi, l'avoit prescrit à leurs ancêtres.

D'ailleurs ces préceptes d'agriculture que l'on rencontre en differens auteurs ne doivent être adoptés, qu'autant qu'on les applique avec discernement au climat par-

ticulier à qui ils conviennent. Lorſque l'un conſeille de ſemer un tel grain dans une telle ſaiſon ; & qu'un autre conſeille de planter tel arbre ou tel légume dans une telle ſaiſon, il faut entendre ces préceptes relativement ; & chaque climat a beſoin de ſe faire à ſoi-même ſes propres regles. Car non ſeulement la ſaiſon de la moiſſon varie ſuivant les climats, mais la nature des grains varie auſſi : en Angleterre la recolte de l'orge ſe fait après celle du froment, au lieu que c'étoit le contraire chés les juifs & les egyptiens, comme il paroît par le ch. 2. de Ruth. Il y eſt dit qu'elle étoit aſſidue auprès des moiſſonneurs de Boos, pour glaner pendant toute la recolte des orges & du froment. Le même eſt exprimé plus clairement au 9. chapitre de l'exode. On y lit que le lin & les orges furent frapés de la grêle, parce que l'orge étoit déja monté en épi, & le lin en graine ; mais que le froment & le ſeigle n'en furent point frapés, parce qu'ils étoient moins avancés.

Il eſt maintenant démontré que les calculs fondés ſur le lever, ou ſur le coucher des étoiles ne peuvent ſervir de regle pour les nations éloignées, & qu'à cauſe de leur retrogradation elles n'en forment point de conſtante pour quelque nation que ce ſoit. Car la face de notre globe inferieur par

rapport aux globes célestes est sujette à tant de variations, & de relations differentes, & chaque chose même en est si susceptible par rapport à toutes les autres, que toute regle generale ne peut qu'induire en erreur, & que la meilleure sera toujour celle qui aura égard à toutes les circonstances : ce qui demande au reste les genies les plus circonspects tout à la fois & les plus penétrans.

CHAPITRE IV.

Des opinions touchant certains jours de l'année.

IL y a des opinions populaires touchant certains jours de l'année, & le peuple tire des conséquences de certains jours des mois, parce qu'il s'est imaginé que les jours augmentent & diminuent également pendant toute l'année : ce qui pourtant est contraire à la verité. En effet les jours augmentent presqu'autant dans le seul mois de mars que dans les deux précédens, & diminuent autant dans le mois de septembre que dans ceux de juillet & d'août ; car les jours augmentent ou diminuent à proportion que le soleil decline vers le nord ou vers le sud. Or cette declinaison n'est pas égale en tout tems. Près des sections équinoctiales elle est directe & plus grande; près des solstices elle est oblique & moin-

dre, depuis l'onziéme mars, par exemple, ou depuis le 21, qui eſt l'équinoxe du printems juſqu'à ce même jour du mois d'avril, le ſoleil decline vers le nord de onze degrés, & depuis ce jour juſqu'au même du mois de may il ne decline que de huit, & de là au ſolſtice d'été, il ne decline que de trois & demi. Or tous ces degrés ſont enſemble vingt-trois degrés & demi; ce qui eſt la plus grande declinaiſon du ſoleil. Et cette inégalité de la declinaiſon du ſoleil ſur le zodiaque s'accorde avec l'accroiſſement & le declin de l'homme. Car au ſortir de l'enfance il n'avance pas également vers ſa perfection, & lorſqu'il eſt ſur le declin, il ne tombe pas également juſqu'à ce qu'il meure. Car, ſuivant l'expreſſion d'Hippocrate, l'homme eſt dans ſon plus haut degré de chaleur le premier jour de ſa vie, & celui de ſa plus grande froideur eſt le jour de ſa mort. Sa chaleur naturelle augmente d'abord rapidement, & s'éteint de même, quand il tire vers ſa fin. Ainſi, quoiqu'il ſoit vraiſemblable que l'homme ne ceſſe point de croître juſqu'à vingt & un an, il avance pourtant plus dans les ſept premieres années & de là juſqu'à quatorze, que de quatorze à vingt & un. Car la grandeur à laquelle nous arrivons à l'âge de ſept ans, il eſt rare que nous l'avions doublée à l'âge de 21. nous dimi-

nuons à peu près dans la même proportion. D'abord nous ne nous appercevons qu'à peine de notre declin ; mais dans la ſuite nous tombons d'une maniere plus ſenſible, juſqu'à ce qu'enfin arrivés près du terme ordinaire de la vie humaine, nous nous trouvons tout-à-coup au tombeau. Nos progrès dans la matrice ſont à peu près les mêmes. A la formation ſuccede le mouvement, après quoi nous faiſons des efforts pour ſortir. Nous ſommes formés en peu de tems ; ce n'eſt qu'après pluſieurs mois que nous paroiſſons nous remuer ; & nous ne voyons le jour que long-tems après. Car, s'il en faut croire Hippocrate & Avicenne, le tems où nous commençons à nous mouvoir eſt double de celui de notre formation, & le tems de notre ſortie eſt triple du prèmier ; c'eſt-à-dire que ſi l'enfant eſt formé le 35 jour, il ſe remue le 70, & ſort le 210, ou le ſeptiéme mois. S'il n'eſt formé que le 45 jour, il ne ſe remue que le 90 & ne ſort que le 270, ou le neuviéme mois.

Le peuple tire encore des pronoſtics de certaines fêtes du calendrier, & il augure bien ou mal de certains jours du mois ; telle eſt cette opinion preſque generalement établie dans toute l'Europe, que ſi le jour de la purification de la ſainte Vierge le ſoleil luit, le reſte de l'hyver ſera rigoureux,

reux, & c'eſt à cette occaſion que l'on a fait ce diſtique :

Si ſol ſplendeſcat Mariâ purificante,
Major erit glacies poſt feſtum quam fuit ante.

C'eſt encore un uſage en Angleterre que de characteriſer les douze mois de l'année par les douze jours qui précedent & qui ſuivent la fête de Noel, & d'attribuer au mois de mars certains jours que l'on emprunte du mois d'avril, ce qu'en France on appelle la lune rouſſe. On s'imagine ſouvent avoir fait ces obſervations ſoi-même, quoi qu'au fonds ce ſoit une tradition tout-à-fait mal fondée.

Or il eſt évident que les calculs & les calendriers de ceux qui donnent dans ces opinions ſont très differens ; les grecs different des latins, & les latins entr'eux ; les uns obſervant le calendrier julien, comme les Anglois & pluſieurs peuples d'Allemagne ; les autres ſuivant le nouveau ſtile, ou le gregorien, comme les françois, les eſpagnols, les flamands, les italiens. Or ce ſtile devance le premier d'onze jours, enſorte que ces jours ſont déja expirés pour ceux-ci, tandis qu'ils ne ſont pas encore arrivés pour ceux-là ; & cependant on tire les mêmes prognoſtics de ces deux calculs tout differents qu'ils ſont. Ainſi ces prétendus oracles que nos peres

nous ont transmis, n'ont d'autre fondement que la foiblesse des hommes, qui trompés une fois ne peuvent être ramenés à la verité par le chagement des circonstances.

Combien de peuples sont encore dans l'erreur au sujet de certains tems qu'ils observent avec superstition, & de certains jours, ou certaines heures dans lesquelles ils imaginent quelque fatalité. Les égyptiens mettoient deux jours de chaque mois au rang des jours funestes ; & les romains plaçoient dans cette classe les jours qui suivoient immediatement les nones, les ides & les calendes. Les navigateurs encore, suivant la remarque de Rhodigin, tombent dans une erreur semblable, lorsqu'ils regardent comme des jours malheureux le 1 & le 7 de mars, le 5 & le 6 d'avril; le 6, le 12 & le 15 fevrier. En effet les observations que l'on fait aujourd'hui different des anciennes ; elles varioient même dans les siecles précedens chés plusieurs nations. Il se peut encore qu'en suivant le même calendrier, en apportant la plus grande attention, les navigateurs se trompent sur ces mêmes jours ; c'est ce qui arriva à ces Hollandois, qui pour faire le tour du monde par l'occident, ayant passé le détroit de *le Maire* trouvérent en arrivant dans leur patrie qu'ils avoient perdu un jour. Que deux hommes partent en mê-

me tems du même endroit pour faire le tour de la terre ; ſi l'un tourne vers l'orient, & l'autre vers l'occident, & qu'ils ſe rencontrent au même endroit dans le même tems, il arrivera que celui qui aura marché vers l'orient, en anticipant chaque jour ſur le mouvement circulaire du ſoleil, aura gagné un jour ; tandis que celui qui aura fait le tour du monde par l'occident, en ſuivant le mouvement du ſoleil, aura perdu un jour. Ainſi de ce que les deux aigles que Jupiter lâcha l'une vers l'orient & l'autre vers l'occident, ſe retrouvérent à Delos d'où elles étoient parties ; on ne devoit pas en conclure que cette iſle fut exactement ſituée au milieu de la terre.

CHAPITRE V.

Digreſſion ſur la ſageſſe de Dieu par rapport au mouvement & à la poſition du ſoleil.

NOus avons relevé les erreurs qui regardent la meſure des années & des ſaiſons : qu'il nous ſoit permis maintenant d'admirer la ſageſſe du créateur par rapport à cet aſtre lumineux, que quelques auteurs nomment la veritable meſure de toute durée. Que les idolâtres adorent le ſoleil à cauſe de ſa beauté, & que tous les hom- l'admirent pour ſes influences favorables, nous nous contentons de le celebrer par

rapport à ce qui releve davantage la sagesse du Créateur, & nous suivrons le plan que Valerius medecin espagnol nous a tracé dans sa *philosophie sacrée*.

Nous admirerons en premier lieu la providence du Créateur, qui n'a point fait du soleil une étoile fixe ; car si le soleil avoit été immobile il n'auroit point distingué, comme il fait, les jours & les saisons. Elles sont en effet reglées par les mouvemens du soleil. Lorsqu'il approche de notre zenith ou point vertical, il fait notre été, lors qu'il est dans son apogée, il fait notre hiver ; lors qu'il est dans l'intervalle de ces deux extrémités, il fait notre printems ou notre automne. S'il avoit été immobile, il n'auroit point formé cette diversité ; il auroit causé pour la plûpart un hiver ou un été éternel. Les habitans d'une partie du globe terrestre auroient eu un jour que la nuit n'auroit jamais suivi, tandis que d'autres auroient passé leur vie dans une éternelle nuit. Car c'est le soleil qui fait le jour en se montrant sur chaque horizon, comme il fait la nuit en passant aux antipodes de chaque horizon. Un soleil en ce cas n'auroit pas suffi ; il en eût fallu un second pour éclairer l'autre hemisphere : inconvenient inévitable, dans quelque situation qu'il eût été fixé, soit aux poles, soit entre les poles. Car il est impossible

qu'un corps ſpherique de quelque grandeur qu'on le ſuppoſe, puiſſe éclairer tout entier un autre corps ſpherique ; l'optique nous apprend qu'il n'en peut éclairer qu'un peu plus de la moitié.

Mais la ſageſſe du Créateur éclate ſur tout dans cette ligne qu'il a marquée au ſoleil pour ſes revolutions, & qu'il a menagée avec tant d'intelligence que cet aſtre ſuffit à éclairer ſucceſſivement toutes les parties de la terre ; nous nommons cette ligne l'écliptique. Or il n'y avoit pas d'autre maniere de produire le même effet. Suppoſons d'abord que le ſoleil marche ſur une ligne droite, & plaçons cette ligne ſur l'équateur, ou ſur quelqu'un des cercles qui lui ſont paralleles (car ſi nous la placions ou dans les meridens, ou dans les colures, outre que le mouvement de l'orient à l'occident ſeroit renverſé, c'eſt qu'il en reſulteroit les mêmes inconveniens) le ſoleil dans cet hypotheſe ne ſe montreroit qu'à l'un des deux poles, c'eſt-à-dire au pole qui en ſeroit le moins éloigné ; & là il feroit un jour perpetuel, tandis que le pole oppoſé ſeroit abandonné à une éternelle nuit. L'un ſeroit brûlé par des chaleurs ſans fin, l'autre ſentiroit les rigueurs d'un froid perpetuel, Et ce défaut d'alternative empêcheroit la production de toutes choſes, ou les détruiroit, Suppoſons

en second lieu que le soleil parcourt l'équateur, en ce cas ceux qui ont le pole pour zenith, n'auroient ni lumiere ni obscurité parfaite, car il entrecouperoit leur horizon, ou plutôt il causeroit une nuit éternelle. Car bien qu'il entrecoupât cet horizon par rapport à l'horizon rationel qui partage le globe en deux hemispheres, il ne seroit point visible par rapport à chaque horison particulier. En effet si l'on peut ajouter foi à ce qu'assurent des témoins oculaires, qu'à cause de la convexité de la terre, l'œil de l'homme situé sur l'équateur ne peut découvrir les poles, il suit de là que placé aux poles il ne pourroit appercevoir le soleil sur l'équateur. Ainsi toutes les regions situées près des poles éprouveroient une sterilité perpetuelle, car le soleil ne luiroit sur elle quh'orizontalement, ou du moins dans un degré d'élevation qui seroit inutile. D'ailleurs le soleil feroit bien le jour & la nuit pour ceux qui habiteroient sous l'équateur, mais il ne varieroit point leurs saisons. Comme il ne s'éloigneroit jamais d'eux, ils auroient un été perpetuel, & la terre ne produiroit rien pour eux ni pour leurs antipodes. Ainsi ces terres ne seroient point habitables, comme la plûpart des anciens se l'étoient persuadé.

Enfin, si le soleil avoit parcouru l'

quateur, de quelque maniere qu'on ſe l'imagine, il auroit bien fait les jours, mais non pas les années; car il n'auroit point eu ce double mouvement que nous lui attribuons, l'un de l'orient à l'occident qui fait les jours; l'autre de l'occident à l'orient qui ſert à meſurer les années. En effet ſuivant la veritable aſtronomie les poles de l'équateur ſont les mêmes que ceux du premier mobile. Or il eſt impoſſible que ces deux mouvemens dont les termes ſont oppoſés ſe faſſent en même tems ſur un même cercle & dont les poles ſeroient les mêmes. Mais toutes ces difficultés s'évanouiſſent, ſi nous donnons au ſoleil un mouvement oblique dans ſon cours annuel, & que nous ſuppoſions qu'il parcourt les poles du zodiaque qui ſont éloignés de 23 degrés & demi des poles de la terre. D'où il reſulte que ſon mouvement devoit être oblique, & ne pouvoit ſe faire ſur un cercle parallele à l'équateur, ou ſur l'équateur même.

Indiquons maintenant les inconveniens qui ſeroient arrivés, ſi le ſoleil s'étoit détourné de la ligne oblique où la ſageſſe du Créateur l'a placé. Si cette obliquité en premier lieu avoit été moindre; ſi par exemple au lieu d'être de 23 degrés & demi, elle n'avoit été que de douze ou de treize degrés, la viciſſitude des ſaiſons, ſi neceſ-

faire pour la production de toutes choses eût été trop courte, les saisons se seroient suivies de trop près ; & pour certains climats, ç'eût été presque comme s'il avoit parcouru l'équateur. D'un autre côté si l'obliquité avoit été plus grande, de 40 degrés par exemple, plusieurs parties de la terre n'auroient pu soutenir la disproportion que le grand éloignement du soleil auroit mise dans les saisons. Ici l'été auroit eu des chaleurs insupportables, & l'hiver des froids excessifs ; là l'été auroit manqué de chaleur, pendant qu'en d'autres climats il eût été brûlant. C'est ce qui seroit arrivé aux régions situées sous le tropique du cancer, comme une partie de l'Espagne, l'Allemagne située dix degrés au de là, & partie de l'Angleterre, qui auroient eu des étés semblables à ceux de la Mauritanie ; car ils auroient eu quelquefois le soleil dans leur zenith ; mais ils auroient aussi éprouvé des hivers pareils à ceux des peuples qui habitent au delà du pole arctique, car alors le soleil eût été éloigné d'eux de plus de 80 degrés. De plus, certaines régions auroient eu des étés fort temperés, & des hivers extrêmement rigoureux. Tels auroient été ceux qui habitent vers le deux ou troisiéme degré du pole arctique, parce que le soleil étant éloigné d'eux de plus de cent degrés ne se seroi

roit point montré ſur leur horiſon ; car de quelque maniere que l'on place un corps ſpherique, il ne pourra découvrir aucune étoile dans un plus grand éloignement que de 90 degrés, qui eſt la diſtance de chaque zenith à ſon horiſon. Si donc l'obliquité de ce cercle avoit été moindre, à peine eut-on diſtingué les ſaiſons, & ſi elle avoit été plus grande, le contraire ſeroit arrivé.

Pour ce qui regarde la ſituation du ſoleil dans cette ligne oblique, il eſt certain que s'il avoit été placé dans un autre orbe, il y auroit des inconveniens à peu près ſemblables. S'il avoit été placé dans l'orbe de la lune, l'année n'auroit été que d'un mois, car dans cet eſpace de tems il auroit parcouru toutes les parties de l'écliptique ; d'où il ſeroit arrivé que les ſaiſons ſe confondant dans un eſpace ſi borné, il n'y auroit point eu de production. D'ailleurs cette proximité du ſoleil eût été inſupportable à tous les habitans du globe terreſtre. Car s'il eſt vrai, comme pluſieurs aſtronomes l'aſſurent, que le ſentiment de la chaleur dépend des differens points de l'orbe du ſoleil, & que dans ſon apogée, c'eſt-à-dire au ſigne du cancer ſa chaleur eſt moindre que lorſqu'il eſt dans ſon perigée c'eſt-àdire au ſigne du capricorne, il eſt évident que ſi le ſoleil étoit placé dans un orbe inferieur, on ne pourroit en ſoutenir

la chaleur excessive; & dans ce cas on n'auroit pas besoin de recourir à la fable pour voir l'univers embrasé.

D'un autre côté, s'il avoit été placé dans l'orbe le plus élevé, ou dans celui de la huitiéme sphere, il n'y auroit eu que des années platoniques, & les saisons auroient été moins variées encore; & cet orbe ne faisant son cours qu'en plusieurs milliers d'années, aucun homme n'auroit vêcu assés pour en faire le calcul. Voilà quels eussent été les inconveniens, si le soleil avoit été placé dans les orbes extrêmes, & s'il l'avoit été dans l'orbe mitoyen des planetes, les inconveniens n'eussent été moindres que de moitié.

Or soit que nous adoptions le systême de Copernic qui établit la terre mobile au tour du soleil, soit que nous embrassions le systême de quelques modernes, qui à cause de certaines taches, lesquelles paroissent & disparoissent dans cet astre, soutiennent qu'outre les révolutions de son orbe, il a encore un mouvement particulier sur ses poles; les mêmes consequences suivent toujours. Mais finissons ce chapitre; aussi bien la sagesse de Dieu étant infinie, il faudroit des expressions qui l'égalassent pour en faire la description; & qui le peut que lui-même?

CHAPITRE VI.

On examine l'opinion commune qui veut qu'avant le deluge, la terre ne fût que médiocrement habitée.

C'Eſt une idée preſque generale que la terre étoit peu peuplée avant le deluge, ou que l'on n'avoit cultivé que les parties les plus voiſines du paradis terreſtres. Cependant quelques auteurs ont prétendu le contraire, & ces deux opinions ſe croiſant mutuellement, nous allons examiner de nouveau la queſtion, toute épineuſe qu'elle eſt. On ne peut en trouver la ſolution que dans l'hiſtoire ſacrée & profane; car les traditions humaines ſur le deluge de Deucalion ſont ſi remplies de fables qu'elles ne meritent pas la moindre attention.

Les payens, au témoignage de Varron, partageoient le tems en trois âges differens. Le premier qui s'étendoit depuis le commencement du monde juſqu'au deluge d'Ogygés, ils le nommoient *ἄδηλον*, ou inconnu, parce qu'il n'en reſtoit aucune tradition claire; car bien que certains auteurs ayent fait mention du deluge, comme Manethon prêtre égyptien, Xenophon dans ſon traité de *æquivocis*, Fabius Pictor dans celui du ſiécle d'or, Caton dans ſes origines; Archiloque qui dans un fragment

touchant les tems cite le témoignage de Moyſe ; il eſt certain pourtant qu'aucun d'eux ne parle de ce qui a précedé le deluge. Il eſt vrai que Joſeph dans ſon livre contre Appion fait remonter l'origine des juifs juſqu'au deluge, & même au delà, & qu'il ſe fonde ſur l'autorité des auteurs profanes comme Maſcus de Damas, Hieronyme l'égyptien, & Beroſe. Il eſt vrai encore qu'il confirme la longue vie des patriarches par leurs témoignages, & par ceux d'Heſiode, d'Hellanicus, & d'Ageſilaus. Beroſe prêtre chaldéen s'explique le plus clairement de tous ; car il fait mention de la ville d'Enoch, il parle de Noé & de ſes fils, de la conſtruction de l'arche, & du lieu où elle s'arrêta. On trouve auſſi dans Diodore un paſſage qui à le bien examiner remonte juſqu'au premier homme. *Les chaldéens*, dit cet auteur, *portent leurs obſervations aſtronomiques, & l'invention de leurs lettres juſqu'à quarante-trois mille ans avant la monarchie d'Alexandre le grand.* Or les années de ce calcul étant, ſuivant Xenophon, des années lunaires, elles remonteront juſqu'à Adam. En effet 43000 années lunaires font environ 3634 années ſolaires : ce qui quadre avec la chronologie ordinaire depuis la création du monde juſqu'au regne d'Alexandre.

Le ſecond âge renferme les tems qui

se sont écoulés depuis le deluge d'Ogygés jusqu'à la premiere olympiade, laquelle tombe sur l'année du monde 3174, au tems à peu près du prophete Isaïe, & environ vingt ans avant la fondation de Rome. Ils appelloient cet âge μυθικον ou fabuleux, parce que les commencemens sur tout en sont mêlés de fables. On a des histoires abregées de ces tems dans les auteurs dont nous avons parlé, & sur tout dans Herodote, Diodore de Sicile, Troge Pompée &c. Les plus celebres poetes grecs vécurent dans cet âge; tels sont Orphée, Linus, Homere, Hesiode. Ce fut aussi l'âge des auteurs des fables poetiques, lesquelles furent copiées par des historiens: ce qui jetta une grande confusion dans les memoires des égyptiens & des chaldéens, auxquels ils ajouterent ces tissus fabuleux.

Le troisiéme âge qu'ils faisoient descendre jusqu'à leur tems, ils l'appelloient historique, parce que les faits y sont plus conformes à la verité; & par cette raison ils meritent plus de créance. C'est dans cet âge qu'ont écrit Herodote, Thucydide, Xenophon, Diodore &c. & ceux qui en ont écrit des histoires universelles ou chronologiques, sont Eusebe, Julien l'africain, Orose, Adon de vienne, Scot, Carion, Saneda, Salien, & parmi les anglois le chevalier *Walter Raleigh*.

Or des premiers tems dont nous aurions besoin de connoître l'histoire, il ne nous reste que quelques fragmens peu considerables, & qui ne peuvent nous être ici d'aucun secours.

Les auteurs du second âge n'ont point un rapport immediat à notre sujet ; cependant nous serons obligés de nous en servir, parce que cet âge a quelque liaison avec le premier, & qu'il y peut répandre de la lumiere.

Pour les auteurs du troisiéme âge il est évident que nous ne pourrons en tirer aucun secours, non plus que de ceux qui de nos jours ont aussi écrit du premier, comme tous les chronologistes.

Je dis le même à peu près des livres saints. Nous n'avons sur ces premiers tems que la narration de Moyse, laquelle est très succincte, & ne peut, ce semble, nous mettre en état de rien établir de certain. Nous n'y trouvons que deux genealogies, celle de Caïn, & celle de Seth. Il ne nomme que dix generations de celle-ci, & sept seulement de celle de Caïn ; encore ne parle-t'il que des descendans en ligne directe. Lamech est le seul dont il nomme les femmes, le fils & la fille. Cependant si l'on examine bien la narration de Moyse ; si l'on fait attention aux consequences qui en peuvent resulter, on aura des argumens assés

forts pour prouver que la terre étoit bien peuplée & habitée au loin avant le deluge. Nous n'employerons, au reſte, que les preuves qui ſont manifeſtement contenues dans les livres ſaints, comme la longue vie des hommes qui vivoient avant le deluge, & le tems qui s'eſt écoulé depuis la création juſqu'au deluge.

Nous demandons d'abord qu'on nous accorde que bien que Moyſe ne nomme qu'un petit nombre de perſonnes, nous devons préſumer qu'il y en avoit un plus grand, & que quand il ne nomme que dix perſonnes dans la genéalogie de Seth, nous ne devons pas nous imaginer qu'il n'ait point eu en effet d'autres deſcendans. Les livres ſaints ne s'attachent bien préciſément qu'à la race d'où les juifs, & par eux le Meſſie devoient ſortir. Ils commencent cette genéalogie par Noé, & la conduiſent juſqu'à J. C. Or il eſt clair que cette race contenoit un bien plus grand nombre de perſonnes que celles qui ſont nommées ; car il eſt dit d'eux tous qu'ils engendrérent des fils & des filles. Et quoiqu'on liſe qu'ils étoient déja avancés en âge quand ils engendroient, les perſonnes nommées les plus jeunes d'entr'eux ayant alors plus de 65 ans, cela ne prouve point qu'ils n'euſſent pas eu des enfans auparavant, cela prouve ſeulement qu'ils n'en avoient point d'autres de qui

les juifs dussent descendre. Car avant qu'il soit dit qu'Adam engendra Seth à l'âge de 130 ans, Moyse avoit déja dit que Caïn avoit connu sa femme, laquelle apparemment étoit fille d'Adam, & qu'il en avoit eu un fils. Ainsi nous pouvons raisonnablement conclurre qu'il y avoit déja un certain nombre d'hommes sur la terre, lorsque Caïn tua son frere Abel; & l'on ne doit point aggraver son crime par la raison qu'ils n'étoient encore que quatre, comme on le fait communément, & de ce que dit Adam à l'occasion de la naissance de Seth, *Dieu m'a suscité une autre lignée à la place d'Abel*, on ne doit pas en conclure que depuis la mort d'Abel il n'avoit point eu d'enfans, cela signifie seulement qu'ils n'étoient pas destinés à être la race sainte d'où sortiroit le Sauveur du monde, l'antitype d'Abel.

La premiere preuve sur laquelle nous établissons notre opinion que la terre étoit bien peuplée avant le deluge, c'est la longue vie des premiers hommes, laquelle s'étendoit depuis six jusqu'à sept ou huit & même neuf cens ans. Et pour concevoir combien cette longue vie devoit contribuer à la propagation des hommes, il ne faut que refléchir sur les deux causes ordinaires & principales de la multiplication de toutes les especes; l'une, que plusieurs

animaux ſoient produits à la fois, ou, ce qui revient au même, que leur production ſoit frequente dans une vie courte; l'autre une longue vie, qui leur donne occaſion de multiplier par eux-mêmes leur eſpece, & de la voir multiplier encore par ceux qui ſortent d'eux.

Nous rangerons dans la premiere claſſe tous les animaux qui ſe reproduiſent par des œufs, comme les oiſeaux & les poiſſons; ceux qui ſe reproduiſent par des vers, comme les mouches, les ſauterelles &c, ceux encore qui ſe reproduiſent par leurs ſemblables, comme les lapins, les chiens, les cochons &c. On voit un exemple remarquable de la multiplication de ceux-ci dans ce troupeau de Galilée dont l'évangile fait mention; & par rapport aux lapins, Athenée nous apprend qu'une ſeule paire, laiſſée dans une desCyclades nommée aujourd'hui Stampalia, en produiſit un ſi grand nombre, que les habitans furent obligés de conſulter l'oracle de Delphes pour apprendre un moyen de les détruire.

D'autres ſont dédommagés de cette fecondité par la longueur de leur vie. Pour ſe convaincre de cette verité, on n'a qu'à jetter les yeux ſur ce qui arrive aux animaux biſulques, comme les chameaux & les bœufs. On tue de ceux ci plus d'un million chaque année en Angleterre. Il eſt

dit de Job qu'il en poſſedoit plus deux mille attelages, & ſix mille chameaux. Il eſt dit auſſi des enfans d'Iſrael, que lorſqu'ils paſſerent dans la terre de Chanaan ils prirent ſur les madianites 70000 bœufs; & l'hiſtoire profane nous apprend qu'il y avoit cent mille chameaux dans l'armée de Semiramis.

Pour ce qui regarde les animaux dont les pieds ne ſont pas fendus, comme les chevaux, les ânes, les mulets, on trouve encore qu'ils multiplient prodigieuſement. Ainſi nous liſons que Job avoit un millier d'âneſſes, & que les madianites en perdirent 61000. Diodore aſſure que Ninus mena contre les bactriens 280000 chevaux; que Semiramis qui lui ſucceda mit en campagne 500000 chevaux, & 1000 chariots. Et ſi les mules n'engendrent pas, elles augmentent par elles-mêmes conſiderablement leur eſpece; car ces animaux vivent beaucoup plus que les chevaux & que les ânes qui les ont produits, comme on peut le remarquer preſque partout, leur nombre étant toujours plus grand que celui des chevaux.

Et de tous les animaux dont les pieds ſont partagés en pluſieurs doigts ou griffes, il n'y a que l'homme & l'éléphant qui ne produiſent communément qu'un de leur eſpece à la fois, & qui pourtant ne laiſſent

pas de ſe multiplier beaucoup. L'éléphant, ſelon Ariſtote, porte ſon fruit deux ans, & ſelon Edouard Lopés il ne conçoit de nouveau que long-tems aprés; mais leur vie s'étend juſqu'à cent ans, & quelquefois deux cent. Il y en a peu en Europe, l'Amerique n'en a point; mais il y en a un nombre prodigieux dans l'Aſie & dans l'Afrique, ſuivant la relation de Garcias *ab horto* medecin du viceroi de Goa, qui aſſure que le roi de Siam en prit un jour dans une ſeule chaſſe quatre mille. Le même auteur qui croit qu'en d'autres pays ils ſont plus communs que les bœufs en Europe, ignoroit juſqu'à quel point ces animaux abondent dans les regions ſeptentrionales. Et quand cette relation ſeroit ſuſpecte, pourrons-nous douter que les éléphans ſoient en grand nombre, ſi d'une part nous conſiderons que chaque éléphant n'a que deux dents qui ne ſe renouvellent point, & de l'autre la prodigieuſe quantité que l'on nous en apporte.

Les hommes ſont dans ce même cas; mais avec ce déſavantage qu'ils n'engendrent que tard par rapport aux autres animaux : les hommes cependant ſe ſont multipliés autant ou plus que les autres eſpeces, par ce qu'à la difference des animaux qui ont des ſaiſons marquées pour la géneration, ceux-ci ne ceſſent point d'engendrer,

& qu'ils vivent plus long-tems que la plûpart d'eux. Or, si les hommes sont si nombreux aujourd'hui qu'ils ne vivent que soixante ou cent ans au plus, que seroit-il arrivé, si leur vie étoit aussi longue que celle des anciens patriarches ? alors non seulement le nombre des génerations seroit allé en augmentant, mais la tige subsistant toujours, ils auroient par eux-mêmes augmenté le nombre des individus, ensorte qu'ils n'auroient pû compter leurs descendans, ni connoître les degrés de leur affinité avec eux. C'est ainsi que suivant la relation de Moyse, le premier homme vit jusqu'à sa neuviéme géneration, c'est à dire juqu'à Lamech pere de Noé ; que Mathusalem vêcut jusqu'au tems du deluge, & que Noé étoit le contemporain de tous les hommes depuis Enoch jusqu'à Abraham. Or un pere voyant un si grand nombre de génerations, il falloit, malgré la mort de quelques-uns de ses descendans, qu'il lui en restât encore un très grand nombre. Une preuve de ce que j'avance, est que si la moitié des hommes du dernier siécle vivoit encore, la terre seroit trop petite pour les contenir : au lieu qu'il est très rare, depuis que la vie des hommes est communément bornée à 70 ans, qu'ils voyent leur quatriéme géneration ou leur arriere petit fils ; car les

hommes vivent à peine aujourd'hui ce que Mathusalem vêcut au delà de neuf cens ans ; & il y a déja bien des siécles qu'il en va de la sorte.

D'ailleurs, les livres saints nous apprennent bien que la vie des patriarches a été très longue, mais on ne sçauroit prouver par ces mêmes livres qu'elle ne s'étendît pas encore plus loin. Car, sans nous arrêter à l'opinion de quelques auteurs qui prétendent qu'Adam a plus vêcu que le reste des hommes, parce qu'on suppose qu'au tems de sa création il étoit comme un homme parfait, ou comme ayant soixante ans ; & qu'en ajoûtant ce nombre à celui de 930 qu'il vêcut en effet, il auroit vêcu vingt & un an plus qu'aucun de ses descendans. Sans nous arrêter, dis-je à cette opinion, sommes-nous obligés de croire que Mathusalem est celui de tous les patriarches qui a vêcu plus long-tems, quand Moyse ne l'assure pas précisément ? on doit pourtant avouer que cela est vrai par rapport aux dix personnes dont Moyse marque les âges ; mais il ne paroît pas que cela fût également vrai des sept de la race de Caïn, & de leurs descendans. Il est au contraire vraisemblable que plusieurs de cette race vêcurent plus long-tems que ceux de la race de Seth, puisque sept générations du premier remplissent un aussi

grand intervalle que les neuf du dernier. Pour ce que l'on dit communément que Dieu ne voulut pas permettre qu'aucun des hommes vêcut mille ans, afin qu'aucun, suivant l'expression de David ne vêcut un jour devant Dieu, ce sont des pieuses réflexions qui supposent le fait sans l'établir.

Nous comprendrons encore mieux combien la longue vie des hommes a dû contribuer à peupler la terre avant le deluge, si nous entrons dans un plus grand détail, & que nous examinions combien d'hommes pouvoient sortir d'un seul qui auroit vêcu 700 ans, en supposant que le plus grand nombre de ses descendans vivoit en même-tems. Et pour réussir plus surement, nous n'userons pas de tous nos avantages; quoiqu'on compte 1600 ans depuis la création jusqu'au deluge, nous n'en prendrons que la moitié; nous ne commencerons pas même par le premier homme; mais nous supposerons qu'au second ou troisiéme siécle de la création il y avoit sur la terre des femmes habiles à la géneration. Nous demandons seulement que l'on nous accorde qu'elles en étoient capables à l'âge de 60 ans, & qu'elles avoient 20 enfans à l'âge de cent, c'est à dire un de deux en deux ans; ici nous ne tirerons point encore avantage de la vie de Mathusalem, ni de celle des patriarches qui a été la plus

longue ; nous choisirons ceux qui suivant l'écriture ont vêcu le moins, excepté Enoch qui fut transferé dans le ciel après 365 ans de vie. Or nous trouverons que le produit d'une seule tige de 700 ans en multipliant toujours par 20 a dû monter à mille trois cent quarante-sept millions, trois cent soixante-huit mille quatre cent-vingt personnes ; en voici la preuve :

	1	20
iecles	2	400
	3	8000
	4	160000
	5	3200000
	6	46000 000
	7	1280 000 000
le	produit	1347 368 420

r suivant ce calcul du P. Petau, la terre

fut plus peuplée avant le déluge, que ne le sont aujourd'hui l'Asie, l'Afrique & l'Europe; sur tout si ce que dit Boterus est vrai que Constantinople la plus grande ville de l'Europe sans contredit, ne renferme que 700000 habitans. Et si nous convenons de ce calcul, nous devons être plus tôt surpris que la terre ait pû contenir un si grand nombre d'hommes, que croire qu'elle fût peu peuplée alors; il seroit même naturel de penser que le deluge qui fut envoyé pour punir les hommes, étoit presque devenu nécessaire, comme l'eussent été les fréquens ravissemens au ciel, si le premier homme avoit sçû conserver le privilege de l'immortalité.

Mais comme il y a des auteurs, qui pour concilier la vie des patriarches avec celle des hommes qui ont vêcu depuis, soutiennent que dans la narration de Moyse il ne s'agit que d'années lunaires, nous répondons que si par ces années lunaires, ils entendent douze révolutions de la lune qui font 354 jours, la différence sera peu considerable, & ne renversera point notre hypothese, puisque les années solaires n'excedent celles-ci que d'onze jours. Mais si par une année lunaire, ils n'entendent qu'une révolution de la lune, c'est à dire un mois; ils admettent en premier lieu une sorte d'année dont les juifs ne se servirent

virent jamais dans leurs regiſtres publics, & ce que nous avons dit auparavant des années chaldaïques, ne doit, s'il en faut croire Xenophon, s'étendre qu'à la chronologie des arts. C'eſt en ſecond lieu contredire le texte ſacré qui dans l'hiſtoire du deluge fait un dénombrement exact des mois : *dans le dixiéme mois, le premier jour du mois la cime des montagnes parut.* Les auteurs profanes, Xenophon & Solin s'expriment de même: *Inundationes plures fuere, prima novimeſtris inundatio terrarum ſub priſco Ogyge. Meminiſſe hoc loco par eſt poſt primum diluvium Ogygis temporibus notatum, cum novem & amplius menſibus diem continua nox inumbraſſet, Delon ante omnes terras radiis ſolis illuminatum, ſortitumque ex eo nomen.* Enfin c'eſt tomber dans la plus étrange abſurdité, car ſuivant ce calcul Enoch aura engendré à l'âge de ſix ans; il eſt dit en effet qu'il engendra Mathuſalem à 65 ans. Or ſi ces années doivent être réduite à des mois, il ne pouvoit avoir alors qu'environ ſix ans & demi.

Après avoir expliqué comment la longue vie des patriarches à pû contribuer à la multiplication, il nous reſte un ſecond argument tiré de l'intervalle qui s'eſt écoulé depuis la création juſqu'au deluge. Selon l'opinion la plus reçue, cet intervalle eſt de 1655 ans, c'eſt à dire qu'il eſt preſqu'auſſi grand que celui qui s'eſt écoulé

depuis J. C. jusqu'à nous. Or qui pourra nier que la terre n'ait pû être aussi peuplée avant le deluge dans cet espace d'années, qu'elle le fut après, dans un pareil espace de tems ? si l'on nous objecte le defaut de parité, en ce qu'avant le deluge tous les hommes sortirent de deux personnes seulement, au lieu qu'après le deluge ils sortirent de six au moins, nous répondrons que nous sommes amplement dédommagés par la longue vie des premiers, au lieu que celle des seconds fut tout-à-coup & considerablement diminuée. Cependant, pour rendre toutes choses égales, nous rabbattrons trois siécles des premiers tems, & nous ne commencerons qu'au tems où selon Moyse il y avoit déja quatre hommes sur la terre qui engendroient, sçavoir Adam, Caïn, Seth & Enoch. Or nous soutenons dans cette hypothese que la terre se trouva aussi peuplée dans les 1655 ans avant le deluge, qu'elle le fut après cet évenement au bout de 1300 ans, & nous allons montrer par les témoignages de l'écriture, par ceux des auteurs profanes, & par des raisons de convenance, combien les hommes s'étoient déja répandus sur la terre.

Pour commencer par les regions voisines du lieu où l'on assure que l'arche se reposa, nous avons les témoignages des livres saints qui font mention des descen-

dans de Sem, de Cham, & de Japhet, ils comptent quatre génerations du premier depuis le deluge jusqu'à la division des terres au tems de Phaleg. Et cette division prouve assés combien les hommes s'étoient déja multipliés dans l'espace d'un siécle, puisqu'ils furent obligés de se séparer pour s'établir en d'autres regions, & qu'ils étoient en état de bâtir une ville, & d'élever une tour jusqu'aux cieux. Quelques auteurs ont prétendu que c'étoit la même que celle dont parle Herodote, laquelle demandoit un si grand nombre d'ouvriers, comme toutes ces sortes d'édifices. Plus de 150 mille hommes furent employés à la construction du temple de Salomon; suivant Herodote cent mille travaillerent aux pyramides sous le roi Cheops, & quoiqu'il ait passé en proverbe que les égyptiens ne mangeoient ni oignons, ni porreaux :

Porrum & cæpe nefas violare morsu. Juven.

Il paroît que la dépense pour cet article seul monta à 1600 talens.

La premiere monarchie ou le royaume de Babylone eut Nimrod pour fondateur, suivant l'écriture, ou Belus selon les auteurs profanes, qui par conséquent est le même que Nimrod, comme Assur est le même que Ninus.

Il est fait mention dans les livres saints

de pluſieurs villes ſurtout de Ninive & de Reſen, qui y eſt appellée la grande cité.

Les pays circonvoiſins étoient de même peuplés. Je n'en veux point d'autres preuves que les guerres qu'eurent à ſoutenir les rois d'Aſſyrie contre les bactriens, les indiens, les ſcythes, les éthiopiens, les armeniens, les parthes, les perſes de la Suſiane, qui ſelon Diodore, ſubjuguerent l'Egypte, la Syrie, & toute l'Aſie mineure depuis le Boſphore juſqu'au Tanaïs. On lit auſſi que la reine Semiramis dans ſon expedition des Indes enmena avec elle le roi d'Arabie.

C'eſt environ ce même tems que les auteurs placent la guerre des ſicyoniens, celle des argives, & celle des atheniens ſous Cecrops, auſſi bien que l'expedition des argonautes, & les fameuſes guerres de Thebes & de Troye.

Il paroît encore par l'hiſtoire d'Abraham que la terre de Chanaan & l'Egypte étoient fort peuplées long-tems auparavant. Outre les premieres colonies qui tranſporterent de la Meſopotamie Chanaan & Mitſraïm, leſquels y trouverent des royaumes peuplés & policés, Jacob qui n'y étoit arrivé que lui 72 y laiſſa en 430 ans une puiſſante nation. Car nous liſons que ſes enfans ſe trouverent au nombre de 600000, lorſqu'ils ſortirent de Rhameſis, On jugera

combien l'Egypte étoit peuplée, par cela ſeul qu'elle pouvoit aſſervir une ſi grande multitude, & parce qu'en dit Herodote en pluſieurs occaſions ; & l'on peut conjecturer en combien peu de tems elle ſe vit ſi peuplée, par cette inſcription rapportée par Diodore : *Mihi pater eſt Saturnus deorum junior; ſum verò Oſiris rex, qui totum peragravi orbem uſque ad Indorum fines; ad eos quoque ſum profectus, qui ſeptentrioni ſubjacent uſque ad Iſtri fontes, & alias partes uſque ad Oceanum.* Or ſelon les meilleurs auteurs Oſiris eſt Mitſraïm, & Saturne Cham, dont l'Egypte prend le nom dans l'écriture, & même dans Plutarque, & ſe nomme *Chamia.* Et ſi Adam fut enterré au même endroit où le Sauveur a été crucifié, comme l'aſſurent quelques peres de l'Egliſe, c'eſt à dire ſur le calvaire, il aura laiſſé ſes os loin du lieu où ils avoient été formés. Nous trouverons encore cet éloignement plus grand, ſi nous faiſons attention à ce que dit Moyſe qu'il fut chaſſé du paradis par le côté de l'orient, ce que ſemble juſtifier la poſition des chérubins qui étoient à l'orient pour empêcher qu'Adam n'approchât de l'arbre de vie

Il paroît auſſi par divers témoignages que les régions éloignées du paradis étoient de même habitées. Car il eſt évident que l'Italie étoit peuplée ; on ne peut en douter

après ce que rapportent Tite-Live, Denis d'Halicarnaſſe, de Janus, d'Evandre & d'Enée, après la frequente mention qu'Homere fait de la Sicile, & l'ancienne inſcription trouvée à Palerme, que Thomas Fazelli a expliquée dans ſon hiſtoire de Sicile, & qu'un ſyrien a traduite en ces termes : *Non eſt alius Deus præter unum Deum; non eſt alius potens præter eundem quem colimus Deum : hujus turris præfectus eſt Sopha, filius Eliphat filii Eſau, fratris Jacob filii Iſaac, filii Abraham : & turri quidem ipſi nomen eſt baych, ſed turri huic proximæ nomen eſt pharat.*

L'hiſtoire de Geryon, les voyages d'Hercule, ſes fameuſes colomnes, un paſſage de Strabon qui dit que les Iberiens ſe vantoient d'avoir il y avoit plus de ſix mille ans la connoiſſance des arts & des loix, tout cela prouve l'ancienneté des peuples qui s'établirent en Eſpagne. Les ſçavans conjecturent que la Mauritanie & la côte d'Afrique furent de bonne heure habitées par les pheniciens, & d'abord après que les iſraelites eurent conquis la terre de Chanaan. Outre que les deux langues carthaginoiſe & phenicienne ſont aſſés conformes, Procope raconte au ſecond livre de la guerre des vandales, que dans une ville de la Mauritanie Tingitane, on liſoit en langue phenicienne cette autre inſcription : *Nos Maurici ſumus qui fugimus à facie Jehoſ-*

chuæ filii Nunis prædatoris.

Les îles canaries ou fortunées n'étoient pas inconnues alors ; du moins c'eſt ainſi que Strabon interprete la harangue de Protée à Menelas.

Sed te qua terræ poſtremus terminus exſtat,

Elyſium in campum cæleſtia numina ducunt :

Nous pourrions dire la même choſe de la France & de l'Allemagne, peut-être auſſi de l'Angleterre ; & cela ſur des autorités raiſonnables. Sans nous arrêter à Geoffroi de Monmouth qui fait ſortir les bretons des troyens, ſans même tirer avantage de ce que dit l'écriture que la race de Japhet peupla les îles des nations, il eſt certain que l'origine des peuples d'Angleterre étoit si obſcure au tems de Jule Céſar, qu'il les regardoit comme aborigenes. On peut de même prouver par bien des témoignages que l'Irlande ne tarda pas à être habitée, quoique nous n'ajoûtions pas une entiere foi aux traditions de Bartholanus le ſcythe qui y arriva 300 ans après le deluge ; ni au rapport du Gyraldi ſuivant lequel Cæsaria fille de Noé s'y étoit établie encore auparavant. Bochart dérive de la langue phenicienne les noms anciens des regions, parce que les pheniciens s'étoient établis, ou avoient porté leur commerce dans la

plûpart. Si donc comme le prétend ce sçavant homme, *Espagne* en phenicien signifie le pays des lapins, *Lusitanie* ou *Portugal* le pays des amandes ; si l'Angleterre se nommoit autrefois *Barsanaca*, ou le pays de l'étain ; si *Hibernia* ou l'Irlande n'étoit autre chose que le païs le plus éloigné ; & si les pheniciens donnerent enfin tous ces noms, nous aurons en ce cas de fortes preuves de l'antiquité des peuples qui les portoient.

Nous venons d'établir combien dans l'espace de treize siécles, les hommes s'étoient déja éloignés de leurs demeures primitives ; mais il est certain que la terre étoit encore plus peuplée qu'on ne peut le prouver ; car il est évident par les découvertes de tous les siécles, qu'il y a eu plus de climats habités que les geographes n'en ont connu ou décrit. Herodote & Thucydide ne font aucune mention de Rome, & Ptolomée ne dit rien de plusieurs parties de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique. Maintenant, s'il nous est permis de former des conjectures d'après ce que nous trouvons sur d'autres regions, nous n'aurons besoin ni de nous étendre beaucoup plus, ni même de demander la moitié des treize siécles. Il suffit de rapporter les expeditions que firent les assyriens peu de tems après le deluge. Ninus leva contre les

bactriens

bactriens une armée de 700000 hommes de pied, 200000 de cavalerie, avec 10600 chariots. Semiramis mena contre les indiens 1300000 hommes de pied, 500000 chevaux, 100000 chariots, ſans compter les chameaux ; & Staurobate roi des Indes fut au devant avec des forces encore ſuperieures. Mais ce qui eſt à remarquer, eſt que l'on n'étoit pas encore à la fin du 4 ſiécle depuis le deluge.

On s'imaginera peut-être que les hommes ne ſe diſperſerent point avant le deluge, parce qu'ils parloient alors une ſeule & même langue. Nous avouons que cela put retarder leur diſperſion, mais cela pouvoit-il empêcher leur multiplication, dont une ſuite néceſſaire étoit de détacher continuellement des colonies, comme firent enſuite les pheniciens, les grecs, & les romains, & que nous en avons des exemples de nos jours ? Nous obſerverons encore que les hommes avoient commencé à ſe diſperſer avant la confuſion des langues ; ainſi le dit l'écriture qui en marque même la néceſſité, & qui exprime en ces termes le prétexte de la conſtruction de Babel : *de peur que nous ne ſoyons diſperſés ſur la face de la terre.*

2° Si quelqu'un s'imagine que a terre s'eſt plus facilement peuplée après le deluge, parce que le commerce & la naviga-

tion ont peuplé les îles; on le supplie de considerer qu'il n'est pas certain qu'il y eût des îles avant le deluge, & que des auteurs judicieux le nient sur des fondemens plausibles.

Enfin, si de ce qui est dit dans la Genese qu'environ six-vingt ans avant le deluge, les hommes commencerent à se multiplier sur la terre, on concluoit que la terre fût mal peuplée avant le deluge; nous répondrons qu'il n'est question là que de la race de Cain, & que l'on peut seulement conclure que les hommes commencerent à se multiplier extrêmement, & non pas qu'ils ne le fussent point encore. On trouve souvent des expressions semblables dans le texte sacré. Ainsi il est dit de Noé qu'il commença à cultiver la terre, ce qui signifie seulement qu'il commença à s'y appliquer davantage: & ailleurs il est dit du Sauveur qu'il commença de chasser ceux qui vendoient dans le temple; c'est à dire qu'il le fit actuellement, ou avec zele.

J'ai rapporté sur la question que je m'étois proposée tout ce qui peut se dire de plus probable & de plus clair. Mais au jugement dernier le dénombrement des hommes la mettra dans un plus grand jour. Ainsi je n'impose à personne la nécessité d'embrasser mon opinion qu'autant qu'il la croira la plus probable. Je demande

ſeulement qu'on ne reçoive point des problêmes comme des axiômes, ni des doutes comme des démonſtrations; car on ne peut uſer de trop de précaution dans les choſes douteuſes, & qui ne ſont fondées que ſur l'opinion. Pour nous, s'il nous eſt quelquefois arrivé de nous égarer, nous avons la conſolation de n'avoir embraſſé d'autres erreurs que des erreurs qui ne nuiſent point, & de n'avoir hazardé notre ſentiment qu'après un raiſonnable examen.

CHAPITRE VII.

De l'Orient & de l'Occident.

LEs philoſophes & les geographes ont fort élevé les terres orientales au deſſus des terres occidentales. C'eſt là, diſent les uns, que naiſſent l'or, les pierreries, les épiceries. C'eſt là, diſent les autres que les peuples recevant les premieres influences du ſoleil, ſont plus ſpirituels & plus polis. Mais ſi nous examinons bien cette opinion, nous la trouverons appuyée ſur de foibles fondemens.

A parler avec préciſion, il n'y a dans la nature ni orient ni occident; l'un & l'autre n'étant que des points relatifs, & qui varient ſelon les differentes longitudes. En premier lieu, un même pays ſera oriental ou occidental pour ceux qui habitent le

même parallele, ou qui l'occupent diversement de l'orient à l'occident. Ainsi l'Italie étant à l'orient de l'Espagne ; la Grece de l'Italie ; la Perse de la Grece ; & la Chine de la Perse ; en prenant le rebours, la Perse sera à l'occident de la Chine, ainsi du reste. Et le même pays sera tantôt oriental, & tantôt occidental, puisque la Perse qui est à l'orient de la Grece n'en est pas moins occidentale par rapport à la Chine.

Dans d'autres positions, le même point de la terre sera oriental & occidental en même tems, comme sont nos antipodes, ou ceux qui nous sont diametralement opposés. Les americains sont antipodes aux indiens ; & certaines regions des Indes sont en même tems orientales & occidentales à l'égard de l'Amerique, selon qu'on les prendra à droit ou à gauche. Car deux voyageurs partant en même tems du même lieu ; l'un par l'orient, l'autre par l'occident, la distance étant égale, ils arriveront tous deux en même tems dans l'Amerique.

Pour ceux qui habitent le même parallele, & qui ont les poles pour zenith, ils n'auront ni orient, ni occident, du moins la plus grande partie de l'année ; car s'ils prennent pour leur orient, suivant l'acception du mot, le lieu où le soleil se leve pour eux ; & s'ils regardent comme leur occident l'endroit où il se couche aussi

pour eux, il eſt certain que pendant près de ſix mois ils n'ont ni orient, ni occident. Car pendant tout ce tems le ſoleil ſe tient au deſſous de leur horizon, & le reſte de l'année il eſt continuellement au deſſus, tournoyant autour d'eux, ſans entrecouper leur horizon. Et ſi, comme la raiſon le veut, on nomme leur point oriental ce lieu où le ſoleil ſe leve une ſeule fois, c'eſt à dire dans leur équinoxe, ces points cardinaux ſeront dérangés à leur égard, & dans la rigueur, on ne pourra leur donner ni l'une ni l'autre denomination. Car on ne doit certainement pas donner le nom d'orient à un point qui a ſon midi des deux côtés, comme celui-ci. Or ſi ceux qui habitent ſous les poles n'ont point d'autre nord que leur zenith ; le point oppoſé, c'eſt à dire le reſte du globe qu'ils n'habitent pas eux-mêmes doit être leur midi. Donc on eſt mal fondé de faire dépendre quoique ce ſoit de cette prétendue ſituation à l'orient, ou à l'occident.

Cette fauſſe opinion vient de ce qu'on s'eſt mépris ſur ce qui conſtitue en effet l'orient & l'occident, & que l'on a raiſonné ſur ces deux points comme ſur le nord & ſur le midi, quoique la difference en ſoit palpable. Le nord & le midi ſont les deux points de cet axe ſur lequel tournent les cieux. Or ces deux points ſont fixes & invariables,

mais il en va autrement de l'orient & de l'occident : car la révolution des orbes se faisant sur les poles, les autres points qui environnent l'axe sont variables, & dans quelque point que l'on veuille d'abord placer l'orient, tous les points le deviendront à leur tour par une succession des parties de la terre dans chaque révolution. Si donc chaque partie du globe où se leve le soleil est appellée l'orient ; chacune differant de l'autre dans sa longitude, il est certain que chaque region aura un point different pour son orient, puisque le soleil se leve dans chacun successivement.

Le second article sur quoi on établit la preéminence des terres orientales, je veux dire cette vertu superieure que l'on attache aux premiers rayons du soleil naissant, semble un peu plus plausible. Cependant on y trouve aussi des absurdités que les sens tout seuls refutent d'une maniere invincible. Car 1°, par la même raison que l'on soutient que les Indes sont plus favorisées du soleil que l'Amerique, l'Amerique sera plus abondante que les Indes, & l'Angleterre ou l'Espagne plus que S. Domingue, où la côte de Guinée, puisque le soleil se leve plus tôt sur les premiers que sur les derniers, & l'on peut appliquer ce raisonnement à tous les peuples qui habitent le même parallele, ou qui sont situés dans une longitude très éloignée.

Une autre abſurdité inſupportable ; c'eſt que dans cette hypotheſe une region ſeroit plus abondante qu'elle-même. Car ſi les Indes ſont plus fertiles que l'Eſpagne, parce qu'elles ſont plus orientales, & qu'elles reçoivent les premiers rayons du ſoleil ; l'Eſpagne par cette raiſon aura le même avantage ſur l'Amerique ; & l'Amerique ſur les Indes ; enſorte que l'Eſpagne ſera inferieure à une region qui ſe trouvera ſurpaſſée par une autre inferieure à elle.

Prétendre enfin que le ſoleil donne quelqu'avantage aux regions qu'il éclaire les premieres, c'eſt l'accuſer de partialité. Comme il eſt également éloigné de la terre à l'orient & à l'occident, il faut, ainſi que Bôhece l'a remarqué, & que Scaliger l'a prouvé, que ſes influences ſoient égales. C'eſt ce qui a déterminé quelques-uns à tranſporter cette prérogative au pouvoir des étoiles, dont ils ont fait préſider quelques-unes à certaines regions. Ainſi Cardan approprie particulierement la queue de la grande ourſe à l'Europe, quoiqu'il ſoit vrai que dans l'eſpace de 24 heures elle parcourt l'Aſie & l'Amerique. Mais on ne doit pas attribuer de ſemblables effets aux étoiles, puiſqu'elles produiront toujours les mêmes effets dans tous les climats qu'elles regardent également.

Il faut donc chercher des cauſes plus

prochaines des differentes productions selon les divers climats; & nous serons, je croi, mieux fondés à les attribuer à la difference du climat & du terrain; car les révolutions du soleil étant regulieres, il communique également ses rayons à tous, & les garde partout selon sa position actuelle. Ce que je dis a lieu non seulement par rapport aux pierres prétieuses, aux mineraux, aux métaux, mais encore par rapport aux plantes, aux animaux dont quelques-uns se trouvent en differens pays, quelques autres dans une seule region, & d'autres enfin ne peuvent être transplantés. La main du Créateur a disposé dès le commencement les principes de toutes choses avec une grande varieté, & leur a sagement assigné à chacune leur propre semence, afin qu'elles pussent mieux remplir l'intention de leur espece. Et si elles ne trouvent pas des matieres bien propres pour leur nourriture, & leur accroissement dans une matrice convenable, le soleil ne leur est d'aucun secours; & s'il manque quelque chose à leur perfection, c'est du concours de tous les autres élemens qu'elles reçoivent ce secours. Car bien que quelques-uns s'imaginent que les puissances célestes cooperent avec les causes inferieures, & qu'elles puissent en effet influer sur la formation de toutes choses, nous devons

croire cependant que ce ſont des agens particuliers qui decident de cette formation, & dont chaque choſe contient les principes. Ainſi le ſoleil qui en Angleterre contribue à la multiplication des grenouilles & des ſerpens, ne produit point ces mêmes effets en Irlande, quoiqu'elle ne ſoit ſéparée de nous que par un petit bras de mer. Il paroît par-là que le ſoleil ne fait que cooperer avec les cauſes préexiſtentes, en avançant la formation des êtres, dont les formes ſont ſeminales.

On ne peut tirer aucun avantage en faveur de l'orient, de ce que les aſtrologues tirent leurs horoſcopes de l'aſcendant, ou de la premiere maiſon des cieux, dont le commencement eſt vers l'orient; car l'aſtrologue ne regarde préciſément que la premiere apparition du ſoleil ſur l'horiſon, & cela parce qu'alors cet aſtre fait ſentir ſon pouvoir, & que dans l'idée fauſſe de l'aſtrologue il influe ſur la vie de l'homme, & ſur toutes les choſes qui en même-tems ſont animées par leurs cauſes particulieres, & remontent ſur leur horiſon. Or il eſt vrai que cet aſcendant ſe trouve relativement à l'orient; mais ce que nous avons obſervé n'eſt pas moins vrai, je veux dire qu'il y a telle poſition de la ſphere, ſans aucun orient, d'où l'aſtrologue puiſſe calculer ſes aſcendans. En effet dans la ſphere parallele,

six maisons sont toujours abaissées, & six autres ne se levent jamais. Les planetes mêmes dont les révolutions sont plus promptes, & dont les astrologues estiment davantage les influences doivent nécessairement ne pas trouver leur compte à cette position ; car elles fournissent la moitié de leur course au dessous, & l'autre moitié au dessus de l'horison ; ensorte que pendant six ans entiers personne n'aura le bonheur de naître sous la constellation de Jupiter, & pendant 15 ans sous celle de Saturne.

Aristote, à la verité loue la situation des villes qui sont tournées vers l'orient ; mais s'il préfere cette situation à toute autre, c'est uniquement parce que les premiers rayons du soleil rendent l'air plus salubre en dissipant les brouillards qui s'étoient élevés pendant son absence. C'est par le même motif que Varron place sa maison de campagne vers le lever équinoctial du soleil, & que Palladius conseille d'en tourner l'entrée de maniere qu'elle reçoive les rayons du soleil levant en hiver sur le premier angle, & qu'elle soit un peu détournée du soleil couchant de la même saison. Columelle est du même sentiment, car il veut qu'une maison de campagne soit située de maniere qu'elle ait des appartemens d'été, & des appartemens d'hiver ; il veut que ceux-ci soient exposés au soleil levant de la

même ſaiſon, qui eſt le ſud eſt; & que la ſalle à manger ſoit au couchant de l'équinoxe, ce qui eſt exactement l'oueſt, ou le couchant. A l'égard des appartemens d'été, il veut qu'ils regardent le meridien de l'équinoxe, mais que la ſalle à manger ſoit tournée au ſud eſt qui eſt le levant d'hiver, & que les bains ſoient à l'occident d'été qui eſt le nord oueſt. Quoique l'architecture ſemble avoir égard ici aux points cardinaux, il eſt évident qu'il ne s'agit que d'éviter ou de recevoir les rayons du ſoleil ſuivant les differentes ſaiſons.

Il eſt vrai encore que les juifs & les mahometans ſe tournent vers l'orient, lorſqu'ils font leurs prieres. Les ſpectateurs, & quelques-uns de ceux qui pratiquent cette céremonie peuvent y entendre myſtere, mais il eſt certain que le but de cette inſtitution étoit de leur rappeller le ſouvenir des lieux qu'ils ont en veneration. Les juifs en regardant l'orient imitent l'exemple de leurs ancêtres qui tenoient cette pratique de Salomon, & tournent leurs yeux vers leur chere Jeruſalem. On lit dans le prophete Daniel que retiré dans ſon appartement, & ouvrant les fenêtres qui regardoient Jeruſalem, il ſe proſternoit trois fois par jour, & faiſoit ſa priere. *Toutes les fois*, diſoit Salomon en s'adreſſant à Dieu même, *que quelqu'un priera en étendant ſes bras*

vers ce temple, toutes les fois qu'il se préparera à une bataille, & qu'il adressera sa priere au Seigneur en se tournant vers cette cité que vous avez choisie, & vers ce temple qui a été élevé à la gloire de votre nom. Alors, Seigneur, écoutez leur priere du haut des cieux, & prenez-les sous votre protection. Or les juifs dispersés dans les regions situées à l'occident de Jerusalem observent litteralement cette pratique, lorsqu'ils regardent l'orient : au lieu que les paroles de Salomon sont applicables à tous les points cardinaux. Lorsque Daniel étant à Babylone regardoit du côté de Jerusalem, il étoit tourné vers l'occident. Par la même raison les juifs de la Palestine regardoient Jerusalem, de quelque province qu'ils fussent. La tribu de Juda avoit Jerusalem au nord; Manassé, Zabulon & Nephtali au midi; Ruben & Gad à l'occident; la seule tribu de Dan l'avoit précisément à son orient. Ainsi quand le Sauveur disoit, *lorsque vous appercevez des nuages au couchant, vous dites, il va pleuvoir, & vous dites vrai*; cette observation qui étoit bonne par rapport à la Judée, parce qu'elle avoit à son couchant la mediterranée, & que les vents amenoient la pluye de ce côté, n'auroit rien prouvé pour les Indes, ni pour la Chine, qui ont une vaste mer à leur orient, & un continent d'une plus grande étendue à leur couchant. De même

quoique la vulgate diſe : *l'or vient du ſeptentrion*, je ne croi pas que l'on ſoit tenté, parce qu'il ſe ſera trouvé quelques mines au nord du pays de Job, d'en chercher dans les climats froids & ſeptentrionaux, puiſque les meridionaux en fourniſſent aſſés.

Pour ce qui regarde les mahometans dont la ſecte eſt un mélange de pluſieurs religions, il paroît qu'ils ont imité les juifs en ce point; car ils ſe tournent toujours dans leurs prieres du côté de la Mecque où leur prophete nâquit, & du côté de Medine où eſt ſon tombeau. Ils y vont en pelerinage, & c'eſt de là qu'ils attendent ſon retour ſur la terre. De là vient qu'ils ſe tournent de ce côté qui eſt oriental pour les mahometans de la barbarie & de l'Egypte, & pluſieurs états du grand Seigneur; ils n'obſervent pourtant pas cette pratique par aucune ſorte de préference pour le levant, puiſque les turcs qui habitent d'autres climats ſe tournent ſelon la difference de leur ſituation vers tout autre point.

En 4ᵉ lieu on ne doit inferer aucune preéminence du ſoleil levant, de ce que dans l'arrangement du camp d'Iſrael, Dieu ordonna que la tribu de Juda campât à l'orient. Cet ordre deſigne ſeulement la place d'honneur, c'eſt à dire l'avant garde qui dans la marche des juifs regardoit néceſ-

sairement l'orient. Le texte original ne dit rien davantage ; & les traductions les plus litterales y répondent : Tremellius traduit de la sorte, *castra habentium ab anteriore parte orientem versus, vexillum esto castrorum Judæ.* Et par là on peut résoudre toutes les difficultés que l'on feroit à ce sujet.

En 5[e] lieu, il est bien vrai que les sciences, que les arts, que la politesse qui les accompagne toujours sont nés dans l'orient, mais ce n'est point à l'orient qu'il faut en attribuer la cause. C'est que les premiers hommes habiterent ces regions qui sont orientales par rapport à l'Europe. Car l'arche de Noé se reposa sur les monts d'Ararat, c'est à dire sur une partie du mont Taurus entre les Indes & la Tartarie, comme le dit le chevalier Walter Raleigh dans son excellente histoire universelle. Ceux qui éleverent la tour de Babel s'éloignerent de cette region orientale, & communiquerent de proche en proche, les sciences, les arts, & la politesse. Les progrès en furent rapides ; excepté que nos climats ne reçurent que fort tard ces mêmes avantages. Malgré la science des anciens bardes & druides, quiconque lira le traité des mœurs des germains composé par Tacite, verra que les allemands étoient bien sauvages il y a deux mille ans. On peut remarquer la même chose par rapport à

l'Angleterre dans la vie d'Agricola du même Tacite, & ſurtout dans Strabon qui à la honte de nos ancêtres & au déplaiſir de ceux qui ſe glorifient d'une longue ſuite d'ayeux, aſſure que telle étoit la ſimplicité des bretons, que bien qu'ils euſſent abondance de lait, ils n'avoient pas encore appris à faire du fromage.

Enfin le préjugé en faveur des regions orientales n'eſt pas mieux établi ſur ce que les coſmographes partagent le globe terreſtre en orient & en occident. Car cette diviſion ne ſort pas de la nature de la choſe même; elle eſt de convenance, & on l'a imaginée, parce qu'elle eſt la plus propre pour établir la longitude des lieux. Ainſi les anciens coſmographes ont choiſi les îles fortunées ou les canaries pour y placer leur premier meridien par le partage de la ſphere en partie orientale & occidentale, parce qu'ils croyoient que ces îles étoient les plus occidentales. Mais les modernes ont pris pour leur premier meridien les îles Açores, ou de S. Michel, & cela ſur l'opinion que la bouſſole varie peu dans ces îles; cependant dans ce même meridien, en s'éloignant vers le nord ou vers le ſud, on s'apperçoit que la bouſſole varie conſiderablement; outre qu'il y a d'autres endroits où elle ne varie point, comme Alphonſe & Rodriguez de Lago l'affirment du

cap des aiguilles en Afrique; Maurolycus des côtes de la Morée en Europe, & Gilbert du milieu des grandes terres dans la plus grande partie du globe.

CHAPITRE VIII.

Du Nil.

IL y a plusieurs opinions reçues par rapport au Nil, lesquelles meritent nos réflexions. On croit communément que ce fleuve se décharge dans la Mediterranée par sept embouchures; mais les anciens ne deposent point unanimement de ce fait, & les voyageurs modernes semblent prouver le contraire.

Certains auteurs de l'antiquité qui devoient être plus instruits sur cet article, n'en font aucune mention. Homere par exemple n'a point limité le nombre de ses branches; Eratosthene n'en parle point dans sa description de l'Egypte. Aristote s'exprime d'une maniere si confuse au premier livre de ses meteores, que l'on ne peut rien déterminer par les choses qu'il en dit: l'Egypte que nous regardons comme le pays du plus ancien peuple de la terre, ne fut d'abord autre chose, dit cet auteur, que des terres enlevées à la mer par des digues qui arrêterent les boues que le Nil entraînoit. Aristote est dans le même sentiment par rapport aux palus

Palus Mæotides ; il dit que de ſon teins les débordemens du Tanais leur avoient beaucoup ôté de leur pronfondeur, & qu'il ne doutoit pas qu'un jour ils ne deviſſent terre ferme. Sa conjecture n'eſt pas encore verifiée ; mais cela même eſt arrivé à une branche de l'Euphrate, l'une des quatre qui arroſoient le jardin d'Eden. Elle portoit autrefois ſes eaux dans la mer Perſique, & maintenant elle ſe perd dans les marais de Chaldée ; car telle eſt la vaſte diſtance qu'elle a laiſſé entre la mer Perſique & ſon embouchure.

D'autres qui ont écrit exprès ſur cette matiere ne ſont pas d'acord entr'eux. Herodote nomme dans ſon euterpe ſept bouches du Nil, mais il y en a deux, l'embouchure *bolbitine*, & l'embouchure *bucolique* qu'il croit l'ouvrage de l'art, & faites à l'occaſion de quelques beſoins. Strabon en compte juſqu'à quinze. Il y a, dit-il, pluſieurs villes conſiderables ſur ces canaux ou branches du Nil, celles principalement qui ont donné le nom à ſes embouchures, non pas à toutes, car il y en a onze, & quatre autres encore, mais ſeulement aux ſept principales qui ſont : *Canopicum*, *Bolbitinum*, *Selenneticum*, *Sebenneticum*, *Pharniticum*. *Mendeſium*, *Taniticum*, *&* *Peluſiacum*. Il faut obſerver ici qu'une de ces ſept eſt un canal artificiel nommé par Herodote. Pto-

lomée qui étoit né à Peluse, en compte neuf dans sa geographie, & dans la troisiéme carte qu'il donne de l'Afrique, il les nomme ainsi, *Heracleoticum*, *Bolbitinum*, *Sebenneticum*, *Pineptum*, *Diolcos*, *Pathmeticum*, *Mendesium*, *Taniticum*, *Pelusiacum*; & il y en a trois qui sont nommées autrement par Pline. Il resulte de ces varietés que Magin a eu raison de dire : *De ostiorum Nili numero & ominibus valde antiqui scriptores discordant.*

Les geographes & les voyageurs modernes en diminuent beaucoup le nombre; & Guillaume de Tyr avoit déja observé il y a plusieurs siécles qu'il ne s'en trouve plus que trois ou quatre. Car au dessous du Caire le Nil se partage en quatre branches dont celle de Damiette, & celle de Rosette sont navigables; les deux autres, dit Sandys voyageur Anglois très curieux, sont peu considerables, & coulent entre les deux que j'ai nommées. Or, dit Sandys, des sept branches que cite Herodote, & des neuf dont parle Ptolomée voilà celles que j'ai pû découvrir, ou dont j'aye entendu parler. Par là est verifié le témoignage de l'évêque de Tyr, homme fort curieux, & témoin oculaire, qui dans sa guerre sainte s'exprime en ces termes : *Nous sommes très surpris que les anciens ayent donné sept embouchures au Nil, & nous ne pouvons concilier leurs relations avec la verité, qu'en disant*

qu'avec le tems la face des choſes a changé, & que pluſieurs de ces canaux ſe ſont remplis, autrement ils n'ont jamais été bien inſtruits ſur cet article.

Si ce paſſage d'Iſaye : *Le Seigneur rendra deſerte la langue de la mer d'Egypte, il élévera ſa main ſur le fleuve, il l'agitera de ſon ſoufle puiſſant ; il le frapera & le diviſera en ſept ruiſſeaux, enſorte qu'on pourra le paſſer à pied* ; ſi ce paſſage, dis-je regarde la riviere du Nil, il ne peut s'entendre que de ſes ſept branches capitales ; mais ce paſſage eſt obſcur, & de ce qui ſuit : *Le reſte de mon peuple qui ſera échapé des mains des aſſyriens y trouvera un paſſage, comme Iſrael en trouva un dans la mer, lorſqu'il ſortit de l'Egypte*, on peut conclure qu'il regarde l'Euphrate ; & cela d'autant mieux que ſuivant la remarque de Grotius le mot *fleuve* étant ſeul ſignifie ordinairement l'Euphrate, enſorte que ce peut être ici une prédiction du partage de l'empire d'Aſſyrie en pluſieurs royaumes, ce qui devoit contribuer au retour des juifs dans leur patrie, ſelon la remarque du même Grotius, & ce qui paroîtra encore plus clairement ; ſi l'on convient que les paſſages d'Edras 2, 13, 43, 47, & de l'Apocalypſe 16, 22, y ont rapport.

Enfin quelqu'ait été le nombre de ces branches, les geographes ne ſont d'acord ſur ce point ni entr'eux, ni avec eux-mêmes. Quoique Ptolomée en ait marqué neuf,

Hondius en met dix dans ſa carte génerale de l'Europe, & dans ſa carte de l'Afrique il n'en marque que huit. Ortelius n'en met pas davantage dans ſa carte de l'empire Turc, mais on en compte onze dans ſa carte particuliere de l'Egypte; & Magin dans ſa carte du même pays en met pareil nomdre. Si nous entrions dans un plus grand détail, nous trouverions dans les autres la même variation.

Dans ces contrarietés, il ſemble que nous devions également nous défier & des anciens & des modernes. Si nous regardons comme autant de bouches du Nil tous les canaux de ce fleuve, il y en avoit plus de ſept; ſi nous ne recevons que les branches naturelles, il y en avoit moins; mais quelque parti que nous prenions, nous trouverons toujours des contradictions. C'eſt donc ſans fondement que les orateurs & les poetes tirent des comparaiſons éternelles du nombre fixe de ces embouchures.

C'eſt une autre opinion reçue par rapport au Nil, qu'il eſt le plus grand fleuve de la terre, & qu'il eſt appellé par cette raiſon *le pere des fleuves*, ou, comme l'appelle Ortelius, le plus grand de tous les fleuves. Mais ſi cette opinion étoit conforme à la verité, combien de cartes à redreſſer, & que deviendroient les meilleures relations 1° Selon pluſieurs cartes de l'A-

frique, le fleuve *Niger* ſurpaſſe le Nil de dix degrés en longueur, c'eſt à dire de plus de 200 lieues; car le Niger prend ſa ſource au delà de la ligne équinoctiale, il s'étend environ 15 degrés en deçà, coule enſuite ſans détour vers l'occident environ 40 degrés, & ſe décharge enfin par pluſieurs grands canaux dans l'Ocean occidental. D'ailleurs il y a d'autres fleuves qui ſurpaſſent celui-ci ſinon en longueur, du moins en largeur & en profondeur. Arrien donne la primauté au Gange, & ſuivant les relations modernes, il eſt & plus large, & plus profond. Car au deſſous de Syene, d'Aſna, ou plus loin vers ſa ſource le Nil eſt fort étroit; & l'hiſtoire des turcs nous apprend que la cavalerie tartare de Selim le paſſa à la nâge au Caire, pour joindre les forces de Tonumbée. Baptiſte Scortia dans un traité qu'il a fait ſur le Nil, donne la préference à la riviere de Plata en Amerique. Celle-ci, ſelon Maffée, pénetre juſqu'à 40 lieues dans l'Ocean, où elle coule avec tant de rapidité que les navigateurs en découvrent l'eau douce, avant que de pouvoir découvrir la terre ferme. Le Nil le cede encore à l'Oregliana dans le même continent. Selon Cardan c'eſt le plus grand fleuve du monde que l'Oregliana. Il eſt navigable la longueur de 6000 lieues, dit Magin, & ſon embouchure à 90 lieues de

large. Acosta témoin oculaire assure que ceux qui navigent au milieu, ne découvrent la terre ni à droit ni à gauche. On l'appelle aujourd'hui la riviere de saint Laurent.

2° Ce qui a donné naissance à cette opinion, c'est l'estime qu'en faisoient les anciens, estime fondée sur ce que la source en étoit inconnue ; car les choses paroissent toujours plus grandes à mesure qu'on les connoit moins, & le proverbe a infiniment augmenté l'idée qu'on en avoit outre que c'est une chose naturelle que de regarder comme impenétrable ce que toute l'application humaine n'a pû découvrir. Il est encore d'usage que l'on nomme *le plus grand* ce qui est grand, quoiqu'i ne puisse y avoir qu'une seule chose tell dans chaque espece. Ainsi les latins appelloient Rome la plus grande ville du monde mais le tems & les geographes nous ont appris que le Caire est bien plus grand, & qu la ville de Quinsai dans la Chine est plu grande encore. Ainsi les grecs disoient d l'Olympe que c'étoit la plus haute de montagnes, & que sa cime touchoit le cieux ; mais les geographes mettent beau coup au dessus les *Andes* du Perou, ou pic de Tenerif dans une des Canaries ; & nous apprenons récemment d'un voyageu qui a examiné l'Olympe avec attention

qu'il y a plusieurs pointes des Alpes qui le surpassent en hauteur. Ainsi on a toujours crû, & l'on croit encore que le roitelet est le plus petit des oiseaux; mais les découvertes de l'Amerique en ont fait voir un beaucoup plus petit, & qui n'est pas plus gros qu'un cerf volant.

Et comme il est difficile de prononcer sur le plus grand & le plus petit dans les choses visibles, il l'est de même d'entendre ces deux extrêmes dans les choses invisibles; ainsi n'est-il pas aisé de concevoir ce que c'est que la matiere premiere, & les relations de ce qui confine au néant; mais il est veritablement impossible de comprendre ce que c'est que Dieu qui est tout en toutes choses. Car à mesure que les êtres montent vers la perfection, & s'approchent de la divinité, ou qu'elles descendent ver l'imperfection, & s'approchent du néant, elles ne tombent sous nos sens que d'une maniere imparfaite; comme si les uns étoient trop foibles pour nos conceptions; ou que nos conceptions fussent trop foibles pour les autres.

3° Les opinions sont aussi partagées sur les débordemens du Nil. On soutient sans fondement legitime que ce débordement annuel lui est particulier, & le contraire est prouvé par ce qui arrive à d'autres rivieres de l'Afrique même. Le *Niger*, & le

Zain ſe débordent auſſi vers la même ſai-
ſon, auſſi bien que les rivieres de la *Suama*
& du ſaint Eſprit qui ſont au delà des mon-
tagnes de la lune. Le débordement lui eſt
encore commun avec quelques rivieres de
l'Europe & de l'Aſie, comme celle de *Mena*
aux Indes, le Drina en Livonie, au rap-
port de Botero; & le Jourdain dans la Paleſ-
tine; car l'écriture dit que le Jourdain
ſe déborde au tems des moiſſons. Les effets
à la verité en ſont partout ſurprenans; mais
on en connoit mieux les cauſes ſur les
lieux où à la ſource même. Pluſieurs ont
fait tous leurs efforts pour découvrir celle
du Nil, & quelques-uns déſeſperant d'y
réuſſir ſe ſont bornés à dire que c'étoit une
providence de Dieu qui par des moyens
obſcurs a mené toutes choſes à leur fin.
D'autres ont pénétré la verité par rapport
à ces débordemens, & l'on peut s'en tenir
à ce que diſent Diodore, Seneque, Stra-
bon &c. qu'ils étoient cauſés par les
pluyes abondantes qui tomboient dans l'E-
thiopie, & qui prenoient leur cours vers
la ſource de cette riviere; car les inon-
dations du Nil arrivent dans le tems que
les éthiopiens ont l'hiver; & quoiqu'il n'y
ſoit point abſolument froid, parce que
le ſoleil n'eſt pas plus éloigné d'eux dans
le ſigne du cancer, qu'il l'eſt de nous dans
le ſigne du taureau, ils ont pourtant une
ſaiſon

saison, où l'ardeur du soleil est si temperée qu'elle suffit à élever des vapeurs qui produisent dans la suite des pluyes abondantes. Cette idée des anciens est confirmée par Francisque Alvarez qui a demeuré long-tems en Ethiopie, & qui dans la description qu'il nous en a laissé assure que depuis le 15. juin jusqu'au mois de septembre il ne cessoit d'y pleuvoir ; & par Antoine Ferdinand qui dans une lettre écrite de ce même pays & citée par *Codignus*, dit que pendant l'hiver il ne s'y passoit aucun jour sans pluye.

D'ailleurs il est très ordinaire de changer une qualité remarquable dans une qualité singuliere, & de croire parce qu'elle nous semble merveilleuse qu'elle ne se trouve point en d'autres sujets. C'est ainsi qu'en général on croit que l'Irlande jouit du privilege singulier de ne renfermer en son sein aucune sorte de bêtes venimeuses; mais on sçait que la même chose a été dite de l'île de Crete à qui les anciens accordoient encore le privilege d'avoir donné naissance à Jupiter ; aussi bien que de la petite île *Evisa* près de Majorque dans la Mediterranée. Les voisins du mont Etna n'imaginent pas qu'il y ait d'autres montagnes qui vomissent des flammes ; mais les navigateurs nous ont appris qu'il y a un pareil volcan en Islande, un autre plus

remarquable à Tenerif, & plusieurs encore ailleurs. On a crû de même qu'il n'y avoit des crocodiles que dans le Nil ; Alexandre étoit si prévenu de cette idée, que quand il en vit dans le Gange, il crut avoir trouvé la source du Nil ; mais les modernes nous ont appris qu'il y en a non seulement dans l'Afrique, mais encore dans l'Asie, & en plusieurs fleuves de l'Amerique.

On soutient encore communément que le Nil ne commence jamais à se déborder que le 17. du mois de juin ; on auroit été plus dans le vrai, si l'on ne s'étoit point fixé à ce jour particulier. Car Herodote, Diodore & Seneque, disent seulement que c'est vers le tems où le soleil entre dans le signe du cancer. De même quand Hippocrate dit : *Sub cane & ante canem difficiles sunt purgationes*, il comprend un certain nombre de jours. Car par la constellation du chien il n'entend pas seulement le jour de son lever, mais plusieurs après, & dix jours auparavant. Ainsi Aristote s'exprime avec prudence, lorsqu'en parlant des proprietés des animaux, il se sert de ces équivalens, *circa & magna ex parte*. Et Scaliger dans cet endroit que Théodore a rendu de la sorte : *Coeunt thunni & scombri mense februario post idus, pariunt junio ante nonas*, Scaliger, dis-je, au lieu d'*ante nonas* met *junii initio*, parce que cette expression comprend plu-

ſieurs jours. En quoi il uſe de plus de circonſpection que Théodore, car en diſant *ante nonas*, il ne parle que d'un jour, ſçavoir les calendes; car dans le calendrier romain le ſecond jour du mois eſt le quatriéme des nones. D'ailleurs ſi le jour du débordement étoit fixe, comment S. Athanaſe auroit-il pû nous dire dans la vie de S. Antoine que le diable ſe fit admirer par la prédiction qu'il fit, après avoir apperçû les pluyes qui tomboient en Ethiophie, du jour précis du débordement? & que deviendroit l'experience qui ſe fait encore en Egypte ſur le ſable qui s'amaſſe aux bords du Nil, & par le poids duquel on juge de la grandeur du débordement.

Enfin la raiſon ne permet pas de déduire des effets fixes & certains de cauſes incertaines & variables; telles ſont les cauſes de ce débordement qui ne peuvent être régulieres, & dont par conſéquent les effets ne ſçauroient être prédits; car ils dépendent des pluyes de l'Ethiopie, & ces pluyes doivent leur origine à des exhalaiſons qui ſont contingentes. De là vient qu'il y a eu des années où le Nil n'a point débordé, comme le penſent quelques auteurs des années ſteriles ſous Pharaon, & comme Seneque & d'autres le rapportent de l'onziéme année de Cléopatre. Il s'eſt même paſſé juſqu'à neuf ans de ſuite ſans débor-

dement, ainsi que nous l'apprend Callisthene. On a remarqué aussi des années où il retardoit beaucoup, comme il arriva, au rapport de Sozomene & de Nicephore sous l'empire de Théodose; ce qui pensa occasionner une révolte parmi le peuple, parce qu'on lui refusa la permission de sacrifier au Nil comme avoient fait leurs ancêtres au tems du paganisme.

C'est encore s'exposer à l'erreur, que de vouloir assigner le terme de certaines choses. On lit en bien des auteurs, & l'on veut nous persuader que les hommes sont habiles à la génération dès leur 14 année; mais il est bien plus sage de dire avec Aristote, *bis septem annis exactis magna ex parte*. On dit encore que les chiens ne voyent point durant les neuf premiers jours, mais qu'alors ils commencent à ouvrir les yeux; au lieu que nous avons prouvé ailleurs que leurs paupieres ne commencent pour l'ordinaire à s'ouvrir que le 12, & quelquefois le 14e jour. On commet la même faute en des choses qui dépendent moins du hazard, & surtout dans la mesure du tems. Car tandis que nous ne donnons à l'année solaire que 365 jours, les astronomes y trouvent six heures de plus qui font le quart d'un jour; ainsi dans un jour que nous faisons consister en 24 heures, ou dans une révolution du soleil, nous devons à la rigueur

compter le tems que le ſoleil employe à tourner ſur lui-même d'orient en occident, ce qui fait qu'en un jour il ne décrit pas un cercle parfait.

4° C'eſt un fait avancé par pluſieurs écrivains, & qui eſt communément reçu, qu'il ne tombe jamais de pluye en Egypte, & que le Nil y ſupplée par ſes débordemens; mais il eſt encore beſoin de correctif ici; il faudroit dire que les pluyes n'y ſont pas frequentes en été, & qu'elles y ſont très rares en hiver. Mais nous ſçavons par le témoignage de pluſieurs, & ſurtout par un témoin oculaire, bien digne de foi, M. le chevalier Baronnet qu'il y en tombe quelquefois de très groſſe, & qu'il plut il n'y a pas long-tems pluſieurs jours de ſuite au grand Caire. Proſper Alpinus qui a fait un long ſejour en Egypte, & qui nous a laiſſé une hiſtoire trés exacte de la medecine pratique de ce pays-là, atteſte la même choſe par rapport à d'autres endroits de la même région. *Cayri raro decidunt pluviæ, Alexandriæ, Peluſiique, & in omnibus locis mari adjacentibus pluit longiſſime & ſæpe*; c'eſt à dire qu'il pleut rarement au grand Caire, mais qu'à Alexandrie, à Damiette, & aux autres endroits qui ſont voiſins de la mer, il y pleut beaucoup & ſouvent. On peut encore ajouter à ces témoignages, le témoignage plus récent du ſçavant M.

Greaves, dans l'exacte description qu'il nous a donnée des pyramides.

D'ailleurs, Dieu menace l'Egypte d'une pluye de grêle si grosse que depuis la fondation de sa monarchie elle n'en a point vû de semblable; or la menace ne tombant que sur des circonstances nouvelles, n'est-ce pas insinuer que l'Egypte avoit déja vû de la pluye moins grosse? Et le même Prosper que nous avons déja cité dit : *rarissime nix, grando &c*, que la neige & la grêle y tombent rarement; d'où il suit au moins qu'il y en tombe quelquefois.

Il faudroit pour éviter l'erreur, quand il s'agit de limiter le tems, employer suivant les occasions ces mots, toujours, la plûpart du tems, souvent; jamais quelquefois, rarement : au lieu que l'on se sert presqu'indistinctement de la plûpart de ces termes. On dit par exemple que le soleil luit tous les jours à Rhodes, parce qu'il est rare qu'il n'y luise pas. On dit que le cameleon vit de l'air; au lieu de dire qu'il mange rarement, car plusieurs ont vû ces animaux manger des mouches. On dit encore que les enfans de huit mois ne vivent pas, au lieu de dire qu'ils vivent rarement; & s'il faut croire ce que dit Aristote des égyptiens, cela n'est vrai ni pour tous les tems, ni pour tous les lieux.

On croit enfin communément que plu-

ſieurs princes ont entrepris de couper l'iſthme, ou la langue de terre qui ſépare la Mediterranée du golphe Arabique; mais il n'eſt pas aiſé de déterminer l'endroit où l'on avoit entrepris de le couper. Il y en a beaucoup qui aſſurent que le but n'étoit pas de joindre ces deux mers, mais de faire un canal de communication entre la mer rouge & le Nil, comme on en voit encore des veſtiges. Le projet fut commencé par Seſoſtris, continué par Darius, & abandonné par tous deux, parce qu'ils craignirent de ſubmerger le pays, mais il fut en quelque maniere executé par Ptolemée Philadelphe. Et c'eſt par ce canal que le grand ſeigneur fait paſſer ſes galeres du Nil dans la mer rouge. Il les fait remonter juſqu'au Caire où on les démonte, & d'où on les tranſporte ſur des chameaux, après quoi on les raſſemble au port de Sués; & c'eſt ainſi qu'il a executé le projet que fit Cléopatre après la bataille d'Actium.

Le proverbe *percer l'iſthme* ne doit donc pas ſon origine à cette entrepriſe; il la doit, ſelon Eraſme, à pluſieurs autres, comme à celle des cnidiens, & principalement à celle de l'iſthme de Corinthe que pluſieurs empereurs tenterent inutilement de percer. Les cnidiens abandonnerent leur projet ſur l'ordre d'Apollon qui leur déclara que ſi les dieux avoient approuvé

un semblable dessein, il en auroit lui-même fait une île dès le commencement. Mais une pareille raison ne seroit pas goûtée de ces genies entreprenans qui s'évertuent pour procurer aux hommes des avantages que la nature leur a refusés ; & les mauvais succès de quelques-uns n'effrayent pas ceux qui sçavent que plusieurs îles ont été faites par la main des hommes ; que la mer a d'elle-même percé quelques langues de terre. Et si la politique des princes ne s'y opposoit pas, de quelle utilité ne seroit-il point de percer l'isthme de Panama à Porto Bello dans l'Amerique ? comme il n'est que de peu de lieues, l'execution seroit facile, & l'on ouvriroit aux navigateurs un chemin bien plus court pour aller aux Indes & à la Chine.

CHAPITRE IX.

De la mer Rouge.

IL y a divers sentimens par rapport à la mer Erythrée, ou la mer Rouge. La plûpart s'imaginent que ses eaux sont en effet rouges, & que c'est ce qui lui a donné son nom. D'autres aussi peu fondés croyent qu'elle n'a aucune rougeur, & vont chercher ailleurs des raisons de sa dénomination. Mais pour en donner une idée juste, il est bon d'avertir qu'independamment de

ſa couleur, elle ſe nomme auſſi le golphe Arabique. Les hébreux qui devoient la connoître l'appellent Zuph, c'eſt à dire mer des roſeaux, parce qu'ils y en trouverent, lorſqu'ils la paſſerent miraculeuſement. Les turcs qui en ſont aujourd'hui les maîtres, ne la connoiſſent que ſous le nom de golphe de la Mecque.

Les anciens veulent tous que ce ſoit le roi Erythrus qui lui ait donné ſon nom, & non pas ſa couleur rouge qu'ils nient formellement : *ab Erythro rege inditum eſt nomen, propter quod ignari rubere aquas credunt*, dit Quint-Curce. Philoſtrate & Sabellicus auteurs plus moderne s'expriment en termes également précis : *ſtulte perſuaſum eſt vulgo rubras alicubi eſſe maris aquas, quin ab Erythro rege nomen pelago inditum.* Pline, Solin, Dion Caſſius ſont du même ſentiment; quoiqu'ils ne ſoutiennent pas que la mer Erithrée n'ait abſolument aucune rougeur, ils en tirent auſſi l'étymologie du roi Erythrus.

D'autres ont peut-être eu la même idée, lorſqu'ils ont ſubſtitué au nom du roi Erythrus, celui d'Eſau, ou d'Edom, parce qu'Eſau s'étoit établi ſur les côtes de cette mer. Or il faut obſerver qu'Edom & Erythrus ſont une même perſonne, & que la mer rouge, ou la mer d'Idumée n'eſt que la même mer. Et la poſterité d'Edom s'étant retirée vers la mer Mediterranée,

on les appella dans le vieil langage des grecs *pheniciens*, ou hommes rouges, comme une de leurs colonies qui se fixa ensuite dans une île près des côtes d'Espagne, fut nommée par les grecs *Erithra* selon Strabon & Solin.

Il y en a beaucoup qui sans s'arrêter à l'étymologie croyent que cette mer est veritablement rouge, & qu'elle tire cette couleur de son lit, & des eaux qui s'y déchargent. Tels sont ceux d'entre les chrétiens qui concevant que le passage des enfans d'Israel par la mer rouge, a été un type du baptême, selon cette expression de S. Paul: *tous furent baptisés en Moyse dans la nuée, & dans la mer*, se sont imaginé que le type répondroit mieux au sang de J. C. s'il étoit d'une couleur convenable au mystere. En quoi ils ont suivi S. Augustin qui dit: *Significat mare illud rubrum baptismum Christi, unde nobis baptismus Christi, nisi sanguine Christi consecratus?*

Mais plusieurs modernes en ont appellé au témoignage des sens, & ont enfin décidé que la mer Erythrée avoit une couleur rouge, mais non pas telle qu'on l'entend ordinairement. Walter Raleigh, fait consister cette rougeur dans la réflection qu'elle reçoit de quelques îles rougeâtres, & dans la couleur de son propre fonds, où il croît beaucoup de corail, & d'où

l'on en apporte une grande quantité en Europe. Albuquerque, Etienne de Gama, & Jean de Bairros, ſelon Ferdinand de Cordoue, attribuent cette rougeur à la couleur du ſable, & de la terre argilleuſe du fonds. Comme cette mer n'eſt pas fort profonde, on remarque lorſque le ſoleil luit, & qu'elle eſt agitée, une couleur rougeâtre ſur la ſuperficie ; mais on s'aſſure que la rougeur n'eſt qu'aparente, ſi l'on puiſe de cette eau aux endroits où elle paroît le plus rouge ; alors on verra qu'elle ne l'eſt pas plus que celle des autres mers. Il y a même des endroits où elle paroît très verte, comme en d'autres endroits elle paroît d'une autre couleur, ſuivant celle de ſon fonds. Et c'eſt en ce ſens que l'on peut ajoûter foi à Philoſtrate, lorſqu'il dit que cette mer eſt bleue, ou à Bellon, lorſqu'il nie ſa rougeur, parcequ'il ne la remarqua point à *Sués* ; ou à Corſalius, parce qu'il ne l'apperçut point à ſon embouchure.

Il eſt à propos maintenant d'inſtruire le lecteur d'une choſe que la plûpart des auteurs ont négligée, & qui n'a peut-être été ſçue que d'un petit nombre, c'eſt qu'il y a une autre mer rouge nommée ainſi pour des raiſons differentes, c'eſt le golphe de Perſe, ou la baye qui ſépare la Perſe d'avec l'Arabie, ſuivant la deſ-

cription de Pline : *mare rubrum in duos dividitur sinus, is qui ab oriente est Persicus appellatur*; ou celle-ci de Solin *qui ab oriente est, Persicus appellatur; ex adverso unde Arabia est, arabicus.* Il n'y a donc point d'absurdité à ce que dit Strabon, que le Tigre & l'Euphrate tombent dans la mer rouge. Et Ferdinand de Cordoue a raison de justifier cette expression de Seneque son compatriote :

Et qui renatum prorsus excipiens diem
Tepidum rubenti Tigrin immiscet freto.

Et non seulement le golphe Persique a porté le même nom que le golphe Arabique, mais ce qui aide à les confondre, c'est qu'il a de même pris son nom du roi Erythrus qu'on a crû enseveli dans une île de ce golphe, comme le rapportent *Dionisius Afer*, Quint-Curce, & Suidas, qui ajoûtent que ce fut près de la Caramanie qui confine au golphe Persique. Et si son tombeau fut vû par Néarque, il est moins probable que ce soit dans le golphe arabique; car nous sçavons que Néarque vint de *l'Indus* trouver Alexandre à Babylone quelques jours avant sa mort. Or Babylone étoit située sur l'Euphrate qui se décharge dans le golphe Persique. Quoique la version latine de Strabon dise que Néarque souffrit beaucoup dans le golphe

Arabique, l'original grec porte au contraire, Κολπος Περσικος, le golphe Persique.

Nous dirons en finissant ce chapitre, qu'il est probable que le roi Erythrus a donné son nom au golphe Arabique; qu'il est moins probable que les deux golphes ayent tiré leur nom d'une même personne; que l'on assure sans fondement que les eaux de l'un ou de l'autre sont rouges; mais qu'il faut convenir aussi qu'elles ont une rougeur apparente : ce qui suffit pour fonder l'allegorie des chrétiens. C'est en ce sens à peu près que l'on peut donner le nom de mer noire au pont Euxin, celui de *Xante*, à la riviere jaune de Phrygie; & celui de *Mar Vermeio*, à la mer rouge de l'Amerique.

CHAPITRE X.

De la noirceur des Négres.

CE n'est pas seulement dans l'économie générale de la nature que les choses les plus sensibles sont une sorte d'énigme pour nous; il en est de même des objets particuliers, & sur lesquels nous assurons que les sens ne peuvent nous tromper. Cela est incontestable des couleurs en général sous quelqu'une desquelles tous les objets se manifestent à nos yeux, & dont la nature & les causes sont ignorées. Les uns attribuent les couleurs au mélange des

élémens ; les autres aux differents degrés d'opacité : ces réfléxions nous laissent dans l'obscurité à cet égard. Les chymistes ont sagement réduit leurs causes au sel, au souffre, & au mercure, & s'ils avoient aussi bien prouvé ces principes dans les couleurs, qu'ils les ont prouvés par rapport aux objets du goût & de l'odorat, nous leur serions plus redevables. Car tandis qu'ils établissent le sel principe du goût, & le souffre principe de l'odeur, ils ne conviennent point entr'eux sur le principe des couleurs, les uns voulant que ce soit le sel ; d'autres le souffre, & d'autres enfin le mercure. Il n'y a cependant point ici de contradiction absolue ; le souffre paroît à la verité avoir la meilleure part aux couleurs, mais le sel y influe beaucoup aussi; car outre le sel fixe & terrestre, il y a dans les corps naturels un sel de nître qui a beaucoup de rapport au souffre, & un sel volatile ou armoniac qui a du rapport au mercure. C'est par le moyen de ces sels que les couleurs se diversifient, & reçoivent differens degrés de lumiere ou d'obscurité &c.

Puisque les notions des couleurs en general sont si imparfaites, celle des couleurs particulieres le seront davantage ; comme elles sont éloignées de la simplicité de leurs principes, elles demandent

chacune des recherches plus composées, & plus de pénétration pour en découvrir l'essence. Et quand on comprendroit la cause des couleurs en genéral, on ne seroit guere plus en état d'expliquer pourquoi l'herbe est verte ? pourquoi l'ail & les porreaux ont la racine blanche, les feuilles d'un verd foncé, & la graine noire ? pourquoi la rhubarbe dont la racine est jaune pousse des fleurs de couleur de pourpre ? pourquoi les plantes laiteuses, dont le suc est partout laiteux produisent des fleurs bleues & jaunes ? & pour ne pas s'arrêter à ce que l'on pourroit croire avoir reçû dès le commencement cette détermination, pourquoi la merveille du Perou pousse des fleurs de differentes couleurs, non d'une maniere uniforme & constante, mais d'une façon qui varie tous les jours. Pourquoi une tulipe d'une seule couleur, en produit de plusieurs couleurs, & de presque toutes, mais non pas de bleues. Enfin pourquoi une grande partie du genre humain a été noire dès le commencement, & retient cette couleur. Ici la cause n'est pas moins obscure que les effets, & par conséquent j'ouvre un vaste champ à la dispute. On assigne d'ordinaire deux causes principales de cette noirceur, l'ardeur du soleil ou la malédiction divine sur Cham & sa posterité ; mais ces raisons ne satisferont point les personnes

qui ſe donnent la peine d'examiner.

Les anciens qui dans les choſes obſcures recouroient toujours à la nature, comme il paroît par un diſcours de Strabon ſur cet article, ont généralement reçû la premiere de ces cauſes. C'eſt apparemment ce qu'Ariſtote avoit en vue, lorſqu'il demandoit dans un de ſes problêmes, pourquoi le ſoleil noircit les hommes, tandis que le feu ne les noircit pas. Pourquoi le même air noircit la peau, & blanchit la cire. Le nom même d'*æthiops* que l'on donne à la nation des négres la plus puiſſante, ne ſignifie autre choſe que des hommes d'un teint brûlé & noir. La fable qui attribue la couleur des négres à la chûte de Phaeton, & à l'incendie genérale dont elle fut ſuivie, prouve auſſi l'ancienneté de cette opinion. Cependant nous apprenons de Strabon qu'Ariſtobule très ancien geographe la rejetta. Ortelius & d'autres modernes l'ont regardée comme douteuſe; mais je ne ſçai perſonne qui l'ait approfondie. C'eſt ce que je vais eſſayer de faire, en mettant dans leur jour les raiſons qu'il y a de douter.

1° Pluſieurs des partiſans de cette opinion la détruiſent tacitement; en effet quand ils font de la riviere de Senaga une eſpece de ligne qui ſépare les maures noirs d'avec ceux qui ne ſont que jaunâtres, par là

là même ils attribuent quelque raiſon de cette difference à l'air, au terrain, & à la riviere.

2° Si nous voulons que ce ſoit le ſoleil qui produiſe cet effet, ou qu'il y contribue beaucoup, ce que nous ne nions pas abſolument, pourquoi ne le remarque-t-on pas dans les animaux qui croiſſent dans le même climat? pourquoi ſi la chaleur du climat noircit les hommes, les lions, les éléphans, les chameaux, les cygnes, les tigres, les autruches conſervent-ils leur couleur, après même qu'ils ont paſſé deux étés en Ethiopie? puiſqu'ils participent aux mêmes influences du ſoleil que les hommes, ils devroient participer aux mêmes effets. Car aux climats froids non ſeulement les hommes ſont blonds & blancs, mais il y a pluſieurs animaux qui vivant en plein air perdent leur couleur naturelle, & deviennent blancs, de noirs, bruns, ou roux qu'ils étoient. Olaüs Magnus nous apprend que les renards blanchiſſent après l'équinoxe de l'automne, & Michovius que les liévres & les perdrix blanchiſſent en hiver : ainſi le proverbe d'*un corbeau blanc* n'a point lieu dans les climats ſeptentrionaux.

3° Si la chaleur du ſoleil, & l'intemperie du climat produiſoient ſeules cette couleur, il eſt certain que le changement

de climat causeroit un changement sensible & presque total, ce qui pourtant est démontré faux par l'experience. Car bien que l'on transporte des négres en des climats froids, ils conservent pourtant leur couleur, & cette couleur se perpetue, & ne s'altere en rien dans leurs enfans, à moins qu'ils ne se mêlent avec des blanches, & même en ce cas ils n'ont qu'un moindre degré de noirceur. Ce que je dis est très connu dans les états du grand seigneur. Mais on n'en reconnoît mieux la verité parmi ces maures qui furent transportés il y a plus de cent ans au Bresil, & dont la posterité est toujours la même pour la couleur. De même que l'on transporte des blancs en des climats chauds, ils conserveront à peu près leur blancheur, comme on l'a remarqué de plusieurs européens transportés au pays des négres, & comme le rapporte Edouard Lopez des colonies espagnoles, lesquelles ont conservé sur les côtes d'Afrique leur teint naturel.

4° Si la chaleur du soleil étoit l'unique cause de la noirceur des éthiopiens ou des négres, il suivroit de là que tous ceux qui habitent dans la même latitude, qui sont également proches du soleil, dont les jours sont égaux, & sur qui les rayons du soleil tombent de la même maniere, devroient

être de la même couleur, ce qui n'eſt pas. Car il y a des peuples en Aſie comme ceux de Cambaye & de l'île de Java qui ſont au même degré de latitude, & qui ont un teint different. Et voilà ce qui a fait croire à pluſieurs que tous les noirs ſont originaires d'Afrique, & que les noirs qui ſont maintenant en Aſie, comme ceux de Madagaſcar & des îles voiſines ſont des peuplades des noirs d'Afique. Les americains ne ſont noirs ni au deux tropiques ni aux environs, ni ceux qui habitent la partie meridionale du Breſil, du Chili, & du Perou, ni ceux qui habitent la partie oppoſée, comme S. Domingue, *Caſtilio*, Nicaragua. Quoiqu'il y ait en toutes ces regions beaucoup de noirs, on ſçait qu'ils n'en ſont point originaires, & qu'ils y ont été tranſportés depuis la découverte de l'Amerique.

5° Nous ne pouvons aſſurer que ce teint ſoit particulier aux nations qui ſont les plus voiſines du ſoleil; car dans l'Afrique même il y a des noirs ſous le tropique meridional, mais ſous, ou près le tropique ſeptentrional, les peuples n'ont pas tous la même couleur. Les peuples de *Gualata*, les *agades*, les *garamantes* &c. qui ſont tous ſous le tropique ſeptentrional ne ſont pas des négres. Mais de l'autre côté vers le cap Negro, *Ceſala*, & Madagaſcar, ils ſont d'un noir de jais.

Si nous disons que le soleil est plus ardent sous le tropique meridional, parce que le perigée se trouve au signe du capricorne, & qu'ainsi le soleil approche plus de ces terres, nous ne résoudrons point la difficulté. Et si l'on vouloit conclure que le soleil a un pouvoir superieur à cause de sa proximité de la terre ; nous conclurions que sa vertu doit plus se faire sentir dans l'hemisphere septentrional, & dans son apogée, parce que son mouvement est moins prompt, & sa révolution plus longue. En effet, quoiqu'il acheve sa révolution dans l'espace de 365 jours, quelques heures, & quelques minutes, son mouvement est pourtant inégal à cause de son excentricité, & son cours est plus long dans l'hemisphere septentrional, que dans l'hemisphere meridional ; car il parcourt celui-ci en 176 jours, au lieu qu'il en met 187 à parcourir celui-là, ce qui fait onze jours de difference. Aussi le plus grand jour pour les terres septentrionales, lequel est en cancer, est plus long que le plus grand jour des terres meridionales, lequel est en capricorne. D'ailleurs nous ne pourrions conclure tout au plus qu'une égalité de chaleur dans les deux tropiques, mais non pas une égalité d'effets sur d'autres choses également soumises à son pouvoir. Car il approche également des americains ; sans

qu'ils reſſentent les mêmes effets. Rejetter cette difference ſur la canicule, c'eſt ne rien avancer; car les mêmes raiſons demanderoient qu'elle influât également ſur l'Afrique, & ſur l'Aſie. Et quoiqu'elle ne ſoit verticale à aucune partie de l'Aſie, & qu'elle ne faſſe que cotoyer la terre inconnue, elle n'en eſt pas moins verticale en paſſant ſur le Perou & ſur le Breſil.

6° Une choſe remarquable, eſt que bien au delà du tropique meridional, au cap de bonne eſperance qui eſt au 36 degré de latitude, où les chaleurs doivent être temperées, les peuples y ſont noirs : au lieu qu'en Amerique, & au même degré de latitude ſeptentrionale ils ſont blancs, & qu'en Europe ceux de Candie, de Sicile, & de quelques provinces d'Eſpagne ſont au plus olivâtres.

7° On ſe perſuade enfin qu'il n'y a point de peuple qui ſoit plus brûlé par le ſoleil que les africains, à cauſe de la ſechereſſe de la terre, & de la rareté des eaux; mais nous allons montrer l'inſuffiſance de cette raiſon. Et d'abord, les régions occupées par les négres ne ſont pas ſi dépourvues d'eau qu'on le dit. Car au delà des montagnes de la lune dans le Zanguebar on trouve les grandes rivieres de *Suama*, & de *Spirito ſanto*, & au deça le Zaire, le Nil, & le Niger qui rafraîchiſſent l'air par leur

exhalaisons, & humectent les terres par leurs débordemens annuels. D'ailleurs dans cette partie de l'Afrique laquelle est située entre les deux tropiques, sans rivieres, sans débordemens, & qui n'est qu'une mer de sable; dans cette région si aride, que les voyageurs sont obligés de faire porter sur des chameaux leur provision d'eau, parce qu'ils seroient souvent plusieurs jours sans en trouver, dans la Libye enfin les peuples ne sont pas noirs; & Ptolomée les nomme *leuco-æthiopes*, ou les maures pâles & olivâtres.

Il est vraisemblable que cette opinion vient de ce que l'on a observé que la chaleur, le feu, la fumée produisent communément une noirceur sensible. C'est pour cela que les anciens regardoient la zone torride comme inhabitable, & croyoient par conséquent que les peuples qui en sont voisins ne pouvoient manquer d'être noirs. Mais la geographie moderne a fait voir combien ils se trompoient sur cet article, puisque là même, ainsi que nous l'avons déja remarqué, il y a des peuples qui ne sont pas tout-à-fait noirs. J'ajoute qu'il est douteux que le soleil puisse produire cet effet; il peut bien obscurcir la couleur des êtres vivans; ou noircir les chairs mortes; mais il n'est pas également décidé qu'il puisse noircir des êtres dont les parties sont

ſucceſſives, & dans un changement continuel.

Ce n'eſt donc point le ſoleil qui produit cette couleur, du moins je croi l'avoir rendu probable; mais quand ces peuples ont-ils commencé d'être noirs, c'eſt encore une enigme, & il y auroit de la préſomption à vouloir fixer une pareille époque. Mais puiſque nous en ignorons la cauſe phyſique, eſſayons d'en aſſigner qui ſoient vraiſemblables. Examinons d'abord ſi la boiſſon de certaines eaux n'auroit point pû produire cet effet. Nous trouvons des exemples ſemblables dans Ariſtote, dans Strabon, dans Pline. Telles étoient deux fontaines de la Béotie, dont l'une blanchiſſoit les moutons, & l'autre les noirciſſoit; telle étoit encore l'eau de Siberis qui rendoit noirs les bœufs, & les hommes même, dont elle noirciſſoit & la peau, & les cheveux. Voilà du moins quelle fut l'idée d'Ariſtobule, qui ne pouvant comprendre que le ſoleil peut produire l'effet dont nous recherchons la cauſe, aimoit mieux l'attribuer aux eaux.

2° On pourroit auſſi concevoir que cela ſe fit au commencement de la même maniere que les moutons de Jacob prirent differentes couleurs, c'eſt à dire par le pouvoir de l'imagination. Car on rapporte pluſieurs faits ſemblables, qui ne peuvent

être révoqués en doute. Hippocrate fait mention d'un homme qui ayant attentivement regardé un tableau, engendra un négre. Heliodore parle d'une reine maure qui pour avoir considéré un tableau qui représentoit Andromede conçut & mit au monde un enfant blanc. On pourroit donc rapporter l'origine de cette noirceur à une cause semblable; ensorte que l'imagination ayant d'abord influé sur la semence, & trouvant dans le climat une disposition favorable, l'effet fut perpetué. C'est ainsi que Plotin explique l'origine des paons blancs, & que plusieurs attribuent à l'abondance des neiges qui tombent dans les régions septentrionales, & qui y durent long-tems la blancheur des faucons, des vautours, & d'autres animaux. Et S. Augustin va jusqu'à croire que Satan employa cette méchanique pour faire que les égyptiens eussent toujours un bœuf blanc, qu'ils adorassent sous le nom d'Apis.

3° Cette noirceur pourroit avoir les mêmes principes que ceux à qui nous voyons produire certaines jaunisses; ensorte que ces principes se trouvant combinés avec d'autres causes de même nature ils auroient produit comme par degrés cette noirceur qui n'avoit eu que de foibles commencemens. Ce qui rend ceci plus vraisemblable, est que pareille chose est

arrivée

arrivée en des organes entiers, & que cette alteration a paſſé aux deſcendans, & s'eſt même augmentée de génération en génération. Telle fut l'origine des *macrocephales*, ou des hommes à longue tête, dont Hippocrate parle en ces termes : *Cum primum editus eſt infans caput ejus tenellum manibus effingunt, & in longitudine adoleſcere cogunt ; hoc inſtitutum primum hujuſmodi naturæ dedit vitium, ſucceſſu verò temporis in naturam abiit, ut proinde inſtituto nihil amplius opus eſſet ; ſemen enim genitale ex omnibus corporis partibus provenit, ex ſanis quidem ſanum, ex morboſis morboſum. Si igitur ex calvis calvi, ex cæcis cæci, & ex diſtortis ut plurimum diſtorti gignuntur, eademque in cæteris formis valet ratio, quid prohibet cur non ex macrocephalis macrocephali gignantur.* C'eſt ainſi qu'au rapport d'Ariſtote les cerfs d'*Arginuſe* avoient les oreilles fendues, parce qu'on les avoit auparavant fendues à quelques-uns. C'eſt ainſi que les chinois ont les pieds petits ; la plûpart des négres des nés plats, & de groſſes lévres ; & que pluſieurs eſpagnols deſcendus des maures de Barbarie, quoiqu'ils ſe ſoient ſouvent mêlés depuis avec d'autres races, ſont encore plus ou moins camus.

Ceux que nous appellons bohêmes ſe noirciſſent en ſe frottant avec du lard & des huiles, & s'expoſant enſuite au ſoleil. On a remarqué que les maures de la Guinée

s'humectent souvent la peau avec des substances grasses & huileuses, pour diminuer la démangeaison que la secheresse causée par l'ardeur du soleil, leur feroit souffrir autrement. Ne se pourroit-il pas que cet usage eût contribué à leur noirceur, & qu'ensuite elle leur fût devenue naturelle ?

Enfin, si l'on vouloit absolument que nous expliquassions comment & en quel tems cette partie de la posterité d'Adam a commencé de prendre cette couleur noire, nous répondrions qu'elle devint noire de la même maniere que certaine espece de renards, d'écureuils, de lions, tels qu'on en voit des especes entieres dans plusieurs régions, devinrent noirs eux-mêmes : que certaines perdrix commencérent à avoir le bec & les pattes rouges ; changemens qui paroissent devoir subsister, quelqu'en ait été l'origine. Si l'on nous pressoit encore pour expliquer la maniere de ces changemens, nous avouerions que dans les faits d'une grande antiquité, il est impossible de rien statuer, à moins qu'ils n'ayent été soigneusement détaillés dès le commencement. De même si l'on demandoit comment les animaux furent dispersés dans les differentes parties de la terre après le deluge, & comment ils avoient été rassemblés dans l'arche, la réponse ne seroit cer-

tainement pas aiſée, & l'on auroit de la peine à faire comprendre comment pluſieurs eſpeces d'animaux ſe ſont trouvés dès le commencement en des îles, & principalement dans l'Amerique; ce ſeroit envain que l'on auroit recours à la philoſophie pour expliquer comment les maux veneriens y ont commencé, puiſque l'hiſtoire garde ſur cet article un ſilence profond. Je ſçai que lon attribue l'origine de ce mal à l'uſage où étoient les americains de manger des hommes; mais ſi nous en croyons Ptolomée, Strabon, Pline, il y a eu des cannibales dans les trois autres parties du monde. Et ſi Moyſe ne nous avoit pas inſtruits ſur ce qui regarde la confuſion des langues, s'il ne nous avoit appris nettement qu'elle commença au tems de la conſtruction de Babel, les diſputes n'auroient jamais fini ſur cette matiere, & peut-être auroit-il fallu attendre le retour du prophete Elie pour avoir ſur cela des éclairciſſemens.

Que ſi l'on inſiſte davantage, je demande à mon tour pourquoi les chameaux de la Bactriane ont deux boſſes ſur le dos, tandis que ſuivant la relation de tous les voyageurs ceux de l'Arabie n'en ont qu'une? comment & quand les bœufs de certains pays ont commencé & continuent d'être boſſus? d'où eſt venue la prodigieuſe dif-

ference des chiens, dans leur forme, dans leur couleur, dans leur nature ? pourquoi il s'en trouve en certains pays, lesquels n'ont point de poil, tandis que d'autres en ont une grande quantité ? pourquoi les lievres des Indes ont de longues queues, tandis qu'ailleurs ils n'en ont presque point ? pourquoi dans l'Illyrie les cochons, au témoignage d'Aristote, n'ont point les pieds fendus comme dans les autres régions, & suivant la description qu'en fait Dieu lui-même ? ce qui doit beaucoup surprendre ceux qui reconnoissent qu'il n'y avoit dans l'arche qu'une seule paire d'animaux impurs ; car ils sont forcés de recourir ici à des causes inconnues.

Mais de quelque maniere que cette couleur ait commencé, il est évident qu'elle se perpetue par la genération ; & que la noirceur de la peau opere de genération en genération comme un principe seminal : ensorte que les étrangers ne prennent point la couleur dont il est question, en demeurant dans le pays des négres, & que ceux-ci ne la perdent point en des terres étrangeres, à moins qu'il n'intervienne un mélange de quelqu'autre nation ; encore ce changement n'arriveroit-il qu'après plusieurs genérations. Et, supposé le fait veritable, ceci pourroit être confirmé parce que Magin & beaucoup d'autres rapportent

de l'empereur des abyſſins qui étant deſcendu de Salomon n'a point encore pris la couleur de ſes ſujets. Mais bien que nous concevions que le principe de la couleur des maures ſoit ſeminal, nous ne ſommes pourtant pas de l'avis d'Herodote qui croyoit que leur ſemence étoit noire : Ariſtote a refuté cette opinion, & les ſens en ont confirmé la fauſſeté. Ce qu'avance ce philoſophe eſt probable, je veux dire que la ſemence de tous les animaux eſt blanche ; & c'eſt un fait inconteſtable par rapport à ceux qui produiſent vivans leurs ſemblables, à ceux encore qui ont des teſticules & des vaiſſeaux où ſe prépare la ſemence, car elle y acquiert une blancheur ſenſible. Ce même fait m'a paru certain auſſi par rapport aux poiſſons, & même à la ſemence des plantes qui renferment la plûpart, même ſous des gouſſes noires une ſubſtance de couleur blanche, comme on le voit dans la graine des oignons, de la pivoine &c. Je ne dirai pas qu'il en ſoit de même par rapport aux grenouilles & aux écreviſſes de mer à longue queue, dont le fray eſt blanc d'abord, mais ſe noircit enfin ; & qui dans les écreviſſes dont il eſt queſtion répond à la couleur de leurs écailles, & dans les grenouilles, à celle du petit animal qui en ſort, & ſe forme enſuite en grenouille. La même choſe peut arriver

à la semence des négres qui de blanche qu'elle étoit d'abord, peut dans son dévelopement prendre une teinture de noir. Du moins est-il certain que non seulement leurs enfans qui viennent à terme, mais les avortons mêmes sont noirâtres, quoiqu'ils n'ayent point encore senti la chaleur, ou aucun des effets du soleil.

CHAPITRE XI.

Continuation du même sujet.

IL y a encore une autre opinion generalement reçue sur le chapitre des négres, c'est que leur couleur est l'effet de la malédiction portée sur Cham leur ancêtre, parce qu'il avoit découvert la nudité de son pere Noé. Mais suivant cette explication, il y auroit bien d'autres peuples noirs que ceux que nous reconnoissons tels; car l'effet de la malédiction n'aura pas dû tomber seulement sur les éthiopiens, & ceux que l'on croit descendus de Chus, il aura dû tomber encore sur les égyptiens, les arabes, les assyriens, les chaldéens, car ces régions furent également peuplées par la posterité de Cham. Et si nous jugeons des voyages & des établissemens de celui-ci par quelques passages de Denys d'Halicarnasse, de Macrobe, de Berose, de Caton, nous pourrons chercher des noirs jusqu'en

Italie, où pourtant il n'y en eut jamais.

2° La malédiction dont il s'agit ne fut pas prononcée contre Cham, mais contre Chanaan le plus jeune de ses trois fils ; en voici des preuves. La premiere est fondée sur la tradition des juifs qui soutiennent que ce fut Chanaan qui découvrit la nudité de Noé, & qui la fit remarquer à Cham. La seconde preuve est que si Cham avoit été maudit, ç'eut été pour le crime d'un seul enveloper dans la même punition toute sa posterité. Cham enfin fut épargné, parce qu'il avoit été beni auparavant. Or si bornant la malédiction au seul Chanaan, nous pensons qu'elle fut accomplie dans ses descendans, nous faisons des sidoniens, & des habitans de la Palestine autant de négres ; car de Chanaan sont sortis les chananéens, les jebusites, les ammonites, les gergazites, & les hivites.

3° En supposant que la malédiction regarde un des fils de Cham, qui nous déterminera dans le choix des trois ? car leur posterité n'est pas exactement distinguée ; & l'on ne peut assurer duquel sont descendus les éthiopiens. Quoique ceux d'Afrique passent ordinairement pour descendre de Chus fils ainé de Cham, cette opinion n'est pas facile à prouver. Car la terre de Chus que les septante rendent par la terre d'Ethiopie, n'est point une

partie de l'Afrique, ni le pays des négres; c'eſt l'Arabie heureuſe, & l'Arabie pétrée, où excepté Nimrod & Havilah ſe fixerent tous les fils de Chus, c'eſt à dire Saba, & Ramaah, Sabtacha & les fils de Ramaah, de Dan & Sheba, de qui les peuples de ces contrées ont pris le nom, comme on peut le juger parce que diſent Pline & Strabon, & le conſervent encore à peu de choſe près, ſuivant des relations exactes & fideles. Cette armée d'un million d'hommes que Zaara roi d'Ethiopie mena contre Aſa, fut tirée non de l'Ethiopie, ou pays des négres, mais de l'Arabie, & des colonies de Chus. Car nous liſons qu'Aſa pourſuivant ſa victoire prit ſur ce prince infidele la ville de Gerare. Or cette ville n'appartenoit point à l'Ethiopie; elle étoit ſituée entre Cadesh, & Zur, où Abraham avoit demeuré. Ainſi les éthiopiens d'Afrique n'étant vraiſemblablement pas ſortis de Chus, on pourroit conjecturer qu'ils deſcendent de Phut, ou de Miſraim, & peut-être de tous les deux. Car Miſraim s'empara de l'Egypte, & des parties orientales de l'Afrique. De Lubim ſon fils deſcendirent les libyens, & de ceux-ci peut-être les éthiopiens. Phut occupa la Mauritanie & les parties occidentales de l'Afrique; & c'eſt peut-être de ceux-là que ſortirent les maures occidentaux de Man-

dinge, de Meleguette, & de Guinée. Mais aucun de ces peuples ne tire ſon origine de Chanaan ſur qui fut portée la malédiction. Car il ſe renferma dans la terre de Chanaan & dans la Syrie, quoique dans la ſuite il en ſortit des colonies, dont quelques-unes s'établirent ſur les côtes d'Afrique, leſquelles avoient été auparavant occupées par leurs aînés.

4° Pour écarter toute interprétation forcée, il eſt conſtant par le texte ſacré que la malédiction regarde Chanaan, & l'aſſujettit à ſes freres : *ſervus ſervorum erit fratribus ſuis.* Et cette prédiction eut ſon accompliſſement, lorſque les iſraelites qui étoient la poſterité de Sem conquirent la Paleſtine. Abraham l'entendit de la ſorte, lorſqu'il obligea Eliezer de jurer qu'il ne prendroit point de femme pour ſon fils Iſaac parmi les enfans de Chanaan : & Iſac obſerva la même choſe, lorſqu'il fut queſtion de marier ſon fils Jacob.

Pour ce qui regarde Cham & ſes autres fils, ils ne ſentirent point l'effet de la malédiction ; car Nimrod fils de Chus fonda le royaume de Babylone, & érigea la premiere monarchie ; Miſraim & ſes fils devinrent de puiſſans rois en Egypte ; & l'empire des éthiopiens fut encore plus conſiderable. La malédiction ne tomba pas même ſur toute la poſterité de Chanaan

en genéral; car il paroît que les sidoniens, les arkites, les amathites, les sinites, les arvadites en ont été exemts. Mais que de onze fils il n'y en ait eu que cinq qui ayent eu part à la malédiction, c'est une sorte de mystere qui ne se peut comprendre, mais qui n'ôte rien à la verité de la prophetie.

Enfin, je ne vois pas que l'on doive regarder la couleur des négres comme un effet de la malédiction, puisqu'eux-mêmes en pensent differemment. Ils sont contens de la nature à cet égard, ils se felicitent de leur couleur, & chés eux le diable, & tous les objets terribles sont blancs. Et si nous examinons serieusement en quoi consiste la beauté, & ce qu'en pensent les esprits judicieux, nous ne croirons point qu'il y ait dans cette couleur noire aucune difformité. Car 1° les uns font consister la beauté dans l'exacte proportion des parties, ou dans une belle harmonie du tout ensemble; or il ne s'agit ici d'aucune couleur particuliere, aussi les personnes sensées ne défendent-elles point aux négres de prétendre à la beauté. D'autres, & ceux-ci sont en plus grand nombre, la font dépendre non seulement de cette symmétrie, mais encore de la beauté du teint. Mais ce sentiment qui fait du teint une partie essentielle de la beauté, a d'étran-

ges difficultés. Ariſtote & Galien dans les définitions qu'ils donnent de la beauté ne font aucune mention du teint. Et les animaux qui ont chacun leur beauté particuliere n'ont pas beſoin de cette partie. Ainſi les chevaux, quand il ne leur manque rien du côté des proportions, ſont beaux de toutes couleurs. On n'y fait aucune attention par rapport aux animaux qui n'ont qu'une couleur. Car on regarderoit la blancheur comme une beauté dans un merle, ou dans une corneille. Ainſi puiſqu'il n'y a point de couleurs affectées à la beauté, les maures ne doivent point paſſer pour laids, tout noirs qu'ils ſont. Enfin à quoi que l'on ſe fixe ici, il ſera toujours difficile de convenir dans le détail de cette ſymmétrie, ou de cette couleur qui ſont néceſſaires pour former la beauté. Car l'opinion ſeule en décide, & telle choſe paroît belle à l'un qui déplaît à d'autres, comme une autre paſſera genéralement pour belle ſuivant la prévention de la coutume, ou la force de la ſympathie. Le nés plat eſt charmant aux yeux d'un maure; le nés aquilain eſt du goût des perſes; les grands nés plaiſoient aux romains; & de toutes ces formes aucune ne plairoit en Angleterre. Ici les bracelets ſiéent aux poignets; là c'eſt à la jambe. Les uns portent leurs anneaux, & leurs bijoux aux oreilles, les autres

aiment mieux en parer les parties secretes ; d'autres se croiroient laids, s'ils les portoient ailleurs qu'aux lévres, aux joues, ou au nés. Homere pour donner une idée de la beauté de Minerve, l'appelle γλαυκῶπις, c'est à dire aux yeux d'un bleu clair ; & dans les pays septentrionaux on fait plus de cas des yeux noirs. Par cette même raison les blancs traitent les noirs de laids ; mais l'épouse du cantique des cantiques ne pense pas de la sorte ; car en louant sa beauté, elle dit : *Je suis noire mais belle.*

Il est donc contraire à la raison de prendre la noirceur du teint pour une malédiction, puisque le teint est susceptible de tant de couleurs differentes ; & rien ne doit passer pour laid en effet que ce qui s'éloigne absolument des idées reçues partout. Et c'est aller contre le bon sens, & travailler au triomphe de l'ignorance que de recourir aux miracles dans les choses obscures, & dont on ne démêle pas d'abord les causes. Les chrétiens donnent dans cet abus, lorsqu'ils trouvent une odeur particuliere aux juifs, & qu'ils l'attribuent à un jugement de Dieu sur ce peuple en conséquence de la mort du Messie. Les superstitieux s'imaginent que c'est un effet de la bénédiction de S. Patrice qu'il ne se trouve point d'animaux venimeux en Irlande ; & que la marque noire en forme de croix qui

descend sur les épaules des ânes est un present fait à la race entiere, parce qu'un âne a porté le Sauveur. Toutes ces idées sont plus ridicules que celles de sympathie, d'antipathie, & de qualités occultes; car en ce dernier cas on ne fait que renvoyer les effets à leur cause generale & primitive; au lieu que dans l'autre on veut pallier son ignorance.

CHAPITRE XII.

Digression sur la noirceur.

JE vais essayer maintenant de donner quelqu'idée de la noirceur; peut-être ne rencontrerai-je pas mieux que ceux que j'ai refutés; mais je m'appuyerai du moins sur des faits & des experiences, & je déduirai les causes de la noirceur de ce que nous connoissons dans la nature qui peut être rendu noir par artifice. L'art est une imitation de la nature, une expression sensible d'effets qui ont les mêmes causes, quoiqu'un peu plus éloignées. Ainsi les operations de l'art peuvent servir à déveloper les operations de la nature. Et bien que les couleurs ne viennent peut-être que des differentes modifications de la lumiere, j'espere démontrer qu'il y a certaines matieres qui disposent plus les corps à recevoir les couleurs particulieres.

1° Les corps sont noircis par une matiere fuligineuse qui vient du souffre des choses enflammées, & qui ressemble à la suye. Par-là nous entendons, non toute excretion vaporeuse & humectante ; mais ce qui, suivant Aristote, renferme toute séparation des corps par l'action du feu, seche, ou humide, & qui colore les corps qui y sont representés. Aristote, dans ses metéores en distingue trois sortes qu'il tire des qualités du sujet ; les exhalaisons des corps ligneux & secs, tels que les os, les cheveux &c ; & il les nomme καπνος *fumée* ; les exhalaisons des corps graisseux, mais dont la graisse n'est point rassemblée, & ne se manifeste pas ; tels que la cire, les resines, les therebentines ; & il les appelle λιγνυς *fuligo*, enfin les exalaisons des corps onctueux dont la graisse est visible, & celles-ci il les nomme κνισσα, ou *nidor*. Or ces trois especes d'exhalaisons noircissent les matieres qui leur sont presentées, & par là elles appartiennent à notre sujet.

Je dis les particules sulphureuses qui sortent des corps brûlés d'où resultent l'huile, la graisse, & les parties onctueuses en quoi consistent les principes de l'inflammabilité. Je ne dis pas le souffre pur & rafiné, mais celui qui contient des parties terrestres, qui entraîne avec soi le sel volatile des corps, & que l'on distingue au goût

dans la ſuye. Je ne dis pas non plus le ſouffre commun : car celui-ci ne donne preſqu'aucune noirceur ſenſible, à moins qu'on ne lui preſente un corps métallique.

Je dis encore qu'il faut que ce corps ſoit brûlé, ou qu'il ait reçu quelque impreſſion du feu. Tels ſont les corps noircis par accident, ou à deſſein qui étoient naturellement d'une autre couleur. Tel eſt le charbon de bois noirci par la ſuffocation de ſes propres exhalaiſons. Tels ſont encore ces corps dont on dit *aduſta nigra, peruſta alba*, qui d'abord étant noircis par leurs exhalaiſons fuligineuſes, blanchiſſent enſuite lorſqu'ils ſont abſolument brûlés, comme les cendres. C'eſt ainſi que le feu purifie certains corps, parce qu'il conſume les ſouffres qui cauſoient leur impureté, & qu'il en nettoye d'autres que l'eau ne pourroit nettoyer. Le camphre qui eſt blanc produit par ſa ſuye un noir foncé. Le goudron vient du même arbre que la réſine ; cependant il eſt noir parce que la réſine diſtille naturellement, & que le goudron eſt exprimé par l'action du feu.

Ainſi de la vapeur des flambeaux, & de la fumée des lampes on fait une ſorte de noir velouté ; de la corne de cerf brûlée on fait une autre eſpece de noir. Ainſi le lard ſe noircit dans les cheminées. La langue, les dents, les excremens des ma-

lades deviennent noirs dans les fiévres chaudes par l'impression de la bile enflammée. Un coup de soleil, ou un vent sec & boreal noircissent les arbres & les grains. Les chairs cauterisées, gangrenées, ou sphacelées deviennent noires, parce que l'humide radical, ou le souffre de vie s'y trouve éteint ou suffoqué. Ce n'est pas seulement le feu actuel qui noircit, mais encore tout ce qui a la vertu du feu ; ni le feu ardent seul, mais encore une eau caustique. Les cheminées & les fournaises sont communément noires, à moins que l'on n'y brûle un souffre clair ; car la fumée du souffre ne noircit pas même le papier, & les femmes s'en servent pour blanchir leurs gazes. Il produit cet effet par son acide vitriolique, & l'esprit pénétrant qui en sort ; & c'est pour cela qu'il n'est pas propre à allumer des matieres, pas même une chandelle, jusqu'à ce que cet esprit soit consumé, & que la flamme touche le coton. C'est cet acide & cet esprit si pénétrant qui sont si dangereux dans les operations chymiques, & d'autres operations. Ainsi l'on peut ajouter foi à Bellon lorsqu'il dit que le charbon fait de bois de cedre aigu, *oxicedron*, est blanc. Et le docteur Jordan en donne la raison dans son excellent traité des eaux minerales ; c'est dit-il parce que la vapeur du cedre est plu

plus sulphureuse que la vapeur de toutes les autres substances combustibles. Nous voyons de même en Angleterre que le charbon de terre de Tinby loin de noircir le linge exposé à sa fumée, le blanchit plus tôt, parce qu'il est plein de parties sulphureuses qui blanchiroient des roses rouges. Ce n'est donc pas raisonner philosophiquement que de concevoir dans l'enfer une noirceur universelle, en même tems que l'on y établit des flammes de souffre pur : puisque cela repugne aux effets naturels de ce mineral.

Telles sont les noirceurs artificielles dont on peut trouver des analogies dans la nature. Tels sont les effets des feux ordinaires, auxquels répondent, ceux des feux élémentaires. C'est par le même méchanisme que l'on peut concevoir l'origine de la noirceur dans le bitume, le charbon, le jais, le plomb noir, & plusieurs terres minerales, qui ne sont ou que des concretions fuligineuses de la terre, ou qui dès leur premiere formation ont souffert une sorte d'embrasement dans quelques-uns de leurs principes. De même le teint des hommes est different selon leurs divers temperamens, & les transpirations qui en resultent, & ils sont plus ou moins noirs à proportion qu'ils ont plus ou moins de cette humeur fuligineuse; & voilà peut-être la cause de la

grande noirceur des éthiopiens, ou des négres.

Une autre cauſe de la noirceur des corps, c'eſt une qualité atramenteuſe, ou une qualité vitriolique ou de couperoſe jointe à une humidité terreſtre & aſtringente. Telle eſt l'encre que l'on fait ordinairement avec de la couperoſe ſur une infuſion de noix de galle. J'ai dit une qualité de couperoſe ou de vitriol; car le vitriol eſt ce qui entre principalement dans la compoſition de l'encre; & je ne connois point d'autre ſel qui opere cet effet ſur l'infuſion des noix de galle, car ni l'alum, ni le ſel gemme, ni le nitre, ni le ſel armoniac ne le produiſent point. Or la couperoſe artificielle dont on ſe ſert d'ordinaire eſt un ſel acre & rude que l'on tire des terres ferrugineuſes, laquelle tient ſur tout du fer & du cuivre, la bleue de celui-ci, & la verte de celui-là; & l'on diſſout ſouvent des morceaux de fer dans ſa liqueur pour en augmenter le poids par la concretion. J'ai dit encore une humidité aſtringente ou terreſtre, parce qu'autrement il n'en reſulteroit aucune noirceur; car ſi l'on jette de la couperoſe dans une décoction de laitues ou de mauves, cette décoction ne deviendra point noire : au lieu qu'elle prendra cette couleur, ſi l'on y mêle quelque choſe d'aſtringent, quand même on y

joindroit de l'huile, comme les couleurs des peintres ne permettent pas d'en douter. Mais comme dans la composition de l'encre on n'employe d'ordinaire que la noix de galle qui est une excrescence du chêne, il n'est pas hors de propos d'avertir qu'en cela nous sommes plus tôt guidés par l'usage que par la raison ; car toute plante qui a des parties rudes & stiptiques y est également propre ; comme je l'ai experimenté dans la bistorte, les myrobolans, & le myrte du Brabant, les balaustes & les roses rouges. Aussi la décoction de la plûpart des plantes astringentes, de quelque couleur qu'elles soient, est d'un rouge foncé, lequel devient noir si l'on y jette du vitriol ; & Dioscoride n'employoit point la noix de galle dans la composition de son encre ; il se servoit de suye avec la couperose.

Or si l'on examine en quelle partie du vitriol réside cette vertu de noircir, on verra que c'est principalement dans son sel le plus fixe. Car le phlegme, ou l'évaporation aqueuse ne noircit pas, ni l'esprit de vitriol, parce qu'il est impregné de sel volatile, & moins fixe. En effet si l'on jette sur une décoction de couperose & de noix de galle, de l'esprit ou de l'huile de vitriol, l'encre perdra sa couleur, les noix & la couperose se précipitant au fonds, & l'encre redevenant claire. Or

ceci ne ſe fait pas ſi facilement dans l'encre commune, parce que la gomme arabique que l'on y ajoute empêche la ſéparation de ſes parties. Au contraire le vitriol rougi au feu, & ſa leſcive dans l'eau chaude font de bonne encre, parce qu'ils contiennent le ſel fixe. Mais ce qui reſte de la terre inſipide loin de produire aucune noirceur, ſert à faire un rouge commun. Et quoi que l'eſprit de vitriol jetté ſur une décoction de noix de galle ne produiſe point de noirceur, ſi pourtant on le fixe de quelque maniere, & que l'on en refaſſe du vitriol, il produira la noirceur comme auparavant.

Si nous examinons encore de plus près par quelle qualité, ou quel principe le ſel de vitriol communique cette couleur, nous trouverons que cela vient d'un principe métallique, & ſurtout du rapport qu'il a avec le fer. Car la couperoſe bleue qui a plus de rapport au cuivre ne noircit que foiblement; le verd de gris du cuivre ne noircit point du tout. Mais la limaille de fer infuſée dans le vinaigre avec la décoction de noix de galle fait de bonne encre ſans couperoſe. On réuſſira de même avec l'infuſion de l'aiman à cauſe de ſa relation avec le fer. Et quoi que cette qualité ou vertu de noircir ſe faſſe plus remarquer dans le fer, nous ne la refuſons pas abſolument aux autres métaux, dans les ſolutions

deſquels nous appercevons ſouvent quelque teinture de noir. C'eſt ainſi qu'un citron, qu'un coin, ou une pomme aigre ſe noirciſſent au moment qu'on les a coupés avec un couteau. La même choſe arrive aux artichaux, & au ſublimé battu avec du blanc d'œuf. C'eſt par la même raiſon que l'eau forte noircit les corps auxquels on l'applique. La ſeule ſolution de couperoſe noircit facilement le cuir tanné avec l'écorce du chêne. Les eaux minerales ferrées ſe noirciſſent avec une infuſion ou la poudre des noix de galle. L'acier infuſé dans quelque liqueur la rend brune, & pris nterieurement par des perſonnes d'un temperamment qui y ait rapport, il noircit eurs excremens. C'eſt auſſi par la même aiſon que le mercure doux & les émetiques itrioliques font ſortir des matieres noiâtres. Mais il n'eſt pas également certain i cette vertu de la couperoſe vient des arties ferrées, ou ſi elle ſe rencontre dans e fer à cauſe des parties vitrioliques qui ſont attachées ; ou ſi les teintures noires irées des corps métalliques ne procedent as plus tôt des parties vitrioliques conenues dans leur ſouffre, puiſque le ſouffre ommun même renferme beaucoup de itriol. Mais quelque parti que l'on emraſſe, il eſt indubitable que le fer & le itriol ſont les deux principales cauſes de noirceur.

Il se rencontre naturellement dans quelques animaux vivans une disposition semblable. Ainsi cette humeur noire qu'Aristote appelle θολος & que l'on rend communément par encre, peut se trouver dans un certain poisson. Il en est de même de certains fruits comme des groseilles & des cerises noires : ce qui leur donne la vertu de rafraîchir, de fortifier l'estomach, & les rend, selon quelques-uns, d'excellens specifiques contre l'épilepsie. Cette qualité d'encre se trouve quelquefois dans notre sang, lorsqu'il s'y rencontre des acides, que les uns nomment *acetum*, & les autres *vitriolum*, en même tems qu'il y a d'autres parties disposées à recevoir une impression de noirceur. Et seroit-il impossible que la couleur des négres ait eû une semblable origine ?

Ce que nous disons qu'il y a dans les corps vivans des parties vitrioliques & même du vitriol, ne doit surprendre personne. Car dans tout ce qui est terrestre il y a un sel acide & stiptique répandu ; & ce sel étant reçu dans les plantes par la vegetation, s'adoucit, & devient plus agréable au goût. Cela même est un vitriol vegetable qui donne à plusieurs plantes & à leur fruit un acide agréable : tels sont les grenades, les citrons, les cerises ; & qui donne à d'autres une rudesse ou une

austerité crue, comme aux prunelles, aux nefsles, aux coins. Et si l'on ne veut contredire l'experience, il faut avouer que le vitriol n'est pas seul cause de la noirceur, & que les sels des corps naturels y contribuent beaucoup aussi. C'est ce que l'on peut apprendre des teinturiers qui rehaussent ou qui affoiblissent leurs couleurs avec des sels. Les décoctions des simples qui portent leur couleur sont insipides & foibles, tant que l'on n'y mêle point d'alum ou d'autres sels. C'est ce qui se remarque encore mieux dans les operations chymiques. Le cinnabre devient rouge par l'exhalaison acide du souffre, & sans cela il seroit d'un blanc de neige. L'esprit de sel jetté sur du papier bleu fait un beau rouge. Le tartre ou le vitriol sur une infusion de violettes produit un beau cramoisi. Et c'est une chose admirable que de voir les differentes couleurs que produit l'esprit de nitre, surtout lorsqu'il est contenu dans un verre, & qu'il en pénétre les côtés. Ce sont des verds de toute espece, & tels qu'une cause semblable en produit dans les plantes.

C'est suivant toutes les apparences de ces mêmes irradiations ou projections salines que naît cette merveilleuse diversité de couleurs dans les animaux, comme dans les plumes de paon &c. couleurs qui varient encore selon qu'elles sont diver-

ſement expoſées à la lumiere. C'eſt ainſi que le nitre, le ſel armoniac & l'eſprit des mineraux produiſent une infinité de belles couleurs ; & que l'eau forte miſe dans un verre étroit par le haut, & verd répand ſur ſes bords un bleu foncé.

Nous finirôns ici nos conjectures ſur une matiere auſſi difficile. Si nous n'avons pas ſaiſi le vrai, nous avons du moins rencontré la vraiſemblance ; & peut-être avons-nous jetté ſur notre route des fleurs qui ont leur prix.

CHAPITRE XIII.

des Bohêmiens.

IL n'eſt pas ſurprenant que nous ignorions l'origine des éthiopiens, ou des noirs naturels, puiſque nous ſommes auſſi peu inſtruits ſur le chapitre des bohêmiens, ou de ces noirs artificiels qui ſont répandus en pluſieurs endroits de l'Europe, de l'Aſie, & de l'Afrique.

Ils viennent d'Egypte ſelon l'opinion commune, & prétendent eux-mêmes qu'ils en ſont ſortis, comme le découvrit Munſter par le paſſeport qu'ils obtinrent de l'empereur Sigiſmond. Ils y expoſent qu'ils ſortirent d'abord de la petite Egypte, & qu'en punition de ce qu'ils avoient abandonné le chriſtianiſme, on en condamna quelque-uns

quelques-uns de chaque famille à errer ſur la terre. Mais, ſelon Avantius, ils donnent une autre raiſon de leur vie vagabonde ; c'eſt, diſent-ils une punition que Dieu impoſa à leurs peres, parce qu'ils avoient refuſé l'hoſpitalité à Jeſus & à la Vierge, lorſqu'ils s'enfuirent en Egypte.

Mais la plûpart des auteurs qui ont recherché leur origine, rejettent ces raiſons comme frivoles, & les font deſcendre de pluſieurs autres nations. Polydore Virgile les croit ſyriens d'origine. Philippe Bergamaſque les fait venir de Chaldée ; Æneas Sylvius de quelques endroits de la Tartarie ; Bellon de la Valachie & de la Bulgarie ; Aventinus des frontieres de la Hongrie.

Bellon prouve clairement qu'ils ne ſont pas égyptiens ; car il en rencontra pluſieurs troupes près du Caire, & dans les villages ſitués ſur les bords du Nil ; & là comme parmi nous ils étoient reputés étrangers.

Il eſt encore probable qu'ils ne ſont pas ſortis de l'Egypte, en ce qu'ils parurent d'abord en Allemagne vers l'an 1400 : & qu'alors on n'en avoit vû dans aucune partie de l'Europe, ainſi que l'aſſurent Munſter, Genebrard, Crantzius & Ortelius.

Mais il n'eſt pas moins probable que leur origine n'eſt point allemande, puiſqu'ils parlent l'eſclavon, & que quand ils ſe répandirent dans la ſuite en France, ils

furent nommés bohêmiens, comme ils le sont encore aujourd'hui.

Ainsi, lorsque Crantzius dit qu'ils commencerent à paroître sur les bords de la mer Baltique, lorsque Bellon les fait venir de la Valachie, & de la Bulgarie, & que d'autres les font sortir de la Hongrie, ils ne sont point en contradiction; car la langue de ces peuples est l'esclavone, ou quelqu'un de ses dialectes. Mais de quelque nation qu'ils tirent leur origine, on peut dire qu'ils sont maintenant de toutes les nations, parce qu'ils se sont mêlés avec tous les peuples chés qui ils ont passé; & il est fort douteux que cette race puisse jamais s'éteindre. Car il n'est pas sans exemple que des nations errantes ayent subsisté plus long-tems que telle autre qui avoit des demeures fixes; & quoi que les bohêmiens ayent été bannis de presque de toute la chrétienté, ils ont trouvé de la protection dans l'empire des turcs: le grand seigneur leur permet de demeurer à Pera, & d'y tenir publiquement des lieux de prostitution. Souvent il en tire des avantages politiques, parce qu'il employe ces miserables à espionner les autres nations; & c'est ce qui détermina Charle-Quint à les bannir.

CHAPITRE XIV.

De quelques autres points concernant la coſmographie ou l'hiſtoire.

NOus accuſons communément les anciens d'avoir donné des noms ridicules, & des figures peu convenables aux differentes conſtellations dans les ſphéres ſoit greques, ſoit barbares. Cependant les hiſtoriens & les geographes ne ſont pas moins reprehenſibles, lorſqu'ils attribuent à certaines parties de la terre des reſſemblances qui n'ont aucun fondement. Tite Live, & Jule Ruſtique dans la vie d'Agricola comparent la grande Bretagne à un plat ovale, ou bien à une double hache. Rutilius Numatianus compare l'Italie à une feuille de chêne, & l'Eſpagne à une peau de bœuf. Strabon compare à un manteau les parties de la terre habitées de ſon tems, & Denys l'Africain les compare à une fronde. On trouve encore en de bons auteurs bien d'autres comparaiſons qui ne ſont pas mieux fondées ; & par là ils ſemblent juſtifier le choix que les aſtronomes ont fait de leurs figures du zodiaque. Ceux-ci au reſte n'ont jamais prétendu y trouver une reſſemblance réelle, mais ſeulement une analogie entre ces figures, & les influences particulieres de chaque conſ-

tellations, ou les differens effets du soleil & de la lune dans les diverses régions de l'air.

Or une longue prescription ayant rendu authentiques ces figures, il peut arriver que les ignorans en abusent, & les prennent litteralement. C'est ce qui a donné lieu au sçavant Hevelius de transferer dans son exacte selenographie les noms connus de plusieurs régions, mers, & montagnes aux differentes parties de la lune. Et plus tôt que d'employer des noms inventés ou fabriqués par les hommes, il a fort ingenieusement trouvé dans la lune un mont sinai, un mont taurus, des palus mæotides, une mer Mediterranée, une Mauritanie, & une Asie mineure.

Nous aurions de la peine à découvrir dans les cieux certains mots hebraiques composés de grandes & de petites étoiles, qu'y découvrent les spectateurs cabalistiques, où ils prétendent lire les événemens futurs. Ainsi, des étoiles qui sont dans la tête de meduse ils composent le mot *charab*, & y trouvent la désolation de Javan, ou de la Grece. Mais de pareilles visions ne méritent pas d'être relevées

Il n'est pas facile de concilier les differentes supputations des longitudes, puisque dans les calculs modernes le 180 degré est 30 degrés au delà de celui que Ptolo-

mée compte le 180. Et l'on ne peut se sauver en disant que les modernes ont fait leur premier meridien plus occidental. Les anciens commençoient à compter leurs longitudes des îles Fortunées ou Canaries ; les modernes commencent à les compter des îles Açores ou de S. Michel. Mais puisque les Açores ne sont que de 15 degrés plus occidentales, pourquoi les modernes en comptent-ils 180 ? ou pourquoi Ptolomée en compte-il plus de 220 ? & prenant 15 degrés à l'occident, pourquoi comptent-ils 30 degrés à l'orient au delà de la même longitude ? C'est ce qui reste encore à décider ; & les modernes ne se tirent pas d'affaire en disant que le calcul de Ptolomée convenoit moins aux canaries qu'aux îles du cap verd.

On pourroit douter si la maniere que plusieurs nations ont pratiquée de compter les mois par la premiere apparence de la lune n'entraîne point plus de confusion que la maniere de les compter par la conjonction de ce même astre. Car non seulement son apparition est incertaine ; mais il varie encore en tout tems, & se montre plus tôt ou plus tard selon qu'il se trouve, dans les poissons, le belier, le taureau, dans le perigée ou le mouvement le plus rapide, & dans la latitude septentrionale ; de là vient qu'on peut le voir quelquefois le jour

mêmé de ſon changement ; ce qui arrivera dans les mois d'avril & de may de l'année 1654.

Il eſt très douteux que l'on meſure bien exactement le jour par le lever & le coucher viſible du ſoleil ; car le ſoleil eſt quelquefois réellement couché, lorſque la refraction le rend encore viſible ſur l'horiſon : de même que l'on voit au fond d'un baſſin, lorſqu'il eſt rempli d'eau, une piece de monnoyé que l'on n'y auroit point vue autrement.

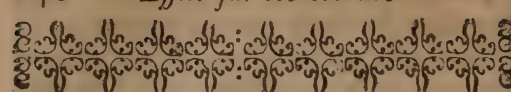
Il eſt encore incertain ſi le globe de la terre n'eſt qu'un point par rapport aux étoiles & au firmament ; & comment, ſi les rayons tombent ſur un point, ils ſont pourtant reçus par une ſi grande varieté d'angles qui paroiſſent grands ou petits, ſelon la difference des refractions.

Si le mouvement des cieux ceſſoit pour quelque tems, l'univers rentreroit-il néceſſairement dans le chaos au même inſtant ? qui tiendroit pour l'affirmative, ne feroit-il point trop dépendre les choſes ſublunaires de la cauſe premiere & conſervatrice ; ou plus tôt ne donneroit-il point trop au mouvement des cieux, dont la principale activité ſe manifeſte par la chaleur, la lumiere, l'influence, tandis que le mouvement ne ſert guere, ſuivant la ſçavante remarque de Cabeus, qu'à l'application

ſucceſſive des vertus de ces corps céleſtes ?

On peut encore douter ſi les cometes ſont des ſignes auſſi menaçans que l'antiquité l'a crû. Puiſque la plûpart de celles dont on a tiré des prédictions, étoient plus élevées que la lune, pourquoi leur attribuer d'autres influences que celles qui naiſſent de leur poſition, & de leur aſpect avec les étoiles qui ſont reputées benines ? ou, puiſque lon conçoit qu'elles ne ſont autre choſe que des exhalaiſons d'autres étoiles, pourquoi n'en retiennent-elles pas la benignité ? ou, puiſque la nature des étoiles fixes eſt aſtrologiquement differenciée par les planetes, & qu'elles ſont eſtimées martiales, ou joviales, ſelon qu'elles répondent à la couleur de ces planetes, pourquoi ſi l'on veut toujours que les cometes rouges menacent de la guerre, ne veut-on pas auſſi que les cometes blanches annoncent des tems heureux, comme on le prétend de jupiter & de venus, auſſi-bien que du cœur du ſcorpion, ou du bouvier ?





ESSAI SUR LES ERREURS POPULAIRES.

LIVRE SEPTIE'ME.

De plusieurs opinions historiques communément reçues, & de quelques-unes surtout qui sont tirées des livres saints.

CHAPITRE PREMIER.

Du fruit défendu.

C'Est une opinion géneralement reçue que le fruit défendu au premier homme étoit une pomme. La tradition populaire l'a confirmée, & les poetes & les peintres l'ont perpetuée. Qui croiroit que l'on eût tiré de ce fruit, parce qu'il a été la source de tout mal, l'étymologie du mot latin *malum*, *mal*? c'est pourtant ce que quelques-uns ont fait. D'autres ont prétendu que le fruit dont il est question étoit la vigne, parce que dans le mystere de

ſon fruit devoit ſe trouver l'expiation de la premiere tranſgreſſion. Becan ramene l'opinion de Barcephas ; il veut abſolument que ce fût la vigne des Indes, & il s'efforce de le prouver par une ingenieuſe allegorie. Il y a d'ailleurs certains fruits que l'on appelle *pommes d'Adam*, mais qui ne reſſemblent en aucune façon aux pommes. L'un de ces fruits décrit par Mathiole differe peu du citron. Seulement il eſt plus rude, & plein de coupures que l'on a coutume de regarder comme des marques imprimées par les dents du premier homme. D'autres croyent que c'étoit le fruit que les chrétiens orientaux appellent *pommes de paradis* ; mais la figure de ce fruit n'a rien de la pomme : & pour le goût, il tient du melon, ou du concombre.

Quoique l'antiquité ait imposé ces noms aux fruits dont nous venons de parler, nous ne pouvons pas en conclure que c'étoit le fruit défendu ; comme on ne croit point que l'arbre communément appellé l'arbre de vie ſoit le même que celui du paradis terreſtre, & que l'arbre qui porte le nom de Judas ſoit de la même eſpece que celui où Judas ſe pendit. D'ailleurs le texte ſacré ne décide point ; il dit ſeulement que ce fruit étoit agreable à la vûe, & bon à manger : en quoi il y a beaucoup de fruits qui l'emportent ſur la pomme. Auſſi plu-

sieurs sçavans sont persuadés que cette énigme est inexplicable ; & Philon coupe le nœud gordien, en disant qu'il n'y a plus eu de fruit semblable. Le texte sacré l'auroit nommé certainement, s'il n'avoit pas été besoin d'en faire un mystere, comme il a nommé l'arbre qui couvrit la nudité de nos premiers parens. Car il est dit au même chapitre qu'ils la couvrirent avec des feuilles de figuier. Et l'on trouve dans l'écriture des détails moins importans ; on y lit qu'Absalom fut suspendu à un chêne, qu'Elie s'assit sous un geniévre ; & que Zachée monta sur un sicomore. On y lit encore que ce fut l'oreille droite que Pierre coupa à Malchus ; & que le Sauveur mangea la derniere pâque dans une chambre haute. Il y a d'autres faits dans lesquels, quoique l'écriture ne décide point, nous pouvons prendre parti. Nous pouvons assurer que le cadran solaire d'Achas étoit placé sur le côté occidental du temple, suivant la description d'Adricomius. Nous ne doutons pas que le serviteur d'Abraham n'ait mis sa main sur la cuisse droite de ce patriarche ; & que le larron qui étoit à la droite de J. C. fut sauvé, & que par conséquent celui qui étoit à sa gauche fut reprouvé, selon ce qui doit s'observer au jugement dernier. Mais en vain recherchérions-nous de quel bois étoit la verge de Moyse, ou

de quel arbre étoit celui qui ôta l'amertume des eaux, ou de quelle eſpece d'épine étoit la couronne de J. C. ou ſi la croix à laquelle il fut attaché étoit des quatre bois differens que Durant exprime dans ces deux vers :

Pes cedrus eſt, truncus cupreſſus, oliva ſupremum,

Palmoque tranſverſum Chriſti ſunt in cruce lignum.

ou ſi elle étoit de chêne ſeulement, comme l'ont prétendu Lipſe & Becan.

Or peut-être a-t-on donné au fruit défendu le nom de pomme, parce que les pommes étant fort communes, elles ſont priſes ſouvent pour toute ſorte de fruits. C'eſt par cette raiſon que la déeſſe des fruits a été nommée Pomone; que le proverbe ancien dit : donner des pommes à Alcinous; que le fruit que Paris donna à la plus belle étoit une Pomme; qu'un dragon gardoit les pommes d'or dans le jardin des heſperides : fable, au reſte, que l'on croit tirer ſon origine du jardin d'Eden. Et, à dire vrai, ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on a choiſi ce fruit par préference, car le mot qui l'exprime en grec eſt génerique, & renferme les oranges, les limons, les citrons, les coins, & ſelon Ruel tous les fruits qui n'ont point de noyau, & dont la pulpe eſt molle, excepté la grenade. Spigelius donne encore plus

d'étendue à l'acception de ce terme, puisqu'il comprend sous ce mot tous les fruits ronds, même les noix & les prunes.

Un passage de la vulgate a fortifié cette opinion; on le trouve ce passage dans le cantique de Salomon : *sub arbore malo suscitavi te ; ibi corrupta est mater tua, ibi violata est genitrix tua*, mais le livre entier étant allegorique, quelle induction tirer de ce passage ? ainsi lorsque Dieu prédit dans Amos la destruction de son peuple par un pannier de fruits d'été, ou de pommes suivant plusieurs versions, pouvons-nous dire que ces fruits ayent aucun rapport avec celui dont nous parlons ? le sens de sa prophetie étoit que la désolation des juifs arriveroit bien-tôt, & que leur tranquillité ne dureroit pas plus que ces fruits d'été qui passent en peu de tems, & que par cette raison l'on nomme *fructus horæi*.

On ne doit pas croire davantage que ces paroles de la vulgate, *poma desiderii animæ tuæ discesserunt à te*, renferment quelque relation avec le fruit défendu. Ce n'est autre chose qu'une menace contre Babylone à qui l'on déclare que son luxe & ses plaisirs vont finir. On lit dans Pierius que la pomme étoit le symbole de l'amour, & que c'est pour cela que l'on representoit Venus tenant une pomme à la main. Par la même raison Philostrate fait jouer les

petits amours dans un jardin avec des pommes. Et beaucoup d'auteurs ont entendu en ce ſens l'hiſtoire de la pomme dans le paradis terreſtre.

Puis donc que nous ne pouvons ſatisfaire notre curioſité ſur cet article, je n'y inſiſterai pas davantage, plus affligé ſans comparaiſon qu'Adam, ait gouté de ce fruit, que de ce que j'ignore ce que c'étoit. J'ajouterai ſeulement que les hommes prononcent trop légerement ſur des choſes incertaines, comme il paroît parce qu'ils ont dit de ce fruit, & du ſerpent même, qui perſuada à Eve d'en manger. Pluſieurs n'ont-ils pas prétendu déterminer de quelle eſpece de ſerpent il s'agit ici ? Quelques-uns aſſurent que c'étoit un dragon. Selon Eugubinus, c'étoit un baſilisc ; ſelon Delrio, une vipere ; & ſelon d'autres, un ſerpent ordinaire. En tout cela, rien de certain.

CHAPITRE II.

Si l'homme a une côte moins que la femme.

L'Erreur qui attribue à l'homme une côte de moins qu'à la femme, tire ſon origine de l'hiſtoire de Moyſe, où il eſt dit qu'Eve fut formée d'une des côtes d'Adam ; d'où l'on infere que cette côte manque à ſes deſcendans en ligne maſculine. Cette

erreur qui eſt répandue dans le peuple, fut auſſi ſoutenue contre *Columbus* à cette occaſion. Il ſe trouva par hazard qu'une femme qu'il diſſequoit à Piſe, avoit treize côtes d'un côté. Et les ſpectateurs s'écrierent à l'inſtant, que c'étoit-là cette côte que la femme avoit de plus que l'homme. Si ce fait en étoit une bonne preuve, on ſçauroit certainement duquel des côtés d'Adam Eve fut formée, & il n'en faudroit pas davantage pour réfuter l'opinion d'Oleaſter, qui ſoutient qu'elle fut formée d'une côte de chaque côté; auſſi-bien que l'interprêtation allegorique d'Origene, de Cajetan, & de ceux qui craignant d'accorder une choſe monſtrueuſe, ou de mutiler Adam, ſe ſont imaginé que Dieu l'avoit créé avec treize côtes. Mais ce ſentiment ne s'accorde point avec l'experience: en examinant les ſquelettes des deux ſexes, on voit que les hommes comme les femmes ont vingt-quatre côtes, douze de chaque côté, ſept grandes qui tiennent au ſternum, & cinq moindres qu'on appelle fauſſes côtes, leſquelles n'y tiennent pas. Et ſi quelquefois il s'en trouve un plus grand nombre dans l'un ou l'autre ſexe, c'eſt une conformation irreguliere, & qui n'eſt pas plus affectée aux mâles, que l'eſt un nombre excedant des doigts aux pieds ou aux mains. Il y a bien quelque différence dans

la figure des os : *l'innominatum* de la femme eſt plus exterieur que celui du mâle, & le *coccyx* un peu plus relevé, pour faciliter la ſortie du fœtus ; ſes côtes mêmes ſont plus plattes que celles de l'homme, mais encore une fois, le nombre en eſt égal dans les deux ſexes. Ainſi c'eſt avec raiſon qu'Ariſtote doutoit, que la relation qui ne donnoit à une nation entiere que ſept côtes de chaque côté, fût une relation fidele ; & nous ſommes également fondés à l'abandonner lui-même, lorſqu'il aſſure que les hommes n'en ont pour l'ordinaire que huit.

Suppoſé d'ailleurs qu'il manquât une côte à Adam, il n'en ſeroit pas moins abſurde de ſoutenir qu'elle manque auſſi à ſes deſcendans en ligne maſculine. Car nous remarquons que les mutilations ne paſſent point du pere au fils. Les aveugles font des enfans qui voyent ; les borgnes en font qui ont deux yeux ; & la poſterité des hommes boiteux & contrefaits, eſt ſouvent bien formée. Il ſemble qu'une portion de la ſemence du mâle contienne le tout en puiſſance, & c'eſt pour cela que des parens qui n'ont point de mains, engendrent des enfans qui ont des mains, comme dans un grain de froment ſe trouve quelque fois renfermée la vertu d'en produire plus de cent. Ne pourroit-on pas expli-

quer par là-même la production des jumeaux? car bien que la matiere seminale se partage dans la matrice, l'agent invisible s'évertue à rendre le tout fécond, & de ces matieres dispersées, il en fait autant qu'il est possible des êtres parfaits.

C'est pourquoi les histoires que l'on raconte d'une comtesse de Hollande, & d'une autre femme, qui selon Albert le Grand, fit d'une seule couche 150 enfans, ne sont peut-être pas impossibles, toutes merveilleuses qu'elles paroissent. Si nous considerons jusqu'à quel point multiplient certains animaux, nous ne nierons pas facilement que d'autres puissent multiplier à peu près de même, & nous ne révoquerons pas si légerement en doute, ce grand ouvrage, qui est si éloigné de celui de la création. Et peut-être qu'une idée juste de l'un nous feroit entrevoir l'autre.

CHAPITRE III.

De Mathusalem.

CE qui a été generalement crû par tout, & dans tous les siécles, ne paroît pas susceptible de contradiction : de-là vient que nous croyons sans peine que Mathusalem est celui de toute la posterité d'Adam qui a vêcu le plus long-tems. Mais d'un autre côté, la raison ne nous oblige point

point à croire que le fait ſoit néceſſairement vrai : car le texte ſacré ne dit autre choſe, ſinon que ſa vie a été plus longue que celle des autres patriarches, dont l'âge eſt marqué dans l'écriture. Mais ſuit-il delà que depuis la création nul homme n'ait autant vêcu ? Des neuf patriarches qui moururent avant le déluge, le texte dit bien qu'Enoch vêcut le moins, & qu'il ne paſſa pas 365 ans ; mais on ſeroit mal fondé à en conclurre, qu'aucun de ceux dont l'âge n'eſt pas marqué, ne mourut plus jeune. Il y en a d'ailleurs un grand nombre dans ces ſiécles de longue vie, dont l'écriture ne détermine point l'âge, comme tous ceux de la race de Cain, les femmes de ces neuf patriarches, & leurs fils & leurs filles, dont il ſe peut que pluſieurs ayent plus vêcu que Mathuſalem ; le texte ne s'attachant qu'à la ligne de Seth, & cela par rapport à Jeſus-Chriſt. Nous ne pouvons donc pas conclurre du ſilence de Moyſe, que ceux dont il n'a point parlé ont vêcu moins que les autres. L'écriture ne marque pas même l'âge d'Abel, qui ſemble pourtant avoir plus vêcu que l'on ne ſe l'imagine ordinairement. On ne doutera point de ce fait, ſi l'on en croit l'épitaphe qu'Adam lui dreſſa, ſelon Salien : *Poſuit mœrens pater, cui à filio juſtius poſitum foret, anno ab ortu rerum 130, ab Abele nato 129.* Cajetan embraſſe ce mê-

me sentiment, lequel est très probable, si Abel nâquit la seconde année d'Adam, & Seth un an après la mort d'Abel. Puisqu'il est dit qu'Adam étoit âgé de 130 ans, lorsqu'il engendra Seth, il faut necessairement qu'Abel soit mort l'année d'auparavant, c'est-à-dire, l'an 129.

Si nous avions le dénombrement des fils de Cain jusqu'au déluge, il est encore très-probable que nous en trouverions dont la vie fut plus longue que celle des enfans de Seth. Il se pourroit même que ceux dont la félicité ne devoit point s'étendre au-delà du trépas; ont eu une plus longue vie, & reçû plus de bénédictions temporelles, que ceux qui attendoient un autre genre de félicité. Car nous remarquons que tandis que la race de Jacob étoit dans la captivité & dans l'affliction, celles d'Ismael & d'Esau étoient florissantes, l'une ayant produit douze princes ou chefs de nations, & l'autre huit rois, & quatorze princes.

L'âge de Cain & celui de ses descendans n'étant point marqué dans l'écriture, il y a des critiques qui croyent que cela s'est fait à dessein, parce qu'elle détermine rarement la durée de la vie des méchans ou des impies, comme on peut le remarquer dans l'histoire d'Esau, & celle des rois de Juda & d'Israel. Delà vient que l'Ecriture

marquant l'âge d'Ismael, on a crû qu'il adoroit le dieu d'Abraham, comme firent quelques autres qui n'étoient pas descendus de Jacob ; Job entr'autres, qui suivant l'opinion commune, étoit iduméen, & de la race d'Esau.

Enfin nous n'omettrons pas ici le sentiment de plusieurs sçavans, qui veulent qu'Adam ait vêcu plus long-tems que Mathusalem, puisqu'il fut créé dans l'âge d'une parfaite virilité, qui n'arrivoit alors qu'à 50 ou 60 ans. En-effet nous lisons que c'étoit à peu près à cet âge qu'ils commençoient d'engendrer : ensorte que si à 930 ans nous ajoûtons ces 50 ou 60, il aura plus vêcu que Mathusalem ; & que s'il n'a point surpassé tous ses descendans par le nombre des jours, il les a pourtant surpassés en vieillesse, quoiqu'il n'eût point passé par l'enfance & par l'adolescence ; & à prendre les choses à la rigueur, il n'avoit encore qu'un an, lorsqu'il engendra. Et s'il est vrai que tous ceux qui sont nés dans la même année soient du même âge, il sera vrai qu'Eve fut aussi âgée que son époux Adam, & que leur fils Cain fut aussi âgé qu'eux.

Pour cette opinion qui veut qu'aucun homme n'ait vêcu mille ans, afin qu'il n'y en eût aucun qui pût dire : j'ai vêcu un jour devant le Seigneur, aux yeux de qui,

selon l'expression de David, mille ans ne sont qu'un jour ; c'est une opinion populaire, & qui ne mérite pas d'être réfutée. Car on peut dire également que mille ans ne sont qu'un instant devant Dieu, & par conséquent Mathusalem n'approcha pas plus de ce jour qu'Abel, parce que toutes parties du tems sont égales devant celui que le tems ne peut mesurer, & à qui toutes choses, soit passées, soit futures, sont toûjours présentes. Ainsi quoique nous soyons sujets à la mesure du tems, & à la succession de tous ses momens, nous ne pouvons pas cependant mesurer la sphere de Trismegistes, ni calculer la durée immuable de l'être souverain.

CHAPITRE IV.

Où l'on examine s'il n'y eut point d'arc en ciel avant le déluge.

QU'il ne doive point y avoir d'arc en ciel 40 ans avant la fin du monde, & que la sécheresse qui précedera l'embrasement de l'univers, doive consumer la matiere de ce metéore, c'est une opinion qui n'a point de fondement légitime. Il n'en est pas de même du sentiment qui veut qu'il n'y ait point eu d'arc en ciel pendant les seize cens ans qui s'écoulerent avant le déluge. Il paroît fondé sur le chap. 9 de

la genefe où il eft dit : *Je place mon arc dans les nues, & il fervira de figne pour mon alliance entre moi & les hommes.* Cependant il ne femble pas que l'on doive conclure de ces paroles, qu'il n'y ait point eu d'arc en ciel avant celui-là ; & c'eft renverfer l'ordre naturel que de prendre l'ancienneté des effets qui ont des caufes naturelles & déterminées pour une caufe ajoûtée, & qui dépend de la volonté indéterminée d'un être intelligent. Or felon les regles de la raifon & de la phyfique, l'arc en ciel a fon principe dans la nature ; puifqu'il eft caufé par les rayons du foleil tombans fur un nuage qui leur eft oppofé, dont les uns réfléchis, & les autres renvoyés par angles, forment enfemble ce metéore de diverfes couleurs, & le forment neceffairement, toutes les fois que ces caufes fe trouvent réunies. Ainfi croire qu'il n'y eut point d'arc en ciel avant le déluge, parce que Dieu en fit le figne de fon alliance, c'eft vouloir qu'aucune chofe n'exifte avant le tems où elle aura été prife pour le figne d'une autre. On pourroit également conclure, qu'avant l'inftitution du baptême, il n'y avoit point d'eau.

D'ailleurs, outre l'arc en ciel folaire que Dieu montra à Noé, & dont on nie l'antiquité, il y en a un lunaire, vifible feulement pendant la nuit, & furtout au tems

de la pleine lune, à quelques degrés au-dessous de l'horison. Or on ne conteste point l'existence de celui-ci avant le déluge, quoiqu'il soit causé de la même maniere. Il y a même apparence qu'étant moins fréquent que l'autre, on l'a observé plus tard; & ceux qui le remarquerent par hazard, le prirent pour un phénomene extraordinaire, & qui présageoit des évenemens, lesquels n'avoient aucun rapport à sa nature.

On concevra enfin qu'il n'étoit pas nécessaire que Dieu créât seulement l'arc en ciel au moment où il l'établit signe de son alliance, si l'on considere que de tous les metéores il étoit le plus propre à cette destination. Les éclairs & le tonnerre ont quelque chose de trop effrayant pour être signes de misericorde & de reconciliation; les cometes paroissent trop rarement, pour signifier une alliance que nous devions nous rappeller souvent; & d'ailleurs elles étoient plus faites pour annoncer l'embrasement de l'univers, que pour certifier qu'il ne seroit plus submergé par les eaux.

La voy e lactée paroissoit convenir davantage; une partie en est visible partout, & la galaxie se montre entiere aux peuples qui habitent sous l'équateur; mais comme elle ne paroît que la nuit, & l'air étant serein, on l'auroit vue trop rare-

ment. Une étoile fixe n'auroit pas été visible à toute la terre, & par conséquent c'étoit un signe peu propre à rassurer tous les hommes. Mais l'arc en ciel se manifeste partout, & dans toutes les positions de la sphere. En Angleterre, on peut le voir le matin, pendant que le soleil est élevé de 45 degrés sur l'horizon, ce qui est le plus grand demi diametre de tout arc en ciel; & l'après-midi encore, lorsqu'il est descendu vers la même latitude. Dans la position directe de la sphere, l'arc en ciel peut paroître trois heures après le lever du soleil, & trois heures avant qu'il se couche; car le soleil montant 15 degrés par heure, il arrive dans trois à la hauteur de 45. Et même dans la sphere parallele, & sous les poles, on en peut voir six mois de l'année quelque partie pendant tout le jour; car le soleil ne se couche point dans cette position de la sphere, il ne fait que tourner autour des poles.

Mais on comprendra mieux que pour être le symbole de cette alliance, rien n'étoit plus propre que ce metéore, si l'on examine sa proprieté naturelle, & ce qu'il peut prédire par lui-même. Lorsqu'il est dans un nuage clair & prêt à tomber, il marque dans l'air une disposition à la pluye; mais comme il faut en même tems que le soleil paroisse, ces pluyes ne peu-

vent être univerſelles, & par conſéquent elles ne peuvent cauſer un nouveau déluge. Ainſi, lorſque les cataractes du ciel furent ouvertes, en vain eût-on cherché l'arc en ciel, il eût été impoſſible de le voir, quoiqu'il devînt enſuite viſible à Noé. Il eſt donc vraiſemblable que l'arc en ciel exiſta avant le déluge, & que Dieu ajouta ſeulement la promeſſe, qu'il n'empêcheroit plus déſormais l'arc en ciel de paroître, ou qu'il n'aſſembleroit plus dans l'air une ſi grande quantité d'eaux que l'on ne pût l'appercevoir; & lorſque Dieu faiſoit cette promeſſe, il n'eſt pas impoſſible qu'il plût encore, ſans que ſa fidelité en eût ſouffert. Ainſi ce ſymbole ſignifioit plus pour les premiers hommes, qu'il n'a ſignifié dans la ſuite pour les payens, qui le nommerent iris, la meſſagere des dieux, & le ris de l'olympe en pleurs, *riſus plorantis olympi*: Et ce paſſage d'Iſaie: *J'ai mis mon arc & ma fléche dans les nues*, annonce de la pluye & du beau tems tout à la fois.

La cabale qui dans ce paſſage trouve un livre celeſte, où elle lit les grands évenemens, a en vue la figure hémiſpherique de l'arc en ciel, laquelle reſſemble au *caph* hébraique. Or ce caractere déſigne le nombre de 20; & Joſeph fut vendu à l'âge de 20 ans, comme c'eſt ordinairement à cet âge que l'on embraſſe la profeſſion des armes.

Nous

Nous dirons en finissant, que nous approuvons extrêmement l'usage des juifs qui de la manifestation de l'arc en ciel prennent occasion d'exalter la fidelité de Dieu dans ses promesses, suivant ce conseil de la Sagesse : *Considere l'arc en ciel, & loue celui qui l'a fait.*

CHAPITRE V.

De Sem, Cham, & Japhet.

C'Est une opinion presque génerale, & que S. Augustin même a suivie, que les trois fils de Noé sont nommés dans l'écriture, suivant l'ordre de leur naissance, & que Japhet est le dernier des trois ; mais les preuves sur lesquelles établit cette opinion, ne paroissent pas assés fortes pour déterminer les peuples de l'Europe descendans de Japhet à l'embrasser.

L'écriture, à la verité, nomme toûjours Sem le premier, mais cela même ne prouve pas absolument qu'il soit l'aîné. Sem est la seconde tige de la race sainte, & c'est pour cela seulement qu'il est nommé le premier. Souvent le cadet est nommé dans l'écriture avant l'aîné ; Haram étoit le premier fils de Tharé, cependant il y est dit que Tharé engendra Abraham, Nachor, & Haram. De même Rebecca y est nommée la mere de Jacob & d'Esau.

J'ajoute que les cadets y sont nommés souvent les premiers, parce que c'est à eux d'ordinaire que la bénédiction est donnée. Ainsi Abel fut préferé à Cain, Isaac à Ismael, Jacob à Esau, Joseph & David à tous leurs freres.

Supposé, enfin, que Japhet ne soit pas le fils aîné de Noé; c'est du moins à tort que nous le ferions plus jeune que Cham; car il est dit formellement qu'après que Sem & Japhet eurent couvert la nudité de Noé, celui-ci s'éveilla, & qu'il reconnut ce que le plus jeune de ses fils avoit fait, ὑίος ὁ νεώτερος suivant l'expression des septante, *filius minor.* Selon S. Jérôme, c'est apparemment ces motifs qui ont déterminé Josephe à les nommer dans cet ordre, Sem, Japhet, & Cham. S'il reste quelque difficulté sur l'aînesse de Sem, & de Japhet, & si S. Cyrille, S. Epiphane, S. Augustin, Salien, le P. Petau, se déclarent pour Sem, il est constant d'un autre côté par les livres saints, que Cham étoit le plus jeune.

Ce sentiment quadre encore mieux avec l'histoire profane, & la chronologie des payens, qui fait de Noé Saturne, lequel avoit partagé le monde entre ses trois fils, & avoit pour symbole un vaisseau. On croit que Cham étoit leur Jupiter, le plus jeune des fils de Saturne, & qu'ils adorerent sous le nom d'Ammon. C'est du moins ce

nom que les libyens avoient donné à ce même Jupiter, qui, ſelon eux, avoit coupé à ſon pere les parties de la genération : ce qui eſt évidemment tiré de l'hiſtoire de Cham qui avoit vû celles de Noé ; &, ſuivant la remarque de Bochart, on n'auroit pas beſoin de s'écarter beaucoup du texte pour lui préferer ici la fable des payens. Il ne faudroit que lire *veiaggod il a coupé*, au lieu de *veiegged*, *il a annoncé.*

CHAPITRE VI.

Si la tour de Babel fut bâtie contre un nouveau déluge.

ON croit d'ordinaire que les hommes entreprirent de bâtir la tour de Babel, pour ſe garantir d'un nouveau déluge. Joſephe & d'autres hiſtoriens l'aſſurent poſitivement ; mais il y en a d'autres qui après un examen ſérieux ont douté que ce fût en effet le motif de l'entrepriſe. Car 1° ceux qui élevérent cet édifice pouvoient-ils ignorer que Dieu avoit juré de ne plus détruire le genre humain par les eaux, & n'avoient-ils pas devant les yeux l'arc en ciel qui étoit le gage de cette promeſſe ? En ſecond lieu, ſi l'on examine la nature du déluge, on verra que ne pouvant être produit ni par des pluyes, ni par des éruptions d'eaux ſouterraines, & demandant

une cause surnaturelle & irrésistible, ces premiers hommes auroient bien manqué de jugement, en tentant une entreprise aussi inutile. D'ailleurs ils devoient avoir appris que les eaux du déluge surpassérent de quinze coudées la cime des plus hautes montagnes. Or si, comme l'assurent quelques geometres, la hauteur perpendiculaire des plus hautes montagnes est de quatre milles, ou de quatre stades seulement, selon quelques autres, il est difficile de concevoir que l'on ait pû construire une tour de cette élévation. Et si l'on admet la description que fait Herodote de la tour de Belus, laquelle avoit huit étages, & le plus bas de ces étages un stade de largeur & de hauteur; si l'on rabbat même de ce qu'en rapporte l'histoire fabuleuse des juifs, il y a de l'apparence que le projet pouvoit s'executer; & s'il avoit été impossible, il n'eût pas été nécessaire que Dieu intervînt pour le détruire.

Le lieu que l'on suppose qui avoit été choisi pour l'édifice, rend peu vraisemblable le motif que l'on prête à ces premiers hommes. Car ce fut la plaine de Sennaar; & si la situation de Babylone étoit alors la même qu'au siécle d'Herodote, c'étoit plus tôt une situation délicieuse, qu'un lieu convenable à un pareil dessein. En effet c'est une vaste plaine, & si peu

propre à garantir d'un autre déluge malgré des tours ou des édifices élevés, qu'il falloit, comme dans la basse Egypte, des chaussées pour se défendre contre les inondations annuelles. C'est pour cela, dit le chevalier Rawleigh dans son histoire universelle, que si les nations qui s'attachérent à Nimrod, craignirent un nouveau déluge, il est inconcevable qu'il ayent voulu habiter cette humide vallée de la Mesopotamie. On croiroit plus tôt qu'ils choisirent cette situation pour se garantir d'un incendie general, & plusieurs selon Pierius, ont crû que c'étoit leur intention.

Enfin le motif de cette construction est nettement exprimé dans l'écriture : » Bâtissons, dirent-ils, une ville & une tour dont » le sommet touche les nues, de peur que » nous ne soyions dispersés sur la face de la » terre, ainsi que nous avons déja commencé » à l'être. » Tel fut le motif communiqué au peuple ; mais le dessein secret de Nimrod étoit d'assujettir ses freres, & de fonder un empire, comme il y réussit dans la suite : car les livres saints disent que c'est par là que commença le royaume de Babel.

CHAPITRE VII.

Des mandragores de Lia.

CE que dit l'écriture des mandragores de Lia m'a ſemblé mériter quelque diſcuſſion. *Ruben étant ſorti à la campagne, lorſque l'on ſcioit le froment, trouva des mandragores qu'il apporta à Lia ſa mere à laquelle Rachel dit : Donnés-moi des mandragores de votre fils ; mais elle lui répondit : N'eſt-ce pas aſſés que vous m'ayez enlevé mon mari, ſans vouloir avoir encore les mandragores de mon fils ? Rachel ajouta, je conſens qu'il dorme avec vous cette nuit, pourvû que vous me donniez de ces mandragores de votre fils.* Ce paſſage a fait croire que Rachel ne demanda des mandragores, que parce qu'elle ſçavoit que ſi elle en uſoit, elle deviendroit féconde ; mais c'eſt une choſe extrêmement douteuteuſe.

Car 1°, ſi l'on compare ce texte avec un autre, on doutera que les mandragores de celui-ci ſoient la même choſe que ce que nous appellons aujourd'hui mandragore. On trouve encore ce mot dans le chapitre du cantique des cantiques, où l'épouſe invitant ſon bien-aimé à venir avec elle dans les vignes parmi les raiſins & les grenades, elle lui dit : *Les mandragores ont déja répandu leur odeur.* Or loin que nos mandragores exhalent une odeur agréable, leurs

fruits & leurs feuilles ont l'odeur des pavots.

Une autre raiſon de douter, c'eſt la diverſité des acceptions de ce mot. Si les ſeptante & Joſephe le rendent ici par mandragore, la paraphraſe chaldaique le traduit dans ce dernier paſſage par un terme qui ſignifie baume. Le rabbin Salomon, ſuivant la remarque de Druſius, croit que c'étoit ce que les arabes nomment du jaſmin : Oleaſter & George Venitien veulent que c'étoit le lys, & que le mot *dudaim* peut ſignifier toute plante de bonne odeur, qui reſſemble au ſein des femmes, & fleurit au tems de la recolte. Tremellius entend par ce mot toutes les fleurs dont l'odeur eſt agréable. La bible de Genéve retient le mot *mandragore* dans le texte, mais elle le rejette dans les notes, où elle dit que le terme original *dudaim* eſt une ſorte de fleur, ou de fruit que l'on ne connoît pas.

Lorſque nous conſidérerons avec quelque attention combien les interpretes ont été embaraſſés à définir exactement les ſimples dont l'écriture fait mention, nous ne ſerons point ſurpris qu'ils ſoient ſi partagés ſur le texte dont il s'agit maintenant. Ainſi la plante qui couvrit Jonas eſt de la coloquinthe ſuivant les ſeptante ; de la *calabaca*, ſelon la verſion eſpagnole ; une courge ſuivant la verſion angloiſe, tandis que la vulgate en fait un lierre, auſſi-bien que

S. Jerôme qui pourtant ne croioit pas que ce fût un vrai lierre, mais ſeulement un arbuſte qui en approchoit. La verſion italienne de Diodati, la verſion latine de Tremellius, & les notes marginales de la verſion angloiſe ont nommé cette plante *ricinus* ou *palma Chriſti*. Les traducteurs de Geneve ont retenu le terme original *kikaion*, & les anglois l'ont inſeré dans leurs notes.

Les mêmes plantes n'y ſont pas toujours appellées du même nom, ou de celui qui eſt reçu maintenant. Ainſi, lorſqu'il eſt dit de Salomon qu'il compoſa un livre ſur toutes les plantes, depuis le cedre du Liban juſqu'à l'hyſſope qui croît ſur les murailles, on ne doit pas entendre ici notre hyſſope; car elle n'eſt pas la plus petite des plantes, & ne croît point ſur les murailles; mais on peut l'entendre avec Lemnius de quelque eſpece de capillaire; c'eſt en effet une plante très menue, & qui ne croît que ſur des murailles, ou dans des lieux fort pierreux. De même on peut dire que l'encens, le ſtacte, l'onycha, & le galbanum qui entroient dans la compoſition du parfum ſacré ne ſeroient pas fort goûtés aujourd'hui. Il eſt vraiſemblable que le *nard piſtique* dont parlent S. Marc & S. Jean, étoit une compoſition, la même peut être que celle qui eſt décrite par Dioſcoride, & dont Galien aſſure que les dames romaines

faiſoient un fréquent uſage ; & qu'on la tranſportoit ailleurs de Laodicée où l'on faiſoit la plus excellente. Mais il n'eſt pas aiſé d'entendre ce que c'étoit que la menthe, l'anis, & le cumin ; car il n'y a dans l'original aucun terme qui puiſſe être rendu par anis.

Enfin nous aurions beſoin que les iſraelites nous appriſſent eux-mêmes ce que c'étoit que cette manne dont ils furent ſi long-tems nourris dans le déſert. Car ceux qui croyent que c'étoit la manne des médecins, ou toute autre manne connue aujourd'hui, ou même aucune des mannes dont les auteurs ont fait mention, ſeroient fort embaraſſés à rendre raiſon de leur ſentiment ; parce qu'aucune ne répond par ſes qualités à celle des livres ſaints, qui tomboit à terre, avoit le goût de l'huile fraiche, avoit beſoin d'être moulue, & reſſembloit aux grains de coriandre, & au bdellium par ſa couleur.

D'ailleurs le grand nombre des commentateurs ne favoriſe point l'opinion commune par rapport à Rachel. Ils croyent la plûpart avec S. Auguſtin que Rachel ne ſouhaita les mandragores qu'à cauſe de leur rareté, de leur douceur, & de leur beauté. Et quelle vraiſemblance y-a-t'il qu'elle eût abandonné ſon mari à Lia, tandis qu'elle auroit crû poſſeder un fruit qui devoit la rendre féconde ? auſſi Druſius qui a écrit

exprès ſur cette matiere dit qu'il ne peut comprendre comment une ſemblable idée a pû tomber dans l'eſprit des hommes, que pour lui il eſt fort éloigné de l'adopter: parce que l'écriture ne dit rien qui aille à l'établir, non pas même par des inductions.

3° Suppoſé que telle ait été l'idée de Rachel, l'effet ne répondit pas à ſon intention, car elle ne conçût Joſeph que bien des années après cet événement; au lieu que Lia eut dans cet intervalle trois enfans, Iſſachar, Zabulon, & Dina. J'ajoute qu'il eſt incertain qu'on attribuât dans ces premiers tems à la mandragore cette prétendue qualité, & qu'elle l'ait véritablement. Si cette opinion avoit été reçue dans la terre de Chanaan, Lia en auroit eu quelque connoiſſance; & comment Rachel auroit-elle pû ſe flatter de lui enlever ſes mandragores? Quant à leurs vertus naturelles, les anciens ont regardé les mandragores comme un narcotique, & Dioſcoride, Galien, Ætius, Æginete les ont placés dans la liſte des poiſons. J'avoue qu'au tems de Théophraſte elles paſſoient pour un philtre, & que Dioſcoride en parle dans le même ſens. Et s'il ne s'agiſſoit pas des femmes de Jacob, ou ſi Rachel avoit demandé les mandragores pour ſon mari, & non pour elle-même, il ſeroit plus raiſonnable de lui prêter cette intention.

Or ce que Dioſcoride avance que les graines des mandragores purifient la matrice, & qu'appliquées avec du ſouffre elles arrêtent les mois, ſemble plus tôt renverſer l'opinion commune que la favoriſer, puiſque cet effet eſt plus contraire que favorable à la conception. Il dit encore que leur ſuc purge par en haut comme l'ellebore, & qu'appliqué en forme de peſſaire, il provoque les mois ; l'on croit par l'experience que le vin de mandragores avec la *triphera magna*, eſt très propre à procurer la fécondité. Mais peut-être que la vertu de ce remede conſiſtoit principalement dans la *triphera*, qui eſt une excellente compoſition, & que Nicolas recommande auſſi pour la même fin. Levinus Lemnius impute cette vertu à la froideur de la mandragore, & croit que dans les climats chauds elle eſt propre à rendre les femmes plus capables de la conception. Ce fruit en effet pourroit y contribuer par un uſage fréquent & réglé; mais peut-on conclure de là qu'il opere par une vertu qui lui ſoit affectée ? on pourroit dire de même que tous les vegetables procurent la fécondité ſelon la difference des temperamens ; mais de ſçavoir diſtinguer les cas où les plantes humides ou ſéches doivent être appliquées, c'eſt ſans doute une ſcience qui ſurpaſſoit celle de Rachel.

On pourroit peut-être s'imaginer que les

mandragores contribuent à la fécondité ; & cela sur ce que l'on donne au pavot l'épithete de fecond, & que Venus tenant à la main une tête de pavot, étoit le hieroglyphe de la fécondité ; mais ce n'est pas la vertu de rendre fécond, qui a fait choisir le pavot dans cette vue, c'est la multitude des grains qu'il renferme.

Peut-être croira-t-on encore que la mandragore a cette vertu, parce que l'opium, selon quelques auteurs excite à l'amour, & que les turcs, & la plûpart des orientaux en usent par ce motif ; mais Amatus portugais & Roderic sont d'une opinion differente, & *Garcias ab horto* refute ce sentiment d'après sa propre experience.

CHAPITRE VIII.

Des trois rois de Cologne.

C'Est une opinion genérale que les trois rois de Cologne sont les mages qui guidés par l'étoile se rendirent à Bethléem pour y adorer le Sauveur. Or ce qui a contribué à établir cette opinion, sans parler des longues dissertations de Baronius, de Pineda, & de Montacutius, c'est non seulement la tradition, & l'autorité de quelques peres de l'église, mais encore ce que disent les livres saints : *Les gentils viendront à votre lumiere, & les rois à la clarté de votre lever.*

Les rois de Tharse & les îles, les rois d'Arabie & de Saba vous offriront des presens. La plûpart des chrétiens, & plusieurs rabbins ont entendu ce passage du Messie, non qu'ils ayent conçû que ces rois dussent être de puissans souverains, mais des rois de certaines villes, ou de petits territoires, comme furent autrefois les rois de Sodome, & de Gomorrhe, ceux de Jericho, & d'Haï, & les trente & un rois que vainquit Josué, ou des princes semblables aux amis de Job.

Mais quand nous serions assurés que ces mages étoient rois, comment sçaurions-nous qu'il y en avoit trois précisément, puisque l'écriture n'en déclare point le nombre ? Les presens qu'ils firent d'or, de myrrhe, & d'encens ni prouvent rien à cet égard ; ils avoient trouvé dans leur pays ces mêmes presens, tels apparemment que la seule reine de Saba en avoit autrefois apporté à Salomon. Les fils de Jacob ne divisérent point les presens qu'il destinoit à Joseph. Il est vraisemblable qu'un seul en fut chargé : *Prenez avec vous des plus excellens fruits de ce pays-ci*, leur dit Jacob, *pour en faire present à celui qui commande.* Puis donc que l'on n'est pas certain du nombre de ces rois, on doit se défier des noms de Gaspar, Melchior & Balthazar qu'on leur donne, plus encore de leurs portraits que l'on distribue à Cologne comme des préservatifs

contre le mal caduc, de leur habillement ; de leur teint, & de leur figure.

Et quand on accorderoit qu'ils étoient rois, & préciſément au nombre de trois, il ne s'enſuivroit pas qu'ils fuſſent rois de Cologne ; car bien qu'il fût vrai que Cologne autrefois *Ubiopolis*, enſuite *Agrippine* étoit la capitale des ubiens, on ne lit nulle part que cet ville ait eû trois rois en même tems. D'ailleurs ils auroient ſelon les apparences, obtenu de leurs ſujets qu'ils ſe convertiſſent à la foi chrétienne ; & cependant ils n'embraſſérent le chriſtianiſme que 70 ans après par le miniſtere de Materne diſciple de S. Pierre. Enfin le texte ſacré dit que les mages vinrent d'orient, & Cologne eſt à l'occident de Bethléem, & de Jeruſalem; la longitude de la premiere ville n'étant que de 34 degrés, & celle de la derniere de 72.

Voici l'origine de cette tradition. Il eſt vraiſemblable que ces mages ou rois partirent de l'Arabie, & qu'ils étoient iſſus d'Abraham, par Céthura. Soit qu'ils fuſſent inſpirés, ſoit qu'ils fuſſent déterminés par la prophétie de leur ancêtre Balaam qui eſt citée par Suetone, & qui étoit connue dans tout l'orient : *que de la Judée ſortiroit quelqu'un qui gouverneroit le monde entier*, ils furent conduits dans la Judée par l'étoile, & ils y furent baptiſés dans la ſuite par S. Thomas.

Environ 300 ans après leurs corps furent transportés à Constantinople par l'imperatrice Helene, ensuite à Milan par S. Eustache, enfin à Cologne par l'évêque René. On croit qu'ils y reposent encore dans le tombeau que l'on montre aux voyageurs; c'est là du moins qu'ils ont été transformés en rois de Cologne

CHAPITRE IX.

De la nourriture de S. Jean Baptiste dans le désert.

POur guerir s'il est possible la prévention genérale, nous allons entrer dans le détail des principales opinions sur cet article; on dit 1° que les sauterelles dont Jean Baptiste faisoit sa nourriture dans le désert n'étoient autre chose que ce fruit que les grecs nommoient Κεράτιον, & dont S. Luc fait mention dans la parabole de l'enfant prodigue; les latins *siliqua*, & d'autres *panis S. Joannis*, fruit au reste qui est renfermé dans une gousse, & qui approche de la douceur du miel. Mais cette opinion détruit moins l'idée que l'on a des sauterelles, qu'elle n'établit ce que l'on doit entendre par le miel sauvage.

2° Selon d'autres c'étoit les bourgeons des arbres; car c'est ce que signifie le mot latin *locusta*, ce qui convient au mot latin qui signifie sauterelles, mais ne conclut

rien pour le terme grec ἀκρίδες, à moins qu'on ne lise ἀκρόδρυα, ou ἀκρέμονες, qui signifient l'un & l'autre l'extrêmité des branches. C'est la correction d'Isidore de Peluse qui dit formellement dans ses lettres, que ceux qui pensent autrement sont des ignorans. Baronius en a été si frapé, qu'il a crû devoir laisser la chose indécise : *Hæc cum scribat Isidorus, definiendum nobis non est, & totum relinquimus lectoris arbitrio; nam constat græcam dictionem ἀκρίδες & locustam insecti genus, & arborum summitates significare.* Mais au jugement de Montacutius, celui-ci est dans l'erreur : *Nam constat contrarium*, dit-il, *ἀκρίδα apud nullum autorem classicum ἀκρόδρυα significare.* Paracelse embrasse ce même sentiment avec tant de chaleur que dans son traité du miel, il n'épargne pas même son ami Erasme : *Hoc à nonnullis ita explicatur, ut dicant locustas aut cicadas Joanni pro cibo fuisse; sed hi stultitiam dissimulare non possunt, veluti Hieronymus, Erasmus, & alii prophetæ neoterici in latinitate immortui.*

Selon un troisiéme sentiment c'étoit de veritables sauterelles, c'est-à-dire, des insectes à six jambes, & dont les aîles sont doubles, ou enveloppées. Et ce sentiment paroît le mieux fondé. Car outre qu'il est suivi par Origene, S. Jerôme, S. Chrysostome, S. Hilaire, S. Ambroise, c'est l'acception propre du terme souvent employé

ployé par les ſeptante, & c'eſt de la ſorte qu'il eſt rendu dans les lexiques grecs. Suidas remarque ſur le mot ακρίς, que c'eſt l'inſecte dont S. Jean ſe nourriſſoit dans le déſert, & Ariſtote, Dioſcoride, Galien &c. le rendent de la même maniere.

Enfin, il n'y a aucune abſurdité dans ce ſentiment. Il étoit permis aux juifs de manger des ſauterelles, & ils en comptoient juſqu'à quatre eſpeces parmi les animaux purs. Il y a d'ailleurs pluſieurs nations qui en ont mangé avant & depuis S. Jean. Diodore, Strabon, Solin, Elien, Pline, aſſurent que les éthiopiens, les maures, & les arabes en faiſoient leur nourriture ordinaire ; & Leon *Cadamuſtus*, nous apprend qu'ils continuent d'en manger. C'eſt pourquoi le Sauveur dit que Jean Baptiſte n'eſt pas venu mangeant & buvant, c'eſt-à-dire, que loin de ſe nourrir délicatement comme on faiſoit dans la Judée, il n'uſoit que d'aliments groſſiers, & conformes à la ſimplicité de ſon habillement, qui étoit fait de poil de chameau ; à ſa demeure qui étoit le déſert ; à la doctrine qu'il prêchoit, qui étoit la pénitence & l'humilité.

CHAPITRE X.

Si S. Jean l'evangeliste ne devoit pas mourir.

C'Eſt une choſe peu importante de ſçavoir ſi S. Jean mourut, ou ne mourut point ; mais parce que ceux qui prétendent qu'il n'eſt point mort, s'appuyent ſur l'écriture, & que dans tous les ſiécles il s'eſt répandu des erreurs à cette occaſion, nous allons examiner la queſtion.

Après que le Sauveur eut prédit ſa propre mort à ſes diſciples, Pierre lui dit : *Seigneur, que deviendra celui-ci ? Jeſus lui répondit, ſi je veux qu'il demeure juſqu'à ce que je vienne, que vous importe ? ſuivez-moi donc. Et alors il ſe répandit un bruit parmi les freres, que ce diſciple ne mourroit point.* Or ou les diſciples ne diſtinguerent point la maniere dont celui-ci devoit demeurer, ou bien ils conçurent qu'il ſeroit tranſporté dans le paradis comme Enoch & Elie juſqu'au dernier jour, & qu'il ſeroit mis à mort par l'Antechriſt, ſuivant ces paroles de l'apocalypſe : » Je donnerai pouvoir à mes deux témoins, » & revêtus de cilices, ils prophétiſeront » 1260 jours, & quand ils auront achevé » leur témoignage, la bête qui montera de » l'abîme, leur fera la guerre, les vaincra, » & leur ôterala vie. » S. Hippolyte martyr eſt le premier, ſuivant la remarque de Ba-

tonius, qui ſur la fin du troiſiéme ſiécle, ait avancé cette opinion. Métaphraſte, Freculphe, & ſurtout George de Trapezonte, ont embraſſé le même ſentiment; & celui-ci ſoutenoit dans le ſeiziéme ſiécle, que S. Jean n'étoit pas encore mort.

Le Dante, ce ſçavant poete italien, y fait auſſi alluſion. Dans ſa revue poetique du paradis, il rencontre l'ame de S. Jean, & ſouhaitant de voir ſon corps, il reçut cette réponſe, que ſon corps étoit en terre, & qu'il y reſteroit avec les autres juſqu'à la plénitude des ſaints;

In terra e' terra il mio corpo, & ſaragli
Tanto con gli altri, che l'numero noſtro
Con l'eterno propoſito s'agguagli.

Pour ce qui regarde l'opinion génerale qu'il ne mourroit pas, elle eſt réfutée par les paroles mêmes de l'écriture, qui ſuivent celles que nous avons citées. *Mais Jeſus leur dit encore, il ne mourra pas; mais ſi je veux qu'il demeure juſqu'à ce que je vienne, que vous importe?* & ceci fut écrit par S. Jean lui-même, pluſieurs années après cet évenement, S. Pierre ayant déja ſouffert le martyre, & verifié la prédiction de J. C.

La tranſlation n'eſt certainement pas prouvée par le texte de l'apocalypſe; car S. Jean n'y eſt point nommé avec les deux

témoins. Sa mort est d'ailleurs attestée par l'histoire, qui nous apprend que son tombeau étoit à Ephese, ville de l'asie Mineure, où après avoir été relegué dans l'isle de Patmos sous Domitien, il revint sous l'empire de Nerva, & y mourut sous celui de Trajan. On voyoit encore son tombeau du tems de Tertullien, de S. Jerôme, de S. Chrysostôme, & d'Eusebe, comme il nous l'apprennent eux-mêmes; & ce dernier cite un témoignage plus ancien, je veux dire, celui de Polycarpe, qui fut un des premiers successeurs de notre saint au siége d'Ephese, & dont on trouve ces paroles, dans une lettre à S. Victor de Rome : *Joannes ille qui supra pectus Domini recumbebat, doctor optimus, apud Ephesum dormivit.* Baronius, Jansenius, Estius, citent beaucoup d'autres témoignages semblables.

Or ce qui a principalement fondé cette erreur, c'est que l'on a mal pris le sens des paroles de J. C. On a compris qu'elles étoient absolues, au lieu qu'elles ne sont que conditionelles, & qu'elles tendent plus à reprendre la curiosité de S. Pierre, qu'à la satisfaire. C'est comme s'il avoit dit : vous avez reçu votre arrêt, pourquoi vous embarrassez-vous de ce que deviendront vos freres ? pourquoi voulez-vous pénetrer dans les secrets du Seigneur ? s'il vit jusqu'à mon retour, que vous importe à

vous qui devez mourir auparavant ? Il s'exprima de la ſorte, ſans doute, parce qu'il prévoyoit que S. Jean ne ſouffriroit point une mort violente, & qu'il repoſeroit en paix ; & peut-être que ſi Pierre l'avoit ſçû, le zele qu'il avoit de ſouffrir pour la gloire de ſon maître, ſe ſeroit ralenti.

Le diſciple bien-aimé eſt le ſeul des apôtres qui n'ait point ſouffert le martyre, & cela parce qu'il reſta ſeul attaché, pour ainſi dire, à la croix de ſon divin maître, pendant que tous les autres prirent la fuite, & que ſa douleur lui tint lieu de martyre. En effet, ſi le ſeul récit de la paſſion eſt capable d'amolir aujourd'hui les cœurs les plus durs, quelles impreſſions ne doit point avoir fait ſur l'ame de S. Jean, la vûe d'un objet ſi touchant ; & ne dût-il pas ſouffrir davantage en cette partie de lui-même, que S. Pierre ne ſouffrit dans ſon corps, lorqu'il fut attaché à la croix ?

D'ailleurs, on s'eſt trompé dans l'application de ces mots, *ſi je veux* qu'on auroit dû rapporter à celles-ci : *Lorſque je viendrai :* & ſi on les avoit entendus, comme on a fait depuis, non du dernier avenement de J. C. mais de cet avenement qui déſignoit la deſtruction des juifs, & de leur gouvernement, on n'auroit pas donné dans cette erreur Car S. Jean ſurvêquit à S.

Pierre, il eut le tems de voir l'entier accomplissement de la prophétie de Daniel ; & même, au sentiment de quelques-uns, de composer son apocalypse.

Mais outre l'erreur que nous venons de réfuter, il s'en est encore établi d'autres en differens tems. Il y en a qui ont soutenu que les disciples contemporains de S. Jean avoient crû qu'il ne mourroit point, & qu'ils s'étoient fondés pour le croire, sur l'affection que Jesus portoit à ce disciple. Or ils purent bien se persuader qu'en effet il seroit dispensé de mourir, ou que son divin maître lui permettroit de vivre jusqu'à son retour glorieux, parce qu'il avoit été seul témoin de sa mort, & de son ignominie.

Il s'étoit encore établi dans ces premiers tems une autre opinion, c'est que J. C. ne tarderoit pas à revenir ; on s'étoit imaginé sur plusieurs expressions de J. C. prises à la lettre, que son dernier avenement suivroit de près sa passion ; & nous trouvons cette opinion censurée par S. Paul. Or il n'étoit pas difficile aux disciples de conclure de cette idée, que S. Jean vivroit jusqu'à ce même tems.

Enfin la longue vie de cet apôtre a pû contribuer à faire croire qu'il ne mourroit point. Car il survêquit à tous les apôtres, il ne mourut que dans sa 94 année, c'est-

à-dire, 68. après le Sauveur, la ſeconde année de l'empire de Trajan. Or comme il avoit vêcu juſqu'à ce tems, on s'imagina qu'il vivroit juſqu'à l'avenement de ſon maître.

Dans les ſiécles ſuivans, deux choſes ſurtout purent contribuer à l'établiſſement de cette opinion. C'eſt en premier lieu, qu'il échappa au martyre, au lieu que tous les autres le ſouffrirent. Domitien, ſelon quelques hiſtoriens, le fit jetter dans de l'huile bouillante, mais il en ſortit comme il y étoit entré. Or les ſiécles ſuivans, convaincus qu'il n'avoit point ſouffert le martyre, & que la perſécution la plus cruelle n'avoit pû lui ôter la vie, on a pû ſe confirmer dans l'idée qu'il ne mourroit point, & que celui que le feu n'avoit pû détruire, vivroit éternellement.

C'eſt en ſecond lieu que dans le texte latin, il y a *ſic*, au lieu de *ſi eum volo manere*, qui eſt dans le grec. Or ce changement peut faire d'une propoſition conditionelle une propoſition abſolue.

Mais ce qui a davantage accredité cette opinion dans les ſiécles poſterieurs, c'eſt qu'on n'a point trouvé les os de S. Jean dans le tombeau qui les avoit renfermés. Et delà les uns ont ſoupçonné qu'il n'étoit point mort; les autres qu'il étoit reſſuſcité; d'autres encore, qu'il étoit deſcendu vivant au tombeau, & qu'il en étoit ſorti

ſecretement. Mais toutes ces opinions, ſuivant la remarque de Baronius, n'ont aucun fondement. Cet écrivain cite le pape Celeſtin, qui dans une lettre au concile d'Epheſe, déclare que les reliques de cet Apôtre y étoient en grande veneration. Un paſſage de S. Chryſoſtôme qui dit que Jean guériſſoit les malades après ſa mort, comme s'il eût été vivant, réfute encore cette même opinion; & je remarque qu'Eſtius examinant la queſtion dont il s'agit, conclut en ces termes : *Quod corpus ejus nuſquam reperiatur, hoc non dicerent, ſi veterum ſcripta diligenter perluſtraſſent.*

Au reſte, que ceux des premiers ſiécles du chriſtianiſme ayent pû concevoir des hommes immortels après la chute d'Adam, ou que dans ces derniers tems on ait pû ſe perſuader qu'il y auroit des hommes dont la vie égaleroit celles des patriarches avant le déluge; c'eſt une choſe prodigieuſe à la verité, mais qui pourtant n'eſt pas incroyable. Les hommes ſont plus d'une fois tombés dans cette erreur. S. Irenée & Tertullien nous apprennent qu'un certain Menandre ſamaritain fit accroire à ſes diſciples que la mort n'auroit aucun pouvoir ſur eux, & que ceux qui recevroient ſon baptême, recevroient en même tems l'immortalité : doctrine à la verité bizarre & inſenſée; mais quoiqu'il y ait eu des hom-

mes qui pour être crus immortels comme ils le disoient, sont morts en des lieux écartés, & que d'autres se soient imaginés qu'ils étoient morts dans le tems qu'ils étoient pleins de vie, il est certain qu'il y en a peu, ou même qu'il n'y en a point qui ayent pensé qu'il leur fût impossible de mourir. Ces hommes superbes qui se sont fait appeller dieux, n'ont jamais été assés aveuglés pour se flatter d'une immortalité réelle, & les plus orgueilleux ont été convaincus de la vanité de ces titres fastueux, par l'experience qu'ils faisoient chaque jour de leur déperissement. L'homme peut bien s'étourdir pour un tems, mais il ne tarde pas à se souvenir de sa nature. Car les imperfections que nous ne pouvons dissimuler, ou celles que nous remarquons dans les autres, nous font à chaque instant appercevoir de notre corruptibilité, & nous prêchent continuellement que nous devons retourner dans la terre d'où nous sommes sortis.

CHAPITRE XI.

De quelques autres opinions.

IL y a bien d'autres erreurs populaires; mais nous abandonnons les unes à la discussion des théologiens, & nous ne parlerons pas des autres, parce qu'elles ne mé-

ritent pas d'être réfutées. Lorſque David eut fait le dénombrement de ſes ſujets, fut-il puni, comme l'on croit, uniquement à cauſe de la vanité de ſon cœur, ou comme le prétend Joſephe & quelques autres, parce qu'il négligea encore de payer le tribut que le Seigneur avoit impoſé ſur chaque tête ? c'eſt ce que nous ne déciderons point. Nous avouerons pourtant, que la loi contenue dans l'exode, menace formellement les iſraelites de la peſte, s'ils manquent à payer ce tribut. Si l'on compare les ſommes qu'ils avoient levées auparavant à l'occaſion des dénombremens, on verra à quoi pouvoit aller ce tribut, ſous le regne de David, où les iſraelites étoient dans leur état le plus floriſſant. Dans le premier dénombrement que fit Moyſe, le tribut ſe monta à cent talens, & 1775 ſicles. Chaque homme paya une *beka*, qui faiſoit un demi ſicle, ſelon le poids du ſanctuaire. Cette ſomme fut levée ſur tous les iſraelites depuis l'âge de 20 ans, & ils ſe trouverent au nombre de 603550 hommes. C'eſt ſur ce tribut que ſe regla Veſpaſien, comme nous l'apprend Joſephe, lorſqu'il aſſujettit chaque juif à envoyer deux drachmes au capitole : ce qui faiſant un quart d'once d'argent, revenoit au beka, ou demi ſicle du ſanctuaire, & faiſoit environ 30 ſols tournois. Car la drachme attique valoit

ſept ſols & demi ſterling, ou un quart de ſicle ; le tribut qu'on levoit en forme de capitation étoit d'un didrachme, ou d'une double drachme, ou d'un demi ſicle : & la *ſtatere* qui ſe trouva dans le poiſſon étant d'un ſicle entier, ſuffit à payer le tribut de J. C. & de S. Pierre.

Nous ne doutons point que la femme de Loth n'ait été changée en une ſtatue de ſel, quoiqu'il y ait des auteurs qui prenant cette expreſſion au figuré, veulent que cette ſtatue de ſel ne fût autre choſe qu'une colomne durable, parce que le ſel eſt incorruptible. C'eſt en ce ſens que l'alliance de Dieu eſt appellée *l'alliance de ſel*, & qu'il eſt dit de David, que Dieu lui donna le Royaume par un ſemblable traité, ou pour toujours.

Nous croyons qu'Abſalom a été ſuſpendu par ſa chevelure, & non pas par le col, comme le prétend Joſephe. Nous remarquerons ſeulement qu'il y a beaucoup de ſçavans commentateurs qui ſont d'un autre ſentiment ; & j'avouerai que j'ai moi-même de la peine à comprendre que le fait ſoit poſſible, ſuppoſé qu'Abſalom eût ſon caſque en tête. Il ne paroît pas que S. Jerôme & Tremellius ayent ſuivi l'opinion commune dans leurs verſions.

Nous croyons encore que Judas ſe pendit lui-même, & qu'il mourut en cet état.

Cependant Jansenius produit les témoignages de Théophylacte & d'Euthymius, pour prouver qu'il fut écrasé par la roue d'un chariot. Baronius ajoute que ce fut l'opinion des grecs du tems de Papias même, qui avoit été disciple de S. Jean l'Evangeliste. Et, suivant la remarque de Grotius, il est bien difficile de concilier l'expression de S. Mathieu avec celle de S. Pierre, l'un disant en termes formels qu'il se pendit, & l'autre qu'il se précipita, & qu'il creva par le milieu. Grotius observe encore que le terme grec employé par S. Mathieu ne signifie pas seulement se pendre, ou s'étrangler, à la maniere dont les peintres le représentent, mais qu'il signifie encore une suffocation, un étranglement qui empêche la respiration : ce qui peut être l'effet d'une extrême douleur, ou d'un desespoir violent. On trouve ce terme au même sens dans l'histoire de Tobie au sujet de Sara : *Ita tristata est, ut strangulatione premeretur*, dit Junius ; or l'horreur que Judas conçut de sa perfidie, put produire en lui un semblable effet. Ainsi les hébreux assurent que ce fut le dépit qui suffoqua Achitophel, car le terme employé dans l'original, ne signifie pas seulement suspension, mais encore indignation, selon que l'a remarqué le même Grotius.

CHAPITRE XII.

De la cessation des oracles.

QUand on lit que les oracles du paganisme se turent à la naissance de J. C. il ne faut pas l'entendre précisément à la lettre, comme s'il ne s'en étoit point rendu depuis, ou qu'ils n'eussent point perdu de leur crédit auparavant. D'un côté on ne peut nier qu'ils ne fussent déja considerablement tombés; & ce passage de Ciceron ne permet pas d'en douter: *cur isto modo jam oracula Delphis non eduntur, non modo nostra ætate, sed jam diu, ut nihil possit esse contemtius.* Mais d'un autre côté un passage de Suetone prouve qu'ils n'étoient pas tout-à-fait muets de son tems. Car dans la vie de Tibere sous qui le Messie fut mis à mort, il dit que cet empereur voulant détruire les oracles aux environs de Rome, il en fut détourné par les sorts de Preneste. Le même Suetone rapporte que l'oracle d'Antium avertit Caligula de se défier de Cassius, lequel en effet conspira sa mort. Plutarque examinant pourquoi les oracles se sont tus, excepte celui de Lebadie; & dans le même traité Démétrius assure que les oracles de Mopsus, & d'Amphiloque étoient très fréquentés de son tems. On en trouve beaucoup d'autres exemples dans

les historiens ; & du tems de Julien même il s'en rendit plusieurs.

Ainsi, pour ne pas démentir l'histoire, il faut dire que les oracles ne furent pas absolument muets, mais qu'ils furent interrompus, & peu fréquentés ; & qu'un grand nombre fut abandonné des prêtres. C'est ainsi que l'on peut concilier les diverses opinions, en accordant qu'il s'est rendu quelques oracles mal concertés, dont des auteurs fideles font mention. Car on ne peut nier qu'ils ont été confondus en genéral à la venue de J. C. sans que les payens en ayent assigné de cause légitime. Quelques-uns mêmes de ces oracles n'en ont point donné d'autre raison ; le principal est celui qui fut rendu à Auguste par l'oracle de Delphes :

Me puer hebræus divos Deus ipse gubernans
Cedere sede jubet, tristemque redire sub orcum ;
Aris ergo dehinc tacitis discedito nostris.

Le second allegué par Plutarque dit qu'une voix se fit entendre en pleine mer, criant *le grand Pan est mort* : histoire remarquable & qui se lit au traité de la cessation des oracles. Le troisiéme est rapporté par Eusebe dans la vie de Constantin. Là il raconte qu'Apollon se lamentoit en disant que ses oracles étoient faux, & que les justes s'opposoient à ce qu'il dît la vérité,

Theodoret fait encore mention d'un oracle qu'Apollon rendit à l'empereur Julien avant son expedition contre les perses. L'oracle lui déclara qu'il écarteroit les corps qui l'environnoient avant qu'il pût répondre à ses demandes ; & peu de tems après le temple fut brûlé par le feu du ciel.

Or ces differents traits sont comme autant d'hommages rendus à la puissance qui leur fermoit la bouche, & mettoit fin à cette illusion qui avoit si long tems joué les hommes.

Mais, comme la malice de Satan est toujours active, il ne se repose point, & il ne cessera jamais d'imposer à la posterité de celui qu'il a engagé dans le premier péché. C'est pourquoi chassé des temples, & des antres mysterieux, il s'est retiré en de petites contrées, où de tems en tems il suscite des magiciennes, des sorciers, des devins.

Et, ce qui est le plus déplorable, nous nous arrêtons à ces futilités, lors même que nous disons que Dieu nous a laissé ses prophetes pour expliquer ses volontés. Tandis que nous publions que Satan a été réduit au silence, nous avons la foiblesse d'avouer qu'il parle par ces foibles instrumens de sa malice ; & pendant que nous rejettons l'essentiel, nous nous attachons aux branches, & nos actions sont peu con-

formes à nos sentimens ; c'est donc en vain que les chrétiens se glorifient d'avoir imposé silence aux oracles, puisqu'ils encensent leurs autels

Il n'appartient pas à notre sujet de nous étendre davantage sur cet article ; d'autres l'on fait avec succès ; mais nous ne pouvons omettre ici que l'histoire la plus détaillée qui nous ait été conservée touchant les oracles, est celle que nous lisons dans Herodote. Crésus pour les éprouver en envoya consulter plusieurs qui étoient éloignés les uns des autres, il prit si bien ses mesures que ses couriers arriverent en même tems dans ces lieux differens, & firent tous la même demande, sçavoir à quoi s'occupoit alors Crésus. Le seul oracle de Delphes rencontra juste, & répondit qu'il étoit occupé à faire cuire un agneau & une tortue dans un vaisseau de cuivre, dont le couvercle étoit de même métail. Le stile en est pompeux dans le grec, un peu moins dans le latin :

Æquoris est spatium, & numerus mihi notus arenæ.
Mutum percipio, fantis nihil audio vocem.
Venit ad hos sensus nidor testudinis acris
Quæ simul agninâ coquitur cum carne lebete,
Ære infra strato, & stratum cui insuper æs est.

Je connois l'étendue des mers ; le nombre

des grains de ſable m'eſt connu. J'entens les muets. Avant que l'on ait parlé, je ſçai ce que l'on me demande. La fumée d'une tortue que l'on fait maintenant cuire avec un agneau dans un chaudron de cuivre couvert de même métail, eſt venue juſqu'à moi.

Cette réponſe acquit à l'oracle avec une haute réputation des richeſſes immenſes, & Créſus dans la ſuite regarda comme un dieu celui qui l'avoit rendue. Quelque tems après il paya cher ſon erreur ; car ayant conſulté le même oracle ſur l'évenement de la guerre qu'il entreprenoit contre Cyrus, la réponſe ambigue qu'il en reçut, le précipita à ſa ruine. Et quiconque ſe confie à Satan doit s'attendre à une ſemblable tromperie ; car il profite habilement de la foibleſſe des hommes, & dans ſa longue experience il trouve les moyens de les attirer dans le piege. C'eſt donc une extravagance, un crime contre Dieu, d'eſperer quelque bien de cet auteur de tout mal ; car il commence par dévorer ſes favoris, & plus on approche de Moloch, plus tôt ont eſt conſumé. Ses faveurs en un mot ſont de fauſſes faveurs. Le bien qu'il fait en apparence eſt un mal réel ; & s'il nous éléve ce n'eſt que pour rendre notre chute plus terrible.

CHAPITRE XIII.

De la mort d'Aristote.

C'Est une opinion géneralement reçue, & que Procope, S. Gregoire de Nazianze, S. Justin martyr, & quelques autres ont confirmée, qu'Aristote au desespoir de ne pouvoit comprendre la raison du flux & reflux de l'Euripe s'y précipita en s'écriant : *Siquidem ego non capio te, tu capies me.* Or comme il y en a qui s'imaginent qu'*Euripe* est le nom d'un fleuve, & que d'autres avouent qu'ils ignorent sa situation, nous avertirons d'abord que ce mot en géneral signifie tout détroit, golphe, ou bras de mer enfermé entre deux terres, suivant la définition de Julius Pollux. Ainsi les auteurs font mention de l'Euripe de l'Hellespont, de l'Euripe pyrrhée, & de l'Euripe euboique ou chalcidique dont il s'agit ici. Celui-ci est un golphe qui sépare l'Attique d'avec l'île d'Eubée, & que l'on nomme aujourd'hui golphe de Negrepont, du nom de l'île & de sa capitale que les guerres d'Antiochus, & le siége de Mahomet II qui la prit sur les venitiens ont rendue célebre.

Qu'Aristote se soit précipité dans ce golphe, & à l'occasion que nous avons dite, comme on le croit géneralement, c'est ce qui mérite d'être examiné, & qui souffre

bien des contradictions. Diogene Laerce qui a écrit la vie de ce philosophe n'en fait aucune mention; il rapporte au contraire deux autres traditions sur le genre de sa mort; l'une qu'étant accusé d'impieté à l'occasion d'un hymne qu'il avoit composé pour Hermias, & qui se trouve dans Laerce & au 15 livre d'Athenée, il se retira dans l'Eubée, & qu'il s'y empoisonna; l'autre attestée par Appollodore, qu'il mourut à Chalcis d'une foiblesse d'estomach dans sa grande climacterique, c'est à dire dans la 63 année de son âge; Censorin & Suidas ont suivi cette derniere tradition. Et si l'on pouvoit s'assurer de ce que dit Rabbi Ben Joseph, il seroit mort dans le sein du judaisme, & l'opinion reçue seroit encore moins probable.

D'ailleurs, sans cet argument négatif, la raison seule nous obligeroit à suivre un parti contraire. Car comment attribuer à notre philosophe un semblable desespoir, lui qui convient si souvent de son ignorance, & qui dans les choses difficiles croyoit que les conjectures suffisoient? & qu'elle apparence qu'il se soit desesperé à ce sujet, lui qui se contentoit des moindres vraisemblances, & soutenoit par exemple que le soleil est la cause des differentes couleurs que l'on remarque dans les oiseaux, & que l'érection est un effet de la déliberation des

testicules? lui qui répetoit sans cesse le ὁ ὅτι, le ποτερον, l'ἴσως, l'ἐπι το πολυ &c? Il est à présumer qu'une conjecture un peu supportable l'auroit tranquillisé, & qu'il n'eût pas porté l'opiniâtreté jusqu'à vouloir être compris dans ce qu'il ne pouvoit comprendre. Il est même impossible de prouver qu'il se soit attaché à démêler ce qui regarde l'Euripe, ou à chercher les causes du flux & reflux en géneral. Car il n'en fait aucune mention dans ses écrits, bien qu'il en ait eu occasion dans ses metéores où il dispute des propriétés de la mer, & dans ses problêmes qui contiennent 41 questions touchant la mer. On cite à la vérité sous son nom un ouvrage, où l'on traite des propriétés des élémens; mais les critiques soutiennent tous qu'il n'est point d'Aristote. Peut-être est-ce le même que celui d'où Plutarque a tiré cette histoire.

Enfin le fondement même de cette histoire est incertain; car il est douteux que l'Euripe souffre le flux & le reflux jusqu'à sept fois par jour. Je sçai que Pomponius Mela, Pline, & Solin l'assurent positivement; mais ni Thucydide qui parle souvent de ce bras de mer, ni Pausanias qui nous a laissé une si exacte description de la Grece, n'en disent rien. Eschine se contente d'y faire allusion dans son Ctesiphon, & Strabon n'en parle que d'une maniere douteuse,

ὥς φασί, comme on dit. Magin après lui dit ſeulement : *Velocis ac varii fluctus eſt mare, ubi quater in die, aut ſepties, ut alii dicunt, reciprocantur æſtus.* Botero s'exprime plus clairement : *Il mare creſce e cala con un impeto mirabile quatra volte il di benche communimente ſi dica ſette volte &c.* Cette mer hauſſe & baiſſe quatre fois par jour avec une merveilleuſe impetuoſité, quoiqu'on diſe communément ſept fois, & que l'on croye géneralement qu'Ariſtote s'y précipita, deſeſperé de n'en pouvoir pénétrer la cauſe. Or ſi l'on entend bien ces deſcriptions, on ne trouvera nulle difference entre ce golphe & les autres mers, puiſqu'il n'a que deux flux & deux reflux dans les 24 heures. Elles ſe rapportent encore à ce que dit *Thomaſo Porrohacchi* dans ſa deſcription des îles Fameuſes, que deux fois par jour le flux eſt d'une impetuoſité ſurprenante. Il n'y a point de rade plus dangereuſe, au témoignage de Tite Live ; car dit cet hiſtorien, ce bras de mer ne hauſſe & ne baiſſe point ſept fois par jour, comme on le croit d'ordinaire ; mais il varie ſelon les vents qui par leur ſouffle impetueux pouſſent les flots tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. *Gillius* à voulu s'en inſtrire par lui-même, il a examiné le courant, & des meuniers qui habitent la côte lui dirent que ce golphe avoit deux flux & reflux par jour, ou de

six en six heures, comme l'Ocean; mais qu'à la vérité il y avoit des saisons où ce flux n'étoit pas reglé. C'est sans doute de cette irregularité jointe à ce mouvement impetueux qu'est née l'opinion vulgaire. Au reste c'est par là qu'il faut expliquer *Ctesiphon*, & qu'il faut entendre Aristote, lorsque dans ses problêmes il emprunte une métaphore de l'Euripe, & que dans la 25 section il demande pourquoi du haut des maisons la terre semble *euripiser*, c'est à dire tournoyer.

Voici un témoignage plus récent; c'est celui de M. du Loir qui vers le milieu du siécle passé fit quelque séjour à Négrepont, & passa plusieurs fois l'Euripe; il s'exprime en ces termes: » Je ne conçois rien à l'o- »pinion reçue touchant l'Euripe, je vous »assure qu'elle est très fausse. Je donnai un »écu à un marinier pour qu'il me descendît »dans un endroit où je fusse à portée d'exa- »miner le fait; & j'observai que ce golphe »haussoit & baissoit pendant six heures, »comme le golphe de Venise; mais que le »cours en étoit extrémement rapide.

Aristote mourut à Chalcis capitale de l'Eubée & située sur le golphe de ce nom, c'en fût assés pour occasionner l'erreur que nous refutons. Il y en a à la vérité qui racontent non qu'Aristote se précipita dans ce golphe, comme le veut Rhodigin, mais

qu'il tomba dans une eſpece de langueur pour n'avoir pû trouver la cauſe de ſon reflux ; c'eſt un autre fait qui n'eſt appuyé ſur aucun témoignage ancien. Il eſt conſtant que les anciens philoſophes grecs & latins n'avoient pas fait de grandes découvertes ſur cette matiere ; il n'étoit guere poſſible même que s'attachant uniquement à la Mediterranée qui dans certains endroits n'a point de reflux, & qui partout en a peu, ils en fiſſent quelqu'une. Et nous qui connoiſſons l'Ocean & tous les golphes, combien nos connoiſſances ſont elles encore imparfaites à cet égard ? lorſque nous en attribuons la cauſe à la lune, cette hypotheſe paroît bien conclure pour l'Ocean, mais conclut-elle pour les bayes, pour les golphes, qui n'ont ni flux ni reflux, & reſout-elle cette difficulté, pourquoi au fond du golphe de Veniſe la mer hauſſe de trois ou quatre pieds, pendant qu'elle ne hauſſe preſque point à Ancone, à Durazzo, ou à Corfou ſur le même golphe ? Tout ce qu'on peut dire de plus raiſonnable, c'eſt que pour d'anciennes difficultés, on a trouvé de nouvelles explications. Quelques-uns ſuivant l'hypotheſe de Copernic tâchent d'expliquer cette diverſité par la comparaiſon d'un baſſin rempli d'eau, laquelle monte ou baiſſe ſur les côtés du baſſin, ſelon qu'il eſt mu lui-même ; par

là sont levées certaines difficultés, comme on peut le voir dans Galilée ; & rien n'est plus ingenieux que cette comparaison.

Mais il est encore indécis, si en reconnoissant la lune pour cause du reflux, on ne peut pas en faire une application differente; si elle agit par exemple par une simple operation sur la surface de la mer, ou en élevant les esprits de nitre & de souffre, & trouvant le fonds de la mer disposé à se gonfler ; si c'est par l'attenuation des eaux de la surface, d'où il arriveroit que les vaisseaux s'enfonceroient davantage pendant le flux que pendant le reflux ; ou si c'est par des gonflemens commencés au fonds, & qui s'éleveroient ensuite vers la surface ; d'où il arriveroit que les fleuves & les étangs n'ayant point de parties qui fermentassent au fonds de leur canaux, n'éprouveroient point ces mêmes gonflemens ; & que dans certaines mers la marée monteroit plus qu'en d'autres qui auroient moins de ces esprits nitreux & sulphureux. C'est par là encore qu'on expliqueroit les variations du flux & du reflux, les eaux montant ou baissant inégalement, selon que les parties terrestres du fonds seroient plus ou moins facilement soulevées.

Il se peut donc que les flux impetueux de certains torrens, & de certaines rivieres, comme celles de *Trent* & de l'Humber en

Angleterre

Angleterre, & même de l'Euripe viennent de la disposition particuliere du fonds où il se fait des mouvemens subits. Il se peut encore que les parties laterales des côtes y contribuent, en poussant les eaux & les courans de côté & d'autre, lesquelles retombent ensuite selon le mouvement de toutes ces parties, & l'operation plus ou moins forte des premieres causes, qui conservent leur activité au dessus & au dessous de l'horizon, comme dans les corps des animaux, & dans les plantes.

Enfin quelqu'ait été le genre & l'occasion de la mort d'Aristote, sa mémoire vivra parmi les sçavans, s'ils ne veulent se rendre coupables d'ingratitude; & son nom ne finira jamais que dans l'Euripe de l'ignorance, ou lorsque le torrent de la barbarie aura inondé l'univers.

On débite un conte pareil d'Homere, ce prince des poetes; on dit qu'il mourut du chagrin qu'il conçut pour n'avoir pû deviner une énigme que des pêcheurs lui avoient proposée.

CHAPITRE XIV.

Du souhait de Philoxéne.

ARistote dit, & c'est sur son témoignage qu'est fondée l'opinion génerale que nous allons examiner, que Philoxéne sou-

haita d'avoir un col de grue pour goûter à longs traits le plaisir de la table; mais cette opinion n'a point de fondement dans l'histoire; le fait même est absurde, aussi-bien que les raisons sur lesquelles on l'appuye.

Supposé que Philoxéne ait fait un pareil souhait, peut-être étoit-ce dans la vûe de mieux chanter, comme le prétend Pic de la Mirande, & non pas pour savourer mieux le plaisir de la bonne chere. Aristote dit l'écrivain que je viens de citer, accuse & dans ses éthiques & dans ses problêmes Philoxéne de sensualité, parce qu'il souhaita d'avoir le col d'une grue, & je l'ai autrefois condamné sur la foi d'Aristote, mais depuis j'ai découvert que celui-ci en avoit été repris par divers auteurs; car Philoxéne fut un excellent musicien, & s'il souhaita le col d'une grue, c'étoit non par sensualité, mais parce qu'il s'imagina qu'il en chanteroit mieux. Plusieurs auteurs ont parlé d'un musicien de ce nom, comme Plutarque dans son traité contre l'usure, & Aristote lui-même au 8 de ses politiques, fait mention d'un Philoxéne musicien, qui pour se livrer au goût des phrygiens abandonna les dithyrambes doriques.

D'ailleurs, que l'histoire soit véritable ou fabuleuse, l'intention qu'Aristote prête à Philoxéne n'étoit pas raisonnable, &

peut-être ne se proposoit-il aucune des deux fins dont nous avons parlé. Si l'on examine bien l'organe du goût, on verra que la longueur du col n'y contribuë en rien; car le goût résidant principalement dans la langue, quel avantage reviendroit-il d'avoir le col long ? l'œsophage, & les organes de l'estomach qui y sont placés n'ont point de nerfs qui soient destinés pour le goût. Ils n'en reçoivent que de la sixiéme paire, au lieu que ceux du goût viennent de la troisiéme & de la quatriéme, & se partagent ensuite dans la langue. De là vient que les grues, les herons, les cygnes n'ont pour la délicatesse du goût aucun avantage sur les faucons, les vautours, & les autres oiseaux qui ont le col court.

Et la nature en formant le col, n'a point eû égard au goût, mais plus tôt aux parties qu'il renferme, & à la maniere de prendre les alimens. Les animaux qui ont les jambes longues ont aussi d'ordinaire le col long, afin qu'ils puissent manger commodément en tenant leur bec à terre. Ainsi les chevaux, les chameaux, les dromadaires & tous les animaux qui sont grands ont le col long, excepté l'éléphant à qui la nature pour y suppléer à donné une trompe, sans quoi il ne pourroit prendre sa nourriture à terre. C'est pour la même fin que les grues, les hérons, les cicognes ont de longs cols.

L'homme même dont la forme est droite a le col long ou court à proportion des autres parties. Ceux qui ont le visage rond, ou la poitrine & les épaules larges ont rarement le col long, car la longueur du visage est double de celle du col, & l'espace entre l'extrêmité du col & le nombril en égale le tour. La maniere dont la plûpart des animaux sont obligés de chercher leur vie a encore déterminé la nature à leur donner de longs cols. Ainsi plusieurs dont les jambes ne sont pas fort longues, ne laissent pas d'avoir de grands cols, parcequ'ils cherchent leur nourriture sous les eaux, comme les cygnes, les oyes, &c. Mais les faucons & les autres oiseaux de proye ont le col court, parce que ce qui est long, est foible en même temps, & qu'une figure ramassée étoit plus propre à leur destination. Enfin les cols des animaux varient suivant leur gosier, & leur œsophage. Ceux qui n'ont ni gosier, ni respiration n'ont aussi presque point de col, comme la plûpart des poissons, ou n'en ont point du tout, comme les pectinaux de toutes espéces, les soles, les rayes, les plies, & tous ceux qui ont des écailles, comme toutes les sortes d'écrévisses &c.

Ceci supposé, le souhait de Philoxéne paroîtra peu raisonnable. Il auroit mieux fait de souhaiter d'être transformé en singe,

car ſelon l'idée commune, cet animal a le goût plus fin que tous les autres, ou bien en quelqu'un de ces oiſeaux qui vivent de graines, car ces oiſeaux ont le ſentiment ſi vif, qu'un coup de bec leur ſuffit pour diſtinguer les corps durs, au lieu que les hommes ne le font qu'en mâchant; ou en un animal ruminant, pour goûter deux fois la même choſe; ou plus tôt en éléphant, ou en cheval, car ces animaux mangent beaucoup. Cette derniere métamorphoſe auroit mieux convenu au Philoxéne dont Plutarque releve la gourmandiſe.

Pour ce qui regarde la ſeconde intention que l'on prête à Philoxéne, il paroît que les grues, & tous les oiſeaux à long col, loin d'avoir le chant plus doux que les autres, l'ont au contraire infiniment moins agréable. Et les oiſeaux eſtimés pour le chant comme les roſſignols, les ſerins &c. ont le col court, & le goſier étroit. En effet, quoique le goſier & la langue ſoient l'inſtrument de la voix, & que leur mouvement forme ces agréables modulations, il ſeroit pourtant difficile de déterminer quelle forme doivent avoir ces organes pour la perfection du chant; & le roſſignol qui l'emporte par là ſur tous les autres oiſeaux, paroît avoir quelque déſavantage dans la langue. Loin de ſe terminer en pointe, comme celle des autres, elle paroît comme

coupée. Et c'est peut-être ce qui a donné lieu à la fable de Philomele dont la langue fut coupée par Terée.

CHAPITRE XV.

Du lac Asphaltite.

ON rapporte du lac Asphaltite nommé encore lac de Sodome, ou mer morte, que les corps pesans nagent sur les eaux à cause de leur épaisseur saline & bitumineuse; mais les relations varient tellement sur le fait & sur la cause, qu'il est difficile de choisir en cette matiere. Pour ce qui regarde le fait, Pline assure que les briques y surnagent. Munster débite un conte que peut-être il a tiré du poeme de Tertullien, c'est qu'une chandele allumée y surnage, & qu'elle s'enfonce lorsqu'elle est éteinte. Mandevil va plus loin, il prétend que le fer y surnage; mais que les plumes vont au fond. D'autres plus moderés, comme Josephe assurent seulement que les corps vivans ne s'y enfoncent qu'avec peine.

La plûpart, comme Galien, Pline, Solin Strabon qui semble avoir pris le lac *Serboni* pour celui-ci, se fondent sur la tradition. Peu d'auteurs en parlent sur leur propre experience; le grand nombre se contente de celle de Vespasien qui ordonna que l'on y jettât quelques prisonniers garotés, les

quels furent trouvés ſurnageans, comme s'ils avoient eû la liberté de nager. Ce même fait eſt rapporté par d'autres d'une maniere toute differente. Ariſtote au 2 de ſes metéores dit à ce ſujet, ὥσπερ μυθολογοῦσι, & par ce mot les uns conçoivent qu'il traite cette tradition de fable; & les autres veulent qu'il en faſſe un diſcours populaire. *Biddulphus* anglois qui partage ſon voyage de la Judée en trois parties, dont l'une, dit-il, contient des vérités manifeſtes, l'autre des fauſſetés évidentes, la troiſiéme des choſes douteuſes, met dans cette derniere ce que l'on raconte du lac de Sodome. Thevet qui en parle dans ſa coſmographie comme témoin oculaire, dit qu'il y a vû jetter un âne avec ſon baſt, & que cet animal y fut noyé. Or de toutes ces relations celle-là me paroît plus recevable, qui dit que les animaux vivans ne s'y enfoncent pas facilement. Et l'on doit s'y tenir juſqu'à ce que l'on ait d'autres éclairciſſemens, parce qu'elle eſt mieux aſſortie au fait, & à la raiſon que l'on en donne.

Pour ce qui regarde la cauſe, ſuivant l'opinion génerale, comme nous l'avons dit; c'eſt l'épaiſſeur ſaline & bitumineuſe des eaux de ce lac. Ceci eſt probable dans la ſeconde relation; car il eſt conſtant que l'eau ſalée porte un fardeau plus peſant que l'eau commune; & l'on voit tous les jours

qu'un œuf s'enfoncera dans l'eau de mer, ou une autre eau legerement salée ; tandis qu'il surnagera dans la saumure. Mais on ne conviendra pas si aisément qu'il en soit de même du fer ; car les corps pesans ne surnagent dans les fluides qu'autant que leur poids n'excede pas celui du volume d'eau qu'ils occupent. Or il n'y a certainement point d'eau qui soit plus pesante que le fer ; ainsi ce métal s'enfoncera dans toutes sortes d'eaux, & ce fut un vrai miracle que ce que fit Elisée en ce genre. Les corps surnagent ou s'enfoncent dans les fluides, à proportion de leur solidité. Ainsi l'eau salée supportera tel corps qui enfoncera dans le vinaigre ; le vinaigre en soutiendra tel autre qui enfoncera dans l'eau ordinaire ; l'eau ordinaire en soutiendra tel qui tombera dans l'esprit de vin, & l'esprit de vin tel autre que l'huile ne pourra soutenir. Nous avons fait ces diverses experiences avec des boules de cire traversées par de petits bâtons. L'or tombe dans le mercure qui soutient le fer & les autres métaux ; car l'or a plus de poids que le volume de mercure qu'il occupe ; c'est par la même raison que l'ambre, la corne, & les pierres legeres & spongieuses surnagent dans une solution d'une once de mercure dans deux onces d'eau forte, comme nous l'avons experimenté nous-mêmes.

Mais

Mais Strabon rapporte une autre raiſon que quelques-uns ont adoptée en ces derniers tems. C'eſt, dit cet auteur, non l'épaiſſeur des eaux qui fait ſurnager les corps dans ce lac, mais une ébullition bitumineuſe du fonds, laquelle ſoutient les corps que l'on y jette, & ne permet pas qu'ils s'enfoncent aiſément. Ce ſentiment n'auroit beſoin que d'être appuyé de l'experience : il paroît aſſés vraiſemblable ; car on obſerve qu'il eſt difficile de toucher avec les pieds le fonds des bains près de leur ſource, & que des balles poſées immediatement ſur un jet d'eau y demeurent comme ſuſpendues. C'eſt pour cela que nous n'ajoutons pas entierement foi à ceux qui diſent que les corps ne vont abſolument point au fonds de ce lac, juſqu'à ce que des témoins oculaires & judicieux atteſtent ce fait ; d'un autre côté nous croirons facilement que les corps ſolides ne pénetrent ces eaux qu'avec peine ; mais conclure de cette difficulté qu'il eſt impoſſible qu'ils s'enfoncent, ou bien aſſurer qu'ils ne s'enfoncent point, parce qu'ils ſurnagent quelque tems, c'eſt un ſophiſme familier aux voyageurs qui ne paſſent que trop ſouvent d'un degré de vérité, à un autre dégré qui s'en éloigne. C'eſt ainſi que les anciens ayant conçû que la zone torride avoit des chaleurs brûlantes, en ont conclu trop legerement

qu'elle étoit inhabitable. De même parce qu'il n'y a point de loups en Angleterre; & que depuis plusieurs génerations on n'y en a point vû, le peuple, & des personnes même sensées se sont imaginé que les loups que l'on y transporteroit d'ailleurs n'y pourroient vivre. On assure encore génerallement, & peu d'anglois croyent le contraire, qu'il n'y a point d'araignées en Irlande; mais nous y en avons vû, & bien qu'elles y soient rares, nous trouvons des toiles d'araignées attachées aux bois qui nous viennent d'Irlande. Et, parce que les crocodiles quoique sortis d'un œuf parviennent à une grandeur extraordinaire; on s'est persuadé, & quelques auteurs le soutiennent, que les crocodiles ne cessent point de croître tant qu'ils vivent. Ainsi les hommes passent-ils presque toujours les bornes de l'exacte vérité, & donnent à leurs idées une extension qui n'est point dans la nature des choses.

On voit dans les cartes geographiques du lac de Sodome, les villes qui périrent; & dans plusieurs de ces cartes la ville de Sodome est placée au milieu du lac, ou loin de ses bords; mais cette position ne paroît pas exacte; car il est dit que Loth étant parti de Sodome au point du jour arriva au lever du soleil à Segor; donc Sodome n'étoit pas fort éloignée de Segor,

autrement il n'auroit pû faire ce chemin en si peu de tems. Or Segor étoit certainement située au pied des montagnes sur les bords de ce lac qui a sept ou huit lieues de large.

CHAPITRE XVI.

De quelques autres traditions.

1° CE que Lucillius raconte de Crassus grand pere de Marc Antoine, qu'il ne rit qu'une seule fois en toute sa vie, & cela à l'occasion d'un âne qui mangeoit des chardons, me paroît fort extraordinaire. Car si un spectacle aussi indifferent put le tirer de sa gravité, quelle apparence qu'elle ait tenu contre tant d'autres objets plus risibles sans comparaison? car le ris n'est pas toujours en notre puissance; il peut être forcé quelquefois, & des personnes mourantes entendant des faceties singulieres, de ces faceties qui peuvent remuer les ames les plus insensibles, n'y ont pas resisté. Les hommes alors devoient être moins disposés à la joye que nous ne le sommes aujourd'hui, puisqu'ils pouvoient conserver des dehors si austeres, lors même que l'on s'efforcoit de les égayer. Pluton que Lucien fait rire des choses humaines condamneroit ces hommes taciturnes, & tourneroit en ridicule le fameux Heraclite

qui pleuroit mal à propos de tout, & faisoit un enfer de la vie humaine, en rejettant toutes les consolations, & passant ses jours dans les larmes.

2° On dit aussi du Sauveur qu'il n'a jamais ri, & l'on se fonde sur le silence des livres saints à cet égard, au lieu qu'on y lit qu'il a pleuré quelquefois. Mais il est difficile de concevoir qu'il n'ait jamais souri même dans son enfance, si pour cacher sa nature divine au démon, & convaincre les hommes de son humanité, il passa ces premieres années dans les mêmes occupations que les autres enfans, & continua d'agir comme un homme jusqu'au tems de son ministere qu'il commença à donner des preuves de sa divinité : & je ne croi pas qu'il y ait de la témerité à lui attribuer l'acte d'une passion qui est indifferente. L'écriture même ne dit-elle pas du pere qu'il se rira des méchans; car il y a un ris d'indignation comme un ris de joye; & les theologiens conviennent que le Sauveur fut susceptible de colere, mais d'une colere juste & dirigée par la raison ; car outre l'exemple qu'il en donna en chassant les vendeurs de l'enceinte du temple, S. Jean nous en assure lorsqu'il lui applique ces paroles de David : *Zelus domus tuæ comedit me*

3° Les souverains pontifes sont dans l'usage de changer de nom à leur avenement;

& l'on dit que c'eſt le Pape *Bocca di porco*, qui perſuadé qu'un pareil nom deshonoroit la chaire de S. Pierre, prit celui de Sergius II. & introduiſit cette coutume. Mais ſi nous en devons croire Montaigu & quelques autres, rien n'eſt plus mal fondé que la tradition reçue ſur cet article. Maſſon qui a écrit les vies des papes, reconnoît que Sergius n'eſt pas le premier qui ait changé de nom à ſon exaltation; & ce même uſage, comme l'aſſure Platine, n'a pas été ſuivi par tous ſes ſucceſſeurs; car Adrien VI. & Marcelle II. conſerverent le nom qui leur avoit été impoſé au baptême. J'ajoute qu'il n'eſt ni prouvé, ni probable que Sergius ait quitté ſon nom de *Bocca di porco*, puiſque c'étoit le ſurnom de ſa famille, & non pas ſon nom de baptême.

4° C'eſt une opinion génerale que Tamerlan fut d'abord un paſteur ſcythe; mais cette même opinion eſt détruite par les témoignages de M. Knolls, & d'Alhazen, ſçavant arabe qui a écrit la vie de ce prince. Sa naiſſance même ne peut guere s'accorder avec cette tradition, car il étoit du ſang des empereurs tartares, & ſon pere Og avoit en proprieté la province de Sagathi qui comprenoit la Bactriane, la Sogdiane, la Margiane, & les Maſſagetes. Sa capitale étoit Samarcan qui fut autrefois une ville très conſiderable, bien qu'elle ſoit déchue

aujourd'hui de son ancienne splendeur. Mais ce qui rend cette tradition absolument suspecte, c'est qu'il fut couronné à l'âge de 15 ans par la démission volontaire de son pere, qui étoit alors fort avancé en âge; & qu'il reçut une éducation excellente, puisqu'il fut instruit dans les sciences des arabes, & qu'il s'y distingua. Or les arabes excelloient alors dans presque toutes les sciences, surtout dans les mathematiques, & dans la philosophie naturelle; & l'Arabie, quand il monta sur le thrône n'avoit perdu que depuis peu les Avicennes, les Averroes, les Avenzoar, les Gehers, les Almanzors, & cet Alhazen qui étoit contemporain d'Avicenne, & qui a laissé seize livres d'optique fort estimés autrefois, & que l'on cite encore aujourd'hui.

On trouve dans une histoire turque l'origine de cette erreur; quelques-uns de nos historiens, dit l'auteur, veulent absolument que Tarmerlan fut fils d'un pasteur; mais ils peuvent s'être expliqués de la sorte, parce qu'ils ignoroient l'usage du pays où il avoit pris naissance. Là le principal revenu consiste en troupeaux; & les princes méprisant l'or & l'argent s'attachent uniquement à en avoir de fort nombreux; & voilà sans doute pourquoi quelques écrivains les appellent pasteurs, & soutiennent qu'ils en étoient issus.

Or si l'on peut donner le nom de pasteurs à de grands hommes dont les principales richesses consistoient en leurs troupeaux, & s'il est permis de les avilir à ce titre, on pourra dire également qu'Abraham fut un pasteur, quoiqu'il eût des forces superieures à celles de quatre rois : que Job étoit un pasteur, qui outre un nombre prodigieux de bœufs & de chameaux avoit sept mille brebis, & qui dans son histoire est nommé le plus puissant de l'orient ; & que Mesa étoit aussi un pasteur, parce qu'il payoit chaque année au rois d'Israel un tribut de cent mille agneaux, & d'autant de beliers. Au reste cette profession ne devoit pas être deshonorante, puisque Moyse & Jacob l'avoient embrassée. Elle étoit la plus naturelle pour s'enrichir ; & quoique les égyptiens l'ayent méprisée, elle étoit en estime chés les hebreux dont les sacrifices demandoient beaucoup de brebis & d'agneaux. Il falloit bien qu'ils en eussent un grand nombre, puisqu'à la consécration du temple, le roi Salomon, outre 22000. bœufs fit offrir 12000 brebis, & que pour la dépense journaliere de sa maison il lui falloit dix bœufs gras, vingt bœufs d'une autre espece, cent brebis, outre les cerfs, les chevreuils, & la volaille. En quoi pourtant, s'il faut en croire une relation moderne, le grand seigneur l'emporte sur

Salomon ; car sous l'empereur Achmet la provision journaliere du Serrail étoit de 200 moutons, 100 agneaux, dix veaux, cinquante oyes, 200 poulardes, 100 poulets, & 100 paires de pigeons sans compter les bœufs.

Ainsi l'erreur qui regarde la naissance de Tamerlan, est de la même nature que l'erreur qui regarde celle de Demosthene. On prétendoit qu'il étoit fils d'un maréchal, comme il paroît par ces vers du poete Satyrique.

Quem pater ardentis massæ fuligine lippus
A carbone & forcipibus, gladiosque parante
Incude, & luteo vulcano ad rhetora misit.

Mais Plutarque dans la vie qu'il a écrite de ce grand orateur, dissipe ce doute. Il y dit en termes formels que Demosthene étoit d'une famille noble, & que l'erreur sur sa naissance étoit fondée sur ce que son pere ayant un grand nombre d'esclaves, il les faisoit travailler à des forges qui lui rapportoient un revenu considerable.

CHAPITRE XVII.

De quelques autres traditions.

1° Qui pourroit ne pas s'attendrir en lisant que Belisaire pour prix des

victoires qu'il avoit remportées sur les goths, sur les vandales, sur les perses, eut les yeux crevés par l'ordre de l'empereur Justinien à qui il avoit rendu des services si éclatans, & qu'il fut réduit à demander l'aumône en ces termes : *Date obolum Belisario.* C'est du moins ce que l'on débite dans les conversations, & qui se trouve dans les ouvrages de Crinitus, de Volaterranus, & de plusieurs auteurs graves.

Mais, ce qui soit dit pour la consolation de ceux qui honorent la vertu, on ne lit cette histoire tragique ni dans les auteurs contemporains de Belisaire, ni dans les auteurs anciens. Suidas n'en dit rien ; Cedrenus & Zonare, auteurs d'une exactitude reconnue ne parlent uniquement que de la confiscation de ses biens. Paul diacre, loin de parler de cette extrême mendicité, assure que ses biens lui furent rendus avec les honneurs dont il avoit joui. Agathias son contemporain, dit seulement qu'il eut beaucoup à souffrir de l'envie; mais peut-on conclurre de cette expression qu'il ait été jamais réduit à la misere dont on fait une si touchante peinture ? Procope ennemi déclaré de Justinien & de Belisaire, & qui a écrit un libelle contre eux garde un profond silence sur cet article. André Alciat ce fameux jurisconsulte & François de Cordoue ont refuté cette fable, aussi-bien

que Nicolas Alemannus dans ses notes sur les anecdoctes de Procope. Il est à présumer que cette fable doit son origine à une méprise qui a fait attribuer à Belisaire les malheurs qui étoient arrivés à un autre. Telle fut la destinée de Jean Cappadocien qui vivoit au même tems que Belisaire, & qui possedoit la faveur de Justinien. Il fut ensuite exilé en Egypte, & réduit à mendier sur les grands chemins.

2° On desapprouvera peut-être que nous refusions de regarder avec les anciens chaque dixiéme onde comme plus grosse & plus dangereuse que les autres; Ovide s'exprime ainsi sur cet article:

Qui venit hic fluctus, fluctus supereminet omnes;

Posterior nono est, undecimoque prior.

Mais ce fait est absolument faux, comme je m'en suis convaincu moi-même, en l'observant avec attention. Et l'on se flatteroit en vain de trouver dans les mouvemens particuliers de la mer, cette régularité que l'on remarque dans ses reciprocations generales, parce qu'elles ont des causes constantes. L'agitation des flots est un mouvement violent que les vents, les côtes, les bancs de sable, & tous les corps qui interviennent varient à chaque instant. On pourroit de même esperer de la régularité

dans les vents ; il y en a bien à la verité qui ſont réglés dans les mouſſons, d'autres qui ſont annuels, d'autres encore qui ſervent à marquer les points du ciel ; mais s'enſuit-il que les corps qu'ils agitent retiennent des mouvemens réglés ? & les pilotes pourroient-ils s'y arrêter ?

Je dis le même de *l'ovum decumanum*, ou de chaque dixiéme œuf que Feſtus aſſure être plus gros que les autres. *Decumana ova dicuntur, quia ovum decimum majus naſcitur.* Nous ſouhàiterions que ce fait fût veritable ; mais il n'eſt pas mieux appuyé que l'autre ; & je croi que peu de gens ſoumis comme les diſciples de Pythagore admettront ces idées qui n'ont d'autre fondement que certains nombres. Car ces idées ſont certainement numeriques ; elles ont rapport au nombre 10, ſuivant la démonſtration de Sylvius. Le nombre 10 étant le plus grand des nombres ſimples, on a par cette raiſon affecté de donner une ſorte de preéminence à chaque dixiéme choſe. Et parce qu'on a donné au figuré le nom de *decumanus* à tout ce qui étoit excellent, on a été juſqu'à en revêtir au ſens litteral beaucoup d'autres choſes ; & de là on a tranſporté au nombre 10 tout ce qui à cauſe de ſon excellence particuliere avoit été nommé *decumanus*

Les grecs pour ſignifier un flot de la premiere groſſeur ſe ſervoient du mot τρικυμια,

qui est une enchaînure de trois ondes en une seule : d'où vient le proverbe τρικυμια, κακων, qu'Erasme traduit par *malorum fluctus decumanus*. Et quoique les termes soient differens de ceux des latins, ils ne laissent pas de rendre la même idée.

3° Plutarque rapporte sur la foi de Ctesias que Parisatis voulant se défaire de Statira, elle avoit empoisonné son couteau d'un côté, & qu'ayant coupé une volaille elle en donna la partie empoisonnée à Statira, & mangea impunément l'autre. Ce poison devoit être bien subtil, & nous avons le bonheur de ne le pas connoître. Mais peut-être que si nous le connoissions, nous aurions quelqu'idée de celui que l'on presenta à Alexandre, & qui à cause de son extrême froideur ne pouvoit être conservé que dans la corne d'un âne. Si pourtant l'on avoit attribué cet effet à une qualité occulte, on auroit pû s'en contenter; mais puisqu'on l'impute à une qualité aussi connue que le froid, nous prendrons le parti de douter, nous qui sçavons que les plus froides eaux, celles mêmes du Stix peuvent être contenues dans le verre, sans le pénétrer; & pour le dire ici en passant, le verre étoit déja connu au tems d'Aristote, puisqu'il dit que c'est le chef-dœuvre de l'art.

On dit bien que les glaces de Venise ne resistent pas au poison; mais nous n'en

avons point encore trouvé de cette espece. Il n'y auroit point en ce cas de meilleur préservatifs pour les grands ; & quoique l'on ait là même de cette porcelaine dont se servent les empereurs de la Chine, je croi qu'elle leur seroit d'un foible secours, si quelqu'un avoit entrepris de les empoisonner. J'avoue que Dieu a créé à chaque chose son contraire, & qu'un poison est détruit par un autre poison ; cependant la malédiction divine a eu son effet, & l'industrie humaine a découvert plus de poisons que d'antidotes, jusque-là qu'il y a des poisons si violens qu'ils n'en admettent point. Nous prétendons encore avoir trouvé plusieurs antidotes contre chaque poison, mais la plûpart de ces antidotes sont inefficaces au besoin. Il n'est point de vase qui résiste au *moly*, s'il n'a la vertu de la coupe de Circé; & un vase de la terre de Lemnos pourra contenir un poison mortel. Sans un miracle de *Jean* on compteroit inutilement sur l'antidote de *Paul*; & nous ne croyons pas que le regime de Mithridate réussît à beaucoup d'autres.

4° On débite un autre conte touchant un roi indien. On dit qu'il envoya à Aléxandre de belles femmes qui avoient été nourries d'aconit & d'autres poisons dans l'esperance qu'Alexandre perdroit la vie dans leurs embrassemens. Pour moi je

doute fort qu'un pareil projet eût pû reussir. Il se peut qu'il y ait des temperamens qui resistent au poison, ou même qui s'en nourrissent ; & nous remarquons dans certains oiseaux à qui l'on fait manger de l'ail & de l'oignon, que les alimens simples ne se digerent pas toujours dans l'estomach jusqu'à l'entiere destruction de leurs qualités vegetables ; il se peut donc que les poisons conserveroient une partie de leur vertu, mais ils seroient si attenués & si affoiblis qu'ils n'en auroient plus qu'une bien legere. Ainsi l'on pourroit manger sans aucun risque de la cicogne qui avalle des serpens, & de l'oiseau qui mange de la cigue ; car les animaux qui mangent des poisons deviennent eux-mêmes des antidotes contre les poisons qu'ils ont digerés. Et des animaux que les poisons qui tuent l'homme ne font point mourir, peuvent servir d'antidote à l'homme contre ces mêmes poisons ; la chair ou le sang de la cicogne contre le poison des serpens, la caille contre l'ellebore, & les étourneaux contre cette espece de cigue qui ôta la vie à Socrate. Par la même raison certaines parties d'animaux servent de contre-poison contre d'autres parties ; & il y a des veines de terre, & même des régions entieres, qui non seulement détruisent les animaux venimeux, mais qui en empêchent encore la produ-

ction. Car quoique ces terres contiennent peut-être la ſemence des araignées, des ſcorpions, qui ailleurs ſeroient animés par les influences du ſoleil, là ils ſont eux-mêmes empoiſonnés, parce qu'ils ſont dans le ſein de leur antidote.

5° Rien peut-être n'eſt moins croyable, ni plus extraordinaire que l'hiſtoire du juif errant. Mathieu Paris la raconte d'une maniere bien circonſtanciée ſur la foi d'un évêque armenien qui arriva dans le quatorziéme ſiécle en Angleterre, & qui ſe vantoit d'avoir eu pluſieurs entretiens avec ce juif. Notre hiſtorien le diſoit encore vivant; il ajoutoit que d'abord il fut nommé Cartaphilus, qu'il étoit concierge du lieu où J. C. fut jugé, qu'ayant pouſſé le Sauveur pour l'en faire ſortir, il fut lui-même condamné à y reſter juſqu'à ſon retour, qu'il fut enſuite baptiſé par Ananie ſous le nom de Joſeph, que du tems de J. C. il avoit trente ans, qu'il ſe ſouvenoit d'avoir vû & connu les ſaints qui reſſuſciterent à ſa mort, & qu'il n'avoit oublié ni le tems de la compoſition du ſymbole, ni les voyages des apôtres. Si cette narration étoit veritable, le juif errant pourroit bien terminer les controverſes qui agitent les chrétiens, & convaincre l'opiniatreté des juifs.

6° Pour croire l'hiſtoire de la papeſſe Jeanne que l'on fait ſucceder à Leon IV.

& préceder Benoît III, il faudroit des preuves plus authentiques que celles que nous avons. Et puisque les auteurs qui en ont parlé ne s'expriment que d'une maniere douteuse; que le sçavant Leon Allatius a découvert que les anciens manuscrits de *Martianus Polonus* que l'on cite davantage pour ce fait, ne le contiennent point; puisque les historiens latins n'en font point mention, que Photius même, Méthrophane de Smyrne, & les autres écrivains grecs, loin d'en parler, conviennent que Benoît III. succeda immediatement à Leon IV. je soutiens que tout homme sensé doit révoquer en doute une semblable histoire

Combien de points d'histoire qui paroissent clairement établis sont pourtant affirmés ou niés suivant l'interêt de ceux qui les nient ou qui les affirment? C'est ce que l'on observe principalement par rapport à Gregoire VII. dans les auteurs imperiaux, & dans ceux qui écrivoient pour la défense de ce pape. L'esprit de parti en cette occasion a tellement alteré la vérité des faits; qu'à recevoir les differentes relations on trouvera dans la même personne deux caracteres bien opposés. Les faits de cette nature exigent de la prudence & de la circonspection.

7° Qui n'a pas entendu raconter l'histoire du moine Bacon, qui fit prononcer à

une

une tête d'airain ces paroles, *il est tems*? Mais quoiqu'on allegue de pareils exemples, il ne faut pas prendre ce trait à la lettre ; c'est tout au plus une fable mysterieuse qui a rapport à la pierre philosophale qui fut long-tems l'objet de ses recherches. La tête d'airain ne signifioit autre chose que le vase dans lequel il préparoit ses matieres, & ces mots, *il est temps*, insinuoient qu'il falloit veiller sur le moment de la nativité de cet enfant mystique de Raymond Lulle. *Ibi est operis perfectio, aut annihilatio,* dit Pierre le Bon, *quoniam ipsa die, immo hora oriuntur elementa simplicia depurata, quæ egent statim compositione, antequam volent ab igne.* Or en laissant échaper ce moment critique, le trésor entier fut perdu pour Bacon; s'il avoit réussi il eût pû faire un mur d'airain autour de l'Angleterre. C'est à dire qu'il l'eût enrichie au point qu'elle n'auroit eû rien à craindre du dehors.

8° Qui pourroit ne pas déplorer le sort du malheureux Epicure, que l'on se figure ordinairement avoir attaché le souverain bien aux plaisirs des sens, & dont à cette occasion on a flétri la mémoire ? Si l'on fait refléxion qu'il a vêcu 70 ans, qu'excepté le seul Crysippe, il a composé plus d'ouvrages qu'aucun des autres philosophes ; qu'il se contentoit de pain & d'eau ; & que quand il vouloit dîner avec Jupiter, il n'y

faiſoit ajouter qu'un peu de fromage de Cytheride, on reviendra bientôt de cette fauſſe prévention. Seneque en parle en ces termes : *Non dico quod plerique noſtrorum, ſectam Epicuri flagitiorum magiſtram eſſe ; ſed illud dico : male audit, & infamis eſt, & immeritò.* Que l'on conſulte Diogene Laerce, on trouvera dans ſes écrits la vie d'Epicure, ſes lettres, ſon teſtament, & l'on ſe convaincra que les faits que l'on avance contre lui ſont la plûpart calomnieux.

Ce qui a donné lieu à cette erreur, eſt que l'on a mal pris ſa doctrine. En effet il ne faiſoit pas conſiſter la félicité dans les plaiſirs du corps, mais dans ceux de l'ame, & dans la tranquillité que ſelon lui on ne peut obtenir que de la ſageſſe & de la vertu. M. Gaſſendi a parfaitement dévelopé comment les ſtoïciens, & les auteurs de tous les tems tels que Ciceron, Plutarque, S. Clement, S. Ambroiſe, & une infinité d'autres ont pris le change à ce ſujet.

CHAPITRE XVIII.

Où l'on traite plus ſuccinctement de quelques autres traditions.

LEs auteurs, & même des auteurs eſtimés rapportent d'autres faits que nous ne nierons pas abſolument, mais que pluſieurs ont regardé comme ſuſpects, ou comme peu vraiſemblables.

1° Ce que dit Herodote de la prodigieuſe armée de Xerxès qui tariſſoit les rivieres n'a pas ſemblé véritable à tous ſes lecteurs. Il s'étonne lui-même que cette armée n'eût pas plus tôt épuiſé les vivres que ſéché les fleuves. Car ſuivant le calcul d'Herodote, & ſelon Budée qui a corrigé celui de Valla, elle aura dû conſumer 1000040 medimnes ou meſures de blé chaque jour. C'eſt pour cela que les abderitains beniſſoient avec raiſon le ciel de ce que Xerxès ne faiſoit par jour qu'un repas ; & que ſon généreux hôte Pythius put plus aiſément le régaler lui & & toute ſon armée. Cependant on peut rencontrer la vérité en ſuppoſant dans l'expreſſion d'Herodote une hyperbole à peu près ſemblable à celle de Job, qui dit en parlant de Behemoth qu'il boit une riviere, qu'il ne ſe preſſe point, & qu'il croit pouvoir attirer le Jourdain dans ſa bouche.

2° On pourroit auſſi prendre trop litteralement ce qu'on raconte d'Annibal, qu'il perca les Alpes avec du vinaigre. L'auteur de ſa vie dit ſeulement qu'il s'en ſervit ſur le ſommet des plus hautes montagnes. Or dans le ſens ordinaire, c'eſt à dire qu'il ait ouvert un paſſage au travers des Alpes à toute ſon armée ; c'eſt un fait abſolument incroyable. Car outre qu'une mer de vinaigre ne lui eût pas ſuffi, il eſt douteux

que le vinaigre soit capable d'operer un pareil effet.

3° Qu'Archimede ait brûlé les vaisseaux de Marcellus à la distance de trois milles avec des verres de figure parabolyque, quoique divers auteurs l'ayent assuré ; c'est ce que la raison ne conçoit pas, & que l'experience des mechanistes ne verifie point. Kirker n'a pû trouver qu'un exemple d'un verre qui brûloit à 15 pas ; c'est pour cela qu'il doute fort de la narration qui regarde Archimede. Il est donc à présumer que ces vaisseaux étoient dans une distance infiniment moindre ; & si l'on s'imaginoit qu'à cause du gaudron dont les vaisseaux sont enduits, Archimede pouvoit plus aisément y mettre le feu, qu'à toute autre machine combustible, je répondrois que les verres ardens fondent bien le gaudron, mais qu'ils ne l'allument pas facilement.

4° L'histoire des fabiens dont on dit qu'ayant marché au nombre de 306 contre ceux de Veies ils périrent tous dans la bataille, & qu'ils n'avoient laissé dans la ville qu'un seul mâle pour perpetuer leur nom, est une histoire sans exemple, & presqu'inconcevable. Pour y ajouter foi, il faut pouvoir se figurer que de ces 306 hommes un seul avoit des enfans au-dessous de l'âge prescrit pour la guerre, qu'aucun des autres n'étoit marié, & qu'un seul avoit laissé sa femme enceinte,

5° Le conte de Milon qui en levant tous les jours un veau, parvint enfin a le porter taureau, eſt un conte ingenieux, & qui exprime bien le pouvoir de l'habitude. Mais il étoit plus raiſonnable d'en faire l'application à quelqu'autre qui étant moins robuſte que Milon auroit eu beſoin du ſecours de l'habitude. Car, ſi nous en croyons les hiſtoriens, Milon étoit de tous les grecs le plus robuſte. Il ſe tenoit ſi ferme ſur une planche huilée, dit Galien & Mercurialis après lui, que trois hommes ne pouvoient la lui faire abandonner. Et ce n'étoit ici, ſelon Athenée, ni force de l'habitude, ni adreſſe extraordinaire; car aux jeux olympiques il porta long-tems ſur ſes épaules un bœuf de quatre ans, & le même jour il le mangea tout entier; ſemblable preſque à ce heros de Rabelais qui avalla trois pelerins dans une bouchée de ſalade.

6° L'hiſtoire que rapporte Elien du malheurenx Eſchyle dont la tête chauve fut briſée par une tortue qu'une aigle y laiſſa tomber, la prenant pour un roc, fait tort au panegyrique de Syneſius, & à l'aigle dont la vûe eſt ſi vantée. Quelques critiques ont tiré, de cette hiſtoire une objection contre le ſyſtême de Copernic touchant le mouvement de la terre; ils ſoutiennent que ce mouvement ſuppoſé, un corps qui tombe de fort haut, ne ſçauroit tomber perpendi-

culairement sur le point de la terre, qui d'abord lui étoit exactement opposé.

7° Le proverbe, *que Rome ne fut pas bâtie en un jour* sera démenti, si ce que rapporte Strabon sur l'autorité de la tradition, est conforme à la vérité. Il dit que Sardanapale bâtit en un seul jour les deux grandes villes de Tharse & d'Anchialé, suivant cette inscription qui se lisoit sur son tombeau : *Sardanapalus Anacyndaraxis filius Anchialen & Tharsum una die ædificavit, tu autem hospes ede, lude, bibe.* Or si cette histoire doit être prise à la lettre, si Sardanaple commença en effet & acheva ces deux villes dans l'espace d'un jour naturel, ou artificiel, comment fallut-il à Salomon treize ans pour la construction de son palais, & 8 pour la construction du temple ? Comment les éphesiens eurent-ils besoin d'un siécle entier pour élever un temple à Diane ? Ce trait de Sardanapale approche du grand ouvrage de la création ; & il devoit avoir des ouvriers aussi habiles qu'Amphion qui bâtit d'une maniere aussi admirable les murailles de Thebes.

8° Le vaisseau de Hieron tel qu'Athenée le décrit, ne le cedoit guere à l'arche de Noé, puisqu'il contenoit dix écuries, huit tours, des sales à manger, plusieurs chambres pavées d'agathe & de pierres prétieuses, des réservoirs & des jardins. Mais rien n'étoit impossible à Archimede qui

l'avoit conſtruit, à Archimede dis-je qui auroit tiré de ſon aſſiette le globe de la terre, s'il avoit pû trouver un point fixe où placer ſon levier.

9° Il y en a qui ont crû de bonne foi que la mer de Pamphylie s'étoit retirée pour ouvrir un paſſage à l'armée d'Alexandre, lorſque ce prince marchoit contre les perſes. Joſephe adopte cette narration, dans la vue de confirmer les juifs dans la croyance où ils étoient que leurs ancêtres avoient paſſé la mer rouge. Mais Strabon qui l'a précédé en parle bien differemment. Il dit que le mont Climax laiſſe ſur les bords de cette mer un endroit par où au tems du reflux & durant le calme on paſſoit facilement ; mais qu'Alexandre y étant arrivé en hyver, & ne voulant pas attendre le tems du reflux, il fut obligé de paſſer avec ſon armée au travers des eaux, & qu'ils en eurent juſqu'à la ceinture.

10° Qui pourra croire ce que l'on raconte d'un jeune lacedemonien, qu'il ſe laiſſa ronger les entrailles par un renard qu'il avoit caché ſous ſa robe, plus tôt que de trahir ſon larcin par ſes cris ; & d'un autre lacedemonien qui ſouffrit avec la même fermeté qu'un charbon d'un autel lui brûlât la main ? On ſauve l'honneur de ceux qui ont écrit ces faits, en diſant qu'ils les rapportent ſur de ſimples oui-dire, & ſans rien

assurer. Cependant on peut dire que ceux de Sparte étoient un peuple vraiment heroique, & qu'ils ont pû laisser des exemples d'une patience à peu près semblable. Si ces faits étoient entierement conformes à la vérité, on pourroit les regarder comme les seuls disciples de Zenon, & peut-être auroient-ils souri dans les flancs brûlans du taureau de Phalaris.

11° Si content de croire que l'ânesse de Balaam a parlé, quelqu'un refuse de croire également ce que les turcs débitent du chameau de Mahomet, ou ce que les romains ont dit du bœuf de Livie, ou ce que rapporte Justin de l'anneau de Gygès; ou s'il pense qu'il n'y a qu'un juif qui puisse admettre la riviere Sabbatique de Josephe; ou s'il refuse de croire ce que dit Leon Africain, que les queues des beliers pesent en Afrique plus de cent livres; je ne puis, je l'avoue, blâmer son incredulité.

12° Si un autre prend pour des fables, ou pour des relations exaggerées, ce que l'on raconte de Coclès, de Scévola, de Curtius, de la sphere d'Archimede, des Amazones; & ce que l'on dit encore que les peuples qui habitent près des cataractes du Nil sont sourds, qu'Heraclite pleuroit toujours, & que Démocrite au contraire ne cessoit de rire; qu'il y eut à Babylone des habitans qui ignorerent pendant trois jours

jours la priſe de la ville &c ; celui-là ſans doute aura ſes approbateurs.

13° Il ſeroit inutile, je le croi, de vouloir perſuader aux pyrrhoniens ce que débitent certaines hiſtoires du corps merveilleux d'Antée qui fut déterré par Sertorius mille ans après ſa mort ; qu'il n'y avoit point d'impoſture dans ces fragmens de l'arche que l'on montroit ſi communément au tems de Beroſe ; que ce pilier vû autrefois par Joſephe & par Tertullien, & de notre tems par Bochart, & la femme de Loth transformée en ſtatue de ſel ; que l'arbre de therebentine ſous lequel la ſainte Vierge donna ſa mamelle au Sauveur, lorſque pour s'enfuir en Egypte elle paſſoit entre Jeruſalem & Bethléem, que cet arbre, dis-je, & le figuier ſur lequel monta J. C. ſubſiſtent toujours. En effet ſi la raiſon veut qu'en matiere de foi nous nous ſoumettions à l'autorité divine, malgré le rapport contraire de nos ſens, elle ne nous permet pas dans ce qui n'intereſſe point la foi de rien adopter qui lui ſoit contraire, ou qui repugne aux ſens. Ainſi lorſqu'Euſebe raconte que près de la ſtatue qui fut érigée à J. C. par l'hemorrhoiſſe que l'attouchement de ſa robe avoit guérie, il crût une plante qui avoit la vertu de guérir toutes ſortes de máladies ; bien qu'Euſebe aſſure que 300 ans aprés le miracle il avoit vû cette ſtatue,

on n'y a pas ajouté la même foi sur son témoigrage, que l'on eût fait à des choses d'une nature differente. Car encore une fois excepté dans les choses révélées, il faut que la raison nous détermine à croire, ou que nos propres sens levent les scurpules que nous pourrions avoir.

Il en est de même des choses d'un vérité certaine, & confirmée par des experiences; si par exemple on vouloit persuader à quelqu'un, sans qu'il en eût jamais entendu parler que l'aiman attire le fer; que le jais & l'ambre attirent la paille & les autres corps legers; je doute qu'avec toute l'éloquence imaginable on pût y réussir. Ainsi quoiqu'il soit indubitable que la corde d'un instrument se remue, lorsqu'on touche celle d'un autre instrument qui est à l'unisson; que l'*alcanna* tout vert qu'il est teint dans un moment les ongles d'un rouge durable; qu'une chandele tirée d'un fusil perce une planche assés épaisse, & qu'avec une bouteille très mince on peut enfoncer un clou dans du bois, cependant il y en aura bien peu qui veuillent croire ces choses sans les voir. Et c'est ce qui contribue au progrès des sciences, les hommes cherchant à éclaircir leurs doutes par des experiences, & se tenant en garde contre les surprises de l'erreur.

CHAPITRE XIX.

De quelques relations que l'on souhaiteroit qui fussent fausses.

ENfin, comme il y a des relations à quoi nous ne pouvons ajouter foi, il y en a que nous n'osons croire, & que nous voudrions qui fussent fausses.

1° C'est un affront pour l'humanité que l'action de cette reine barbare qui après avoir vû massacrer ceux qni lui avoient donné le jour, se livra ensuite aux embrassemens de leur assassin, & but avec lui dans le crane de son pere : coupe qui ne devoit servir qu'à la table d'Atrée.

2° Tandis que nous traitons de fabuleux l'amour de Pygmalion pour une statue, nous craignons qu'Herodote n'ait que trop dit la vérité, lorsqu'il raconte que parmi ceux des égyptiens qui embaumoient les corps, on en avoit surpris qui assouvissoient leur brutale passion sur des cadavres. S'il y avoit plus que de l'incontinence dans les amours d'Hylas & d'Hecube, quel nom donner à un crime dont on ne trouve point d'exemple dans Martial, ni dans Petrone? Mezence égala-t-il jamais les horreurs de cet *incube* qui caressoit des cadavres, & cherchoit jusque dans les tombeaux la matiere de ses crimes : comme si la mort

même étoit un aiguillon pour les scelerats.

3° Ce qu'à l'opprobre du christianisme on rapporte d'un italien, qui après avoir forcé son ennemi de racheter sa vie en abjurant la foi, le poignarda à l'instant pour avoir le plaisir de le damner ; combien voudrions-nous que cela même fût faux ? les payens au milieu des fureurs de la persécution imaginerent-ils rien de semblable ? leur malice n'alloit pas jusqu'à vouloir perdre l'ame de ceux qu'ils persécutoient, & leur interdire l'entrée de leurs champs élysiens. Les barbares ont bien étendu quelquefois la cruauté jusque sur les morts, en leur refusant la sepulture ; mais ils ne songeoient point à nuire à leurs ames ; ils leur souhaitoient au contraire plusieurs vies, afin de se rassassier du plaisir de la vengeance, en la réiterant plusieurs fois. C'est approcher de la malice de Satan, que de vouloir associer quelqu'un à ses malheurs ; mais c'est la surpasser que de perdre quelqu'un pour l'éternité avec une mûre déliberation.

4° Je souhaite qu'il soit faux, & il y a des auteurs qui le nient avec quelque fondement, qu'un moine ait empoisonné l'empereur Henry par la coupe eucharistique. On ne peut trop louer nos ancêtres de n'avoir point établi de peines contre les parricides ; mais quel nom & quelle peine mériteroit

riteroit l'action dont nous parlons ? Le prince que l'on ſuppoſe en avoir été la victime mériteroit preſque le nom de martyr. A la vérité il ne ſongeoit pas à mourir pour Jeſus-Chriſt ; mais c'eſt en obéiſſant à l'évangile, qu'il perdit la vie.

L'hiſtoire nous a tranſmis bien d'autres faits qui déshonorent tout à la fois le chriſtianiſme & l'humanité. Nous voudrions encore qu'ils fuſſent faux, & nous ne pouvons les lire ſans rougir de confuſion. Ce ſeroit un crime à nous que de rapporter la plûpart de ces actions qui n'ont point de nom, comme elles n'ont peut-être point d'exemple. Et plût à Dieu que celles-ci fuſſent toujours nouvelles ? car à meſure qu'elles paroiſſent moins rares, elles ſemblent auſſi moins odieuſes, & les méchans ſe portent plus volontiers à les commettre. Les auteurs ne devroient jamais s'étendre ſur ces horreurs ſingulieres ; ſi par leurs narrations ils en inſpirent de l'averſion à quelques-uns, ils en apprennent la théorie à tous. L'on peut dire que notre ſiecle l'emporte en méchanceté ſur les ſiécles précedens, & que l'exemple des crimes anciens lui en fait imaginer de nouveaux. C'eſt par ce motif ſi louable que Galien n'a pas voulu donner une liſte complete des poiſons ; & qu'il a déſarmé la malice des empoiſonneurs qui ſe trouvent bornés à l'arſenic, & au ſublimé

corrosif; il y en a certainement de plus subtils que ceux-ci, & qui pourroient détruire l'homme sans une operation visible. C'est sur le silence de pareils faits que l'histoire mérite d'être louée, & il est à souhaiter qu'il n'en soit jamais fait mention que dans les registres infernaux.

Primus sapientiæ gradus est falsa intelligere. Lactance.

FIN.

TABLE



TABLE DES MATIERES.

*L'étoile * devant un chifre marque les pages du premier volume que l'on a mises au commencement du second ; & la marque suivante § les pages du second volume.*

A

D

E

M

N

O

T

Fin de la table des matieres.

e Libris Ludovici Antonii
Motel presbiteri.

